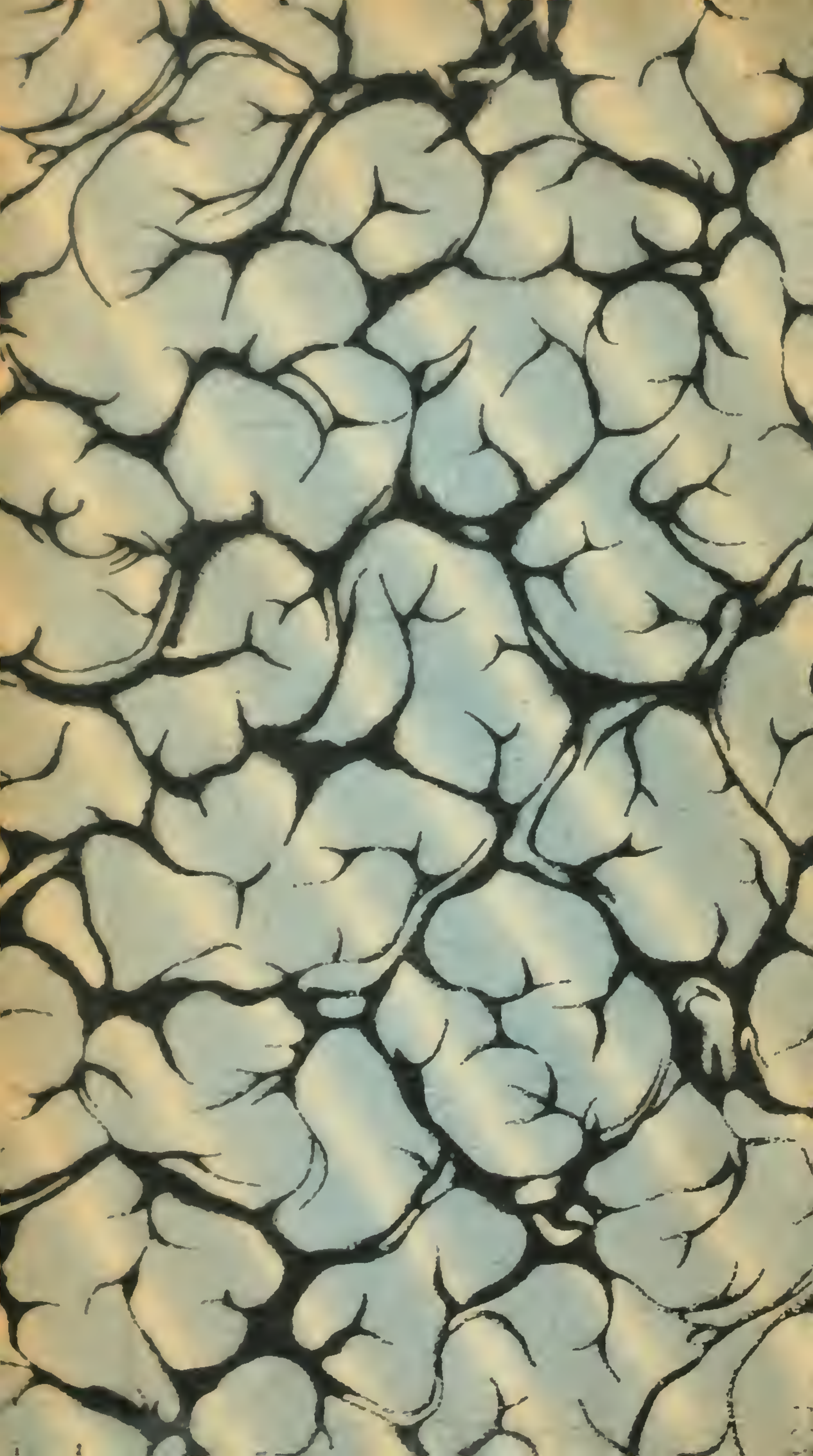
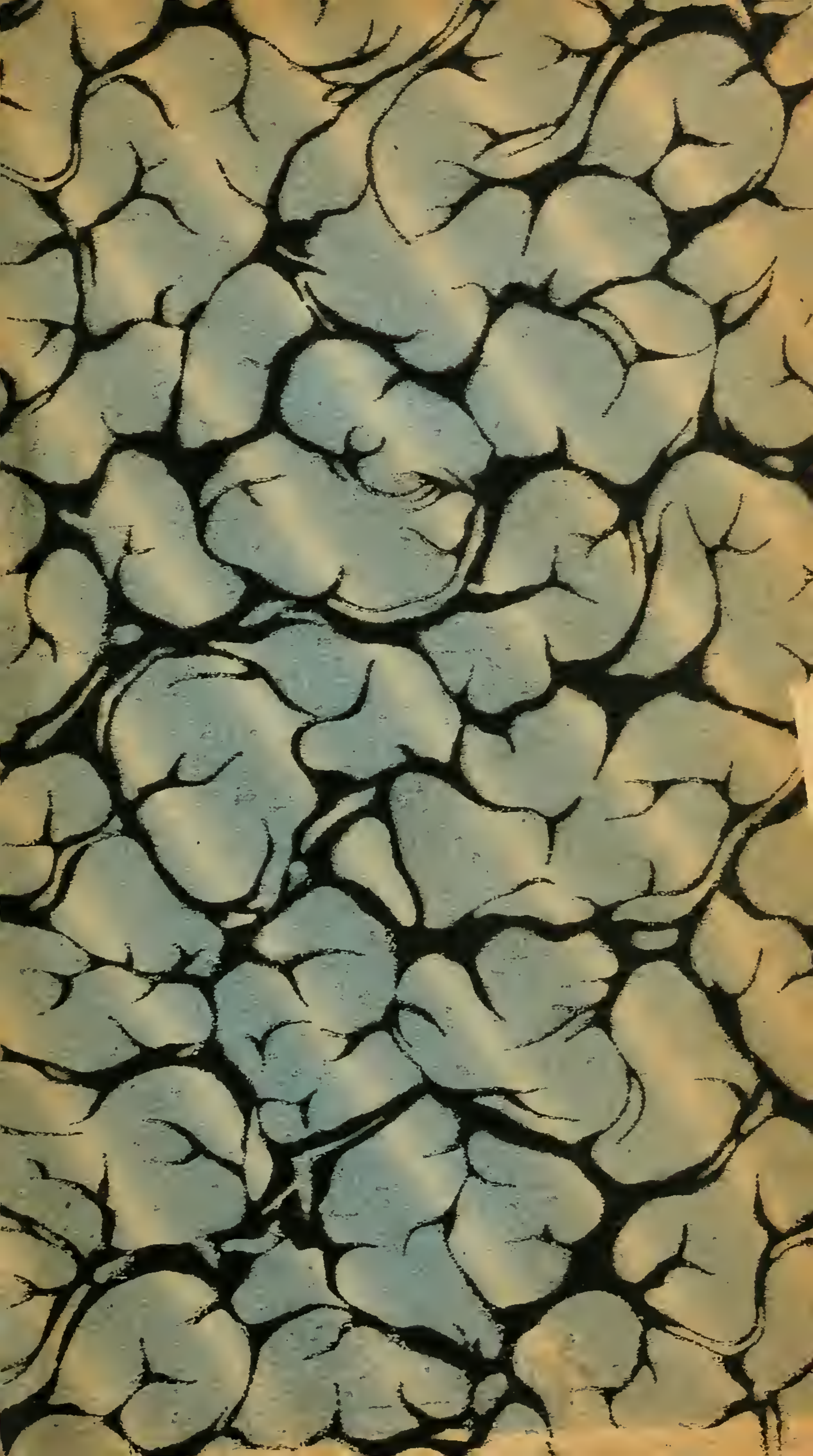

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00997938 6





ŒUVRES

DIVERSES

DE GRECOURT.

TOME TROISIEME.

J'appartiens à Mr Delagrange



ŒUVRES DIVERSES DE GRÉCOURT.

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement corrigée, & augmentée d'un grand nombre de Pieces qui n'avoient jamais été imprimées.

TOME TROISIEME.

Contenant les Poésies mêlées, Philotanus, *avec la Traduction Latine, &c.*



A LUXEMBOURG.

M. DCC. LXVII.



EPIGRAMMES ET MADRIGAUX DE M. L'ABBÉ DE GRECOURT.

EPIGRAMME,

Sur la Campagne de 1735.

UR les bords où la Seltz au Rhin vient rendre hommage,
Il est un Camp fameux en illustres Guerriers :
Bellone chaque jour les conduit au fourrage,
Et leur donne du Foin en guise de Lauriers.

AUTRE.

LE PEINTRE COURROUCÉ.

UN Fat vouloit qu'un Peintre, en faisant son Portrait,
Copiât Saint Jean trait pour trait,
Quoique lui-même il fût un très-laid personnage.

Mais à peine fut-il au milieu de l'ouvrage,
Que le Peintre rempli d'un trop juste courroux,
Lui dit : Monsieur, je ne puis passer outre.
Car de penser à faire un Saint de vous,
C'est de Saint Jean vouloir faire un Jean F....

AUTRE.

Bon jour, ma belle mignonne,
Disoit Lucas l'autre jour :
Que mon aventure est bonne
De vous trouver de retour !
Çà, permettez-moi de grace
De vous rendre un petit soin ;
Il n'est rien qui tant délasse,
Et vous arrivez de loin.
Alix, sans être intriguée,
Répond : grand merci, Lucas ;
Je ne suis point fatiguée,
Mais mon pauvre âne est bien las.

AUTRE.

Un jeune Gars de bonne mine,
S'accusoit à certain Frappart
D'exploiter en secret une sienne voisine.
Mon fils, lui dit le Papelard,
Est-elle gente ? Elle est divine,
Lui répondit le Jouvenceau.
C'est bien le teint plus clair, le corsage plus beau,
Le cul plus dur ! bref, un friand morceau :
Oncques ne fut plus attrayante Brune.
Oh ! le paillard ! quelle fortune !
Et son logis du tien n'est pas fort écarté ?

DE
Sous même
Par-dessus tou
C'est qu'il ne m'en c
Ah! s'écria le Moine,

AUTRE.

AUx pieds d'un vieil Hermite un jeune Adolescent,
Ce Carême passé dit, en se confessant,
Que par un accident sinistre,
Dont il avoit bien du regret,
Il avoit trois fois en secret
Baisé la femme d'un Ministre.
Alors le bon Hermite, homme plein de sçavoir,
Dit: baiser une femme, est un crime bien noir,
Quand c'est celle d'un Catholique;
Et que de fois j'en ai frémi!
Mais pour celle d'un Hérétique,
Bon! c'est autant de pris sur l'ennemi.

AUTRE.

JEan, quatre mois après sa noce,
Se trouva pere; il s'en fâcha,
Au beau pere il le reprocha,
Lequel lui dit: d'un fruit précoce
Ma femme ainsi me régala.
J'eusse fait du bruit plus que trente.
Par un Contrat de mille écus de rente,
Mon beau-pere me consola.
Ce même Contrat, le voilà;
Il doit rester dans la famille.
A votre gendre il conviendra,
Si vous mariez votre fille.

A U T R E.

LA Grece si féconde en fameux personnages,
Que l'on vante tant parmi nous,
Ne put jamais trouver chez elle que sept Sages :
Jugez du nombre de ses Fous.

A U T R E.

VOus répondrez, ô corrupteurs de filles,
Disoit en chaire un Docteur véhément,
Vous répondrez de toutes peccadilles
Qu'elles feront avant le Sacrement.
Punis serez au jour du Jugement
D'avoir au mal femelle façonnée.
La jeune Alix qu'un Amant peu content
Depuis huit jours avoit abandonnée,
S'écria : bon ! j'en ferai tant & tant,
Que du fripon l'ame sera damnée.



AUTRE.

AU Sexe encor chere est la bienséance :
Jusqu'aux filles de cabaret.
Aucune ne se rend, sans quelque résistance.
Un Passager, beau, jeune, adroit,
En suit une au grenier, & veut lui faire fête.
Crois-tu de mon honneur que je prenne peu soin,
Lui dit-elle, en prenant un bon bouchon de foin?
Avance, avec ceci je te casse la tête.

AUTRE.

AUtant qu'en la saison des jeux,
Amours ont un riant visage,
Autant, sur le déclin de l'âge,
Portent-ils un minois hideux.
Badinans avec la Jeunesse,
D'Albane ce sont les Tableaux ;
Défigurés par la vieillesse,
De Calot ce sont les Magots.

Turpe, semilis amor. Ovid.

AUTRE,

SUR LES GENS D'AFFAIRES.

J'Ecoutois un jour certain Fat,
Qui disoit qu'en ce tems ces avides Corsaires,
Que l'on appelle Gens d'Affaires,
Avoient par leurs Traités soutenu seuls l'Etat.
Oui, lui dis-je, & je vous l'accorde :
Mais comment le font-ils dans leur train déréglé?

C'est proprement comme la corde
Qui soutient un Pendu, tant qu'il soit étranglé.

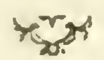
AUTRE.

A Rome une sçavante Dame
Pour un François d'amour s'éprit,
Et pour lui déclarer sa flamme,
Adroitement elle s'y prit :
Sçavez-vous bien, homme d'esprit,
Où, selon la commune idée,
Le Paradis terrestre étoit ?
A toute force il disputoit,
Voulant qu'il fût dans la Chaldée.
Lorsque la Belle s'écria :
E nel mezzo-potta-mia.

AUTRE.

L'Aimable Ingénue.

La tendre Célimene émue
Par les discours d'un jeune Amant,
Qui flattoient son tempérament,
Venoit enfin d'être vaincue.
Du premier trouble revenue,
Et se ressouvenant d'abord
Qu'elle s'étoit mal défendue,
Qu'elle avoit fait trop peu d'effort,
Elle lui dit, baissant la vue,
Et recouvrant sa gorge nue :
Ah ! mon Dieu ! que vous êtes fort !



AUTRE.

Le Cavalier a confesse.

UN Cavalier s'accuſoit à confeſſe
D'avoir, pendant toute une nuit,
Partagé le lit de l'Hôteſſe,
Où ſon bidet l'avoit conduit.
Combien fites-vous cette affaire,
Mon cher enfant ? car il faut les compter.
Combien de fois ! Oh ! oh ! mon Pere,
Je ne ſuis pas ici pour me vanter.

AUTRE.

La Lunette & le je ne sçais quoi.

AMour, mon cher ami, mon Roi,
Fais-moi prêter une Lunette,
Pour porter ſur je ne ſçais quoi
Une vue aſſurée & nette.
Une Lunette ! es-tu donc fou ?
Ce qu'on ne voit point, on s'en doute :
Et puis il vient un moment, où
Le plus clairvoyant ne voit goute.

AUTRE.

La Ceinture.

UNe belle & galante Dame,
Ecoutant volontiers les contes un peu gras,
Diſoit, pour s'excuſer : il ſuffit qu'une femme
Soit chaſte ſeulement de la ceinture en bas.

Un railleur répartit : la maxime eſt commode,
Et, ſur un tel avis, le ſexe féminin
Pourra bien amener la mode
De ſe ceindre comme Arlequin.

AUTRE.

Le Curé borgne.

PAr trop lamper, un Curé de Bourgogne
De ſon pauvre œil ſe trouvoit déferré.
Un Docteur vint : voici de la beſogne
Pour plus d'un jour .... Je patienterai ....
Ça, vous boirez .... Eh ! bien ſoit, je boirai ....
Quatre grands mois....Plutôt douze, mon Maître....
Cette ptiſanne .... A moi, reprit le Prêtre !
Vade retrò : guérir par le poiſon !
Non, par ma foi, perdons une fenêtre,
Puiſqu'il le faut ; mais ſauvons la maiſon.

AUTRE.

La Réconciliation.

UN célebre Buveur, grand ennemi de l'eau,
Qui déclamoit toujours contr'elle,
Se vit menacé du tombeau,
Par de fréquens accès d'une fievre cruelle.
Il étoit goguenard, ſplendide & libéral ;
Ses amis ne le quittoient guére.
Un jour étant preſſé de l'ardeur de ſon mal,
Qu'on m'apporte, dit-il, de l'eau plein une aiguiére.
A ces mots ſes amis le regarderent tous ;
Puis ils rirent comme des fous.
Vous riez, leur dit-il, entendant raillerie !
Ne ſçavez-vous pas, mes amis,

Qu'il faut à la fin de ſa vie
Se réconcilier avec ſes ennemis ?

AUTRE.

UN vieux Médecin Spargyrique,
Epris d'une jeune Beauté,
En lui faiſant ſa cour, vantoit fort ſa pratique,
Et ne lui parloit point de ſon antiquité.
Je ſuis Sçavant, ou Dieu me damne,
Diſoit-il, & je ſuis employé plus que deux.
Hélas ! ſi vous étiez un âne,
Lui répondit la Belle, on vous aimeroit mieux.

AUTRE.

UN jeune Conſeiller, amoureux d'une Belle,
Voyant certain plumet qui la ſuivoit par-tout,
Lui dit : Madame, eh ! ce plumet me.....
Il me.... auſſi, lui dit-elle.

AUTRE.

Le Fait et le Droit.

LE *Fait*, le *Droit*, qui ſur le Formulaire
Depuis long-tems partagent les eſprits,
Faiſoient grand bruit, & l'on traitoit l'affaire
Avec chaleur, lorſque l'on fut ſurpris
De voir Alix terminer la querelle,
Et ſur le champ trouver ce tour adroit :
Tant qu'il eſt droit, il n'eſt pas fait, dit-elle ;
Quand il eſt fait, il ceſſe d'être droit.

AUTRE.

Le Juste.

SEpt fois par jour, au moins, le juſte péche;
Diſoit en chaire un fils de Loyola.
Sept fois! reprit une vieille Pimbeche;
Eſt-il encor bien de ces juſtes-là?

BOUTADE CALOTINE,

Sur un Mandement de l'Archevêque de Bourges, en 1722.

A Bourges l'on excommunie
Ceux qui liront Philotanus.
Un Curé dit: mort de ma vie,
J'en appelle comme d'abus.
Mais le Pape défend d'appeller au Concile.
Hé! bien, moi j'en appelle aux armes de la Ville.

MADRIGAL.

ALiſe, ma chere merveille,
Sur mon honneur je ne ments pas,
Quand je vous dis que vos appas
Font que jamais je ne ſommeille.
Que ſi malgré tous les propos,
Témoins de mon peu de repos,
Vous croyez que je diſſimule,
Couchez cette nuit avec moi;
Et vous verrez, belle incrédule,
Comme je ſuis digne de foi.

AUTRE.

JE pense, & la nuit & le jour,
Que c'est un grand mal que l'amour.
Je pense à l'esclavage horrible,
Où je languis depuis trois ans,
Près d'une Bergere insensible,
Qui se moque de mes tourmens.
Je pense que bientôt peut-être,
Par un hymen pécunieux,
Mon rival se rendra le maître
De s'endormir sur ses beaux yeux.
Je pense que je suis peu sage
De consumer mon plus bel âge
A ne gagner que des refus,
Et ma raison me rend confus.
Mais ces réflexions sensées
Ne font qu'augmenter mon malheur:
Je sens que je vole à mon cœur
Ce que je donne à mes pensées.

AUTRE.

La Pensée & l'Abbé. *

LA Pensée & l'Abbé! ce sujet hasardeux
Me donnera bien de la peine.
Partagez le travail, adorable Climene,

* *Une Dame pria l'Abbé de Grécourt de lui faire une Fable. L'Abbé lui en demanda le sujet; la Dame repondit:* sur la Pensée. *Quoi! la Pensée toute seule! oui, toute seule, dit-elle, si l'Abbé est toujours d'accord avec elle. Voilà ce qui fit naître cette Piece.*

Faiſons cette Fable à nous deux ;
Et que je voie un peu votre muſe exercée.
Prenez pour vous *l'Abbé* : car le gênant reſpect,
Que, malgré vos appas, imprime votre aſpect,
Ne me laiſſe que la *Penſée*.

AUTRE.

LE CALENDRIER.

COmpte les mois, les jours, les heures, les minutes,
Belle Philis, que je *contien* ;
Et ſi dans ce que tu ſuppures
Tu peux voir un inſtant où Tircis n'eſt pas tien,
Recompte : tes calculs à coup ſûr ſont peu juſtes.

AUTRE.

REprenez, tendres ſoins une nouvelle force ;
Vivacité, ranimez vos attraits :
Vous, reſpects, des eſprits douce & flatteuſe amorce,
Pour éclater, raſſemblez tous vos traits :
Parfaite ardeur, conſtante eſtime,
Amitié, ſentimens qu'inſpire la beauté ;
Mouvemens dont je ſuis l'éternelle victime,
Brillez de tout le feu dont je ſuis tranſporté.
Il s'agit de prouver à l'objet que j'adore,
Que vous bravez du tems la redoutable loi,
Et que depuis vingt ans vous êtes tels encore,
Qu'au moment où ſes yeux triompherent de moi.
Mais que dis-je ? au ſujet d'un amour ſi ſolide,
Quel ſoupçon, de Philis pourroit frapper l'eſprit,
Quand elle conviendra que la raiſon le guide,
Et que l'eſtime le nourrit ?

AUTRE.

LE ſeul vrai plaiſir qu'on reſſent,
C'eſt de bien jouir du préſent:
Permettez, mon Iris, que j'en faſſe une épreuve.
J'en veux faire une toute neuve,
Dit-elle, d'un air empreſſé,
En réaliſant le paſſé.
Quoi! repliquai-je, chere Amie,
Le préſent vous allez doubler!
J'enchéris, je vais le tripler.
Je vous proteſte ſur ma vie
Qu'en ce moment, d'un même ſouvenir,
Et d'un ſeul coup j'additionne
Tous les plaiſirs qu'Amour me donne,
Paſſés, préſens, même à venir.

AUTRE.

Les deux Amours.

CErtain Enfant qu'avec crainte on carreſſe,
Et qu'on connoît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux, précédé par les Ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la Triſteſſe.
Dans le cœur des humains il entre avec ſoupleſſe;
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes deſirs;
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs, & croît par les plaiſirs.
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

AUTRE A EGLÉ,

En lui envoyant les Œuvres Myſtiques de M. Fenelon.

QUand de *Guion* le charmant Directeur
Diſoit au Monde : aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuſe ardeur ;
On ne crut point à cet amour extrême ;
On le traita de chimere & d'erreur.
On ſe trompoit : je connois bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

AUTRE. L'AMANT HEUREUX.

TOut eſt égal, & la Nature ſage
Veut au niveau ranger tous les humains.
Eſprit, raiſon, beaux yeux, charmant viſage,
Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins,
Vous avez tout ; c'eſt-là votre partage.
Moi je parois un Etre infortuné,
De la Nature enfant abandonné ;
Et n'avoir rien, ſemble mon appanage :
Mais, vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

AUTRE.

VÉnus, je ſçais qu'Amour a fui de ton empire ;
Et qu'en proie au plus vif chagrin,
Tu promets un baiſer à qui te pourra dire

Où ſe cache ce Dieu malin.
Ah ! ceſſe les regrets où ton cœur s'abandonne ;
Déeſſe , donne-moi ce doux baiſer promis ,
Ou fais qu'Iſmene me le donne :
C'eſt dans ſes beaux yeux qu'eſt ton fils.

AUTRE.

Le Peintre amoureux.

Zeuxis devoit dans un Tableau
Peindre Vénus. Oubliant la Déeſſe ,
Il n'y peignit que ſa Maîtreſſe ;
Son cœur égara ſon pinceau.
Alors charmé de ſon ouvrage ,
Il courut l'expoſer aux yeux des connoiſſeurs ,
Ne doutant pas de leur ſuffrage.
Il s'abuſa : Zeuxis rencontra des Cenſeurs.
Vous vous trompez , dit-il , leur montrant ſon modele ,
Reconnoiſſez Vénus. On reconnut la Belle.
Iris , je m'en ſerois douté ;
Et j'en puis juger par moi-même :
Je ne vois jamais de Beauté
Que dans les traits de ce que j'aime.

AUTRE.

Quand le badin *Grécourt*
Sur le dégré court
Après ſa tendre Amie ,
Elle tombe , & bientôt s'écrie :
Hélas ! qu'il eſt à mon gré court ,
Le doux plaiſir dont mon ame eſt ravie ?



POESIES MESLÉES DE M. L'ABBÉ DE GRÉCOURT.

LE BAISER.

Tous les plaiſirs valent ce qu'on les priſe.
L'un veut le chaud, l'autre aime mieux la biſe.
L'un dans l'étude a mis ſa volupté,
L'autre à jouer ſans ceſſe eſt arrêté ;
Le turbulent à la chaſſe ſe tue ;
Le pareſſeux au repos s'habitue ;
L'un dans le vin trouve mille plaiſirs,
L'autre à l'amour borne tous ſes deſirs.
Aucun n'a tort & quoi que l'on en diſe,
Tous les plaiſirs valent ce qu'on les priſe.
Or, j'ai tâché d'en eſſayer de tous,
Et pas un d'eux ne m'a ſemblé ſi doux
Que le Baiſer ; & ſi quelqu'un ſe trouve,
Qui dans mon choix peut-être ne m'approuve,
Qu'il cherche ailleurs ce qui le peut flatter ;
Sur ſes plaiſirs je ne veux conteſter.
Mais qu'il ſoit ſûr qu'aucun ne m'intéreſſe
Comme un Baiſer reçu de ma Maîtreſſe.
Et ce n'eſt point un caprice inſenſé
Qui de travers dans mon cerveau placé,

M'ait

M'ait fait paroître aux autres préférable,
Ce bien pour moi de tous le plus aimable.
Non, dans mon choix la raiſon m'a conduit.
Toujours la peine eſt du plaiſir le fruit;
A lui ſi fort on la voit enchaînée,
Qu'en même-tems elle ſemble être née,
Et que jamais nul n'a pu parvenir,
Malgré ſes ſoins, à les bien déſunir.
Le Baiſer ſeul a ce grand avantage,
De n'avoir point une peine en partage,
Qui nous forçant à de triſtes regrets
Faſſe à nos cœurs oublier ſes attraits.
Voyez, quels maux le Baiſer peut-il faire?
A la ſanté bien loin qu'il ſoit contraire,
Par lui ſouvent un malade alité
A reconnu qu'il étoit en ſanté.
Que mille fois un Baiſer ſe répete:
Toujours notre ame en eſt plus ſatisfaite,
Sans qu'on en ſoit plus peſant ni moins frais,
Pour un Vieillard il ſemble fait exprès:
L'âge qui rend aux plaiſirs inutile,
Pour celui-ci le rend encor habile.
Devant témoins un bienheureux Amant;
Sous l'air trompeur du ſimple compliment,
D'un doux Baiſer goûte aiſément les charmes,
Sans qu'une mere en prenne des allarmes;
Sans qu'un époux ait droit de s'en fâcher.
O vrai plaiſir! On ne va point chercher,
Quand le haſard fait trouver ſeuls enſemble
Deux cœurs qu'Amour ſous ſes aîles raſſemble,
Si cette porte eſt fermée aux verroux,
Si le Voiſin a ſes regards ſur nous,
Ou ſi quelqu'un ne peut pas nous ſurprendre.
Dans le moment du Baiſer le plus tendre,
Vient-on: chacun s'aſſied de ſon côté,
On n'en a pas l'air plus déconcerté;
Puis on ſe leve, on fait la révérence,
Et du baiſer rien n'offre l'apparence,

Sans pour cela qu'il faille beaucoup d'art.
A ce plaisir tous deux ont même part :
On est baisé dans l'instant que l'on baise,
L'un comme l'autre est également aise,
Et l'on ne peut quereller là dessus.
Dans le Baiser il n'est jamais d'abus :
Il n'est pour lui nulle place marquée.
Que sur la main soit la bouche appliquée,
Ou sur l'épaule, ou bien sur le menton,
Sur l'œil, la gorge ou quelqu'autre canton,
Aucun Censeur n'a droit d'y contredire,
Et chacun baise à l'endroit qu'il desire.
Comme le vin, il n'abbat point l'esprit;
Pour le goûter un seul instant suffit.
Veut-on qu'il dure, on en est toujours maître.
Jeunes Beautés par lui nous font connoître
Quand leur amour ne se peut plus céler,
Et c'est l'aveu de qui n'ose parler.
Mais à ces mots, gardez de vous méprendre :
Tous les Baisers ne se peuvent entendre
De même sorte; il est ici besoin
Que de l'amour ils soient marqués au coin.
Qu'ils soient... Suffit... gardons-nous d'en trop dire,
De tels Baisers ne se doivent décrire.
Mainte Susanne en veut souvent jouir,
Qui dans mes vers ne les voudroit ouir.
Enfin baiser est œuvre méritoire,
Et nous devons nous bien garder de croire
Qu'aucun Saint Pere ait jamais prétendu
Que le Baiser pût être défendu.
Ne prenons point un si mauvais scrupule
Lorsque du Pape on va baiser la mule,
Une indulgence à l'instant nous est *hoc*.
D'un Cordelier chacun baise le froc;
En Portugal, à moins d'être hérétique,
Aux jours de fête on baise une relique.
On baise ... Enfin que ne baise-t-on pas ?
Qui du Baiser ne connoît les appas ?

C'eſt le ſeul qu'à bon droit on deſire,
Le ſeul auquel en ce moment j'aſpire;
Et de mes Vers je ne voudrois pour prix,
Qu'un ſeul Baiſer ſur la bouche d'Iris.

RÉPONSE.*

CHarmant GRÉCOURT, j'ai vu votre Baiſer:
Que dis-je, vu? j'en ai ſenti le charme.
Il m'a ſemblé qu'une Beauté qui s'arme
D'un fier courroux, qui ne puis appaiſer,
Fléchie enfin, ceſſant d'être cruelle,
En prenoit un que mon cœur lui prêtoit.
Que vous dirai-je? A s'acquitter fidelle,
Il m'a ſemblé qu'elle me le rendoit.
O doux effet d'un pinceau vif & tendre!
Cet air ſi fin, & ces traits achevés,
Apollon ſeul peut-il vous les apprendre?
Non, c'eſt l'Amour à qui vous les devez.
C'eſt la nature, avec l'expérience,
Qui du Baiſer fait toute la ſcience.
Or ce Baiſer, cet unique tréſor,
Plus précieux, plus pur même que l'or,
Dont & ſi bien connoiſſez l'excellence,
Dont & ſi bien peignez la reſſemblance,
Pour le connoître en ſon original,
Qui, mieux que moi, peut être votre égal?
Qui, mieux que moi, le mettroit en peinture,
Si chez moi l'art où n'avez de rival,
Comme chez vous, égaloit la nature?
Nul, pour ce bien, (penchant infortuné!
N'a, plus que moi, le cœur aiguillonné.
Le poſſéder, de mon ame eſt l'ivreſſe:

* *Quoique cette Piece ne ſoit pas de M. l'Abbé de Grécourt; on a jugé à propos de la placer ici, comme étant le pendant de celle qui précede.*

L'avoir vaut plus que tout autre richesse :
Ne l'avoir pas, c'est être ruiné ;
Et trop souvent la disette m'oppresse.
Trop fut mon cœur formé pour la tendresse ;
Pour carresser aussi trop suis je né.
Des châtimens, pour conjurer l'orage
Où, dans l'enfance, on se voit exposé,
Qui du Baiser fit un meilleur usage ?
Punit-on ceux par qui l'on est baisé ?
Mais quel surcroît, lorsque l'Amour lui-même
Vint à m'apprendre, à force de desirs,
Et puis enfin à force de plaisirs,
Ce que c'étoit que baiser ce qu'on aime !
Non, non, jamais tant de baisers reçus,
Tant de baisers & donnés & rendus,
Qu'aux premiers ans de ma course amoureuse.
Vous dites vrai, Docteur, la source heureuse
D'un si grand bien ne sçauroit s'épuiser.
Nous nous voyions, c'étoit pour nous baiser.
Entre nos cœurs il n'étoit point d'affaire,
Dont un baiser, tout naturellement,
Ne fût toujours le début nécessaire,
Et puis le nœud, & puis le dénouement.
Que dis-je, Ami ? nos entretiens uniques
Etoient souvent autant d'œuvres lyriques,
Que le Baiser, sans en rompre le cours,
Note pour note, accompagnoit toujours.
Le bel instant que celui de l'aurore !
Je baisois lors une bouche & des yeux,
Dignes d'un Dieu par qui baisent les Dieux :
Las ! que ne suis je à les baiser encore ?
Je baisois plus, depuis j'ai baisé mieux.
Il est un tems où l'appétit dévore ;
On n'aime point à cet âge, on adore.
Tous mets sont bons : rien n'est clair & distinct ;
On mange, on boit, on baise par instinct.
Vient un autre âge, & le seul véritable,
L'âge de l'ame, & des sens & du goût :

On mange peu, l'on eſt long tems a table :
On baiſe moins, & l'on jouit de tout.
C'eſt à cet âge, où, grace à ſon long regne,
Je ſuis encore, & très-long-tems ſerai.
De nos beaux jours faut-il que l'on ſe plaigne ?
Qu'on en profite ; ils ont aſſez duré.
C'eſt à cet âge enſin que par degré
J'ai ſçu l'amour & toutes ſes délices,
Et, ſi l'on veut, auſſi tous ſes ſupplices.
Eh ! comment l'homme, à jouir deſtiné,
Jouira-t-il, s'il n'eſt pas encor né ?
Je ne peins point cette Beauté nouvelle :
Dix ans déja m'ont vu brûler pour elle ;
J'en ſuis honteux ! mais c'eſt fatalité.
Que ſont dix ans ? Je la tiens immortelle :
Je compte auſſi ſur l'immortalité,
Pour être, moins que pour être fidele.
J'en dis beaucoup, & la fidélité
Qu'ici j'étale, à vos yeux, ne s'accorde
Avec le trait cité dans mon exorde :
Tout a pourtant de la réalité.
On peut aimer deux différentes femmes
Différemment : demandez aux galans.
On peut avoir certain nombre d'Amans
Qu'on aime tous : demandez à nos Dames.
Plus d'un Amour ſe niche en même lieu.
Ne décrirai ce qu'on ne peut décrire,
De ce qu'ils ſont, ces baiſers pleins de feu,
Qui ſeuls font l'homme, & font de l'homme un Dieu.
Quel autre qu'eux peut jamais nous inſtruire ?
D'un toutefois, d'un qui ſeul les vaut tous,
Ne puis me taire, en ferois un Poëme.
Pour en parler, il faudroit l'Amour même :
Mais quoi ! ce Dieu parle-t-il mieux que nous ?
Eh ! qui peut mieux chanter, rendre ſenſible
Un tel Baiſer, (ſi le peindre eſt poſſible,)
Que cette bouche, où, cinq ans révolus,
Il eſt encor comme je le reçus.

Depuis ſix mois j'avois perdu mon ame :
Loin de Paris, pour n'y plus revenir,
J'avois vu fuir cet objet de ma flamme.
En ſon eſprit, (car toute femme eſt femme,)
Je croyois même éteint mon ſouvenir.
A mon réveil, un matin ſe préſente
Un Emiſſaire, Emiſſaire inconnu.
Monſieur, dit-il, pour affaire preſſante,
En ce moment vous êtes attendu.
Comment ? par qui ?... N'importe : à l'inſtant même,
Il faut vous rendre à l'ombre des tilleuls.
Je pars, je vole : étonnement extrême !
Qui me demande ? O Dieux ! c'eſt ce que j'aime :
Je la retrouve, & nous nous trouvons ſeuls.
Figurez-vous l'éclat de Cytherée,
Des yeux ! des yeux, ou de joie enivrée,
L'ame ſe peint, dévorant ſon objet.
Quel mouvement eſt plus prompt que le nôtre ?
Ah ! nous volons l'un dans les bras de l'autre.
Qui ſçait parler en ce cas eſt muet :
Un ſeul ſoupir dit toutes nos penſées.
Bouches en feu, conjointes & preſſées,
De deux moitiés mortes, il s'en faut peu,
Font un tout vif, un tout parfait, un Dieu.
Faut-il ſortir de cette apothéoſe !
Eſt-il un terme à l'immortalité ?
Non, ce Baiſer ne fut point limité,
Et tous ces riens qui valent toute choſe,
Ces longs regards, ce ſilence, ces pleurs,
Ces pleurs heureux, délices de nos cœurs,
Ces vifs ſoupirs joints au tendre ſourire,
Ces petits mots, *Eſt-ce vous ? eſt-ce moi ?*
Eſt-ce bien vous, cher Ami que je voi ?
Sont tous charmans, mais ne veux les décrire,
De ce Baiſer ils ont fini le cours,
Et je prétends qu'il a duré toujours.
Or, maintenant, Oſculateur ſublime,
Jugez ſi même avec ladite Intime,

Plaiſir fut onc, pour cil qui vous écrit,
Plus grand que fut dans le Baiſer ſuſdit.
Et croirez-vous, après telle légende,
Qu'à ſi doux bien, qu'à volupté ſi grande,
Moins que mettez, je mette lots & prix ?
Ains avouerez que ſur vous enchéris.

SUR MADAME MILLET.

SAns être une Belle accomplie,
Je ſuis parfaitement jolie.
J'ai l'air appétiſſant, enjoué, gracieux ;
Un ſi gentil petit langage....
Les Amours, les Ris & les Jeux
Sont les menins de mon viſage.
Je chante avec un art qui charmeroit les Dieux :
Tout chante en moi, lorſque je chante :
Regardez ma bouche & mes yeux ;
Je ſuis ſûre que je vous tente.
Folle & vive par de-là tout,
Je pouſſe les plaiſirs à bout ;
Et pour la belle humeur je n'ai point de ſeconde.
Mais ce qui fait mon plus grand bien,
C'eſt qu'acquérant le cœur de tout le monde,
Je poſſede encore le mien.

L'AMANT ET LE LIT.

IRis veut me rendre les armes,
Son cœur fier a trop combattu ;
Pour ce moment ſi plein de charmes,
Amour, où nous conduiras-tu ?
Cherchons ces gazons que Zéphyre
Carreſſe d'un ſouffle ſi doux,

Où Flore aux Amans ſemble dire :
Ces lieux ne ſont faits que pour vous.
Non : Phébus témoin du myſtere,
Peut-être ſeroit indiſcret.
Dans un bois ſombre & ſolitaire,
Amour, guide-nous en ſecret.
Que la plaintive Philomele
Y puiſſe, au bruit de nos ſoupirs,
Perdre ſa triſteſſe éternelle,
Et ne chanter que nos plaiſirs.
Mais quel eſt le réduit tranquille
A l'abri de l'œil curieux ?
Dans Paphos fais-nous un aſyle
Impénétrable aux envieux.
Là, ſur un lit fait de la plume
Des Moineaux les plus amoureux,
Je veux que leur ardeur allume,
S'il ſe peut, l'ardeur de nos feux.
Tendre Amour, ma flamme eſt extrême,
Je retarde ce doux moment
Par mon inquiétude même.
Eh ! fais-le naître ſeulement.

LA TONTINE.

L'Amour veut mettre à la Tontine.
Quel eſt ſon Procureur dans ce hardi projet ?
Connoît-il bien ſon origine ?
Pourra-t-il fournir ſon extrait ?
On le dit vieux comme le Monde :
A nos yeux ce n'eſt qu'un Enfant.
Quand ſa mere ſortit de l'Onde,
Il étoit déja triomphant.
Sous la robe d'un Janſéniſte,
On le prendroit pour un Caton ;
Et ſous celle d'un Moliniſte,

Il

Il a tous les traits d'un Giton.
Enfant, Vieillard & décrépite,
Quelle Classe occupera-t-il ?
Il faudroit être bien subtil
Pour marquer celle qu'il mérite.
Orry n'a pas prévu le cas.
Malgré sa prudence suprême,
Je crois que le Conseil lui-même
Y trouvera de l'embarras.
Qu'il soit traité sans injustice,
C'est le but de tous nos desirs.
Le systême de nos plaisirs,
Est dépendant de son caprice :
Il est bon de le carresser.
Enfin, Monsieur, c'est votre affaire ;
Quand on est bien avec la Mere,
L'Enfant doit nous intéresser.

QUATRAIN.

FIeres Beautés, que rien ne dompte,
Je ne dis pas : vous vous rendrez un jour.
Mais cependant, (ceci n'est pas un conte,)
L'honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

LA SERVANTE.

FAsse qui voudra l'amour
A ces Maîtresses de Cour :
Quant à moi je me contente
De carresser nuit & jour
Le tetton de ma Servante.

Elles n'ont rien d'arrêté,
Et toujours sous leur beauté

Cachent une ame inconſtante :
Mais vive la fermeté
De ma petite Servante.

On dit que ſous un Amant
Elles ont du mouvement :
La mienne n'eſt ſi ſçavante ;
Elle y va tout doucement,
Comme une ſimple Servante.

C'eſt à force de préſens
Que ces pauvres Courtiſans
Se conſervent leur Amante ;
Et vingt écus tous les ans
Me conſervent ma Servante.

Vous languiſſez quelquefois,
A la Cour, plus de trois mois,
Sans que l'heure ſe préſente ;
Et moi, bienheureux, je vois,
Quand il me plaît, ma Servante.

A la Cour, un Serviteur
Le fait toujours en frayeur ;
Le moindre bruit l'épouvante :
Mais de qui puis-je avoir peur,
Le faiſant à ma Servante ?

RECETTE INFAILLIBLE.

PRenez deux grains d'indifférence,
Autant de réſolution,
Dont vous ferez infuſion
Avec du ſuc de patience.

Point de procès, point de querelle,
D'ambition, ni de faux zèle ;
Mais pleine doſe de gaité.

Deux onces de ſociété,
Avec deux dragmes d'exercice.
Point de femme, point d'avarice.
Un bon grain de dévotion;
Point de nouvelle opinion.

Vous mêlerez le tout enſemble,
En l'infuſant, ſi bon vous ſemble,
Avec deux doigts du meilleur vin,
Et le prendrez chaque matin.
Vous verrez que cette pratique
Au Médecin fera la nique.

SUR LE POETE ROUSSEAU.

ROuſſeau par mainte bagatelle,
Maint Conte, Epigramme & Rondeau,
D'une ſcrupuleuſe Séquelle
A bleſſé le foible cerveau.
On convient du nerveux, du neuf & du grand beau;
Mais on veut que ſa plume ait été criminelle;
Et par une haine mortelle,
On empoiſonne toute l'eau
De la fontaine naturelle
Où puiſe ſa Muſe immortelle,
Maîtreſſe du ſacré Côteau.
De rage l'Envie étincelle
Contre ce Pindare nouveau,
Et la Calomnie infidelle
L'a pourſuivi preſque dès le berceau.
Heureuſement il ſe rit d'elle,
Et s'en rira juſqu'au tombeau.
Il vit en liberté ſous ſa propre tutelle;
Il fait de la raiſon ſon unique flambeau,
Et du Jaloux au Sage il en appelle,
En effet, qu'on le juge aux traits de ſon pinceau;

Le vice est trop affreux, & la vertu trop belle;
Pour que le cœur n'ait point part au tableau. *

* *La réponse de Rousseau se trouve dans les dernieres Editions de ce Poete.*

ODE ANACRÉONTIQUE.

AU fond d'un Bois, assis à l'ombre,
Je me sentis l'esprit rêveur;
Le soleil couchant, le tems sombre,
Sembloient obscurcir mon humeur.
Réfléchissons, dis-je en moi-même:
Le Sage s'en fait une loi;
L'homme auroit un besoin extrême
De revenir souvent à soi.
Le dos appuyé contre un arbre,
J'avois les bras entrelacés,
Les yeux fixés, le corps de marbre,
Pour bien réfléchir, c'est assez.
Cette philosophie épreuve
Parut d'abord m'embarrasser;
Elle étoit pour moi toute neuve:
Par où devois-je commencer?
Tous les malheurs de cette vie
Tentoient déjà mon souvenir;
La pâle Mort avoit envie
De m'offrir son noir avenir.
La Fortune, à mes vœux rebelle,
Me préparoit de nouveaux coups;
Et Philis, plus perfide qu'elle,
Vouloit réveiller mon courroux.
Parmi cette foule innombrable
De chagrinantes fictions,
Mon tempérament favorable
Déméla deux réflexions.
Pour mon essai, sans plus attendre,

Quelques momens je réfléchis
Sur un plaiſir que j'allois prendre,
Fort peu ſur un que j'avois pris.

AUTRE.

ENtre une Brune, entre une Blonde,
Les plus belles qui ſoient au monde,
Amour, mon cœur eſt agité;
Son incertitude ſe fonde
Sur différente qualité.
J'aime l'exquiſe volupté;
Et cette volupté n'abonde
Que quand la tendreſſe ſeconde
Et prévient la vivacité.
Aminte eſt vive, Iris eſt tendre,
Mille chanſons m'ont dû l'apprendre.
Mille chanſons ſont des chanſons,
Me répond le Dieu de Cythere;
Un Amant doit par ſes façons
Unir ce double caractere.
Choiſis donc indiſtinctement;
Car tel bon plaiſir eſt le nôtre,
Que tu les rendes l'une & l'autre
Tendres, vives également.

RONDEAU.

Le Pucelage.

ONcque ne vis de Pucelage.
Voyant pudeur ſur le viſage,
Modeſtie en l'habillement,
Un jeune Epoux feroit ſerment
De trouver l'oiſeau dans ſa cage.

Bientôt il change de langage ;
Car ayant cherché vainement,
Il dit, en perdant le courage,
Sans oser le dire hautement :
Oncque ne vis de Pucelage.
Ils naissent bien, & c'est dommage
Qu'ils s'élevent mal-aisément.
Mais tel est leur tempérament,
Que leur vie est un court passage !
Ils sont si sujets au pillage,
Et meurent si subitement,
Avant d'être avancés en âge,
Que l'on peut chanter hardiment :
Oncque ne vis de Pucelage.

STANCES.

IRis, cessez d'être cruelle :
Voyez où la fierté réduit
Une jeune Beauté qui fuit
Les plaisirs d'un Amant fidèle.

Si d'une jeunesse immortelle
Les jours marchoient à petits pas,
Peut-être ne dirois-je pas :
Iris, cessez d'être cruelle.

Mais le tems passe à tire d'aîle ;
Ce n'est qu'un éclair qui nous luit ;
La courte jeunesse le suit :
Iris, cessez d'être cruelle.

La beauté n'est pas éternelle ;
Le moindre accident la ravit,
Et sa fragilité vous dit :
Iris, cessez d'être cruelle.

Ecoutez la tendre Hirondelle ;

Elle ne revient au printems
Que pour dire par ses accens :
Iris, cessez d'être cruelle.

Pourquoi cette fierté rebelle ?
Le tems, le lieu, l'Amant discret ;
Le cœur vous dit même en secret :
Iris, cessez d'être cruelle.

Fut-il occasion plus belle
Pour écouter un tendre Amant ;
Qui vous répéte en soupirant :
Iris, cessez d'être cruelle ?

VŒU DE CONSTANCE.

JE n'entends prêcher que constance :
Chacun veut m'en faire un devoir ;
Mais peut-être, sans le sçavoir,
J'ai le don de persévérance.
Hier Philis eut mes amours ;
Je brûle aujourd'hui pour Nannette ;
Demain j'aimerai Colinette :
A ce compte j'aime toujours.
Je dirige ainsi mon envie
Sur la plus rare des vertus :
Oui, je jure, fils de Vénus,
D'être constant toute ma vie.

LE LIVRE.

Parodie de l'Ode de Mr. Rousseau *sur l'Homme.*

QU'un Livre est bien pendant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !

En naiſſant, ſous la preſſe il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.
Un eſſain de fâcheux cenſeurs,
D'abord qu'il commence à paroître,
En dégoûte les acheteurs,
Qui le blâment ſans le connoître.
A la fin, pour comble de maux,
Un Droguiſte, qui s'en rend maître,
En habille poivre & pruneaux :
C'étoit bien la peine de naître.

LES FOUS.

ME voilà donc au rang des Fous titrés ;
J'y ſuis du moins en bonne compagnie.
Fous couronnés & Fous mîtrés :
Dieux ! quelle longue Litanie
De Fous par le Sort illuſtrés!
On en voit ſous la pourpre même,
Et ſous ce triple Diadême
Que fabriqua l'orgueil Romain.
Plus d'un cerveau, timbré de ſa folie extrême,
A diverti le genre-humain.
Les grands titres, le rang ſupréme
Nous offrent des Fous accomplis,
Et tous nos faſtes ſont remplis
D'exemples éclatans qui prouvent mon ſyſtême.
Oui, tous les mortels bien peſés
Ont leur folie, ont leur foibleſſe,
Et les ſept Sages de la Grece,
Si vantés, ſi préconiſés,
N'étoient que des Fous déguiſés
Sous le maſque de la Sageſſe.
Il eſt des Fous de toute eſpece,
Divers dans leur manie, ainſi que dans leurs goûts ;
Les uns ſont Fous d'honneur, les autres de richeſſe,

Ceux-là de bel eſprit, & ceux-ci de nobleſſe,
Les autres des plaiſirs, & ce ſont les moins Fous.
Quant à moi, je le ſuis de vous,
Aimable Iris; cette folie
Eſt à mon gré la plus jolie?

LA COURONNE REFUSÉE.

DE la part de Dame Fortune
Une Vieille vint me trouver:
Veux-tu mon pouvoir éprouver,
Me dit-elle? quitte ta Brune.
C'eſt une pure illuſion
Que les plaiſirs que l'Amour donne:
Il vaut mieux que cette Couronne
Soit l'objet de ta paſſion.
Bellone conduira tes armes,
Minerve dictera tes loix,
Et parfait modele des Rois,
Du peuple tu feras les charmes.
Cette Vieille alloit la placer,
Et vouloit me ceindre la tête;
Mais ſatisfait de ma conquête,
J'eus grand ſoin de la repouſſer.
Grand merci, liberale Douegne,
Je te rends grace de tes biens:
A ma chere Iris je m'en tiens;
J'aime, je ſuis aimé, je regne.

PORTRAIT DE CLIMENE.

BIen m'y connois, & ne ſuis des plus Bêtes;
Très-peu s'en faut que ne ſoyez l'Amour;

Même pour rien je croirois que vous l'êtes.
Gentil Corſage & Minois fait au tour,
Friand ſouris, tout comme en a le Traître ;
On vous les voit ; on peut vous reconnoître
A tous ſes traits ; mais auſſi ſes défauts
Les avez tous. Perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage ;
Qui l'eut jamais ? C'eſt l'Enfant de Paphos,
Et vous, CLIMENE. Or ſus, ſans vous déplaire,
Je vous dirai, pour votre amendement,
Qu'a tout cela réforme devez faire ;
Réforme grande. Ecoutez donc comment
Profit ferez de Sermon ſalutaire.
Jà de l'Amour vous avez les appas :
Gardez-les bien, tel meuble eſt néceſſaire ;
Mais ſa malice eſt un fort vilain cas.
Mieux vous vaudroit, pour finir nos débats,
Cette bonté qu'a Madame ſa Mere.

LA BRIEVETÉ.

DIeu d'Amour que je ſuis heureux!
La jeune Iris tendre & fidele,
Partage l'ardeur de mes feux,
Et ſes ſermens me renouvelle.
Tout ſert mes amoureux déſirs ;
Ce jaloux qui nous environne
Ne fait que hâter nos plaiſirs,
Et ſa rage les aſſaiſonne ;
A notre bonheur ſouverain
Il ne manque plus qu'une choſe :
Ote-nous un petit chagrin ;
T'en ſolliciter Iris n'oſe ;
J'y ſuis moi-même embaraſſé.
Comment te dirai-je ma peine ?
Ah ! fais que le préſent devienne
Un peu moins proche du paſſé.

LE PIED, L'ŒIL ET LA MAIN.

Question décidée par l'Abbé de Grécourt.

ISabelle, Iris & Climene
Prétendoient que dans un repas,
On leur donnât preuve certaine
Qu'on en vouloit à leurs appas.
Certain Berger, (commence l'une)
A marché ſur mon pied vingt fois,
En diſant, il fait clair de Lune;
Qu'il fera beau ce ſoir au bois.!
Liſandre, ſur ma main ſurpriſe,
A gliſſé des baiſers muets;
Il l'a ſerrée, il l'a repriſe,
Pour m'exprimer ſes vœux ſecrets.
Pour moi, répartit la derniere,
Tircis m'a lancé des regards
D'une façon ſi ſinguliere,
Qu'elle mérite des égards.
Quel eſt le plus amoureux ſigne ?
Qui des trois peut ſe l'arroger ?
Cette queſtion paroît digne
Que l'Amour daigne la juger.
Cupidon ſurvient & ſe moque
Du pied tout comme de la main;
Ce n'eſt-là qu'un ſigne équivoque
D'un Convive abſtrait & badin.
Mais un ſeul coup d'œil vif & tendre,
Quand ce langage eſt bien appris,
Dit le plaiſir que l'on va prendre,
Celui qu'on prend, & qu'on a pris.

LE MÉDISANT.

SOit médiſance ou bien mauvaiſe humeur ;
Soit par caprice de génie,
Aurois-tu toujours la manie
D'être Cenſeur ?

La jeune Iris eſt une fiere outrée,
Climene une franche Catin ;
Celle-ci n'a plus ſon beau tein,
L'autre eſt plâtrée.

La belle Aminte eſt ſotte, & ſelon toi,
La ſotte n'en eſt pas plus fille ;
Tu ne trouve dans Amarille,
Ni cœur ni foi.

Je voudrois bien qu'encore tu vouluſſes
De Philis nous dire du mal.
Eh ! fi ! répond l'Original,
Elle a des puces.

CONSEIL A SILVIE.

SI vous épouſez un Grand Pere,
Sçavez-vous ce que vous ferez ?
Tout le jour vous ferez grand'chere,
Toute la nuit vous dormirez.
Vous aurez un bon Equipage,
Tout le jour vous ferez *flores* ;
N'en attendez pas davantage,
Car la nuit n'eſt qu'*ad honores*.
Tous les ſoirs vous ſerez ſervie
D'un vieux Conte, ou d'un vieux Rebus ;
Après cela, bon ſoir Silvie,
Allez vous coucher là-deſſus.

Heureuſe ! ſi de doux menſonges,
En dormant vous font quelque bien ;
Hors le bénéfice des Songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.
Mais ſi vous choiſiſſez pour Maître
Un Mari plus jeune & plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être,
Mais la nuit, bouche, que veux-tu ?
Choiſiſſez, pendant qu'on vous laiſſe
Le tems de choiſir vos Amours,
Et ſongez que dans la jeuneſſe,
Les bonnes nuits font les beaux jours.

LE VISA DE L'AMOUR.

VOici l'aveu de mon ſort déplorable,
Dieu des Amours, tu vois un miſérable,
Victime hélas ! des changemens affreux
Qu'on vit auſſi dans l'Empire amoureux
Pas n'eſt beſoin d'en retraſſer l'hiſtoire ;
Tous l'ont aſſez préſente à leur mémoire ;
Mais loin d'avoir, comme d'autres Amans ;
Sçu profiter de mes rembourſemens,
J'ai tout perdu, ce néceſſaire même,
Dont je roulois avec l'objet que j'aime.
Vous le ſçavez, mes biens n'étoient pas grands ;
Je n'étois point de ces cœurs conquerans,
Dont les Exploits ſont en gros caractere
Ecrits par vous aux faſtes de Cythere ;
Je n'ai point fait réſonner les Echos ;
Ma main jamais dans les bois de Paphos ;
Pour une grace en ſecret *arrachée*,
N'en conſacroit un indiſcret trophée ;
Mais je roulois Amant preſqu'inconnu,
Et je vivois du petit revenu
Que je tirois du cœur de ma Bergere ;

Amour, enfin j'avois le néceſſaire
Pour la ſanté de mon heureux état ;
Vous même aviez ſigné notre Contrat :
Quand ma Bergere, au mépris de ma flamme,
Mit à l'aumône & mon cœur & mon ame.
Qui l'eût pu croire ! Infidelle un beau jour
Elle éteignit ma rente & ſon amour,
Me contraignit, en dépit de mes larmes,
De renoncer pour jamais à ſes charmes.
Notre Contrat fut enfin déchiré,
Et je repris mon cœur déſeſperé,
Je l'ai gardé ſans emploi, ſans uſage,
Et tel enfin qu'il vient de la volage,
Le nouriſſant de ſoupirs ſuperflus,
Mets ordinaire à des cœurs dépourvus.
Tel en amour fut mon triſte partage.
J'avois pourtant acquis cet héritage
En beaux deniers à l'uſage des cœurs,
Larmes, ſoupirs, amoureuſes langueurs,
Reſpects, ſermens, mille & mille fleurettes,
Et chaque jour de tendres chanſonnettes,
Sans oublier ſa houlette & ſon chien.
Qu'ai-je à préſent pour tout reſte de bien ?
Plaiſirs paſſés, miſſives menſongeres,
Sermens écrits ſur des feuilles légéres,
Qu'ont en jouant emporté les Zéphyrs.
De mes effets voila le triſte compte ;
Amour, voilà le fruit de mes ſoupirs,
Que je raporte au Viſa d'Amathonte.
Vous plaira donc, ſenſible à mes deſirs,
Me recoucher ſur l'état des plaiſirs,
Et deſormais obliger ma Volage
A me payer un fidele arrérage.
Vous me rendrez mon Patrimoine ancien,
Et ce faiſant, Amour vous ferez bien.

AVEU DE JULIE

Sur son prochain Mariage,

A SA COUSINE.

Je ne ſuis ni froide ni dure,
Et je ſens, (ſoit dit entre nous,)
Certains aiguillons de Nature
Un peu plus haut que les genoux,
Un peu plus bas que la ceinture,
Qui me diſent a ez qu'il me faut un époux.
Jadis en ce beau lieu vivoit un pucelage
Qui ſe laiſſa, comme un poiſſon,
Prendre à l'appas de l'hameçon,
Et mourut ſans pouvoir ſe ſauver à la nage.
Il faut, le maudit pucelage!
Qu'il en paſſe bientôt le pas.
Afin qu'il ne m'étouffe pas.
Je le veux étouffer a l'avril de ſon âge,
Croyez-moi, d'un mari l'on goûte les douceurs,
Qui chatouillent nos ſens & qui charment nos cœurs,
Et dans ſes paſſe-tems, pour contenter ſa flamme,
Une fille qui n'a pas le plaiſir d'une femme.
Si quelque jeune Laboureur
Débauche une fille & l'affronte,
La fille en a toute la honte,
Le Galant en a tout l'honneur.
Mais dès que dans le mariage
La femme ſouffre un favori,
La honte en eſt toute au mari,
La femme en a tout l'avantage.

LES QUATRE AGES DES FEMMES.

PHilis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,
Un jour exigea de Liſandre
Trente moutons pour un baiſer.
Le lendemain, nouvelle affaire ;
Pour le Berger le troc fut bon ;
Il exigea de la Bergere
Trente baiſers pour un mouton.
Un autre jour, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au Berger,
Fut trop heureuſe de lui rendre
Tous les moutons pour un baiſer.
Le lendemain Philis peu ſage
Auroit donné moutons & chien,
Pour un baiſer que ce volage
A Liſette donnoit pour rien.

AUTRE.

LA vie eſt une courſe : une gloire éclatante
En eſt le but ; le plaiſir nous préſente,
Chemin faiſant, ſes dangereux appas.
Ce ſont les Pommes d'or que l'amant d'Atalante,
Pour l'arrêter, lui jettoit ſur ſes pas.

LA BRIEVETÉ.

DIeu d'Amour que je ſuis heureux !
La belle Iris tendre & fidele,

Dispute l'ardeur de mes feux,
Et mille sermens renouvelle.
Tout fait la cour à mes desirs :
Ce jaloux, qui nous environne,
Ne fait que hâter nos plaisirs,
Et sa rage les assaisonne.
A notre bonheur souverain
Il ne manque plus qu'une chose :
Ote-nous un petit chagrin ;
T'en solliciter Iris n'ose,
J'y suis moi-même embarrassé.
Comment te dirai-je ma peine ?
Ah ! fais que le présent devienne
Un peu moins proche du passé.

BOUQUET.

J'Avois dépeuplé nos jardins
Des trésors de la jeune Flore,
Et courois enrichir tes mains
Des plus charmantes fleurs que Zéphir fasse éclorre ;
Lorsque chemin faisant, comptant par ci, par là,
La joie & les plaisirs que près de toi l'on goûte,
L'une d'elles me dit : nous sçavons tout cela ;
Et qui, dans l'Univers, le met encore en doute ?
Un soin plus pressant embarrasse nos cœurs ;
Le même jour nous voit presque mourir & naître,
Et c'est jouir bien peu de semblables douceurs ;
Mieux seroit, prix pour prix, de ne les point connoître.
Nous cherchons donc par quel moyen
Se pourroit prolonger notre courte durée ;
Et c'est... Ah ! ma sœur, je le tien,
S'écria le Cedra d'une voix altérée :
Changeons-nous en pommade ; Iris s'en sert toujours ;
Dès le matin, à sa toilette,

Nous ſerons placés tous les jours
Et ſur ſes mains & ſur ſa *tête*.
Notre couleur brillante & notre douce odeur,
Satisfaiſant notre aimable Maîtreſſe,
Nous conduira ſans doute à l'unique bonheur
De pouvoir lui ſervir ſans ceſſe.
La troupe parfumée applaudit au deſſein,
Et dans le même inſtant la Déeſſe puiſſante
Forma, des fleurs qui rempliſſoient ma main,
Le coffret que je te préſente.

SONNET,

Sur les libertés de l'Egliſe Gallicane.

NOus ne ſouffrirons point que le Maître du Tybre,
Au gré de ſes deſirs, veuille étendre ſes droits.
La France fut toujours & ſera toujours libre,
Quelque empire que Rome ait ſur d'autres endroits.

De ſages libertés conſervent l'équilibre
Entre le Vatican & nos anciennes Loix;
Et ſes plus forts liens ne ſeront qu'une fibre,
Dès que l'on prétendra lier juſqu'à nos Rois.

J'entends le Pape en feu qui demande à la France:
Où ſont les fondemens de cette indépendance,
Que ſous un autre nom elle objecte au haſard!

Appaiſe ton courroux & retiens ton tonnerre;
Si Jeſus-Chriſt t'a fait ſuccéder à Saint Pierre,
Charlemagne l'a fait ſuccéder à Céſar.



ETRENNES.

De ce jour nommé par chacun
Le premier de l'an neuf, mil ſept cent vingt & un.

BOn jour, bon an, ma belle Dame ;
C'eſt un cœur tout rempli de flamme
Qui vous apporte ce qu'il peut,
Mais pas tout-à-fait ce qu'il veut.

Ce cœur n'eſt pas formé de la même matiere,
Ni ſorti du moule ordinaire
Qui ſert à tous autres d'étui :
Dame Nature exprès en fit faire un pour lui.

Il eſt diſcret, ſincere, ſage,
Aſſez propre à tout bon uſage,
Et fort expert en l'art d'aimer
L'objet qui le ſçait enflammer.

Vivacité, délicateſſe,
Paſſablement de politeſſe ;
Tendre amitié pour la raiſon,
Haine pour tout défaut, dont il craint le poiſon.

L'ame auſſi loyale que franche,
Le preux Chevalier de la Manche,
Ni le premier des Amadis
Ne pourroient, tout au plus, qu'être ſes apprentis.

Sa conſtance eſt toute ſa gloire,
Et la plus merveilleuſe hiſtoire
N'offre ſur ce point aucun trait
Qui dans lui ne ſoit plus parfait.

Contempteur de la bagatelle,
N'aimant que la ſolidité ;
Hors ce qu'il aime, froid auprès de la plus belle ;

Jamais d'autres appas tenté
Sincere & vrai par caractere,
Passionné pour le mystere,
Fuyant le bruit & le fracas,
Du monde redoutant le pompeux embarras.

Par une assez rare pensée,
Il ne croit point de passion sensée,
Si l'Amant n'est joint à l'Ami.
Séparez-les, dit-il ; vous n'aimez qu'à demi.

Aucune ardeur ne lui paroît durable,
Si l'objet qu'on trouve adorable
Par la raison n'est autant estimé,
Que par le cœur il est aimé.

Soit bon ou mauvais goût, il fronde les Coquettes,
Les mines, les discours, & tout l'art des toilettes,
Où la Nature voit ses plus beaux dons usés
Par qui croit regagner ceux qu'elle a refusés.
Amateur du silence, ennemi du trop dire,
Il fuit comme la mort quiconque sçait médire,
Insecte dangereux qui sur chacun mordant,
S'il ne tue, à jamais laisse empreinte sa dent.
Tel est le cœur qui rend les armes
A ce brillant amas de charmes,
Dont je crois que le Ciel a paré votre corps,
Plus beau sans doute encor en dedans qu'en dehors.

Parlez ; car, sans vous voir, il presse la réponse
Que vous ferez à sa tendre semonce.
Trop fortuné ! s'il peut.... Oh ! je vous connois tant ;
Pauvre aveugle, répond Philis, en éclatant.
Votre main assez bien s'encense.
Mais qui vous a donné ! s'il vous plaît, la licence
De vous offrir ainsi ? car d'abord il faudroit
Ne dépendre de rien, pour le faire avec droit.
Je sçais de science certaine
Que depuis très-long-tems fidele à votre chaîne ;

Ce cœur dont il s'agit, rempli du même objet,
Au moindre changement n'a point été ſujet.
S'il ne ſe pique plus d'une vertu ſi rare,
Et ſi l'inconſtance l'égare,
Pourquoi s'offre-t-il donc à moi?
Décidez, je m'en fie à votre bonne foi.

Non, qui que vous ſoyez, par tous les Dieux j'en jure,
Ce cœur n'eſt, ni ne fut, ni ne ſera parjure;
Un même & ſeul objet fixera ſes deſirs...
Cependant près de vous qu'il goûte de plaiſirs!
Il ſe trouble, il s'émeut, tendrement il ſoupire,
Tout cela ſans changer d'empire;
Mais diſons-le pourtant: Quel ſupplice grands Dieux!
Dans un pareil moment de ne point avoir d'yeux!

Bon? c'eſt toujours ainſi que l'inconſtant qui change;
A ſa légéreté trouve un prétexte étrange,
Reprend Philis; mais votre aveuglement
Ne s'étend pas du moins juſques au ſentiment.

Hélas! ſi je l'en crois & tout ce qui m'agite,
Si j'en crois cette ardeur qui jamais ne me quitte;
Ces tranſports ſéduiſans, ces élans amoureux,
L'impétuoſité d'un cœur rempli de feux;
Ce trouble gracieux, ce touchant indicible,
Ce prévenant ſi doux, ce charme ſi ſenſible,
Ce vif je ne ſçais quoi qui ne peut s'exprimer,
Ce penchant qui dans nous voudroit toujours primer:
Qu'a jouter à cela? Si j'écoute l'eſtime
Et les ſentimens purs d'un amour légitime,
Tout, juſqu'à la raiſon, tout aſſure mon cœur,
Qu'il s'abandonne à vous, ſans changer de vainqueur.

Eh ! bien, ſois donc le mien : c'eſt Philis elle-même
Qui t'en aſſure, & ſa joie eſt extrême ;
De ſçavoir qu'en ton ame, outre le ſentiment,
Tout parle en ſa faveur juſqu'à l'aveuglement.

AUTRES.

A Qui ſouhaiter une année
Toute riante & fortunée,
Si ce n'eſt à l'objet que notre tendre cœur
Reconnoît pour ſon ſeul vainqueur ?
Venez donc, doux plaiſirs, ſanté, repos, aiſance,
Charmans jeux, ris badins, enjouée abondance,
Et que l'aimable liberté
Conduiſe à pas aiſés ce cortége enchanté.
Prodiguez vos tréſors à l'aimable Marcelle
Pour qui vous invoque mon zele.
Jamais dans l'Univers rien ne mérita mieux
L'équitable ſecours & la faveur des Cieux.
De l'aveugle Deſtin réparez l'injuſtice ;
Que la vertu triomphe & le crime pâliſſe,
Et que plus & long tems qu'elle n'eut de malheur,
Cette rare perſonne ait encor de bonheur.
Pour augmenter ſes deſtinées,
Diminuez de mes années.
Arbitres des humains, faites-moi ce plaiſir.
Et que ne puis-je, hélas ! au gré de mon deſir,
Pour lui prouver combien je l'aime,
Faire couler dans l'inſtant même
Mon ſang juſques aux derniers flots ?
Payât-il ſeulement ſon précieux repos !



EPITAPHE DE M. D. H**.

D. H** qui, ſi plaiſamment,
Avoit fait je ne ſçais comment
L'Intendance à ſon badinage ;
H** n'eſt plus : c'eſt grand dommage.
Il pratiqua l'urbanité,
Il fut poli ſans gravité,
Spirituel ſans dignité,
Pareſſeux plein d'activité,
Et voluptueux ſans décence.
Son corps fut ſans infirmité,
Son eſprit ſans maturité.
Momus, plein de reconnoiſſance,
De ſes propos vifs & plaiſans,
Prolongea ſon adoleſcence,
Et même lui donna diſpenſe
De réfléchir à ſoixante ans.
Il eſt au Temple de Mémoire
Entre les Amours & les Ris,
Tandis que Thémis dans l'Hiſtoire
Le place entre ſes Favoris.

SENTIMENS DE TENDRESSE.

PHILIS.

SI le dégoût d'un long engagement
Peut ſe marquer par l'aſſoupiſſement,
Une fatale expérience
Va terminer mon eſpérance.

TIRCIS.

Bien ſouvent l'aſſoupiſſement

Dénote moins l'indifférence,
Ou le dégout d'un long engagement.
Que d'un corps affoibli la vive défaillance.

PHILIS.

La paix & le repos remplissent mes souhaits,
Ma tendresse a payé la sienne :
Plaisirs tant souhaités, vous êtes imparfaits,
Quand son ardeur n'égale pas la mienne.

TIRCIS.

Profite du repos qui comble tes souhaits,
Mon ardeur à jamais surpassera la tienne;
Nos plaisirs ne sont imparfaits
Que par l'injuste doute où ton penchant t'entraîne.

PHILIS:

Echappée aux horreurs d'une souffrance extrême,
Je me croyois tranquille dans le Port,
Eh ! pourquoi donc m'a-t-il arraché à la mort,
Qu'il me donne aujourd'hui lui-même.

TIRCIS.

Echappée aux horreurs d'une tourmente extrême,
Que ne demeures-tu tranquille dans le port ?
Qui t'a pu sauver de la mort,
Est toujours prêt, pour toi, de s'y livrer lui-même ?

QUESTION.

Qu'est-ce que l'Amour ?

Réponse.

C'Est ce lutin qui fait qu'on ne dort pas,
Qu'on ne vit qu'à demi, qu'à toute heure on soupire,
Qui dès le grand matin tourne en hâte nos pas

Vers

Vers un objet qui fait notre martyre ;
C'eſt ce charmant accord qui nous force d'aimer,
C'eſt ce je ne ſçais quoi qu'on peut exprimer :
En un mot, c'eſt ce feu toujours inſatiable
Qui nous dévore & nous ſuit en tout lieu.
Pluſieurs diſent que c'eſt un Dieu,
Pour moi je crois que c'eſt un Diable.

A MADEMOISELLE RICHARD,

Sur ſon Mariage avec M. Bergeret.

ELevée au milieu des ſaintes vérités,
Vous vous feriez un grand ſcrupule,
D'entendre un recit recit ridicule,
Entre deux fauſſes Déités.
L'union de l'Hymen avec l'Amour ſon frere,
Sont des ſujets ſi ſurannés,
Que je laiſſe aux Poëtes bornés
A rebattre toujours une ancienne chimere.
La prudente raiſon me diroit : arrêtez,
Prenez du moins des tems plus favorables,
Et n'allez pas conter des fables,
La veille des réalités.

LE BON VIEUX TEMS.

AU bon vieux tems on faiſoit ci,
On faiſoit ça ; c'étoit merveille.
En parlottant ſans ceſſe ainſi,
Me rompra-t-on toujours l'oreille ;
Comment vivoient-ils donc alors ?
On étoit diſcret & fidèle ;
Ils n'avoient qu'un cœur & qu'un corps ;
La tendreſſe étoit éternelle.

La politique, l'intérêt,
La fourberie & l'avarice,
Sçavoit-on jadis ce que c'eſt?
Une ame pure & ſans malice,
Des plaiſirs innocens & doux,
Une vie égale & tranquille,
Point d'importuns, point de jaloux;
Le ſeul *Credo* pour l'Evangile.
Grands diſeurs, avez-vous tout dit?
Permettez qu'on vous faſſe taire,
En vous demandant, quel Edit
Ordonne une allure contraire?

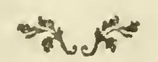
LE COLLIER.

Les Perles, ce tribut des Mers,
De Thétis forment la parure;
D'un croiſſant pétillant qui jette des éclairs
Diane orne ſa chevelure,
Et d'Ariane dans les airs,
On voit rayonner la coëffure.
Mais malgré tous ces ornemens,
Diane a toujours l'air ſauvage;
La pâleur de Thétis glaceroit mille Amans;
Et celle dont Bacchus a réparé l'outrage,
Se ſent d'avoir pleuré long-tems.
A la ſeule Vénus les Deſtins complaiſans
Réſerverent une ceinture
Préférable à tous ces préſens.
Nul mortel n'en a pu décrire la figure;
Mais toute la Nature
En a ſenti les effets trop puiſſans.
La Déeſſe un peu trop volage,
A force d'en faire uſage,
A profané ce don. Le charme eſt affoibli,
Et le Deſtin, jaloux de ſon ouvrage,

Par de plus dignes mains, veut qu'il ſoit rétabli ;
Qu'il devienne l'appanage
D'une fidelle Beauté,
Qui, de l'Amant qu'elle engage
Cauſe la félicité ;
Qui par un rare aſſemblage
De tendreſſe & de gaité,
Epure la volupté.
Tel fut l'Arrêt par les Deſtins dicté.
On donne à la ceinture une forme nouvelle,
Un nouvel œuvre : enfin, c'eſt un autre ornement ;
Digne de couronner ce goſier ſi charmant,
D'où ſortent des accens qu'envieroit Philomele.

A M. THEVENARD.

SAuve ta gloire, Thevenard ;
Des plus ſuperbes voix l'écueil eſt la vieilleſſe.
Tu ne pus trop chanter en ta jeuneſſe,
Aujourd'hui tu chantes trop tard.
Ton goſier devenu vieillard
Par des ſons impuiſſans ſe met à la torture.
Que peuvent les efforts de l'art,
Sans le ſecours de la nature ?
Jadis tu fis extaſier
Ceux qui de tes beaux chants célébrent la mémoire.
S'il te reſte encor du goſier,
Crois-moi, conſerve-le pour boire.



LES QUATRE PELOTONS DE TAPISSERIE;

Sujet donné par une Dame à M. l'Abbé de Grécourt, *pour les quatre Couleurs.*

DEs yeux je vois l'azur, des levres le corail.
Dieu d'Amour, pour moi quelle aubaine!
Si par un plus ample détail,
Tu me faisois passer de l'ivoire à l'ébene.

INSCRIPTION,

Pour l'Estampe de Mademoiselle Sallé.

LE Soleil variant un mouvement réglé,
Echauffe, enflamme tout, sans se brûler lui-même;
Avant toi, divine *Sallé*,
Il avoit seul ce don suprême.

DIALOGUE,

En forme de Prologue, entre la Censure & la Comédie.

LA Critique judicieuse,
Qui, d'un feu charitable & doux,
Reprend, sans être fastueuse,
Les défauts des sots & des fous,
A place en bonne compagnie;
Mais sa rivale, avec raison,
Mérite d'en être bannie,
Comme une peste, un vrai poison.
Elle se nomme la Censure,
Et veut perpétuellement,

A l'aide d'un peu de lecture,
Triompher dans son sentiment.
Tout est criminel à sa vue,
Tout est ignare & non lettré,
Tout n'est que vice, erreur, bévue,
Et tout est fait contre son gré.
A cette Mégere inquiette,
Dessus l'échine il fait beau voir
L'habit d'une vieille coquette,
Où les lambeaux d'un manteau noir.
De même à peu près accoutrée,
Elle se glisse en un séjour
Où les plaisirs du tems d'Astrée
Tiennent leur agréable cour.
Elle y trouve la Comédie,
Muse révérée en ces lieux,
Et d'abord comme une étourdie,
Lui jette un regard furieux.
Comment donc! Muse pantomime,
On dit que depuis quelque-tems,
Vous osez vous mettre en estime
Parmi les plus honnêtes gens?
Songez que vous êtes proscrite
Par des décrets cent fois rendus;
Les saintes loix vous ont inscrite
Dans l'*Index* des Jeux défendus;
Et toujours les vertus timides
Ont fui vos dangereux attraits,
Et de vos discours homicides
Les cœurs ont ressenti les traits.
Alte-là, lui répond la Muse,
Je sçais bien ce qu'on dit de moi;
Mais souffre aussi que je m'excuse,
En distinguant mon double emploi.
A tes clameurs je m'abandonne,
Lorsqu'aux yeux d'un bruyant Public,
Un spectacle forcé se donne
Par un mercenaire trafic.

Que son ardent courroux s'enflamme
Contre le tendre & doux poison
Qui cause dans une jeune ame
La premiere demangeaison ;
Contre le maintien des Actrices,
Les mouvemens trop affectés,
Les anecdotes des coulisses
Et les rendez-vous concertés.
Blâme, au milieu d'une assemblée,
D'indiscrets coups d'œil adressés,
Qui sont renvoyés de volée
Vers celui qui les a lancés.
Gronde, je te pardonne, glose
Sur nos galans adulateurs,
Et sur l'objet que se propose
Le Théâtre, & les Spectateurs.
Mais rends moi la justice due,
Et fais voir plus de retenue.
Que fais je dans ces lieux charmans?
Je fournis de doux agrémens ;
Ils ont pour base la décence,
Le seul amusement pour but,
Et dans le sein de l'innocence
Ils ont formé leur institut.
Lassés des travaux de la Ville
Et d'une austere gravité,
Dans un délicieux asyle,
Du pesant Vulgaire écartés,
S'assemblent l'Épée & la Robe,
Que j'amuse par des recits,
Et pour quelques jours je dérobe
Aux soins importuns de Paris.
Dans Regnard, Destouches, Moliere,
Ou dans très-peu d'aloi pareil,
Se rencontre une ample matiere,
Et sur le choix on tient conseil.
Dès que la piece est décidée,
Chaque rôle se départit,

Et chacun s'échauffant l'idée,
Apprend, débite & réussir.
Quelque recit joliment tendre,
Par fois s'y trouve de hasard :
Si l'esprit ne peut s'en défendre,
Le cœur y prend vraiment sa part.
Ainsi dans un noble exercice,
Dis-moi, Censure, que veux-tu,
Sinon l'art de blâmer le vice,
Ou l'art de louer la vertu.
A son tour notre Acariâtre
Lui répliqua : j'entends bien, mais
Tout ce qui s'appelle Théatre,
Je ne l'approuverai jamais.
La Comédie est Comédie,
Au seul nom je ne puis tenir.
Peut-être suis-je trop hardie :
Mais enfin, je veux la bannir.
La veux-tu bannir, ignorante ?
On voit bien que tu ne sçais pas
Ce que sans cesse représente
L'adroit ménage d'ici bas.
On est aveugle, quand on fronde
Le plus commun de tous les jeux,
Tout est comédie en ce monde :
Il s'agit d'être Acteur heureux.

SUR L'ELOQUENCE.

L'Eloquence des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles,
Par des sons harmonieux.
Pour rendre un Peuple traitable,
Vertueux, simple, équitable,
Ami du Ciel & des Loix,

L'éloquence véritable
Eſt l'exemple des grands Rois.

C'eſt le langage viſible,
Dans nos vrais Légiſlateurs,
Qui fait l'exemple infaillible
Des Peuples imitateurs.
Contre une Loi qui nous gêne,
La Nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter.

SUR LES ROIS.

Un Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'Amour doit accorder,
Et qui content de commander,
Ne veut regner que par la crainte,
En vain fier de ſes hauts projets,
Croit en abbaiſſant ſes Sujets,
Relever ſon pouvoir ſuprême;
Entouré d'eſclaves ſoumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
L'eſclave de ſes ennemis.

Combien plus ſage & plus habile
Eſt celui qui par ſes faveurs,
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable & tranquille;
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ſes vrais Citoyens
De ſa bonté doivent attendre,
Et qui, prompt à les diſcerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner?

VERS.

Envoyés à M. Silva.

AU temple d'Epidaure on offroit les images
Des humains conſervés & guéris par les Dieux.
Silva, qui de la mort eſt le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Eſculape nouveau, mes jours ſont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LA PEINE ET LE PLAISIR.

*Adieu ſur le départ de Madame***.*

CEs jours paſſés, à la table des Dieux,
On demandoit ſi rien ne pouvoit être
Tout à la fois pénible & gracieux.
D'abord Comus, d'un air de petit maître,
Dit : le plaiſir n'eſt jamais ſans douleur.
Lorſque je ſuis au jardin de Cythere,
Et que j'y cueille une trop tendre fleur;
Car..... Mais Minerve, avec un ton ſévére,
L'interrompit : quoi donc ! ce jeune fou
Aura toujours le badinage en tête ?
Voici le fait ; là-bas, je ſçais bien où,
Belle Mortelle à ſon départ s'apprête :
Mortelle à qui mes vertus j'ai donné,
Et qu'on doit croire être une autre moi-même.
Bientôt ſera Paris abandonné ;
Il faut aller voir deux filles qu'on aime,
Et pour un an perdre auſſi ſa moitié.
Quel doux plaiſir, & quelle peine amere,
Par les effets d'une double amitié,
Vont reſſentir & l'épouſe & la mere !

LA PEINE ET LE PLAISIR,

Autrement.

PHilosophes, prenez-y garde ;
La peine & le plaisir sont comme les couleurs :
Le différent émail des fleurs
Vient de l'œil seul qui les regarde.
Ainsi ces deux Rivaux ne sont point dans l'objet :
Vous pensez autrement ? quelle erreur est la vôtre !
Puisqu'en bien comme en mal la même chose fait
Plaisir à l'un, & peine à l'autre.

DE L'USAGE DE LA VIE.

Dans la Vieillesse.

SOixante & dix ans, dit David,
Est de l'homme l'âge ordinaire ;
A quatre-vingt on ne va guére :
Qui vit plus, tout le tems qu'il vit,
N'est que douleur, & que misere.
Pour moi, j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans, à compter juste,
Et pour aller à quatre-vingt,
Je suis peut-être assez robuste.
Mais qu'un peu plutôt ou plus tard
Le moment arrive, où la vie
Doit pour toujours m'être ravie,
Je n'y puis long tems avoir part.
Quel emploi donc, & quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin ?

J'en dois envisager la fin,
Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la derniere main
Qu'un Artisan, habile & sage,
Doit bientôt mettre à son Ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre;
Et je dois, pour y concourir,
Après avoir sçu long-tems vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude
Que l'on doive compter pour rien,
Ni qui se fasse jamais bien,
Quand on n'en a pas l'habitude:
On ne peut trop tôt y penser.
Il n'est pas tems de commencer
A se la rendre familiere,
Quand le corps vient a s'affaiser.
Quand l'esprit commence à baisser,
Et qu'enfin la machine entiere,
Prête à manquer à tout moment,
Par-tout s'écroule & se dément,
C'est une étude malaisée:
Il est tard de s'y prendre alors.
Il faut, sain d'esprit, & de corps,
La faire à tête reposée.
Il faut, pour s'en bien acquitter,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est, & ce qu'on doit être.
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son maître.
Il faut enfin se souvenir
Qu'il reste un rôle à soutenir,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême,
Sans sçavoir sagement finir.
Ils sçavoient avant leur vieillesse,

Bons Acteurs & judicieux,
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux.
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge ?
Ils ne sçavent pas être vieux ;
Et lorsqu'amis de la retraite,
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent par-tout leur squelette,
Et ne font que se dissiper.
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde & le bruit :
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient ;
Mais, c'est en vain, l'ennemi suit :
Le monde qu'ils cherchent les fuit,
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit,
Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.
A jamais pour moi respectable,
Le Vieillard sage & vénérable,
Qui verd encore & vigoureux,
Sçut terminer ses jours heureux
Par une retraite honorable.
Il me semble encore le voir
A Paris, chez lui, vers le soir,
Se prêter quelque-tems au monde ;
Vivre à lui le reste du jour,
Et jouir d'une paix profonde.
Par son choix banni de la Cour,
C'est ainsi que tranquille & ferme,
Et sans jamais se démentir,
Prêt à tout moment à partir,
Il attendoit son dernier terme.
C'est ainsi qu'il sçut de ses jours
Couronner dignement le cours.
Pour vivre & mourir quel modèle !

On ne peut assez respecter
Une vie, une mort si belle;
On ne peut assez l'imiter.

A MADAME PONCHET.

LES GANTS, Bouquet.

DAns le mois où l'Amour est le plus occupé
A presser l'indolent & vaincre la rebelle,
Ce petit Dieu, las, éclopé,
S'endormit sur l'herbe nouvelle,
Et rêvoit à la bagatelle.
Dans un songe confus, l'esprit enveloppé,
Il rouloit pêle-mêle, au fond de sa cervelle,
Les tendres complots où son zèle
Depuis huit jours avoit trempé.
Mais tandis que Morphée, avec grand soin le berce;
Partit de son carquois penché
Une paire de gants de Perse
Qu'il destinoit à sa chere Psiché.
Des Nymphes de sa cour Vénus environnée,
Surprit son fils dans le sommeil,
Et lui vola l'offrande destinée.
Au moment, de son teint vermeil,
Elle cueille en passant une rose émanée.
Pardonne, Amour,
Ce petit tour,
Que te fait ta mere
Et sa Cour.
Chaque jour
Tu sçais en faire
De plus fins,
Et d'autant plus malins
Qu'on est souvent obligé de les taire.
Nymphe recueille les voix;
Les doigts

Les plus adroits
Ont ſeuls des droits
Sur les gants que tu vois.
Liberté dans votre choix.
Qu'ils ſoient la récompenſe
D'un bras qui dans la danſe
Se ſoutient noblement,
Ou d'une main pleine d'audace
Qui dans la fureur de la chaſſe
Regle d'un fier courſier les fougueux mouvemens,
Celle qui de la lyre
Tire
Ces ſons raviſſans,
Que ta tendreſſe inſpire
Pour enchaîner les ſens,
Mérite bien encore
Qu'un beau gant la décore.
Mais peur tous les beaux arts
La main qui ſe réſerve,
Et dont l'adreſſe eſt digne de Minerve,
Des ſuffrages, je crois, mérite les trois quarts.
Dans cette urne ſombre
Que chaque billet ſoit jetté :
La Nymphe qui pour elle aura le plus grand nombre
Recevra le prix projetté.
La Déeſſe ouvre, & d'un ton juridique
Lut.
Le nom unique
Fut
Monique.
Tant d'attributs raſſemblés
A Monique le prix donnent.
Sans héſiter, ſes Compagnes couronnent
Ce rare aſſortiment de talens ſignalés.
De Monique chantons la gloire,
Chantons ſa victoire,
Son triomphe eſt d'autant plus beau
Que d'adjuger le prix la façon eſt fidelle.

Quand Amour juge en faveur d'une Belle,
On peut accuſer ſon bandeau :
D'un Scrutin jamais on n'appelle.

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

SONNET.

AUguſtin dit que la concupiſcence
N'eût point eu part au doux accouplement,
Si reſpectant la divine défenſe,
Le premier homme eût été moins gourmand :
Mais que chacun, dans l'état d'innocence,
Eût engendré ſans charnel mouvement,
D'auſſi ſang froid, que lors qu'avec prudence
Le laboureur va ſa terre ſemant.
S'il eſt ainſi, la faute originelle
N'a point fait tort à la race mortelle ;
Il nous revient même un grand bien par-là.
Et quand je penſe au plaiſir qu'on y gagne,
Je loue Adam, je bénis ſa Compagne,
Et je rends grace au Serpent qui parla.

SUSANNE.

SONNET.

DE Suſanre, épouſe fidelle,
Nous admirons la chaſteté ;
Un refus la rend immortelle.
Comment l'a-t-elle mérité ?

Son cœur peut-il être tenté ?
Deux vieillards exigeoient tout d'elle.
A cet aſpect, avec fierté,
Meſſaline eût été cruelle.

Mais si quelque aimable indiscret
Fait pour l'Amour, propre au secret
Hardi, pressant & plein de flamme,
Eût fait près d'elle autant d'effort,
Peut-être, (Susanne étoit femme,)
N'eut-elle pas crié si fort.

LA FEMME ADULTERE.

SONNET.

LE Prophete cornu fit une loi sévére,
Qui venge les Cocus & flatte les Jaloux,
Puisqu'il veut qu'on lapide une femme adultere.
Consultons un Légiste & plus sage & plus doux.

Ce sera le Sauveur, pusqu'en pareille affaire
Il appaisa les Juifs & détourna les coups.
Lapidez, leur dit-il, celle qu'on vous défére;
Mais que le premier coup soit d'un juste entre vous,

Il sçavoit qu'en amour la faute est si commune,
Qu'il faudroit lapider & la Blonde & la Brune;
Mais il étoit venu pour sauver les pécheurs.

Juges, quittez les Loix & suivez l'Evangile,
Si l'Astre dominant fait la Belle fragile,
Que l'Epoux soit Moyse, & soyez des Sauveurs.

ETRENNES.

TOut change; des mortels c'est la commune loi.
Un an succéde à l'autre, & le tems sur ses aîles
Est le porteur leger de cent choses nouvelles.
Il en est trois pourtant, & trois de bon aloi,
Qui ne connoissent point cette vicissitude.

Du Deſtin, & du Tems elles bravent les coups:
Ce ſont, j'oſe le dire, & j'en ai certitude,
Vos vertus, votre cœur, & mon reſpect pour vous.

LES DEUX ASNES.

Bouquet.

Vous me demandiez un Bouquet:
J'avois affilé mon caquet;
Mais dans l'embarras je me trouve.
Une comparaiſon le prouve.
Un Aſne périſſoit de faim;
Il rôdoit par-tout, lorſqu'enfin
S'offrent deux Picotins d'avoine;
Entre ce double patrimoine
Son appetit eſt aux arrêts.
Sans y toucher il reſte auprès:
Car la meſure étant égale,
Que choiſir! C'eſt pis que Tantale.
Mon ſort eſt ſemblable aux deſtins
Qui font ſouffrir ces ſortes d'Aſnes.
Un Aſne entre deux Picotins,
Un Picotin entre deux Aſnes. (*a*)

(*a*) On voit que c'eſt ici une alluſion à deux *Aſnes*.



BOUQUET

A M. LE COMTE D'EVREUX.

*Le fils de M. de C**** Conseiller de la Grand'-Chambre, ayant obtenu dès l'âge de 14 ans, par le moyen de M. le C. d'E**** une place de Garde-Marine, la mere à la St. Louis présenta pour son fils, au Comte un Bouquet consistant dans un Quarré de sucre, flanqué de quatre tours, du milieu duquel il s'élevoit un Oranger chargé de fleurs & de fruits Consits.*

D'Une vive reconnoissance
Mon fils le Marin pénétré,
Vous supplie avec grande instance
D'accepter ce Bouquet sucré.
Aux quatre coins j'ai mis vos Armes,
Les Tours marquent la fermeté;
La fermeté dans les allarmes,
Où Bellone vous a jetté :
Fermeté dans la bienveillance
Prodiguée à vos protégés ;
Fermeté dans l'indépendance
Des ridicules préjugés,
Et fermeté dans le systême
De jouir librement de vous,
En vous suffisant à vous-méme,
Dans un bonheur tranquille & doux.

Un petit Oranger s'éleve,
Et du gâteau fait l'ornement ;
Recevez-le de votre Eleve,
Pour qui je vous l'offre humblement,

Sur cet Oranger ſymbolique
Vous voyez des fruits & des fleurs :
Cette emblême aiſément s'explique.
Vos diſcours ſéduiſent les cœurs.
Que de fleurs dans votre langage,
Et dans vos bienfaits que de fruits !
Dieux ! béniſſez cet aſſemblage
Mon Prince, avec reſpect je ſuis

Votre très-humble, &c. Servante.

LOGOGRIPHE.

SAns A que les mots ſont ingrats ?
Dans onze lettres ne voir pas
De quoi faire un Logogriphe ample !
J'y rencontre bien par exemple
Chicon, Coin, Coche, Noé, Non,
Noce, Choc, Hoc, Enoch, Chinon,
Echo, Chien, un Empire, Chiche,
Un double Royaume, Ino, Niche.
J'ai honte du peu que voilà ;
Un badin qui lira cela
Pourra m'envoyer à l'école ;
Mais d'autres mots je me conſole,
Dès que j'y lis tout couramment
Le Ciceron du Parlement.
Il prépare une grande Fête,
C'eſt trop m'expliquer, je m'arrête.

ENIGME.

LA liberté, la joie & l'abondance
Tour à tour me donnent naiſſance.
Chez nous le mâle eſt étourdi,
La femelle eſt humble & modeſte,

Sage, réservée & le reste.
Mon taudis est près d'un ruisseau,
Qui fait le plaisir du Hameau.
Avec deux doigts on se dispense
Du chagrin que fait ma présence.
Je suis plaisant & naturel;
Les plus sages m'ont jugé tel.
Mais je ne sçais comment je fais mon compte;
En descendant, toujours je monte.

AUTRE.

OUi, je vaux mieux que mon rival:
Il est si méchant, si fantasque,
Que, lorsqu'il veut entrer au bal,
Il emprunte souvent mon masque.
De ma naturelle douceur
Il sçait imiter l'apparence;
Aussi le souffre-t-on sans peur
Dans l'habit de mon innocence.
Mais parlons à présent de moi:
Je rends les gens toujours les mêmes;
Et ceux qui vivent sous ma loi,
N'en sortent ni rouges ni blêmes.
J'aime la constance & la paix;
Mais mon plus solide avantage,
C'est qu'ordinairement je fais
Le dernier bonheur du ménage.



AUTRE.

MA belle Maman, la Nature
En me peignant en mignature
De rouge, de blanc & de bleu,
A mis tout le rouge au milieu.
Enſuite, contre une muraille
Me plaçant à hauteur d'appui,
Elle m'a dit : de votre étui
N'aimez à ſortir qu'à mi-taille.
Vous ferez du bien & du mal ;
Mais ſi vous deſirez ſans ceſſe
Faire naître de la tendreſſe,
Fuyez l'approche d'un rival.
Je vous laiſſe à vos deſtinées ;
Adieu, me dit-elle, mon fils.
Heureux ! ſi dans quarante années
Je vous trouve où je vous ai mis.

AUTRE.

JE nais, comme Vénus, de l'écume des eaux ;
Dès le moment de ma naiſſance,
Mon barbare pouvoir commence
Par répandre ſur terre un déluge de maux.
Mon frere m'adoucit, & ſuivant ſes exemples
Je donne mes beaux jours au bonheur des mortels :
Auſſi jadis, en Grece, on m'a bâti des Temples,
Et dans les tendres cœurs j'ai toujours mes Autels.
Le matin noire & le ſoir blanche,
Je ſuis pendant la nuit de toutes les couleurs ;
Mon ordinaire place eſt autour de la hanche,
Et je mets tout en feu quand je me trouve ailleurs.

Mon pere est mort en me procurant l'être.
Ma mere régnera toujours.
Tous les mois ma Sœur vient paroître ;
Mais s'enfuit au bout de trois jours.

ANAGRAMME.

O Toi ! qui menes par la main
La Nature & toute sa suite,
Maître absolu du corps humain,
Souverain de la curcubite,
Tu serois plus que Galien,
Si jamais dans ce Pot de chambre,
Par tes secrets, il n'entre rien
Qui ne sente aussi bon que l'ambre.

La voix publique vous proclame
L'Hypocrate de notre tems ;
Je vous en fais mes complimens
En vous donnant son Anagramme.

HYPOCRATE, *Pot à chier.*

LETTRE DE M. ROUSSEAU

A M. L'ABBÉ DE GRÉCOURT,

En son Hôtel.

Je soussigné déclare au présent acte,
Et reconnois devoir, en forme exacte,
A très illustre Abbé *Pilo-Janus*
Exorciseur du Démon Philanus,
Tous les momens de bon tems & de joie
Par moi passés, depuis que par la voie
Qui de Paris conduit au Parc d'Enghien,

Eſt revenu ſon grand Duc & le mien ;
Valeur reçue en rimes bien ſonnantes,
Bons & beaux vers, ſornettes avenantes,
Gentils propos & dictons gracieux,
Très bien rendus par notre ami joyeux,
Ulric Gallet, le grand Référendaire,
Du ſuſdit Duc & l'Apocriſiaire ;
Deſquels promet acquitter & payer,
Au denier vingt, la rente & le loyer,
En amitié vive & reconnoiſſante,
Zele intrinſeque & tendreſſe comptante,
Le tout de poids réglé ſur le marc d'or.
Signé, *Janus Erythræus Udor.* *

* Erithrœus ſignifie *roux.*
Udor ſignifie *eau.*

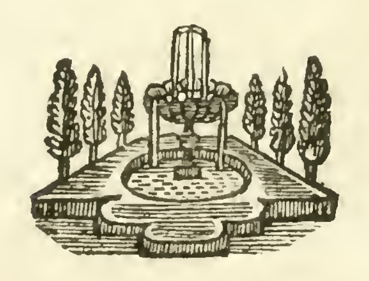
AVENTURE ARRIVÉE A L'AUTEUR.

CRoirai-je, cher *Grécourt*, le conte qu'on m'a
fait ?
On dit qu'un monſtre affreux de ſa dent meurtriere,
A déchiré votre derriere,
Et ravagé tout votre fait.
Je ſuis dans une peine extrême :
Dût s'en offenſer ma pudeur,
Je veux apprendre par vous-même
Juſques à quel excès il porta ſa fureur.
De votre bizarre aventure
Je me fais cent divers portraits :
Tantôt je crois vous voir, portant le peſant faix,
Changer ſur un fauteuil mille fois de poſture,
Et vous dédommager du mal qui vous pourſuit,
Par le plaiſir ſecret d'étaler votre eſprit ;
Quelquefois je vous vois, déſertant l'aſſemblée,
Deſcendre un tortueux dégré,
Qu'on fit trop long à votre gré,
Et traverſer la cour d'emblée.

Ah ! pourquoi, pour quelque moment,
Ne pûtes vous du fondement
Serrer encor l'étroit passage ?
Non loin étoit le logement
Où vous auriez pû surement
Déposer le funeste gage.
Mais quoi ! qui ne l'eût fait ainsi !
Vous voyez dans la cour une porte entr'ouverte :
L'obscurité du lieu vous mettoit à l'abri
De voir l'action découverte :
L'endroit sembloit exprès avoir été choisi.
On conte qu'à tâtons sondant le sombre asyle,
Vous rencontrâtes sous vos pas
Un petit tas de paille, & que d'un air tranquille
Vous alliez mollement y poser votre cas.
C'est ici, cher Abbé, que de vos maux émue
Je ne sens que confusément
Quels furent votre peur & votre étonnement,
Lorsque sur votre chair portant sa dent goulue,
Un cruel animal vous mort avidement.
Sans doute que votre ame effrayée, interdite,
Pensa qu'un esprit infernal
Vengeoit, en ce moment fatal,
Le T.... & sa Gent maudite.
Ah ! si vous aviez eu pour lors de l'eau benite !
Mais de cet accident fâcheux
La cause part de la nature.
Un Cochon enfermé dans cette chambre obscure,
Du groupe infortuné fait le dégât affreux.
L'énorme sanglier des forêts d'Erimanthe
Fut moins funeste au genre humain.
Pourquoi n'ai-je pu de ma main
Vous offrir sa tête sanglante ?
A ces immondes animaux
Je déclare à jamais la guerre.
Que plutôt le *Talmud* domine sur la terre.
Leur aspect est pour moi le plus rude des maux.
Cependant lorsque j'envisage

Ce qui put le pouſſer au crime qu'il commit,
Je ſens que, petit à petit,
De mon cœur contre lui ſe modere la rage.
Du chétif animal on a conclu la mort.
Rien n'eſt entré du jour dans ſa gueule affamée :
D'un morceau plein de ſuc ſon nez ſent la fumée ;
Il le gobe ; a-t-il ſi grand tort ?
Je conviens qu'il eût dû, dans cette conjoncture,
Ne point entamer votre peau.
Il pouvoit un peu moins avancer le muſeau.
Mais tout bien calculé la vile créature
N'en vouloit qu'au ſuſdit morceau.
Le Deſtin de vos maux eſt donc la ſeule cauſe ;
De tout ce qui ſe paſſe il eſt maître abſolu.
Car enfin, s'il ne l'eût voulu.....
Pourquoi ne pas changer en l'odeur de la roſe
L'odeur qui ſort de votre cul ?
Notre odorat n'eſt pas le même ;
Nous ſentons à rebours les animaux & nous.
Ce qui pour notre nez eſt agréable & doux,
Fait au leur une peine extrême.
Quoi qu'il en ſoit, dit-on, votre mal n'eſt pas grand.
Les Beautés n'en ont rien à craindre.
Pour moi, je ne ſçaurois m'empêcher de vous plaindre.
Qui bien aime, voit tout d'un regard différent.
Corrigez-vous, ſoyez plus ſage,
Et déſormais prenez le ſoin
D'aller, dans un pareil beſoin,
Aux lieux marqués pour cet uſage.
Si mon ſtyle eſt bas & rampant ;
Si mes vers ſentent trop la proſe,
Abbé, vous en êtes la cauſe.
Moi ! me direz-vous ; Eh ! comment ?
Oui, vous ; je vais vous en inſtruire.
Dans le deſſein de vous écrire,
J'ai voulu pénétrer dans le ſacré vallon :
J'ai cru qu'un moment Apollon
Voudroit bien me prêter ſa lyre.

Les graces s'oppoſant à ce juſte deſſein,
M'ont du double Côteau défendu le chemin.
Languiſſantes & négligées,
Dans un chagrin profond elles ſembloient plongées.
Importûne mortelle, arrête, ont-elles dit;
Comme nous dans ces lieux tout pleure, tout gémit.
Grécourt, cher nourriçon des filles du Permeſſe,
Du deſtin d'Adonis éprouve la rigueur.
Les Muſes, Apollon déplorent ſon malheur.
C'étoit ſa plume enchantereſſe
Qui leur faiſoit par-tout ériger des Autels;
C'eſt par lui que brilloient nos charmes.
Quel autre entre tous les mortels
Pourra jamais tarir la ſource de nos larmes?
Confuſe du refus, j'ai donc ſeule tracé
Ces vers ſans meſure & ſans grace.
Si votre goût en eſt bleſſé,
Accuſez-en votre diſgrace.





LES

RILLONS RILLETTES;

OPERA-COMIQUE EN CINQ ACTES:

Repreſenté à Tours, *privatos intrà parietes*, en 1724.

HISTOIRE DE LA PIECE.

L'Abbé *Duchamp Dumont*, Grand Chantre de l'Egliſe de Saint Martin de Tours, de concert avec ſes Amis, ayant fait aſſembler ſon Chapitre, y fit preſenter un Mandement d'acceptation de la Conſtitution, qu'il avoit dreſſé avec les Jéſuites, auxquels il étoit entiérement livré; & il inſiſta ſur la néceſſité de le rendre public dans les circonſtances où on ſe trouvoit. Comme il avoit eu la précaution de n'appeller à cette Aſſemblée que ceux qui lui étoient dévoués, il fit la lecture du Mandement tel qu'il voulut; & il paſſa. Cependant il crut devoir le communiquer à l'Archevêque, qui étoit alors M. *de Camilly*. Ce Prélat l'ayant lu n'eut pas de peine à en découvrir l'origine à cauſe des propoſitions outrées qu'il contenoit; & il en défendit l'impreſſion. Quelques Chanoines inſtruits de ce que l'Archevêque avoit décidé, firent aſſembler pluſieurs de leurs Confreres, & examinerent de nouveau la piece. Les Propoſitions les frapperent;

ils furent surpris de ne les avoir pas apperçues, lorsqu'elles avoient été lues; ils en prévinrent les conséquences, & nommerent sur le champ deux Commissaires, pour aller chez l'Imprimeur du Chapitre faire rompre la planche en leur presence, & enlever tous les exemplaires qui resteroient. Les Commissaires trouverent non-seulement la planche parfaite, mais encore 500 Exemplaires. Ils en furent d'autant plus surpris, que, lorsque le Chapitre fait imprimer des Mandemens, il n'y en a jamais plus de 25 ou 30 exemplaires; ce nombre suffisant pour les Chapitres & les Paroisses qui sont dans sa dépendance. On connut par-là que le dessein des vrais Auteurs de cette Piece étoit de la répandre dans le Royaume, & de charger le Chapitre de toute l'iniquité. Les exemplaires furent donc apportés dans une salle de la Psallette, où ils furent brûlés en presence des Commissaires, & de quelques Chanoines qui eurent la précaution de sauver de l'incendie deux exemplaires. L'Abbé *Duchamp-Dumont* s'étoit flatté que cet Ouvrage, mis sous son nom, lui frayeroit le chemin à l'Episcopat, ou du moins à une Abbaye. Voilà ce qui a donné occasion à la Piece des *Rillons Rillettes*.

Nous ne croyons pas que cette Piece soit de l'Abbé de Grécourt: elle est trop peu digne de lui; elle ne mériteroit pas même d'etre reproduite. Mais si nous l'avions supprimée, on auroit cru cette édition incomplette.



MANDEMENT

De Messieurs les Vénérables Doyen, Trésorier, Chanoines & Chapitre de la noble & insigne Eglise de S. Martin de Tours, au sujet de la Constitution.

NOUS Doyen, Trésorier, Chanoines & Chapitre de la noble & insigne Eglise de Monsieur Saint Martin de Tours, à ceux de notre Jurisdiction, Salut & Bénédiction.

Nous croirions manquer à l'édification que nous vous devons, nos très-chers Freres, si nous nous contentions de nous être intérieurement soumis à la Constitution de notre S. Pere le Pape, qui commence par ces mots : Unigenitus Dei Filius, *sans vous proposer la même loi pour la suivre, & notre exemple pour vous y conformer. Nous n'aurions pas même si longtems attendu à vous faire part des sentimens que nous avons toujours eus sur cette matiere, & nous vous aurions donné cet exemple de soumission dès que les appels eurent paru dans ce Diocèse, si nous n'avions cru devoir imiter la sage conduite qu'observa autrefois le Clergé de Rome, lorsqu'après de Martyre du Pape S. Fabien, étant consulté par les Eglises d'Afrique, sur un point important, il différa de s'expliquer jusqu'à ce qu'il eût un Evêque.* Nobis differendæ hujus rei necessitas major incumbit, quibus non est Episcopus propter rerum & temporum difficultates constitutus.

Depuis qu'il a plu à la divine Providence de jetter un regard de pitié sur ce Diocèse, & d'en confier le Gouvernement à un Prélat d'une vertu solide & d'un profond sçavoir, nous avons commencé à confesser

publiquement, pour l'édification de nos Freres, les ſentimens que nous avions auparavant conçus dans le ſecret de nos cœurs pour notre juſtification. L'Acte que nous en avons dreſſé le premier jour de Mai dernier, eſt un témoin aſſuré de la ſincérité de notre ſoumiſſion pour un jugement Dogmatique du Saint Siége, & devenu loi de l'Egliſe par l'acceptation du Corps Paſtoral. Mais notre ſollicitude à votre égard, N. T. C. F. eſt toujours demeurée inquiette & ne ſe pourra calmer que nous ne vous ayons vu marcher ſur les mêmes traces. Nous avons, à la vérité, la conſolation de ſçavoir que très-peu d'entre vous, ſéduits par le mauvais exemple, ſe ſont ouvertement déclarés pour un parti que l'amour propre & l'eſprit particulier ont formé. Un grand nombre nous ont déja donné des marques de leur docilité; mais il en reſte quelques-uns qui flottant dans une dangereuſe & condamnable incertitude, ou retenus par le reſpect humain, n'ont pas encore eu le cœur de ſe déclarer pour la vérité.

Vous êtes trop inſtruits de vos devoirs, N. T. C. F. pour ignorer que, ſuivant le précepte de l'Apôtre S. Pierre, nous ſommes tous indiſpenſablement obligés de nous tenir toujours prêts à répondre à quiconque nous interroge ſur notre Foi dans les matieres qui intéreſſent la Religion. Il ne s'agit point de ſubtiliſer & de s'évaporer en de vains diſcours, invention de l'eſprit humain, toujours oppoſé à celui de Dieu; c'eſt l'humble croyance qui nous ſauve, dit Tertullien, & non le raiſonnement; la foi perd de ſon mérite, lorſque le raiſonnement prétend lui prêter le ſecours de ſon expérience. Pourriez-vous encore conſerver des doutes, N. T. C. F? D'où pourroient-ils naître, & qu'auriez-vous à appréhender? Peut-on craindre de s'égarer, quand on a pour guide cette Egliſe, qui eſt la pierre fondamentale dont J. C. a dit qu'il ſe ſerviroit pour élever l'édifice de ſon Egliſe univerſelle, contre laquelle les portes de l'Enfer ne pourroient jamais prévaloir? Cette Egliſe qui,

ſelon le langage des Saints Peres, eſt la racine, la Mere & la Maîtreſſe des autres Egliſes; cette Egliſe à laquelle il eſt néceſſaire que toute l'Egliſe ait recours, à cauſe de ſa plus grande autorité & du ſoin qu'on a pris d'y conſerver la tradition des Apôtres; cette Egliſe, où il eſt juſte qu'elles aillent réparer les dommages qu'elles auroient pû recevoir dans la foi, & qui par une prérogative particuliere, n'en peut elle-même ſouffrir aucun, puiſqu'elle eſt la ſeule à qui il ait été dit : J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne manque point; *cette Egliſe en un mot, de qui les Peres du Concile d'Aquilée ont dit dans leur Lettre ſynodique à l'Empereur* Gratien : *que c'eſt d'elle que le droit de Communion ſe répand ſur toutes les Egliſes du monde. Pourroit-on appréhender des ſurpriſes dans la foi, lorſqu'on a pour garans de celle qu'on a embraſſée preſque tous les premiers Paſteurs, c'eſt-à-dire ceux que l'eſprit ſaint a établis Evêques pour gouverner l'Egliſe que J. C. a acquiſe par ſon ſang? Ceux à qui N. S. a dit que*, qui les écouteroit, ou les mépriſeroit, l'écouteroit ou le mépriſeroit lui-même & celui qui l'a envoyé : *ceux que le Sauveur a députés pour enſeigner aux Nations les choſes qu'ils avoient appriſes de lui, en leur promettant d'être avec eux juſqu'à la conſommation des ſiecles : ceux enfin qui ſont Juges & ſeuls Juges en matiere de Dogme? C'eſt le concert des Evêques unis au Pape, qui forme cette grande autorité à laquelle tout Catholique ne peut refuſer de ſe ſoumettre. Le meilleur uſage que l'on peut faire de ſa raiſon eſt de la ſoumettre à la plus grande autorité qui ſoit dans le monde & qui a le plus de marques d'être aſſiſtée de la lumiere de Dieu. Or on ne peut raiſonnablement diſputer ces grandes marques de l'aſſiſtance du Saint-Eſprit au Chef de l'Egliſe, & à preſque tous les Evêques du Monde Chrétien, unis avec lui pour les transferer à un très-petit nombre d'Evêques particuliers d'un ſeul Royaume. Il n'y auroit pas moins d'abſurdité à comparer l'autorité de ceux-ci*

avec celle des premiers. Il eſt donc ſans aucun doute que tout homme raiſonnable que l'eſprit d'erreur n'aura pas encore entiérement aveuglé, ne ſe peut ſouſtraire à cette autorité vivante & parlante. Nous dirons plus, N. T. C. F. & nous voulons bien pour un inſtant ſuppoſer que la queſtion ne ſoit point évidemment décidée, que l'Egliſe n'ait point ſuffiſamment parlé, & qu'on puiſſe encore former des doutes ſérieux ſur la ſoumiſſion que nous exigeons de vous : éloignons même pour un moment de notre eſprit ce que cette ſuppoſition renferme en ſoi de notoirement contraire à la vérité ; on a eu ſoin d'un côté de nous montrer un petit nombre de Prélats ſans Chef, & dans un ſeul coin de la Terre, qui ont appellé de la Conſtitution ; de l'autre vous avez pû voir en pluſieurs ſçavantes Inſtructions paſtorales que cette Bulle eſt un Jugement du Chef viſible de l'Egliſe, accepté par 112 Evêques de France & par les Evêques Catholiques de tous les Royaumes & de toutes les Nations, ſans qu'on ait pu juſqu'à préſent en citer un ſeul qui ait reclamé contre : quel parallele ? Voilà cependant ce qu'on peut dire de mieux pour autoriſer nos doutes. Mais dans les doutes qui ſurviennent touchant l'affaire du ſalut, ſuppoſé même qu'il y eut de part & d'autre égale raiſon de douter, nous ſommes obligés de ſuivre le plus ſûr ; & le plus ſûr devient alors l'unique ſûr : c'eſt la Doctrine du Clergé de France, qui nous avertit en même-tems que ce n'eſt pas un ſimple conſeil : Neque id conſilii, ſed præcepti loco habemus. *Or eſt-il que le parti le plus ſûr eſt celui qui porte tous les caracteres de la véritable Egliſe, qui n'eſt pas reſſerrée dans les étroites limites d'un ſeul Royaume, qui eſt répandue dans tout l'Univers & qui eſt unie avec le Chef de l'Egliſe, dans les liens d'une même Doctrine ; tel eſt celui que nous vous propoſons, N. T. C. F. c'eſt celui du Pape & de preſque tous les Evêques du Monde, c'eſt donc l'unique ſûr ;* Quod eſt in eo caſu unicè tutum eſt : *celui par conſéquent que vous êtes obligés de ſuivre.*

Saint Augustin *écrivant à* Generosus, *que les Donatistes avoient voulu engager dans leur parti, lui dit :* Comment ne vous êtes-vous point souvenu des paroles de l'Apôtre aux Galates ? si un Ange venu du Ciel, nous disoit d'abandonner le sentiment que tient le Monde Chrétien pour suivre le parti de Donat, il devroit être Anathême. *Eh ! pourquoi dire Anathême à un Ange du Ciel ?* C'est, *continue ce Pere*, parce qu'il voudroit nous séparer du corps de l'Eglise, *à toto præcidere ;* nous resserrer dans les limites d'un parti, *in partem contrahere ;* & par-là nous éloigner des promesses de Dieu.

Nous n'ignorons pas, N. T. C. F. tous les efforts qu'on a faits pour vous seduire ; nous sçavons qu'on a tout employé pour y parvenir, téméraires maximes, fausses allégations, applications injustes, interprétations malignes : c'est ainsi que ceux qui sentent la foiblesse de leur parti, mettent tout en usage pour se fortifier. On n'a pas oublié de vous citer des assemblées où un nombre assez considérable d'Evêques, après avoir long-tems défendu la Foi de l'Eglise, se laisserent enfin aller à recevoir des formules captieuses dans lesquelles le venin de l'héréfie étoit subtilement ménagé ; mais vous a t-on dit & fait entendre que ces Evêques qui assistoient à ces Assemblées faisoient à peine la dixieme partie de ceux qui étoient alors dans le Monde, & qui n'eurent les yeux fermés sur la faute qu'ils venoient de faire qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour se rendre à leurs Eglises ? Vous a-t on dit que tous les actes de ces Assemblées furent cassés par le Pape, dès qu'ils vinrent à sa connoissance ? Vous a-t-on représenté qu'on vit aussi-tôt de toutes parts tous les Evêques, chacun dans leur siege, s'élever contre les décisions de ces prétendus Conciles, qui, par la reclamation de l'Eglise dispersée, ne furent plus réputés que Conciliabules, quoiqu'ils eussent été assemblés pour être Généraux & vrais Conciles ?

Il s'en suit delà, N. T. C. F. que c'est une illusion

de vouloir appeller du Jugement de l'Eglise dispersée au Concile général, qui ne fait que la représenter. L'Eglise, dispersée par tout le Monde, dit un sçavant Auteur du dernier siecle, est-elle donc moins garantie de l'erreur, que rassemblée dans un même lieu? Est-ce que l'Esprit Saint qui habite en elle, se dissipe & s'évanouit quand elle est répandue par toute la terre? Rendez-vous donc N. T. C. F. à la décision du Saint Siege Apostolique. Rendez-vous à la presqu'unanimité du Corps Pastoral uni avec lui. Ecoutez la voix de votre Pasteur: lisez avec attention son Mandement; mais lisez-le avec cet esprit de docilité que vous devez apporter aux instructions de celui que J. C. à chargé du soin de vos Ames. Vous trouverez plein de force & d'érudition ce Mandement: ceux qui pensent comme nous n'y verront rien qui ne leur persuade que leur obéissance est raisonnable; & ceux que les préventions & les préjugés auroient engagés dans des sentimens contraires, auront de quoi se convaincre que, quand on a eu le malheur de se tromper en fait de Doctrine, chose pardonnable à l'Esprit humain, on setoit inexcusable de vouloir y persévérer.

A ces Causes: Vu le Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Tours, du 20 de ce mois, pour la publication de la Constitution y attachée de Notre Saint Pere le Pape Clément XI du 18 Septembre, qui commence par ces mots: Unigenitus Dei Filius; *vu aussi ladite Constitution y attachée avec l'Instruction Pastorale de Nosseigneurs de l'Assemblée de 1714, & notre acte de Déclaration du premier Mai dernier, tout considéré & le Saint Nom de Dieu invoqué; Nous ordonnons que ledit Mandement de Monseigneur l'Archevêque, ensemble ladite Constitution & notre présent Mandement seront lus & registrés dans tous les Chapitres Séculiers & Réguliers de notre dépendance, pour y être exécutés selon leur forme & teneur: Ordonnons pareillement que ladite Constitution & susdits Mandemens seront enregistrés aux Capitulaires*

de notre Jurisdiction & aux Greffes de nos Officialités pour s'y conformer en jugement : enjoignons à nos Promoteurs desdites Officialités de tenir la main à l'exécution de notre présent Mandement, & de nous en certifier en deux mois. Fait à Tours en notre Chapitre ordinaire le 26 Août 1723. Par le Chapitre. Signé,

ANGUILLE.



ARGUMENT
DES RILLONS RILLETTES.

Sur l'Air : *Au Printems de mon hyménée.*

L'Abbé Dumont est grand homme ;
Il soutient le Pape de Rome :
Des Tricornins il est l'écho ;
Et ce Dumont vient en droiture
De cet *à monte modico*,
Dont parle la Sainte Ecriture.

Il a fait, ou s'est laissé faire,
En l'honneur de notre saint Pere,
Un beau Mandement imprimé ;
Mais cette œuvre est une relique
Qu'avec soin l'on a *supprimé*,
Des mains du Profane *Laïque.*

Et comme il auroit pû se faire
Que le trop curieux Vulgaire
Eût touché ce Sacré dépôt ;
De le voir même étant indigne,
A Dieu l'on en fit aussi-tôt
L'holocauste le plus insigne.

L'impatient Public enrage
De ne pas connoître un ouvrage
Qui fait une nouvelle Loi ;
Car c'est là qu'il auroit vu comme
Jesus-Christ n'a promis sa foi
Qu'à la seule Eglise de Rome.

Quant à l'Eglise universelle,
C'est une plaisante Donzelle
Auprès du Pontife Romain.
Il est l'arbre ; elle en est l'écorce :
Il est l'Evêque souverain,
Qui daigne lui prêter sa force.

Dans cette Eglise dispersée,
Les Prélats n'ont qu'une pensée
Sur la Bulle & sur son grand prix.
La saine Doctrine est commune
Entre mille Evêques, compris
Ceux de l'Empire de la Lune.

Au reste Dumont débonnaire
Deux parts presque égales veut faire
Au bout de sa peroraison.
Par lui la meilleure est choisie.
Or tout meilleur suppose un bon;
Et tout bon exclut l'hérésie.

Il est, pour cause de services,
Sur la feuille des Bénéfices,
Sans sçavoir par qui, ni par où.
Il aura l'*Abbaye* qu'il cherche,
Mais non pas la Belle d'Anjou;
Je sçais que la sienne est du Perche.



ACTEURS DU PROLOGUE.

UNE RILLONNIERE.

UN IMPRIMEUR.

LE CHŒUR.

UN MUSICIEN.

UN ETRANGER.

ARLEQUIN.

DEUX PAYSANS.

PROLOGUE

DE LA PIECE.

Le Theatre repréſente une place publique, dans le fond de laquelle eſt la Boutique d'une Rillonniere.

UN PAYSAN, *à la porte de la Rillonniere.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

RÉveillez-vous, groſſe endormie,
Vous leverez-vous à la fin ?
Haut le cul, Jeanneton ma mie,
Nous mourons de ſoif & de faim.

L'AUTRE PAYSAN.

AIR : *Sçais-tu la différence ?*

Toute la nuit, à l'aiſe,
J'ai cru voir dans ton four,
Mon amour,
Du boudin ſur la braiſe ;
Jarny, qu'il m'a tanté !
Ma beauté,
J'en aurois bian tâté.

UN MUSICIEN *de Saint Martin,*

AIR : *Nicolas va voir Jeanne.*

Cours au vin, mon grand George,
N'en tire pas pour peu.
Qu'ai-je donc dans la gorge ?
Non, ceci n'eſt point un jeu.
Nous aurons du fort tems ;
Tu m'entends.
Vois comme l'air eſt en feu.

L'IMPRIMEUR *du Mandement.*

AIR : *Goûtons bien les plaisirs, Bergere.*

Jamais je n'ai mis sous la presse
Ouvrage tant à contre-cœur.
Tout le monde s'empresse
De le rendre à l'Auteur.
Je sens une tristesse,
Qui présage un malheur.

UN ETRANGER.

AIR : *Tous les Bergers pendant l'automne.*

Qu'ont tous ces gens sous leur
Calotte ?
Ont-ils quelque noir chagrin ?
Prenez du vin.
Vous n'avez point d'antidote :
Prenez du vin ;
Vous n'avez point d'antidote,
Qui soit plus divin.

Tous ensemble.

A boire, à boire, à boire.
Donnez-nous de quoi boire.
Donnez-nous
De quoi boire à tous,
Donnez-nous de quoi boire.

LA RILLONNIERE, *ouvrant sa boutique.*

AIR : *Les Olivettes.*

Et lon, lan, la ; l'on vous va donner,
Des ris, des ris, des rillons, des rillettes ;
Et lon, lan, la, l'on vous va donner,
Des rillons à votre déjeûner.

LE CHŒUR.

Et lon, lan, la, l'on nous va donner

Des

Des ris, des ris, des rillons, des rillettes,
Et lon, lan, la, l'on nous va donner
Des rillons à notre déjeûner.

LA RILLONNIERE.

AIR : *La Constitution va mal.*

Que chacun prenne son paquet ;
Et que chacun affile son caquet,
Pour bien célébrer la Gloire
De l'animal qui vous fait boire.

LE CHŒUR.

Allons, prenons notre paquet ;
Et que chacun affile son caquet,
Pour bien célébrer la gloire
De l'animal qui nous fait boire.

ARLEQUIN, *seul.*

AIR : *Les Olivettes.*

Et lon, lan, la, l'on vous va donner
Des ris, des ris, des rillons, des rillettes ;
Et lon, lan, la, l'on vous va donner
Des rillons à votre déjeûner.

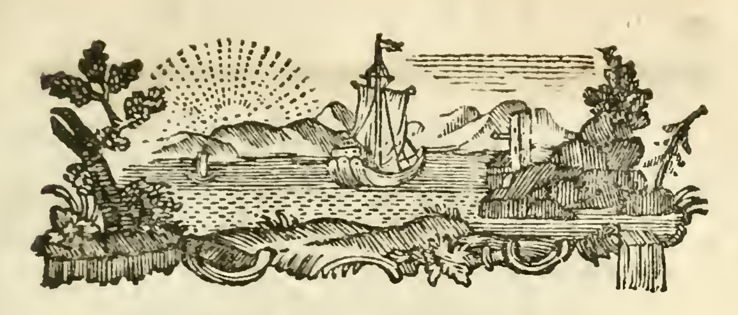
LE CHŒUR.

Et lon, lan, la, l'on vous va donner
Des ris, des ris, des rillons, des rillettes ;
Et lon, lan, la, l'on nous va donner
Des rillons à notre déjeûner.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE CHANTRE.
LE PROCUREUR.
LE BASTONNIER.
UN CHANOINE.
LE GRANGER.
Les COUSINS, ou les PREVOTS de S. LÉRÉ & de S. ÉPIN.
UN LIEUTENANT de Police.
UN MAGISTRAT.
LE MAÎTRE de la Psallette.
LE SOUS-MAÎTRE.
LES ENFANS DE CHŒUR.
UNE COMTESSE.
UN IMPRIMEUR.
UN BOURGEOIS.
UN CAVALIER.
UN HUISSIER.
UN ÉPICIER.
UNE BEURRIERE.
UN MALADE.
Troupe de MACHICOTS & de MUSICIENS.
ARLEQUIN.
DES PAYSANS.
UN BRETON.
UN POITEVIN.
UN ANGEVIN.
DES IVROGNES.
UN SUISSE.
UN VALET.
UN RAMONEUR.
UN PORTEUR d'EAU.



LES
RILLONS RILLETTES.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Salle de la Psallette de Messieurs de Saint Martin.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul, parlant au Parterre,*

AIR: *Du Vaudeville du Grand Condé.*



EH ! bon jour, mes amis.
Oh ! la belle assemblée !
C'est des Jeux & des Ris
La troupe rassemblée.
Et y allons, & y allons, violons,
y allons donc,
Chantons joyeusement,
Tous les airs de Dumont,
Et de son Mandement.

SCENE II.

Les Enfans de Chœur jouent à la Tapette, jeu d'enfant, à deux tapes sur les cuisses, le ventre & les mains.

AIR : *Margot auprès de moi assise.*

DUmont s'attend d'avoir une Abbaye,
Pour prix de son dévouement.
Oui, dit-il ; car, jarni ma vie,
J'en aurai certainement.
Mais je crois que ce fier copiste,
Comme un arrogant,
Parle trop légérement.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! qu'il sera triste,
Quand, quand, quand on lui fera voir la liste !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! qu'il sera triste,
Quand il verra la feuille au vent !

SCENE III.

LE PROCUREUR *du Chapitre survient ; les Enfans courent derriere les coulisses du Théatre se cacher de frayeur. Il les rappelle, & les rassure.*

LE PROCUREUR *du Chapitre.*

AIR : *Petits Oiseaux, rassurez-vous.*

RAssurez-vous, petits enfans ;
Je ne viens point dans la Psallette,
Pour ordonner que l'on vous fouette,
Ni troubler vos jeux innocens.
C'est une affaire d'importance.

Qui me conduit dans ces lieux écartés ;
Et bien loin de vouloir gêner vos libertés,
Hélas ! Dansez, sautez ; ranimez votre danse.

Les Enfans de Chœur recommencent la tapette.

AIR : *Margot auprès de moi assise.*

Dumont comptoit avoir une Abbaye
Pour prix de son Mandement.
Oui, dit-il ; car, jarni ma vie,
J'en aurai certainement.
Mais depuis peu ce fier copiste,
Parle à tout moment
De son mécontentement.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! qu'il est donc triste,
Quand, quand, quand on lui montre la liste !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah : qu'il est donc triste,
Quand il voit la feuille au vent !

LE PROCUREUR *du Chapitre se parlant à soi-même.*

AIR : *Si le Roi sçavoit la vie.*

Ah ! que les plaisirs j'envie
De ces enfans ! (*bis.*)
Voilà de toute leur vie
Le meilleur tems. (*bis.*)
Jamais tu n'en auras tant,
Mon cher enfant.

Le même, s'adressant aux Enfans.

AIR : *On dit qu'en Bourgogne.*

Le Granger (*a*) approche :
Les momens sont doux.
Dumont l'on va mettre à la broche :
Mes enfans, retirez-vous.

(*a*) Dignitaire du Chapitre.

SCENE IV.

LE GRANGER, LE PROCUREUR *du Chapitre*, & LE BASTONNIER *qui tient les exemplaires du Mandement.*

LE GRANGER. (*b*)

AIR : *Croyez-vous qu'Amour m'attrape ?*

DE cet ordre si sévere
N'etes-vous pas désolé ?
Je vous cherchois, mon confrere,
Et je suis tout essoufflé.
De cet ordre si sévere,
N'êtes-vous pas désolé ?

LE PROCUREUR.

AIR : *Le sçavant Diogène.*

Dans la ville de Rome
On brûleroit un homme
Qui raille notre loi :
C'est bien le moins qu'on brûle
Une œuvre ridicule,
Qui renverse la Foi.

LE GRANGER.

AIR : *Aujourd'hui qu'on n'en a qu'une, blonde on la veut brune.*

Vous êtes bien difficile ;
Vous vous échauffez la bile.
Pour me blâmer je voudrois,
Qu'il fut revenu de Grais. (*c*)

(*b*) M. Granger étoit parent de l'Abbé Dumont & avoit les mêmes principes ; il cherchoit à l'excuser. Le Procureur du Chapitre, fils d'un Avocat ; veut exécuter à la Lettre l'ordre qu'il a eu du Chapitre & remplir exactement les fonctions de son emploi.

(*c*) Maison de Campagne où l'Abbé Dumont étoit, lorsque le Mandement fut brûlé.

LE PROCUREUR.

Vous nous prenez pour des cruches ;
Vos raisons de fanfreluches
Ne sçauroient de mon devoir
M'écarter ; vous l'allez voir.

LE BASTONNIER.

AIR : *Toute ma philosophie consiste.*

Moyennant pareille emplette,
On pourroit fort bien, je crois,
Pour frire & pour fricasser dans la Psallette ;
Ménager pendant un mois,
Bien du menu bois

LE PROCUREUR.

AIR : *Amans, qui près de vos Maîtresses.*

Allons, Courson, (*a*) point de foiblesse ;
Il faut bien allumer le feu.
Vous hésitez, ce semble un peu ;
Et je sens que le tems nous presse.
Croyez-moi, pour guérir ce fou,
Il faudroit lui rompre le cou.

DUO *entre le* GRANGER, *&* *le* BASTONNIER.

AIR : *Tu ne dois pas jeune Lisette, choisir un autre Berger que moi.*

Non, je ne sçaurois me défendre
De pleurer un si funeste sort.
Cet enfant jeune & tendre
En naissant est mort.
Je me flatte que de sa cendre
Il renaîtra plus grand, plus fort.

LE PROCUREUR.

AIR : *Qu'ils sont doux, bouteille ma mie !*

Qu'il est clair,
Ce beau feu de joie,
Qu'il est clair !
Certes il est sans pair.
Non, le Grec ne vit rien en l'air.

(*a*) Nom du Bâtonnier, qu'on appelle ailleurs Bedeau;

De ſi plaiſant, en brûlant Troye.
Ah! ah! ah! ce beau feu de joie
Paſſe comme un éclair.

SCENE V.

LES COUSINS *ou* LES PREVOSTS *de* LÉRÉ, *& de* S. ÉPIN. (*a*)

LE PREVOST DE LÉRÉ.

AIR: *Tandis qu'ici bas nous vivons, &c.*

Tandis qu'il eſt ſur les tiſons,
Mon cher Couſin, moraliſons.
Regardons, regardons, regardons ces étincelles.
Elles nous diront,
Que tout ainſi qu'elles,
Les plus beaux ouvrages périront.

LE PREVOST DE S. ÉPIN.

AIR: *Ma raiſon s'en va bon train.*

En faiſant ſon Mandement,
Dumont, je ne ſçais comment,
Un endroit mal pris,
Par licence a mis;
Car licence il ſe donne,
Comme étant, (dont on eſt ſurpris,)
Licencié de Sorbonne,
Lon, la,
Licencié de Sorbonne.

LE

(*a*) Ce ſont deux Dignités de S. Martin. Ceux qui en ſont revêtus ſe traitent de Couſins.

LE PREVOST DE LÉRÉ.

AIR : *Or nous dites, Marie.*

Or dites-nous donc comme,
En dépit du bon ſens,
Un Sorboniſte, un homme
A quarante-ſept ans,
Abuſant d'une lettre
Qu'écrivit Saint Bernard,
Tant d'erreurs a pu mettre.
N'eſt-ce pas par haſard ?

LE PREVOST DE S. ÉPIN.

AIR : *Il a briſé tous les cerceaux.*

Non : ſon honneur il a vendu
Pour un Evêché prétendu.
Mon Couſin Prud'homme (*a*) ſe vante
Qu'il en aura les lots & vente.

LE PREVOST DE S. LÉRÉ.

AIR : *Les Fanatiques que je crains.*

Couſin, un peu de charité
Pour notre cher Confrere.
S'il a de la vanité,
Hélas ! c'eſt ſon affaire.
Cet affront par-tout chanté
Lui ſera ſalutaire.

LE PREVOST DE S. ÉPIN.

AIR : *Joconde.*

On a grand tort, lorſque l'on dit
Que Monſieur le Grand Chantre
Eſt un orgueilleux ſans eſprit,
Dont on rit, dès qu'il entre ;
Car peut-il être conteſté
En aucune maniere,
Que ſon Mandement n'ait été
Tout rempli de lumiere ?

(*a*) Receveur du Cenſif du Chapitre.

SCENE VI.

LE MAITRE DE LA PSALLETTE, LE SOUS-MAITRE, LES ENFANS DE CHŒUR, & LE BASTONNIER DE S. MARTIN.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

AIR : *Les bons Peres ſont à Matines.*

VEnez, enfans de la Pſallette,
Voyez brûler l'Abbé Dumont,
Et dites tous, danſant en rond :
J'entends le Mandement qui pette ;
Brûle, brûle, brûle, petit Mandement.
Ah ! que tu brûles joliment !

Les Enfans répetent en danſant autour du feu.

Brûle, brûle, brûle, petit Mandement.
Ah ! que tu brûles joliment !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

AIR : *Ut queant laxis.*

Uterpe (*a*), fais-moi
Répéter comme quoi
Mille erreurs ont fait
Fabriquer ce Livret.
Soleil, *obſcurci*
La belle Piece qui
Si fort t'a noirci ! (*b*)

LE SOUS-MAITRE.

AIR : *Lanturelu.*

Le Chantre a deux aîles, (*c*)
Lorſqu'en pompe il va.

(*a*) Pour *Euterpe.*
(*b*) Par la fumée en brûlant.
(*c*) Les deux Aſſiſtans qui ſont à ſes côtés, les jours de Cérémonie.

S'il les avoit telles
Qu'Icare en trouva,
De nouveau la flamme
Ce téméraire eût fondu;
Lanturelu, lanturelu.

Les Enfans répetent.

Brûle, brûle, brûle, petit Mandement.
Ah! que tu brûles joliment!

LE BASTONNIER.

AIR: *Quand Moyse fit défense.*

Ce n'est point par vaine gloire
Qu'on lui vit tourner le cou;
Mais c'est, comme on peut le croire,
Pour suivre & regarder où
S'en va l'épaisse fumée,
Qui de son œuvre enflammée
Porte les flambeaux divers
Jusqu'au bout de l'Univers.

ENFANS DE CHŒUR.

Brûle, brûle, brûle, petit Mandement.
Ah! que tu brûles joliment!

LE PREMIER ENFANT DE CHŒUR.

AIR: *O filii & filiæ.*

A Saint Martin porte tes pas;
Le lendemain du mardi gras,
Dumont des Cendres donnera,
Alleluia.

ENFANS DE CHŒUR.

Brûle, brûle, brûle, petit Mandement.
Ah! que tu brûles joliment!

LE SECOND ENFANT DE CHŒUR.

AIR: *Mirliton.*

Il ne verra plus personne
Après cet accident-ci;
Car s'il voyoit sa mignonne,
La belle auroit du roussi
A son mirliton, &c.

ENFANS DE CHŒUR.

Brûle, brûle, brûle, petit Mandement.
Ah! que tu brûles joliment!

LE TROISIEME ENFANT DE CHŒUR.

AIR : *Avez-vous vu ce Héros chez Rigault?*

De l'Autruche il a le pas.
Pourquoi pas?
Elle digere une enclume :
Mais à digérer le feu,
Palsembleu,
Le grand Chantre s'accoutume.

Tous ensemble en dansant.

Brûle, brûle, brûle, petit Mandement.
Ah! que tu brûles joliment!

SCENE VII.

ARLEQUIN, *en pleurant.*

AIR : *Dies iræ, dies illa.*

J'Ai rencontré M. Aulnet, (*a*)
Qui disoit, ôtant son bonnet :
Le Mandement est-il au net?
Oui, répond le Chantre, il est fait.
C'étoit un ouvrage parfait;
J'en attendois un bon effet.
Mais l'Abbé Dubois, (*b*) ce dandin,
Par ordre l'a brûlé soudain.
J'enrage & vesse comme un daim.
Cela fait bien voir que souvent
Un livre imprimé, très-sçavant,
Au fond n'est que fumée & vent.

(*a*) Chantre de S. Martin, qui avoit une belle voix.
(*b*) Procureur du Chapitre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente le Cabinet du grand Chantre.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN.

AIR : *Des plaiſirs de la Ville.*

SI mon crayon fantaſque
S'étoit attaché
A peindre un corps flaſque
Sur l'orgueil huché,
Vous verriez ſans maſque
Le célebre baſque
De l'Archevêché.
Mais j'aime mieux décrire
Le bucher charmant,
Où l'on a fait cuire
Le beau Mandement.
Du feu j'eſperois voir
Sortir une Aigle écloſe,
D'un divin pouvoir :
Mais l'apothéoſe
Ne fit autre choſe
Qu'un papillon noir.



SCENE II.

LE CHANTRE, LE GRANGER.

LE CHANTRE, *arrivant de Grais.*

AIR : *De landcrirette.*

En arrivant de campagne,
Par-tout un malin ſouris,
M'annonce que la montagne
N'a produit qu'une ſouris.

LE GRANGER, *finit en diſant :*

C'eſt bien un rat,
Ne vous déplaiſe ;
C'eſt bien un rat
Plus gros qu'un chat.

LE CHANTRE.

AIR : *Il nous eût fait un cœur de pierre.*

Traiter de la ſorte un ouvrage,
Où ſans vanité j'avois part !
Vous m'avouerez que cet outrage
Perce le cœur de part en part.

LE GRANGER.

AIR : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Le Chapitre certainement
N'a point brûlé ton Mandement :
A tort, cher Abbé, tu t'irrites ;
Celui qu'on a ſodomiſé
N'eſt que l'ouvrage des Jéſuites,
Qui de ton nom ont abuſé.

LE CHANTRE.

Même Air.

Ah ! cher ami, c'étoit le mien,
Et j'en enrage comme un chien.
Voyez la belle fantaiſie !

D'un Mandement faire un flambeau !
Maugrebleu de la jalousie !
C'est ma faute ; il étoit trop beau.

LE GRANGER.

AIR : *Il faut partir, car l'ordre presse.*

Souvent pour vouloir trop bien faire,
D'errer on se met au hasard ;
Par exemple dans cette affaire,
Pourquoi citer de travers Saint Bernard ?
Vous avez-là pris Martre pour Renard ;
Le feu vous galoppe au derriere.

LE CHANTRE.

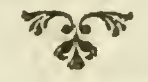
Même Air.

Cette plaisanterie est fade,
Allez chanter *alleluia ;*
Venez-vous me faire bravade,
Petit esprit ? Vous seriez *à quia.*
Vous n'entendez ni à *hu*, ni à *dia ;*
Il vous faut du foin, camarade.

LE GRANGER.

AIR : *Donnez-nous encore chopine.*

En lisant l'Histoire Romaine,
A Dumont je dis l'autre jour :
Ton espérance n'est point vaine,
Continue à faire ta cour.
Tu seras bientôt notre maître ;
Et de doute je n'en fais nul.
Un âne Evêque peut bien être,
S'il est vrai qu'un cheval fut Consul.



SCENE III.

LE CHANTRE, SON VALET, UN RAMONNEUR, UN PORTEUR D'EAU.

LE RAMONNEUR, *à la porte du Chantre.*

AIR : *Du Ramonneur.*

ON *crie* par toute la Ville
Que voulant faire des *rilles*,
La flamme a fait du fracas.
Ramonnez-ci, ramonnez-là, là, là, là :
Ouvrez donc vîte ; me voilà.

LE PORTEUR D'EAU.

AIR : *Flon, flon.*

Te suivant à la piste,
J'apporte mes seaux d'eau.
Frappe ; qu'on ouvre vîte.
Redouble du marteau,
Et flon, flon, flon, &c.

LE VALET *ouvre, & demande qui leur a dit de venir.*

LE PORTEUR D'EAU.

AIR : *Pierrot reviendra tantôt.*

Un Bâtonnier de Saint Martin, (*bis.*)
Que j'ai trouvé dans mon chemin, (*bis.*)
Crioit : à l'eau, à l'eau, à l'eau ;
Courez vîte à l'eau.

LE RAMONNEUR.

AIR : *Etant sur le Pont-neuf.*

J'étois au portail neuf,
Dormant tout à mon aise,
J'entends crier au feu
Qui réduit tout en braise :
J'ouvre les yeux & vois paroître
Une épaisse fumée obombrant tout le cloître.

LE CHANTRE, *à la fenêtre.*

AIR: *Maître André ne vit plus.*

Qui est-là ? Qui est-là ?

LE RAMONNEUR.

Ramonnez-ci, ramonnez-là :
Ouvrez donc vîte ; me voilà.

LE PORTEUR D'EAU.

De l'eau, de l'eau, de l'eau ;
Ouvrez vîte ; à l'eau.

LE CHANTRE.

AIR: *Ruisseaux, qui dans la plaine.*

Amis, qui dans la peine
Venez me secourir,
Hélas ! il faut périr.
Pitié stérile & vaine !
Les maux que je ressens
Sont trop vifs, trop cuisans.

LE RAMONNEUR, *s'en allant.*

Ramonnez-ci, ramonnez-là, là, là, là :
Ouvrez vîte ; me voilà.

LE PORTEUR D'EAU, *s'en allant.*

A l'eau, à l'eau, à l'eau ;
Courez vîte à l'eau.

SCENE IV.

* UNE COMTESSE, *Amie du Chantre*, LE CHANTRE ET LE GRANGER.

LA COMTESSE.

AIR: *Ruisseaux, qui dans la plaine.*

BOn jour : quelle nouvelle ?
Grand Chantre, que dit-on ?
La Constitution
A Tours comment va-t-elle ?

* *Madame la Comtesse Dubeuil.*

T'a-t-on fait compliment,
Sur ton beau Mandement?

LE CHANTRE.

Grand Dieu! belle Comtesse.
De quoi me parlez-vous?
Jettez un œil plus doux
Sur le mal qui me presse.
Hélas! faut-il brûler,
Et n'oser en parler?

LA COMTESSE.

AIR: *Noblesse n'est pas vétille.*

Grand raconteur de vétilles,
Jean Gille, Gille, joli Jean;
Que m'importe que tu grilles?
Jean Gille, Gille, joli Jean;
Joli Jean, Jean Gille, Gille, joli Jean.

LE CHANTRE.

AIR: *Ma Mere, mariez-moi.*

Madame, pardonnez-moi,
Vous sçaurez la *raison pourquoi.*
C'est que le feu,
Depuis peu,
Malheureusement,
Par un Jugement;
C'est que le feu,
Depuis peu,
A pris à mon Mandement.

LA COMTESSE.

AIR: *Non, non, je ne veux pas rire.*

En ce cas-là, mon cher Dumont;
Je prends grande part à l'affront,
Eh! quoi! l'on t'a fait frire!
Et non, je n'en veux pas rire, non;
Non, non, je n'en veux pas rire.

LE CHANTRE.

AIR: *Belle Brune.*

Inhumaine!
Inhumaine!

Quoi ! juſqu'au milieu du feu ,
Vous vous riez de ma peine !
Inhumaine !

LA COMTESSE , *en ſe moquant , répete.*

Comment on t'a fait frire !
Non , non , je n'en veux pas rire , non ;
Non , non , je n'en veux pas rire.

LE GRANGER, *à part.*

AIR : *Un petit Capucineau qui n'eſt pas hypocrite.*

Si le Chantre radieux
Approchoit de ſa Belle ,
Le fait ſeroit curieux :
Jupin couvriroit de feux
Sémele , Sémele , Sémele.

LA COMTESSE ET L'ÉTRANGER, *enſemble.*

Eh ! quoi ! l'on t'a fait frire !
Non , non , je n'en veux pas rire.

SCENE V.

L'IMPRIMEUR , *nommé Barthe* , LE CHANTRE, LA COMTESSE , ET L'ÉTRANGER.

L'IMPRIMEUR.

AIR : *Je ſuis le Barbier du Village.*

JE ſuis un Imprimeur habile ,
Barthe nommé ,
Par qui ton livre en cette Ville
Fut imprimé.
Il s'agiroit préſentement
De pourvoir à mon paiement.

LE CHANTRE.

Même air.

Voyez comme il eſt , ce pecore
Emouſtillé !

Mon Mandement n'eſt point encore
Eventillé.
Si chacun en paye ſa part,
Je n'en dois pas le demi-quart.

L'IMPRIMEUR.

AIR : *La Cavaliere.*

Eſt-ce ma faute,
Si ce beau Mandement eſt frit? (*bis.*)
Faut-il que mon ſalaire on m'ôte?
Parce que tout le monde en rit,
Eſt-ce ma faute?

LE CHANTRE.

AIR : *Que fais-tu, Bergere, en ce beau verger?*

Mon cher, en Chapitre
J'irai dès demain;
Là, je ſuis l'arbitre
Et le ſouverain.
J'enverrai ſur l'heure
Te porter mandat.
Près de moi demeure
Mon grand Candidat. (*a*)

L'IMPRIMEUR.

AIR : *Pierrot revenant des Champs.*

Avec cet air dominant,
Tout dandinant,
Payez-moi vîte comptant,
Cinq cens exemplaires;
Ce ſont vos affaires.

LE CHANTRE.

AIR : *Des Folies d'Eſpagne.*

Sots de chez-moi : ce ſot diſcours m'empêche
D'expédier mes lettres pour la Cour.
J'entends midi; faut que je me dépêche:
J'écris pourtant dès la pointe du jour.

(*a*) Chanoine attaché au Grand Chantre.

L'IMPRIMEUR.

AIR : *L'autre jour dessous un ormeau j'étois seulette.*

Foin de toi, foin du Cardinal,
Foin des réponses.
Peste de l'original !
Tu ne feras pas mal
D'écrire à tous les Nonces :
Mais avant paie, morbleu,
Ou tu verras beau jeu.

LE CHANTRE, *voyant entrer deux Jésuites.*

AIR : *Vengez-moi d'une ingrate Maîtresse.*

Vengez-moi d'un coquin qui m'outrage,
Chers Amis, pour qui j'ai fait l'ouvrage,
Ce maraud veut me prendre au collet.
Eh ! quoi donc ! vous fuyez ! ah ! j'enrage.
C'est le prix d'être votre valet.
Que d'affronts, par-tout je m'entends dire :
Brûle, brûle, Abbé ; brûle, martyre ;
Tous tes cris, tous tes pleurs nous font rire.

L'IMPRIMEUR.

AIR : *Pierre Bagnolet.*

Marchand qui perd n'a point envie
De rire & de se réjouir.
Mon travail me gagne ma vie ;
Tu la gagnes dans le loisir.
Marchand qui perd n'a point envie
De rire & de se réjouir.

LE CHANTRE.

AIR : *Or écoutez, petits & grands.*

Oh ! nous perdons également ;
Moi ma gloire, & toi ton argent.
Oh ! reguingué, oh ! lon, lan, la.
Mais tu dors, de par tous les diables ;
J'en connois de plus misérables.

L'IMPRIMEUR.

Est-ce que vous ne dormez pas ?

LE CHANTRE.

Non.

L'IMPRIMEUR.

AIR : *Les Rats.*

Ah ! ce ſont vos rats
Qui font que vous ne dormez guére :
Ah ! ce ſont vos rats
Qui font que vous ne dormez pas.

LE CHANTRE.

Même Air.

Toujours la belle ame
Grands dangers courut ;
A travers la flamme ,
Elle arrive au but.

LE GRANGER.

Mais la Gloire altiere
Fait bien des faux pas.

TOUS ENSEMBLE.

Même Air.

Tous ces gens-là ne dorment guére ,
Tous ces gens-la ne dorment pas.
Dumont , ſont vos rats
Qui font que vous ne dormez guére ;
Dumont , ſont vos rats
Qui font que vous ne dormez pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le Cloître de Saint Martin.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN.

AIR : *Guillot eſt mon ami, quoique le monde en raille.*

DUmont n'a point d'ami ;
Tout le monde le raille.
Ce n'eſt qu'un étourdi :
Son feu n'eſt que de paille.
On ne voit rien en lui,
Qui, qui,
Qui ne déplaiſe.
On ſe rit
De ſa fournaiſe ;
Car, s'il meurt de dépit,
On rit d'aiſe.

SCENE II.

LE CHANTRE, *ſortant de chez lui, à* SON VALET *qui veut le ſuivre.*

AIR : *Deſſus le Pont de Nantes.*

NOn, il eſt inutile :
Je fais un tour de Ville,
Je reviens à l'inſtant.
Je ferai mon *quadrille*
Chez le gros Préſident.

LE VALET.

AIR : *Flon, flon.*

Votre lettre à la poste,
Monsieur, faut-il porter ?

LE CHANTRE.

AIR : *Dessus le Pont de Nantes.*

Elle n'est pas complette.
Qu'est-ce qui m'inquiette ?
Tire ma table un peu.
Je crains qu'une bluette
N'aille y mettre le feu.

UN IVROGNE, *derriere le Théatre.*

AIR : *Une veuve en appétit dans son lit.*

C'est le Grand Chantre Duchamp, (*a*)
Tout dolent,
Qui dit à chaque Passant :
Auriez-vous par aventure
De l'onguent, de l'onguent,
De l'onguent pour la brûlure ?

LE CHANTRE.

AIR : *Pour tous les maux que m'a fait ma Sylvie.*

Je ne sçais pas ce que cela veut dire ;
Mais le monde devient fou sur ma foi.
J'entends par-tout chanter une satyre,
Qui pourroit bien être faite sur moi.

UN AUTRE IVROGNE, *derriere le Théatre.*

AIR : *Lampons, lampons.*

En chaire on a bien parlé
De Monsieur d'Azay brûlé.
Pour lui l'on fait une quête :
Mon aumône est toute prête,
Du vent, du vent (*b*).
Pour tous ces moulins à vent.

(*a*) Nom de famille du Grand Chantre.
(*b*) Il fait un pet.

LE

LE CHANTRE.

AIR : *Qui gratte, qui gratte ? mon mari est ici.*

Voilà de la besogne
Bien faite assurément !
Cachons-nous ; cet Ivrogne
Me paroît fort plaisant.

SCENE III.

LES DEUX IVROGNES, *sur le Théatre.*

LE PREMIER IVROGNE.

AIR : *Le bon vin & la bonne chere guident l'Amour.*

QUand je vois Dumont, dans sa chaise,
Tout glorieux,
Et son Mandement lumineux,
Je crois voir Elie à son aise,
Dans un char de flamme & de braise,
Montant aux Cieux.

LE DEUXIEME IVROGNE.

AIR : *Ton, relon, ton, ton.*

Lorsque Dumont se mit en équipage,
J'augurai mal de son ambition.
Garde le feu, qu'il ne prenne à l'ouvrage,
Comme il avint au pauvre Phaéton ;
Ton, relon, ton, ton, la tontaine, la tontaine, &c.

Les deux Ivrognes chantent l'un après l'autre les Couplets suivans, & tour à tour font le Maître d'Ecole & l'Ecolier, en se tiraillant les oreilles.

LE PREMIER.

AIR : *Du fleuve d'oubli.*

Je suis Monsieur Bataille, (*a*)
Qui montre à lire un a, a, a, a.

(*a*) Nom d'un Maître d'Ecole de Tours.

Tu ne lis rien qui vaille,
Or sus, butor, viens çà, a, a, a.
Oui, tu n'es, sur ma parole,
Qu'un parfait ignorant.
Mon enfant,
A l'école, à l'école, à l'école.

LE DEUXIEME.

Il faut lire un Saint Pere,
Avant qu'il soit cité, é, é, é.
En faisant le contraire,
Vois comme on t'a traité, é, é, é.
Oui, tu n'es, &c.

LE PREMIER.

Çà donc, lisons ensemble
Ce passage chéri, i, i, i,
Pour qui seul, ce me semble,
Ton Livre fut flétri, i, i, i.
Oui, tu n'es, &c.

LE DEUXIEME.

Quoi Saint Bernard tu cites,
Pour le Saint Pere? oh! oh! oh! oh! oh!
Et sans en avoir les suites,
D'abord tu dis *ergo*, o, o, o.
Oui, tu n'es, &c.

LE PREMIER.

Quand ce Docteur à Rome
Donne un droit absolu, u, u, u,
Dans le Cerf est, pauvre homme!
Le Corps sous entendu, u, u, u.
Oui, tu n'es, &c.

LE CHANTRE, *sortant des coulisses tout en colere, dit:*

AIR: *Que j'estime, mon cher voisin.*

Qui vous apprend, vrais sacs-à-vin,
A faire des ouvrages?
Je vous... Mais certes dès demain
On vous rendra plus sages.

UN DES IVROGNES.

AIR : *Margot la Ravaudeuſe.*

Quoi ! tu te formaliſes
D'un traitement ſi doux ;
Et que de tes bêtiſes
Nous rions entre nous !
A genoux.
Ces ſottiſes
Méritent châtiment ;
Fouettez cet enfant.

SCENE IV.

LE CHANTRE, LES DEUX IVROGNES, ET UN SUISSE.

LE SUISSE, *à un de ſes Ivrognes.*

AIR : *Trompette des Suiſſes.*

MOnſire, je ty prie dire à moi comment
On bruli ſti Mantement ?
Car moi raiſonne
Comme un'perſonne
Qui ſaſfre la ſcience ſaffamment.
Monſire, &c.

L'IVROGNE.

AIR : *J'avois cent francs.*

Monſire, j'en ſuis,
Comme vous, fort en peine :
Mais plus je m'en démene,
Et ma foi, moins je puis....
Voilà l'Auteur.
Demandez à lui-même
Raiſon du malheur.
Ce que je *ſçai* ;
Par un bonheur extrême,
C'eſt qu'il eſt brûlé.

LE SUISSE, *au Chantre.*

Monsire....

LE CHANTRE *l'interrompt en colere.*

AIR : *Iris, est-il un cœur qui ne vous cede.*

Monsieur, des ennemis, en mon absence,
Ont formé contre moi la trahison :
Mais, avant qu'il soit nuit, j'en aurai vengeance;
Et me fais un plaisir de les voir en prison.

Le Suisse, voyant cette colere, fait une grimace, & se prend le nez comme s'il avoit senti une mauvaise odeur.

L'IVROGNE *dit au Suisse* :

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Lorsqu'on se trouve dans la presse,
Auprès de l'homme que voici ;
On croit toujours que quelqu'un vesse,
Et si, personne n'a vessi.

L'AUTRE IVROGNE.

AIR : *De Jean de Nivelle.*

C'est qu'un bel ouvrage il a fait, (*bis.*)
Qui n'a pas plus duré qu'un pet ; (*bis.*)
Mais l'odeur en est éternelle.
Et haye, & aye au vent,
Jean de Ni, Jean de Ni, Jean de Nivelle,
Et haye & haye au vent
Jean de Nivelle & son Mandement.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le Théatre représente le Quai de la Ville de Tours.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN.

AIR : *A trop aimer l'ame se déconcerte.*

OUi, j'espérois, après cette entreprise,
Que je verrois l'Abbé Dumont confus :
Mal j'augurois, puisqu'en vain dans l'Eglise
Je chercherois un humble : il n'en est plus.

SCENE II.

LE PROCUREUR DU CHAPITRE ET UN CHANOINE.

LE CHANOINE.

AIR : *Ah ! qu'il y va gaiement, ma Bergere !*

VOus avez vu le Mandement ;
Ah qu'il y va gaiement !
Est-il vrai que ce jeune enfant
Parle une Langue étrangere ?
Ah ! qu'il y va, mon Confrere,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Est-il vrai que ce jeune enfant,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Est plus éclairé, plus sçavant,
Que n'étoient les Saints *Peres* ?
Ah ! &c.
Est plus éclairé, plus sçavant,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Et que déjà, dès en naissant,

Il eſt brillant de lumiere ?
Ah ! &c.
Et que déjà, dès en naiſſant,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Vous l'avez reçu galamment :
M'en ferez-vous un myſtere ?
Ah ! &c.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vous l'avez reçu galamment,
Ah ! qu'il y va gaiement !
Vous préparez apparemment
A ſon papa même chere.
Ah ! &c.

LE PROCUREUR.

AIR : *Ma Bergere ne ſonge qu'à ſe faire aimer.*

Tout le monde,
Aprés avoir vu l'imprimé,
Dit en ronde :
Soit ſupprimé
Moi, ſans faute,
Je pars ; & vous euſſiez vu dans l'inſtant
Comme il ſaute
Dans un braſier ardent,

L' AMI.

AIR : *Ah ! que Monſeigneur eſt charmant !*

Je conçois que facilement,
Le feu prit à ce Mandement :
Il auroit tout également
Conſommé le ſquelette ;
Je conçois que facilement
S'embrâſe une allumette.

SCENE III.

Le Theatre repréſente le Portail neuf & des Etrangers qui deſcendent le long de la Loire & arrivent au Port.

LES ÉTRANGERS.

AIR : *Vogue la galere.*

Au lever de l'aurore,

Nous ſommes en chemin.
Nous voguerions encore :
Mais nous manquons de vin,
Eh ! vogue la galere, &c.
Ce brûlant méteore,
Sortant de ſaint Martin ;
Tu le voyois, pecore,
Sans en ſçavoir le fin.
Eh ! vogue la galere, &c.
Telle eſt une ame pure,
Sans péché, clandeſtin,
Sans tache ni ſouillure,
Au Ciel faiſant chemin.
Eh ! vogue la galere, &c.

SCENE IV.

Les Etrangers ſortent du Bateau.

UN BRETON *dit à un Batelier du Port* :

AIR : *La calembredaine.*

ON nous a dit que Dumont
Eſt des plus en peine,
Qu'il reçoit un grand affront
Pour quelque fredaine.
Dites-nous donc, mes Amis,
Quelle faute il a commis.
A-t-il fait la cala, la cala, la calembredaine ?

TOUS LES BATELIERS.

AIR : *Elle a bien autre choſe qui ſurpaſſe cela.*

Oh ! c'eſt bien autre choſe
Qui ſurpaſſe cela.

UN BATELIER DU PORT.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Il avoit fait un Mandement
Pour convertir nos ames ;

Mais le Chapitre promprement
Le réduit tout en flammes.
Il l'a fait aussi, ce dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Pour mieux éclairer nos esprits,
Biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

UN POITEVIN.

AIR : *Quand je choisis le plus grand verre.*

Est ce un conte de mere l'oie,
Ou si c'est véritablement,
Que le Chantre aux flammes en proie,
Prêta son Bâton d'ornement,
Pour faire un *Mai* au feu de joie
Qu'on faisoit à son Mandement ?

UN ANGEVIN.

AIR : *Sois complaisant, affable.*

Je n'ai point vu cette piece imprimée,
Qui par le feu vient d'être consumée ;
Mais
A juger par la fumée,
L'ouvrage sentoit mauvais.

LES BATELIERS, *pendant que les Etrangers se rembarquent pour aller à Angers.*

AIR : *Lere, la, &c.*

Vous direz à Monsieur d'Angers,
Combien a couru de dangers
De *Benets* son grand Vicaire ;
Lere, la, lere, lan, lere
Lere, la, lere, lan, la.

LES ÉTRANGERS.

Nous dirons à Monsieur d'Angers
Combien a couru de dangers
Son Benêt de Grand Vicaire,
Lere, la, &c.

* *Le sieur Dumont étoit Grand Vicaire de M. d'Angers ; dans un Canton de son Diocèse qui se nomme Benets.*

LES

LES BATELIERS.

Par ma foi vous dites des mieux,
Car il est vraiment tous les deux,
Et grand Benest & grand Vicaire;
Lere, la, lere, lan, lere,
Lere, la, lere, lan, la.

SCENE V.

DEUX PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Tateguenne, mon compere,
En buvant chopeine à Tours,
On marmuroit d'une affaire;
Car on marmure toujours.
Le bruit étoit à l'encontre
D'un milour de Saint Martin;
C'est de stilà qui remontre
A ceux qui vont au lutrin.

SECOND PAYSAN.

Oh! je sçais qui tu veux dire,
Je le connois mieux que toi.
C'est ly qui fait le biau sire,
Qui se croit plus que le Roi:
Quand j'épousis Colinette,
N'étois-je pas le Closier *
De ste femme qui le guette
Toujours darriare un pilier?

PREMIER PAYSAN.

AIR : *Estes-vous de S. Denis?*

Tu l'as deviné, c'est l'y.

SECOND PAYSAN

Vraiment, mon compere, oui.

* *Homme qui cultive la vigne.*

PREMIER PAYSAN.

Veux-tu sçavoir son histoire ?

SECOND PAYSAN.

Vraiment, mon compere, voire ;
Vraiment, mon compere, oui.

PREMIER PAYSAN.

AIR : *Flon, flon.*

Il avoit fait un Livre ;
Mais par un accident,
L'Imprimeur, étant ivre,
A mis le feu dedans.
Et flon, flon, larira, dondaine,
Gué, gué, gué, larira, dondé.

SECOND PAYSAN.

AIR : *Que n'est-elle comme mes bottes ?*

Tu raisonnes comme un belître ;
Monsieur le Curé nous a dit ,
Que c'étoit morgué le Chapitre,
Qui pour des raisons le brûlit.

PREMIER PAYSAN.

AIR : *O lire.*

Et pour quelles raisons ? (*bis.*)
T-a t-y voulu les dire,
O lire, ô lire ;
T-a t-y voulu les dire ?
O liron, fa.

SECOND PAYSAN.

AIR : *La premiere nuit de mes noces.*

C'est à cause que cet homme
Avoit avancé, du sien,
Que l'Archevêque de Rome
Etoit tout ; les autres, rien.

PREMIER PAYSAN.

AIR : *Mais qu'ils sont fins ces drôles de Moines !*

Mais, il est fou,
Ce drôle de Chantre,
Mais il est fou.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le Théatre représente la Salle d'Audience de la Police.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN.

AIR : *Dans le bel Age.*

A Chaque Fête, *
On voit le Chantre, au Chœur,
Changer sa tête,
Et ses mains de couleur.
Mais, en l'honneur de Dieu,
Ayant cuit depuis peu,
Aporter il s'apprête
Ses gants couleur de feu,
A chaque Fête.

* Le Chantre porte des gants & une piece d'étoffe sur sa tête de différentes couleurs, selon les Fêtes.

SCENE II.

UN CAVALIER, UN MAGISTRAT, UN BOURGEOIS.

LE CAVALIER.

AIR : *Ton, re, lon, ton, ton.*

VOus me voyez, mes amis, en colere ;
Deux Révérends m'ont fait tourner l'esprit.
De leur *Dumont* ils faisoient un saint Pere,

Et de *Grécourt* ils faisoient l'Antechrist.
Et ton, relon, ton, ton,
Grécourt sçait l'art de plaire;
Et d'ennuyer, c'est le fait de *Dumont*.
Et ton, relon, ton, ton,
Allez-vous faire faire.
Et ton, relon, ton, ton,
Foin de votre *Dumont*.

LE MAGISTRAT.

AIR : *C'est la pure vérité.*

Tout ce qu'on dit de *Grécourt*,
Tout ce qu'on écrit en Cour,
Ce n'est qu'une médisance;
Mais de vous maudite engeance,
Qui manquez de charité,
Si l'on disoit ce qu'on pense,
Quelle affreuse vérité !

LE BOURGEOIS.

Même air.

De faire comparaison
Entre *Grécourt & Dumont*,
Vous avez la conscience !
Qui mérite préférence,
Simplesse, ou fatuité;
Ou la trompeuse apparence,
Ou l'aimable vérité ?

LE CAVALIER.

Même air.

Ce parallele hideux
Blesse absolument les yeux;
Il choque la bienséance.
Celui ci, pour la science,
Doit par-to t être vanté.
Celui-là, pour l'ignorance,
Doit par-tout être chanté.

LE MAGISTRAT.

AIR : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

L'un eſt au Temple de Gloire
Aſſis, comme de raiſon ;
L'autre au Temple de Mémoire
Ne ſeroit, ſans la chanſon.
Non, non :
On peut ſe faire un joli nom ;
En faiſant bien des ſottiſes.
Non, non :
On peut ſe faire un joli nom,
Je m'en raporte à *Dumont.*

LE BOURGEOIS.

Même air.

Celui-là, tout près d'Horace,
Aura ſans doute un ſopha :
Celui-ci n'aura de place
Qu'au Pettoir, s'il y en a.
Non non :
On peut ſe faire un joli nom,
En torchant bien des *derrieres.*
Non, non ;
On peut ſe faire un joli nom,
En fourniſſant le cotton.

LE CAVALIER.

Même air.

Entre les Doctes pucelles,
Grécourt le nectar boira :
Des lavures des écuelles
Dumont ſe contentera.
Non, non :
On peut ſe faire un joli nom,
En écurant leurs vaiſſelles.
Non, non :
On peut ſe faire un joli nom,
En ſervant de marmiton.

LE MAGISTRAT.

AIR : *Sçais-tu la différence.*

Voici la différence
Que je fais de ces gens,
Mes enfans.
Grécourt, par sa présence,
Ravit : mais la fadeur
Du Docteur
Empoisonne le cœur.

SCENE III.

LE LIEUTENANT DE POLICE, UN HUISSIER, UN MALADE, UNE BEURRIERE, UN ÉPICIER, UN IMPRIMEUR ET LE CHANTRE.

L'HUISSIER.

AIR : *Voici les Dragons qui viennent.*

DEs plaignans la Cour abonde ;
Les entendrez-vous ?
LE LIEUTENANT DE POLICE.
Oui, fais entrer tout le monde.
L'HUISSIER.
Çà, qu'on s'arrange à la ronde ;
Approchez-vous,
Approchez-vous.
LE MALADE.
AIR : *Amans, qui, près de vos Maîtresses.*
Etant sujet au cours de ventre,
J'avois consigné deux écus,
Pour avoir cinq cens torche-cus
Du mollet Mandement du Chantre ;
Mais au feu tout étant jetté,
Je demande une indemnité.

DEUX PLAIGNANS.

AIR : *Banniſſons la mélancolie.*

La Beurriere avec l'Epicier
Sont venus pour apprécier
Certain libelle fanatique ;
Permettez qu'on le revendique :
Permettez, permettez donc
Qu'il aille dans notre boutique,
Permettez, &c.
Permettez qu'on le revendique.

LES DEUX PLAIGNANS, *au Chantre.*

Que dites-vous, hola ?

LE CHANTRE.

Il m'eſt avis que l'on me fourre
Dedans le cul un tire-bourre.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

AIR : *Si Margoton avoit voulu.*

Vous auriez tous deux votre part :
Mais vous êtes venus trop tard ;
Le tems paſſé n'eſt plus,
Ta, la, la, la, la, la, la,
Le tems paſſé n'eſt plus :
Et le libelle n'eſt plus.

L'IMPRIMEUR.

AIR : *Mon mari eſt à la Taverne.*

J'avois pris la liberté grande
De critiquer quelques endroits.
Nigaud, qui tes avis demande ?
Répondoit-il à chaque fois ;
Et m'inſultant s'eſt mis à dire :
Ta, tarelita, ta, tarelitala, lerire.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

AIR : *Un jeune Capucin.*

A ces plaintes que voilà,
Dumont, quelle réponſe ?

LE CHANTRE.

Je me moque de cela.
Si vous le prenez par-là ;

J'exponſe, j'exponſe, j'exponſe.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Comment ! vous exponſez !
Que cela veut il dire ?

LE CHANTRE.

AIR : *Aimable vainqueur.*

Aimable Seigneur,
Que j'aie l'honneur
De plaider ma cauſe.
Lundi dernier . . . Choſe . . .
En ſortant du Chœur,
Me dit d'attendre ;
Qu'il vouloit m'apprendre
Qu'un tel Imprimeur . . .
Tu peux,
Si tu veux,
Liſant tout l'ouvrage,
Trouver chaque page
Conforme à mes vœux.
Quand j'ai cité
Cette autorité
Vivante & parlante :
Saint Bernard enchante ;
Tout eſt bien traité.
Ah ! cher ami,
Par la Chambre ardente
Dois-je être puni ?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

AIR : *Il eſt revenu de la Ville.*

Parties Ouies.

Nous ordonnons que le Chapitre
Te faſſe attacher au pupitre,
Et donne à chacun un écu,
Pour te bien tambouriner les feſſes,
Pour te bien tambouriner le cul.

En exécution de la Sentence, les plaignans ſe mettent en devoir de ſouetter le Chantre. Heureuſement

pour lui il ſe trouve dans la ſalle une hotte dans laquelle il ſe jette. Le Lieutenant de Police s'en va ; les Plaignans le rappellent : Monſieur, Monſieur. *Il répond :* qu'eſt-ce qu'il y a ?

AIR : *J'en avons tant ri.*

On ne ſçauroit feſſer ſur lui ;
J'en avons tant ri.
Voyez donc comme il s'eſt tapi,
Le cul dans une hotte !
J'eu avons tant ri ;
J'en rirons bien encore.

SCENE IV.

LE CHANTRE, *Troupe de* MACHICOTS & *de* MUSICIENS.

LE CHANTRE.

AIR : *De Pirithoüs :* Vous qui ſuivrez bientôt les loix.

VOus, qui par vos tendres accens,
Enchantez les chagrins cuiſans,
Chantez, calmez la douleur qui me preſſe.
Machicots, animez vos chants ;
Que les Baſſons retentiſſans
Rendent à mon cœur l'allegreſſe.

UN MACHICOT.

AIR : *De L'hirondelle.*

Toi qui ſeul fais notre modèle,
Et qui ſous l'ombre de ton aîle
Captives les Chantres ſoumis :
Quand je vis brûler ton libelle,
En le voyant en l'air, je dis :
Qu'il vô . . . le où l'Evêché t'appelle.

AUTRE MACHICOT.

AIR : *Vaſte mer.*

Ordre injuſte, & toi, feu téméraire,
Qui détruis ce divin Mandement,
Il étoit la pierre angulaire
Qui devoit à la Foi ſervir de fondement.
Non, non, non, non, en dépit du Deſtin,
Il ſera ce Phénix introuvable ;
Il ſe rit... il ſe rit d'un feu peu durable,
Qui donne une gloire ſans fin.

DEUX MACHICOTS.

Enſemble.

AIR : *Hélas ! une chaîne ſi belle.*

Hélas ! arroſons de nos larmes,
Ce poupon plein de charmes :
Hélas ! conſervons dans un pot
Les cendres du marmot.

TROISIEME MACHICOT.

AIR : *Au généreux Roland.*

Vous que j'aurois juré très-exempt de foibleſſe,
Vous paroiſſez accablé de douleur.
Que dira-t-on d'une telle molleſſe ?
Elle dément votre ſuperbe cœur.
Rappellez de vos ſens la ſuprême puiſſance ;
Ne vous laiſſez pas accabler.
Rien ne nous marque plus de l'ame l'excellence,
Son origine, & ſa divine eſſence,
Que le mépris des maux qui la veulent troubler.
Triomphez en galant homme,
Triomphez des plus grands maux :
Ce n'eſt qu'aux plus vils animaux
Qu'il eſt permis de plier ſous la ſomme.

LE CHŒUR.

Triomphez en galant homme,
Triomphez des plus grands maux :
Ce n'eſt qu'aux plus vils animaux,
Qu'il eſt permis de plier ſous la ſomme.

SCENE V. ET DERNIERE.

ARLEQUIN.

AIR : *Margot la Ravaudeuse.*

SI tu cheris la gloire,
Te voilà, cher Dumont,
Au Temple de Mémoire ;
Mais apprends que ton nom,
Et renom,
Sans l'hiſtoire
Que je fis bouffonnant,
Seroient au néant.

*

Rends donc grace à ma plume,
Qui t'a bien décraſſé.
Si mon feu ſe rallume,
Te voilà fricaſſé,
Fracaſſé.
Sur l'enclume
Mon marteau frappera.
Dis ton *libera.*

*

Cet eſſai de ma lyre
N'eſt qu'un foible début
Des traits de la ſatyre
Dont tu ſeras le but.
Le début
A faire rire :
Juge ce que fera
Tout un Opéra.

FIN.



PHILOTANUS.

CARMEN.

GRECURTIUS.

FORTE domum repetens, agri ſylveſtris ad oras,
Tegmine ſub fagi, reſolutum membra ſopore,
Horrendum aſpicio & viſu mirabile monſtrum.
Olli bina ſuper ſcandebant cornua frontem,
Unca manus duplex digitos acuebat, & artus
Tortilis atque ingens extremos cauda tenebat.
Obſtupui, tunc rem ſcrutanti occurrit Averni
Incola, quem dederat ſomno labor improbus. Ergò
Hîc opus eſt animis, inquam; nec te mihi fruſtrà
Obtuleris: ſed quæ capiendo vincula monſtro
Sufficiant? Scapulare minus mihi cinxerat armos,
Atque ſacer renes Franciſci Balteus: armis
Talibus inſtructus, repens accedo, ſilenſque;
Tum Cruce devotum cautus ſignare frequenti
Huic ego nodum apto; & funem, quò tutiùs arctet,
Duplico; dein binas, actu ſi quandò virili;
Stringo feræ plantas laqueo currente: periclum
Illa fremit, ſomnoque ſimul mox excita, ſenſit



PHILOTANUS.*

POEME.



CES jours paſſés, regagnant mon manoir;
Je vis de loin quelque choſe de noir,
Le long d'un bois. Je m'avance, j'approche,
Et j'apperçois une double main croche,
Queue en trompette, ergots, cornes auſſi :
Oh ! vertubleu, qu'eſt-ce donc que ceci ?
C'étoit un diable ; & ce qui doit paroître
Plus rare encor, un diable au pied d'un hêtre,
Qui fatigué, dormoit de tout ſon cœur.
Sortons d'ici, me dis-je, avec honneur,
Et l'enchaînons, ſi cela ſe peut faire.
Heureuſement j'avois un ſcapulaire, (*a*)

* *Philotanus*, pour Philos - Anus. Ce nom eſt composé de deux mots, dont le premier eſt grec, *Philos*, & le ſecond latin & même françois, *Anus Philos* ſignifie ami : *Anus* déſigne cet endroit du corps dont les fonctions ſont directement oppoſées à celles de la bouche, & que les gens polis ſe font de la peine de nommer. On accuſe les Italiens, & une certaine Communauté de perſonnes Religieuſes, de ne ſe piquer pas de délicateſſe ſur l'article. Voyez ce que dit le Diable dans la ſuite.

(*a*) Le ſcapulaire eſt une eſpece de collier d'Ordre, inſtitué en l'honneur de la Sainte Vierge. Ce ſont deux rubans bleus,

Esse sibi frustrà, quod se muniverat omni
Arte malâ, urgentem quâ posset pellere pestem.

PHILOTANUS.

Me miserum! exclamat: sævi minùs, inquit, amabo;
Solve pedes laqueis.

GRECURTIUS.

Sed frustrà oraveris, inquam:
Ni priùs expromas quos celat mantica libros,
Et penitùs quæ sint illîc abstrusa, reveles,
Haud solvo: te nosse etenim quæ nosse peroptem
Suspicor, & Bullæ mysteria Clementinæ. (*a*)
Omnia jam pandes: totus quod scripsit Avernus
Haud latet.

PHILOTANUS.

Indigenam fateor; sed nosse quod optes
Hoc nego: nimirùm id curo!

GRECURTIUS.

Fecisse periclum
Quid moror! Hîc sese nemoris fundebat ad oras
Fons nitidus latèque patens; lustralibus illum
Immuto verbis, ut sit sacer; hunc propè sancto
Fune reluctantem Genium deduco: viden-tu
Hos latices, inquam, quos tu potasse dolebis,
Ni caveas falsis, & nudum pandere pectus
Si dubites? Renuis frustrà, incipe: quid moror, & te
Non priùs aspergo veraci fonte?

PHILOTANUS.

Benignè,
Obsecre; parce laves; vim sanctæ novimus undæ,
Horremusque: tibi potiùs rem pando, periclum
Quàm subeo; veri testis laudabor & index.

(*a*) Bullæ scilicet *Unigenitus*, à Clemente XI Papâ, nuncupatæ,

Et le (*a*) cordon de Monſieur ſaint François.
Je fis ſur lui de grands ſignes de croix ;
Puis à genoux doucement je lui paſſe
Mon ligament ; de crainte qu'il ne caſſe,
Le mets en double, & gliſſe un nœud coulant
A chaque pied ; enſuite réveillant
Le malin corps, malgré ſon ſortilege,
Il ſentit bien qu'il étoit pris au piege.
Qui fut bien ſot ? Ce fut notre démon.
Pardon, Monſieur, s'écria-t-il, pardon...
Point de quartier ; avant que je te quitte,
Faut, s'il te plaît, que je fouille & viſite
En tes papiers : & ce n'eſt pas le tout,
Je veux ſçavoir de l'un à l'autre bout
D'*Unigenit* (*b*) le monſtrueux myſtere :
Tous les démons ont part à cette affaire...
Las ! j'en ſuis un ; mais ne ſçais ce que c'eſt ;
De près ni loin je n'y prends intérêt...
Nous l'allons voir... Une large fontaine
Bordoit le bois, (*c*) qu'eau-bénite ſoudaine

que l'on coud par chaque bout à un petit morceau de drap brun, tout ſimple, ſur lequel on brode quelquefois les noms de *Jeſus Maria*. On paſſe la tête entre ces deux rubans, au bout deſquels tombent, juſqu'au milieu du dos & juſques ſur le cœur, les deux petits morceaux de drap par leſquels ils ſont unis. On porte ordinairement le ſcapulaire entre la chemiſe & la chair. Il préſerve de mort ſubite, du tonnerre, du feu, de l'eau, des voleurs & des embûches du Diable.

(*a*) Le cordon de M. S. François eſt une petite corde bénite, que portent les membres des Confrairies inſtituées en l'honneur de ſaint François.

(*b*) *Unigenit* pour *Unigenitus*, c'eſt le nom de la Conſtitution, ou, pour mieux dire, de la Bulle de N. T. S. P. le Pape, par laquelle le Nouveau Teſtament du P. Queſnel eſt condamné comme un livre dangereux, hérétique, ſcandaleux, & avec lui tous ceux qui le liſent.

(*c*) On ne peut pas rapporter tout ce que le Prêtre dit pour faire l'eau-bénite : il y a pluſieurs oraiſons, pluſieurs ſignes de

GRECURTIUS.

At citiùs dicas quæ ſint tibi nomen & ætas,
Quodve miniſterium? Si falſum ſenſero, mergam
Undique.

PHILOTANUS.

Nos duplici cenſemur nomine: noſtri
Philopoden dicunt, aliter ſed prorsùs eodem
Philotanus ſenſu vos inter nuncupor; audin
Nomen? Et ætatem, ſi vis, hinc collige: magnus
Cùm cecidit quondam ferro terebratus acuto
Borbon des, (*a*) ego tùm ter denis circiter annis
Natus eram; numera. Ferrum direxit & ictum
Iſta manus, juvenis latitans ſub cortice, quem tu,
Inculiſma, virum nolles aluiſſe: patratæ
Cædis is accepit pœnas, laudes ego; vixi
Charior hinc Patribus, quem norant cædibus aptum
Uſquè adèo, meque, ad ſævum quodcumque, miniſtrum
Deſtinat Ordo novus ſancitus nomine Jeſu.

GRECURTIUS.

Sat benè: verùm aliud de te nunc quæritur, ergò
Mitte malas artes: crudelia mitte piorum
Funera; mitte nefas, tali quodcunque miniſtro,
Proditione, dolis aut ferro ſæva peregit
Mens invicta Patrum: narrandis omnibus, annus
Haud tibi ſat fuerit. Solum hoc ex ordine totum
Diſſere, Queſnelli quo res eſt cardine: laudis
Indè tibi merces debetur plurima; veri
Sis memor, & factum repetens ab origine, narra;
Audio.

PHILOTANUS.

Queſnellus, proles infanda Berulli,
Orbis fæda lues, humanum perdidit, inquit,

(*a*) *Borbonides*, nempè Henricus quartus, *Magnus*, ſi quis uſquàm gentium, meritiſſimò dictus.

Omne

Je baptisai, moyennant certains mots
Pris du Missel; puis par ses longs ergots
Entortillés de la sainte ficelle,
Je l'attirai jusques au bord d'icelle....
La vois-tu bien, cette eau, double menteur?
Tu vas sur l'heure en être potateur,
Si vérité claire, nette & précise
Sur chaque chef ne me fait lâcher prise.
Pour essayer quel en sera l'effet,
Çà, commençons par t'en donner un jet.
Eh! non, Monsieur, j'en connois la puissance;
Et puisqu'il faut, pour avoir délivrance,
Avouer tout, différez d'un instant
Cette boisson, & vous serez content...
Très-volontiers; mais dépêche donc vîte,
Seul avec toi je ferois mauvais gîte.
Dis-moi d'abord sans interruption
Ton nom, ton âge & ta condition.
PHILOTANUS est mon nom; pour mon âge,
J'avois (*a*) trente ans, quelque peu davantage,
Lorsqu'Henri quatre avec un fer subtil
Fut mis à mort: combien cela fait-il?
Je conduisois le (*b*) natif d'Angoulême.
Ce ne fut lui, le lourdaut, c'est moi-même
Qui fis le coup: à la Société

croix & autres cérémonies, dont il est aisé de s'instruire dans tous les Missels. Il suffit de rapporter ces paroles tirées du livre du R. P. Jean David, Jésuite, intitulé, le Bouclier, chap. 10. *Entre les choses consacrées qui ont l'efficace contre les embûches de l'ennemi, il faut ranger celles-ci:* l'Eau-bénite *qu'on consacre tous les Dimanches dans l'Eglise, & qui tire son nom de cette consécration;* l'Eau baptismale *qu'on consacre les veilles de Pâques & de la Pentecôte;* l'Eau-bénite *qu'on nomme l'eau de Grégoire, que les Evêques consacrent avec le sel, la cendre & du vin, pour en consacrer les Autels & pour d'autres saints usages.*

(*a*) C'est l'âge de Ravaillac, Angoumoisin.

(*b*) C'est Ravaillac.

Omne genus, grandis fœdique voluminis auctor:
Bile tumens acri, calamoque invectus amare,
Innocuos hominum mores incestat, (*a*) & omnes
Enecat affectus, Naturæ dona parentis.
Hoc duce mortales non jam mortalia curent,
Atque homo non sit homo; fortunæ munera spernat
Omnia, quæ possint facere & servare beatum;
Atque aliis vacuus cœli unum numen adoret.
Hoc duce, sola beat, quam Christi pagina sternit,
Semita, per dumos, inimica per omnia, tendens.
Nec mirum: qui nempè, agitur cum gratia Christi,
Teque, Thoma, sequitur, teque, Augustine magistros.
Proh! scelus, & fracti vitium exitiale cerebri!
Quo magis irascor, quoties sævissimus hostis,
Quæ Patres commenta pii invenere levandis
Moribus, exagitat tanquam malè consona vero.
Fur, homicida, magus, nebulo, vinosus, adulter;
Nil adeò sævum est, quod non magis ille ferendum
Esse putet, nostrâ hac morum pietate, docendi
Arte, dolisque piis, faciles queis omnibus amplum
Ad Superos aperimus iter, metamque salutis.
Vix opus hoc legi: Patres, exclamo, perimus!
Res redit ad laqueos nobis jam tota, peractum est.
Inclyta vos facilis doctrinæ lumina, Lessi,
Villalobos, Sanchez, Bauni, Laïmanne, Diana,
Tuque, Hispane Pater, toties jam reddite luci,
Escobar; ante alios dux agminis alme, Molina,
Quinam eritis posthac? Vos docti gloria cætûs,
Ibitis indecores? Proh! digna volumina cedro,
Vestrum oblita decus, tineas pascetis inertes!
Non Paschalis (*b*) enim, dum nos vestigat acutis
Naribus, & nostros inimicâ luce revelat

(*a*) Alias, *incrustat*, metaphoricè.

(*b*) Blasius Paschalis, scriptor Litterarum Provincialium, à Guillelmo Wendrockio (*Petro Nicole*) tam concinnè, tam venustè, tam feliciter in Latinum è Gallico versarum.

Coup qui plut tant que depuis n'ont été
Meurtres, poiſon, affaires d'importance
Que n'ait commis à mon expérience
L'Ordre nouveau Compagnon de Jeſus....
J'entends cela, Pere *Philotanus*,
Qu'appellerai quelquefois *Philopode*,
Quand ce dernier me ſera plus commode;
(Car Philopode, ou bien Philotanus,
En bon François, c'eſt jus vert, ou vert jus.)
Quant à préſent, ton interrogatoire
Ne doit rouler ſur la trop longue hiſtoire
Des trahiſons, meurtres, forfaits divers,
Dont par toi (*a*) l'Ordre a rempli l'Univers;
Un ſiecle entier ne pourroit te ſuffire,
Si tu voulois les coter & déduire.
Il ne s'agit à préſent que d'un trait,
C'eſt de Queſnel; raconte-moi le fait
De point en point: il eſt tout à ta gloire.
Parle, j'écoute, ou voilà de quoi boire...
Paſquier, Queſnel, (*b*) Prêtre Bérulien,
Eſt, me dit-il, un dangereux vaurien,
Qui s'aviſa d'abandonner ſa plume
A compoſer un horrible volume,
Plein de propos & de réflexions
Qui détruiſoient toutes les paſſions;
Rendoient l'homme humble, ennemi de lui-même,
Et dépendant de cet ordre ſuprême
Qui des Elus fixa le juſte choix.
Ce livre enflé des plus ſéveres loix,
Montroit combien la route eſt difficile
Qui mene au Ciel en ſuivant l'Evangile.
Plus, ſur la Grace il ſuivoit pas à pas
Les deux Docteurs AUGUSTIN & THOMAS,
Et foudroyant l'école relâchée,

(*a*) C'eſt-à-dire, la Société de Jeſus.

(*b*) C'eſt-à-dire, Prêtre de l'Oratoire, parce que cette Société a été établie en France par le Cardinal de Bérulle.

Errores, & nos bello dum vexat aperto
Arnaldina domus, sævis & Sorbona votis,
Totaque decretis concors Academia, nobis
Sic nocuêre olim, ut nunc hoc fatale volumen.
Dùm loquor, intereà Patres presso ore fremebant,
Nec lacrymis caruêre genæ; quin denique longùm
Ingemuêre omnes; alii nempè intùs, apertâ
Voce alii, nec quid de summâ diceret, ulli
Suppetit. Accingor demùm, viresque resumo,
Atque alacri vultu, dubiâ nec voce, senatum
Undique torpentem, fidis sic excito dictis.
Loyolidæ, fortes olim, nunc denique segnes!
Ergò impunè feret tam vilis homuncio! mores
Non decet hæc vestros, inquam, patientia, Patres.
Nominis hîc agitur, si nostis, gloria vestri;
Hîc medium nihil: extingui aut superare necessum.
Cedere non deceat, cùm nobis arma supersunt;
Turpe malis vinci, queis jam medicina paratur.
Eia agite, & si sic vobis sententia surgit,
Unus ego hoc bellum, dubiâ nec mente, subibo.
Assensêre Patres, meque omni laude paratum
Excipiunt, seque his commendant artibus omnes.
Continuò sumptis, alter Mercurius, alis,
Præcipuas orbis peragro mox impiger urbes.
Lutetiam, ante alias, Lodoïci Principis arcem,
Occupo, nec tacitis illîc rumoribus aures
Impleo: Quesnellum nec dignum luce, nec ullo
Cœtu hominum, qui quot petulanter dogmata libro
Scripserit, hæreticos tot sensus obtulit orbi.
Non ita Calvinus, non sic Jansenius olim
Erravêre, mihi si creditur; omnibus unus
Hæreticis par est; pietatis imagine tectos
Instruit incautis laqueos, perimitque medendo.
Hoc autore, lues ducens ab origine nomen
Pestiferum virus nascenti cuilibet indit
Usque adeò, ut, similis jumento factus, inani
Ad virtutis iter tendat conamine, nudusque
Undique, necquicquam spoliato viribus uti

De nos erreurs découvroit la nichée.
Pharisiens, traîtres, bourreaux, Judas,
Plus enragés, plus méchants n'étoient pas
Qu'en cet écrit il dit que nous le sommes,
Lorsqu'en douceur nous sauvons tous les hommes.
Le chien de livre! Ah! je ne l'eus pas lu
Que m'écriai: Peres, tout est perdu!
C'est fait de nous, & notre Compagnie
Est pour jamais vilipendée, honnie!
Que dira-t-on meshui de (*a*) Molina,
De (*b*) Lessius, Escobar, Diana?
Adieu vous dis, (*c*) morale Tambourine;
De Molina la flatteuse doctrine
Est à vau-l'eau. Non, le (*d*) furet Pascal

(*a*) Louis Molina est l'auteur du systême touchant la Grace, lequel est enseigné des Jésuites, & il a fait donner le nom de Molinistes à ceux qui le soutiennent.

(*b*) Léonard Lessius, confrere de Molina, répandoit en Flandres la même doctrine que Molina semoit en Portugal. On accuse aussi Lessius d'être un de ceux qui ajoutent la morale aux passions. On dit la même chose d'Escobar, Jésuite célebre, qui a compilé & rédigé en un corps toute cette morale, contre laquelle les Jansénistes ou ceux de leur parti, ont tant crié, quoique la plupart n'en pratiquent point d'autre. C'est au sujet de cette doctrine que DESPRÉAUX fit ce couplet contre la sévérité du R. P. Bourdaloue.

Si Bourdaloue un peu sévere,
Nous dit: craignez la volupté,
Escobar, lui dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la santé.

Diana n'étoit pas Jésuite, mais il étoit si fort uni de sentiments avec ces RR. PP. qu'il avoit autant d'autorité chez eux que s'il avoit eu l'honneur d'être de leur Société.

(*c*) Le R. P. Tambourin, Jésuite, s'est rendu celebre par ses opinions. Les Jansénistes les appellent relâchées, commodes; ceux de son parti les appellent raisonnables.

(*d*) C'est Blaise Pascal, un des plus beaux & des plus grands génies du regne de Louis XIV. Philotanus l'appelle furet, à

Arbitrio velit, atque Deo se reddere gratum
Gratia ni præstet Christi quæsita cruore;
Atque ea non adsit, quoties arcessere cures.
Vix ea combiberant animis atque auribus omnes;
Hæreticumque altâ Quesnellum voce cientes,
Jam nimiùm vixisse putant, damnantque tenebris.
Hîc quoque talari latitans sub veste, Sacerdos
Excipio peccata hominum Jesuita; benignè,
Quæ magis atra vomunt, dimitto crimina; solum hoc,
Te, Quesnelle, sequi, caperatâ fronte, severis
Auribus exceptum non sic dimittere suetus;
Acriter objurgo fontem, semestreque pensum
Sedulus indico, nisi Quesnellum modò totâ
Mente neget, nobisque juvet se tradere librum.
Sic abit emunctus vitiis, plenèque beatus.
Artibus his noram tenues compescere: doctos
Non ita, nempè aliis capiendos retibus. Ergò
Promissius onero magnis, quæ plurima mandat
Mî Lodoix, avidis enarro, munia; quorum
Si quis erit forsan rigidi de gente Berulli
Quem metuam, ne Rex merito dignetur honore,
Hic niger est, inquam, Quesnelli Frater, Yprensis (*a*)
Discipulus, caveas illi concedere quidquam.
Nec mora, discedit doctus tolerare repulsam:
Non potui, satis est, teque ad meliora reservo.
Ast alios, splendore suo quos insula carpit,
Non intimerè accipio; scrutari viscera curo,
Quique intûs lateant sensus depromere. Votis
Si minor est, dubitetve mihi recludere mentem
Callidus ex albo nostrorum expungitur, expers
Muneris atque spei. Si quis bonus incidit, & quem
Ad libitum ditare queam, Christo velut olim
Frater Avernalis, sublimi in monte reposto
Ante oculos illi quæ sit mihi credita virtus
Objicio: quot opes, quæ quantaque gloria cernis,

(*a*) Cornelii Jansenii, Yprensis Episcopi.

Ne nous fit onc tant de tort, tant de mal,
Ni des Arnaulds (*a*) la famille acharnée
Comme serpents sur une ame damnée,
Ni (*b*) Port-Royal, ni l'Université,
Qu'en fait Quesnel à la Société.
Je haranguai deux heures de la sorte;
Nos Révérends avoient la gueule morte:
Les uns tout haut, & les autres tout bas,
Ne répondoient que par de grands hélas!
Mais à l'instant, en serviteur fidele,
Je ranimai mon courage & mon zele.
Allons, enfants, nous verrons nous flétrir
Sans nous venger? Il faut vaincre ou mourir
Jusques au bout, lâche est celui qui cede;
Le mal est fait, ne songeons qu'au remede.
Donnez-moi donc votre approbation,
Je prends sur moi cette commission;
Et comme alors tout le monde s'écrie
Qu'avec plaisir de notre Compagnie
On me remet les intérêts en main,
Au même instant je me mets en chemin.
Vîte en Espagne, en France, dans l'Europe,
En vrai Lutin me voilà qui galoppe,

cause de toutes ses recherches & de toutes les découvertes qu'il faisoit si adroitement dans les livres & dans les sentimens des RR. PP. Jésuites, comme on peut le voir dans les Lettres Provinciales.

(*a*) Le Diable entend par-là les principaux des Sociétés, tant régulieres que séculieres de Port-Royal, qui étoient tous fils ou petit-fils de l'Avocat Arnauld, si connu par le fameux plaidoyer qu'il fit contre les RR. PP. Jésuites pour l'Université de Paris, en 1594. Antoine Arnauld, Arnauld d'Andilly, Arnauld de Luzancy, Arnauld de Pompone, sans compter toutes les dames Arnauld qui étoient Religieuses à Port-Royal.

(*b*) Quoique la famille de M. Arnauld composât la plus grande partie de la Société de Port Royal, il y avoit plusieurs autres habiles gens qui en étoient ou passoient pour en être. Tels étoient M. le Maître, ses freres, Messieurs de Sacy, de Saint Elme, de Valmont, de Saint Glain, de Sainte Marte, Nicole, le Nain, Saint Giles, &c.

Hæc mea ſunt : inquam : vin te mihi credere, frater?
Ne dubites mihi te totum committere, votis
Inſervire meis, & mox caput infula cinget ;
Quin etiam, ſi fidus eris, fortaſſe rubeſces. (*a*)
Verùm audi : cedent iſtinc tibi nomen, honores,
Currus, opes, epulæ, palatia, purpura, byſſus ;
Cætera permittes nobis, Fratercule. Clerum
Ipſe regam, ex nutu leges figam atque refigam ;
Ipſe fidem moreſque dabo, tu ſedulus auram
Excipies, perageſque vigil decreta miniſter.
Ecquid ais, Frater ?.....
Tuus, ô Pater alme, quid optes
Explorare labor, mihi juſſa capeſſere fas eſt :
Experiare licet. Totum tibi tradere fixum eſt
Hunc hominem : ſi bella moves, me milite, vinces ;
Ne dubita : fidis votum eſt occumbere in armis.
Si grege de noſtro fuerit quem ſenſeris hoſtem,
Heu quibus hunc agitabo modis ! Si Præſulis unquam
Culmen adeptus ero, veſtro de munere, vincam
Speſque tuas & vota, Pater reverende...
Beaſti :
Noſter eris ; qui ſis, novi ; ſed pignore certo
Promiſſis facienda fides....
Ediſſere, quid vis.
Exſequar ex votis : in cælum, juſſeris, ibo.

PHILOTANUS.

Queſneliana lues totum jam polluit orbem,
Nempè ſed aſtutâ tegitur ſub fronte venenum.
Has venare feras : centum ſi ceperis, iſtâ
Lege places. Davidi Saül ſic dixerat olim :
Se prius Allophylis (*b*) reſeces præputia centum,
Et referas, en Michol erit merces tua ; pectus
Concute, ſi quid amas. Servos ſic ſector hiantes.
Haud ſecùs ac juſſi faciunt, nec ſegniùs inſtant

(*a*) Purpurâ Romanâ.
(*b*) Philiſteis.

Quippè

Et vais ſemant par-tout dans l'univers
Que le Queſnel eſt un livre pervers ;
Que chaque mot contient une héréſie ;
Que de Luther la doctrine choiſie
S'y trouve encloſe, & celle de (*a*) Baïus ;
Qu'autant vaudroit lire Janſénius ;
Que ſous un air de piété profonde,
Il déſeſpere & damne tout le monde ;
Que, ſelon lui, l'homme néceſſité
Vit en eſclave & n'a rien mérité
En bien faiſant ; que notre libre-arbitre,
Ce don du Ciel, n'eſt au plus qu'un vain titre
Pour le plus juſte & le plus criminel ;
Qu'il fait par-tout du crime originel
Un éléphant, une hydre à mille têtes ;
Qu'il parle mal du Dimanche & des Fêtes ;
Qu'à notre mort la Grace ne viendra,
Quoiqu'appellée : enfin *& cætera.*
Tant répétai, qu'à force de le dire,
Beaucoup de gens qui ne ſçavoient pas lire,
Crurent Queſnel un hérétique, un fou,
Qui méritoit courir le (*b*) loup-garou ;
Un impoſteur, un âne, un hypocrite :
Puis à Paris, ſous l'habit de Jéſuite,
Je confeſſois ; & les plus gros péchés
Paſſoient d'abord, hormis d'être entichés
Du *Queſnelliſme* ; auquel cas pénitence
Pendant ſix mois ſe donnoit d'importance :

(*a*) Il étoit Docteur de Louvain ; c'eſt, pour ainſi dire, le prédéceſſeur de l'Evêque Janſénius. Les Papes Pie V. & Grégoire XIII. condamnerent la doctrine de Baïus.

(*b*) La plupart des fideles de l'Egliſe Romaine croient que le Carême, les veilles de bonnes Fêtes, mais ſur-tout durant l'Avent, ceux qui ſont excommuniés prennent la nuit la figure d'un loup-garou monſtrueux, & viennent dans les carrefours pouſſer de grands hurlements ; je n'en ai jamais vu, mais je puis bien aſſurer que j'en ai entendu, & que leurs cris affreux me réveilloient en ſurſaut, & me cauſoient une épouvante qui

Quippè operi, quàm turba canum, si forte ferinus
Sulcat odor nares. Aliis mox artibus usi,
Carcere & exilio, mulctâ sævimus & omni,
Heu! frustrà: Quesnelle, viges, ceu turbo, procaces
Quem pueri in triviis, repetitis ictibus, urgent,
Dant animos plagæ: aut ilex quam dura bipennis
Exspoliat quoties, toties cum fænore vitam
Accipit & ramos. Ter denis ampliùs annis
Jam viget ista lues, viresque acquirit eundo.
Redditur heu! quoties luci liber igne piandus!
Haud perit, & naso intereà suspendor adunco.
Tum furere, atque novos meditari in pectore motus,
Scilicet irasci pigeat, nisi pæna sequatur.
Lubrica res animum torquet: si desino, plebs me
Sibilet? Ecquid agam, non sat succurrit. Ego, inquam,
Desino? Per Superos, non sic ridebor inultus.
Hoc superest sævire mihi; si corruit, artem
Devoveo, causamque lubens, hominemque relinque.
Ergò iter aggressus, cæptis ingentibus ardens,
Per mare, per terras, Petri me ad limina Romam
Confero, meque illîc ditem speciosa recepit,
Aurea nimirùm quam dicunt porta; salutis
Hæc via succurrit, si Clemens nostra secundet
Vota bonus, nosque optato diplomate donet.
Hoc ago, verborum vi multâ instructus & auro,
Quæ via vix fallit, cunctorum nomine Patrum
Purpureos Proceres, Romani lumina Cleri,
Sedulus inviso, moveo: quâ quisque labascit,
Hâc premo, Philotanum ut metuant; id curo; vendi
Ordinis Actorem egregium, proque omnibus unum,
Si faveas, si vota juves, sperare quod optes
Te volo nec gratis, inquam, fecisse dolebis.
His ita compositis, summi deducor ad arcem
Pontificis: metui, fateor, tanta insidet ori
Majestas, sacrosque pedes tremebundus & ardens
Osculor, & Christi legatum, ut numen, adoro.
Hic promenda fuit dicendi copia, si quid

Si falloit-il remettre entre mes mains
Ledit Auteur, & l'on étoit des Saints;
Après cela l'ame désabusée
Montoit au Ciel droit comme une fusée,
Insinuant que le Pere Eternel
Pardonnoit tout, hormis d'aimer *Quesnel*.
Pour les Sçavants j'avois des artifices
Beaucoup meilleurs. De tous les bénéfices
J'étois en Cour le seul dispensateur.
Ah! Voyez donc comme aucun sectateur
De l'Oratoire approchoit de la liste!
S'il s'y fourroit: Sire, il est Janséniste;
C'en étoit fait, crac... mon Docteur rayé
D'un *je n'ai pu* s'en retournoit payé.
Aussi quelqu'un désiroit-il la mître
Ou l'évêché? d'abord sur ce chapitre
Je le mettois, l'interrogeant à fond:
S'il chanceloit, ou qu'il fît un faux-bond
En répondant à toutes mes demandes,
De son vivant n'entroit dans nos légendes.
Mais sous ma main quand tomboit un butor,
Je le grimpois au sommet du tabor;
Et lui montrant ma puissance & ma gloire,
Je lui disois: Abbé, veux-tu me croire?
Je te ferai bientôt un grand Prélat,
Voire, irois-tu jusqu'au Cardinalat,
Si j'étois sûr que ta reconnoissance
Te tînt toujours dans une obéissance
Aveugle & prompte à mes ordres sacrés.
Or, je voudrois sur Prêtres & Curés
L'empire avoir, & dans ton diocèse
Etre le maître; & suivant cette these,
Tu ne seras que mon simple Commis,
Bien jouissant des revenus promis,
Roulant en Prince; au surplus n'ayant cure

me faisoit trembler jusqu'au fond de l'ame. Les prétendus esprits forts disent que ce ne sont que des chiens perdus, ou qui ne peuvent entrer dans leurs maisons.

Eloquio possim. Veniam primùm oro : benignè
Audio ; tum jussus, quæ res est, dicere, tandem
Incipio. Ter sancte Parens, quem Terra veretur,
Cœlum amat, ecce, nefas ! vitiis infame volumen
Franciadum cœco jampridem corda veneno
Inficit, & veri recto de tramite flexit,
Impia Quesnelli proles, virusque nefandum,
Quod nisi comprimitur, stricto diplomate, pessum
Cuncta dabit, morumque lues fideique flagellum.
Si maneat, non tota manet, Pater alme, potestas
Hæc tua, quâ possis terras cœlumque ciere.
Nos tua gens, tibi tot nodis adstricta, periclum
Horruimus, cupidique animis avertere pestem,
Anteà quàm vestras rumor percelleret aures,
Omnia nequicquam moliti, hîc denique sacros
Sistimus ante pedes : summo medicamine, summum
Siste malum ; nocet esse pium ; immedicabile vulnus
Ense recidendum, ne pars sincera trahatur.
Scilicet haud uno perimit tua dogmate jura
Quæ potiora putes, Sedique innata beatæ :
Gallica libertas, tot jam celebrata libellis,
Vires nacta novas, tali sub vindice, nervos
En tibi succidit ; nec enim jam impunè Monarchas
Ad libitum posses solio spoliare paterno,
Obsequii nodis populos exsolvere. Dices :
Hoc veto ; si facitis, Christi de corpore, judex
Vos reseco : dicent, istud te posse negamus ;
Dumque nigros facies, nostrum nos fecerit albos
Officium, præstatque fides terroribus istis ;
Atque ita, quod torques, in ventos fulmen abibit.
Limitibus quondam nullis arctata potestas,
Seu bona curares divina humanave, montes
Clauditur hos inter, falso si creditur ori ;
Quin etiam vulgi manibus cùm sacra teratur
Pagina, nunc & quisque legat quodcumque saluti
Sit satis, hoc auctore, quid est quod plurima Romam
Turba meet, quis te jam demùm judice certet ?
Hic habeo quod Roma dabit, quod Papa loquatur ;

Que des honneurs dus à la prélature ;
Car pour les mœurs, la morale & la foi,
Dans ton troupeau je veux donner la loi.
Çà donc, Abbé, ſerez-vous un bon frere ?
Oui, ſur mon Dieu, mon très-Révérend Pere,
Répondoit-il ; vous pouvez bien compter
Que je ſuis prêt à tout exécuter,
Pour courre ſus, & ſuivre à toute outrance
Les ennemis de votre Révérence.
Oh ! les pendards ! qu'ils auront de revers !
Dans mon Clergé, non plus que des chiens verds,
N'en ſouffrirai, ſi tant eſt qu'il vous plaiſe
Me faire Evêque, & me mettre à mon aiſe....
Tu parles d'or ; mais pour montrer comment
Tu t'y prendras pour tenir ton ſerment,
Cours à la chaſſe, avant que Pâques vienne,
De ces *Queſnels* rapporte-moi centaine,
Tous confiſqués. Tel Saül autrefois
Dit à David : Michol eſt à ton choix ;
Mais ne l'auras qu'avant tu ne t'apprêtes
A m'apporter de Philiſtins cent têtes ;
Tu vois le prix, conſulte ton amour.
Ainſi parlois-je aux aboyans de Cour....
J'approuvai fort ſon gentil épiſode :
Courage, dis-je, achevons, Philopode...
Je pourſuis donc ; c'eſt par de tels appas
Que je gagnai les trois quarts des Prélats,
N'ignorant point que l'intérêt les guide,
D'autant plus que, pour les tenir en bride,
Leur promettois bénéfice meilleur
A l'avenir, s'ils montroient de l'ardeur
A m'extirper juſqu'à la moindre trace,
Tant de *Queſnel*, que de toute ſa race,
Et s'ils m'aidoient à ſortir d'embarras.
Ils y tâchoient, & n'étoient point ingrats,
Les bonnes gens ; mais malgré leurs menées,
Et de cachet les lettres déchaînées,
Exils, priſons, barbares traitemens,

Hîc loquitur Christus : jam gratis ire molestum est
Tam procul à laribus, sic fert sententia Vulgi.
Ecquid ais, venerande Pater ? Tunc ista videbis
Atque impunè feres ? merito jam fulmine sontem,
Jam decuit perisse : minùs peccaverat ingens
Præsul, & is nuper sensit quid plectere possis.
Heu ! video, doleoque nimis, Sanctissimus insit.
Quid faciam verò ? Telum si torserit, auras
Verberet ista manus, frustràque irascar inani
Supplicio ; meliùs sontes non plectere duco.

PHILOTANUS.

Parce, Pater, dubites : nobis hæc alea cedet,
Sat scio ; namque tuus Lodoix, quo dignior alter
Aut regere imperio populos, aut socra tueri
Dogmata, nec visus ; nec credam posse videri :
Ille, inquam, fidei studio & pietatis avitæ,
Infandæque rei non parvâ percitus irâ,
Longiùs ire nefas & diram serpere pestem
Haud sinet ; id fixum est animo, meque inter & illum
Convenit, ut vestrum, studiis communibus, hostem,
Quò se cumque ferat, cruciatu & morte sequamur :
Si modò, quod petimus, celebri diplomate causam
Juveris, & verò sperem sic confore.

PONTIFEX.

Laudo
Hos animos studiumque viri : sed scriberet, inquit.

PHILOTANUS.

Atque herclè faciet, nec te spes ista fefellit,
Missaque mox dubiam recreabit epistola mentem.
Indè quibus votis vestra hæc decreta requirat,
Cernere erit, quàm læta animis oracula Petri
Galli suscipient, vestri, ter Sancte, clientes.

Renouvellés pendant plus de trente ans ;
Malgré d'enfer les plus noires manœuvres,
Quesnel brillant au milieu de ses œuvres,
Se soutenoit : quatorze éditions
Furent le fruit des persécutions.
Ventre-saint-gris, le désespoir, la rage
Me possédoient. Que faire davantage !
Je suis à bout. Oh ! oh ! de par saint Marc,
Je vois encore une corde à mon arc,
Dis-je à moi-même, après quoi j'abandonne
A son destin le livre & la personne.
Partons donc vîte, & passons promptement
Delà les monts ; peut-être que Clément
Sera bon Prince, & de son escarcelle
Pourrons tirer quelque Bulle nouvelle.
J'arrive à Rome, & chez les Cardinaux
Seme en entrant quantité de jauneaux,
Persuadé que la plus belle entrée
Se fait toujours par la porte dorée ;
Et sûr d'ailleurs de n'être point exclus
En leur disant : *je suis Philotanus*
Pour vous servir. En effet, dans ma manche
J'en mis plusieurs à charge de revanche.
Par ces patrons au Pape présenté
Comme l'Agent de la Société,
Au pied du trône, honorable séance
Me fut donnée ; & de mon éloquence
Développant les plus subtils ressorts,
Pour bien parler je fis tous mes efforts.
Silence fait, ainsi donc commençai-je :
Archi-Saint-Pere, un Livre sacrilege,
Depuis trente ans en France répandu,
Mériteroit d'être enfin confondu
Par une Bulle, & notre Compagnie
Est pour jamais à Rome trop unie,
Pour endurer plus long-tems un Auteur
Qui de vos droits est le perturbateur.
Des libertés dont l'abusif usage

PONTIFEX.

Nempe ità ?

PHILOTANUS.

Ne dubites, inquam, ſic conſtat, & audi
Hoc etiam : eſt aliquid nobis exindè cavendum
Quod noceat nulli, imprimis quod res juvet & nos.

PONTIFEX.

Diſcere nil renuo ; quæ veſtra hæc cautio, narra.

PHILOTANUS.

Nempè ſuo Lodoïx decedit jure, tribunal
Dum priùs hoc veſtrum, neglectis legibus, ambit,
Franciadum, primùm ut dicant, tu deinde loquaris.
Jacturam hanc aliquo compenſes munere, dignum eſt.

PONTIFEX.

Ecquid ideſt ?

PHILOTANUS.

Clauſo damnes ut lumine, quidquid
Offerimus, nobis jam longo examine viſum.
Nimirùm hoc pacto, quàm non malè, tam citò cauſam
Finieris, noſque & gentem cum Rege beâris.
Scilicet intritum eſt, totum tibi reſtat edendum.
Ecce vides centum fœtam cervicibus hydram
In manibus, reſeca tantùm ; nihil inde pericli eſt.
Atque ea tot ſunt hæc, non dicam dogmata, verùm
Stercora Queſnelli ; tetrum neſcimus odorem
Ferre diù ; hinc aufer, meritis & condè tenebris,
Haud veniâ dignum : nec erit quod demere poſſis
Unum apicem, non unum illinc delebis iota.

N'a d'autre but que le libertinage ,
Vont par *Quesnel* ôter de votre main
Le grand pouvoir du Pontife Romain.
En vain direz : je vous excommunie ;
Insolemment il répondra : je nie
Votre anathême , attendu mon devoir
Qui me fait blanc quand vous me faites noir.
Ce fol Auteur en termes explicites ,
Du Vatican veut régler les limites ,
Et volontiers coigneroit sur vos doigts ,
Quand vous touchez au temporel des Rois.
Le menu peuple en lisant l'Ecriture ,
Voudra régler sa foi sur sa lecture ;
Puis il dira : nous n'avons pas besoin
D'aller chercher l'Evangile si loin ,
Nous le sçavons sans recourir au Pape.
Aller à Rome ! Hé ! si , c'est une attrape ,
Il nous suffit , pour ariver à Dieu ,
De pratiquer ce que dit saint Matthieu !
A ce discours , que dites-vous , Saint Pere ?
Ne doit-il pas armer votre colere ,
Et vous forcer , pour une bonne fois ,
A fulminer & soutenir vos droits ?
Je le sens bien , repliqua Clément onze
En larmoyant , & n'ai le cœur de bronze
Lorsque je vois régner de tels abus.
Mais faut souffrir , Pere Philotanus ;
C'est hasarder que de faire une Bulle ;
Et je crains bien qu'en France , sans scrupule ,
Mon nom flétri , mes sentimens bernés ,
On la renvoie avec un pied de nez....
Ne craignez rien , j'ai parole absolue
Du grand LOUIS ; l'affaire est résolue
Entre nous deux. Je dispose à mon gré
De son esprit , par le moyen sacré
Du Tribunal où , quand je le confesse ,
J'en obtiens tout , pour peu que je le presse.
Si vous doutez de ma sincérité ,

At, ne vera negem pueriles, pleraque, nugas
Esse putes, quæ se rixis solemnibus olim
Nobilitant, nec jam concordi pace quiescunt
Hæc series impunè quidem, sed pleraque forsan
Injicent animo scrupulos; nam gratia Christi,
Nam divinus amor, veterum nam regula morum,
Sunt ea quæ facili non sic confoderis ictu.
Nec mora quin rigidi clament, & perdita dicant
Omnia censores; aures occlude; facessant.
Ecquid enim miser ille libro celebravit aperto
Dogmata, vix etiam patribus toleranda severis?
Anne putas? » Probitatis opus, nisi semine veræ
» Exoritur fidei, peccatum est, inque reatum
» Vertitur, & sterilis cumulat sibi gloria pænam.
» Omnipotens hominem cùm Christi gratia salvat,
» Ipsa suum consummat opus: Deus indit amorem
» Quo redametur amans, & amor, quem conferit, ipse est.
» Novit homo labi, lapsu consurgere nescit.
» Res tibi nulla fidem & meritum, nisi gratia, donat.
« Illa voluntatis genitrix, operumque creatrix
» Gratia sola potest; & quidquid non fit ab illâ,
» Non benè fit. Quem non recto hæc via limite ducit,
» Quantò plus graditur, tantò longinquiùs errat.
» Haud dubiè impletur quidquid vult summa voluntas.
» Quem videas vitii lethali compede vinctum,
» Nec cœno infixas satagentem evellere plantas,
» Continuò noli prudens absolvere judex:
» At sine per tempus, vitium quid ponderet, ipse
» Sentiat, & veniam condignis fletibus oret. »
Cætera prætereo quæ longum est dicere: fulmen
Arripe, quid dubites? quòd si quæ dogmata censes
Digna perire minus, pereant tamen; indè patebit
Quid valeas unus. Quæ nempè potentia major,
Quàm si homines cogas pro veris credere, quæ tot

Je me fais fort qu'à votre Sainteté
Il écrira lettre formelle & vive,
Pour vous prier que cette Bulle arrive,
Et vous jurer qu'à ſon premier aſpect
Elle ſera reçue avec reſpect....
En ce cas-là, dit-il, c'eſt autre choſe...
Mais, très-Saint Pere, une petite clauſe
Doit, s'il vous plaît, entrer dans le marché:
Par mon avis le Roi s'eſt relâché,
Abandonnant ſon plus beau privilege:
De ſon côté faut-il que le Saint Siege
Soit complaiſant, & qu'il condamne auſſi,
Les yeux fermés, ce qu'en ce Livre-ci
Nous jugeons être à nos deſſeins contraire,
Tout ce qui peut, en un mot, nous déplaire,
Nous contredire, & paroître appointé
Aux ſentimens de la Société.
Sans quoi, néant; & vos prérogatives
Vont déſormais paſſer pour abuſives.
Conſultez-vous; tenez, voilà l'extrait
Qu'en conſcience & pour le mieux j'ai fait.
Sur le grand nombre il ne faut vous débattre,
Car d'un ſeul mot je n'en ſçaurois rabattre.
Dans le détail des Propoſitions,
Peu trouverez de grandes queſtions;
Pour la plupart ce ſont des babioles,
Qui font la noiſe entre les deux écoles;
Des jeux de mots, des puérilités,
Dont les partis au fond ſont entêtés.
L'amour de Dieu, la grace & la morale
Vous cauſeront peut-être du ſcandale;
Vous aurez peur de les traiter ſi mal,
Mais tenez bon: pourquoi cet animal.
Avance-t-il dans ſon damnable livre:
» Qui n'aime Dieu n'eſt pas digne de vivre;
» L'homme ſans grace eſt erreur & péché:
» Quand un pécheur, à ſon crime attaché,
» Vient à confeſſe, il ne faut pas l'abſoudre.

Pontifices olim, Romanæ lumina Sedis,
Non ausi proferre palam? Laudaberis, inquam,
Si liquidò ostendas, facto diplomate, Patres
Et Latios, Græcosque meras finxisse chimeras,
Vel dixisse nihil quod non evertere possis
Ut lubet. Egregium sanè est damnare nocentem
Quem non audieris, ficto pro crimine; laudum,
Non secùs ac meriti verè seges hæcce perennis.
Finieram.

PONTIFEX.

Exores, inquit, Reverende, quod oras,
Si, confidis uti de Regno & Principe, tota
Sic Europa foret, quod tu promittere nolis.

PHILOTANUS.

Ne metuas, metuende Pater: tibi solis ab ortu
Solis ad occasum voto parebitur uno.
Italiæ Procerum nosti quàm prona voluntas!
Omnibus obsequiis, aliàs non promptior in te est;
Quin etiam clausisque oculis, genibusque minores,
Accipiant de te, si jusseris, Alcoranum.
Si cujus damnanda fides, damnetur ad orcum,
Aut eat ad remos; in promptu est pœna, quiescent.
Non ita Germanos vinces; gens libera frænis,
Nec tua, nec pœnis premitur, nec legibus istis.
Id modò si caveas, ne quid diploma loquatur,
Quo bibat illa minùs, quæ dixeris omnia, dicet,
Et faciet quæcumque voles; & aperta jocando,
Se Bullæ persæpè tuæ bibisse salutem,
Iisdem animis, iisdemque scyphis ad mœnia scribet
Vestra, palàm vestro qui munere fungitur illîc,
Quem neque pœniteat Baccho induisisse benigno
Sæpius, & largos calices hausisse capaci
Gutture. Nil ergo hîc metuas; nec te magis angat
Gens Hispana, cui, sua si Inquisitio constet
Inconcussa, tuum quodvis diploma placebit;

Sur ces erreurs préparez votre foudre.
Point de foibleſſe : & même par haſard
Quand la morale & le dogme ayant part
A cette Bulle, y ſeroient en ſouffrance,
Vous montrerez par-là plus de puiſſance.
Vive, Saint Pere, un coup d'autorité,
Pour ſubjuguer toute la Chrétienté !
Qu'un Pape eſt grand ! qui peut forcer à croire
Ce que jamais (*a*) Léon, Paſchal, Grégoire,
Ni ces fameux que l'on reſpecte tant,
N'auroient oſé ſoutenir un inſtant !
Oh ! qu'il eſt beau de montrer que les Peres
Grecs & Latins n'ont dit que des chimeres ;
De faire voir qu'ils n'ont rien avancé
Qui par un Bref ne puiſſe être effacé !
La primauté peut-elle mieux s'étendre
Qu'en condamnant un Auteur ſans l'entendre ;
Qu'en déclarant qu'il eſt de Dieu maudit
Sur ce qu'il n'a jamais penſé ni dit ?
Je me rendrois, dit-il, à ta loquence,
Si de l'Europe, ainſi que de la France,
Tu m'aſſurois ; mais des autres états,
Comme du Roi, le maître tu n'es pas....
Vous moquez-vous, répartis-je au Pontife ?
Depuis Paris juſques vere le Calife,
Point ne verrez d'indociles humains
N'accepter pas la Bulle à baiſe-mains.
Pour le prouver, dans toute l'Italie
Il n'eſt Prélat qui ſous vos loix ne plie,
Sont vos valets, vos coureurs, & de vous
Ils recevroient l'Alcoran à genoux.
S'il s'y trouvoit des Docteurs réfractaires,
Les enverriez ramer ſur vos galeres.
Voyons ailleurs, je puis des Allemands
Répondre encor, ainſi que des Flamands ;
Le tout, pourvu que votre Conſiſtoire

(*a*) Ce ſont trois grands Papes.

Quin & Bulla ſuis etiam munita ſigillis,
Manſerit ad ſeros, quanquam non lecta, nepotes.
Præterea in ſtudiis noſter quid polleat Ordo,
Præcipuèque illic, notum ſatis. Undique primùm
Omnia Clementem celebrabunt pulpita magnum.
Inque ſcholis, Muſarum inter certamina, fortes
Diſcipuli veſtræ, clamoſo Marte, Cathedræ
Jura tuebuntur; veſtrum diploma tenentes
Haud dubiè à ſuperis non iſtinc eſſe profectum.
At Mendicantes, vulgò ſic dicta, cucullis
Inſignita cohors, Romæ numeroſa ſupellex,
Quos ſua paupertas, pietas & vota tuentur,
Partibus accedent ſummo certamine veſtris,
Atque opus aggreſſi, buccis crepitantibus, aures
Omnes implebunt veſtris virtutibus: iſtinc
Ergò quidquid erit, tot Chriſti oracula dicent,
Judiciumque Dei, quod nemo infringere poſſit;
Dixit Roma, Deus dixit; pius orbis adoret
Et ſileat, lis omnis abit, finitaque cauſa eſt.
Ne mirere, negant falli te poſſe, nec ullum
Exhorrent tàm grande nefas, quàm dicere contrà.
Ante canis lunam arripiet ſibi mordicus, illis
Judicibus, quàm, Papa, queas diſcedere vero.
Qui ſecùs, aut neſcire Deum, aut nil credere certant...
Nec numerus, Vigili, te, (dùm tria puncta recidis;)
Nec vis facta tibi, Liberi, te judice, quondam
Cum fidei damnata ſalus atque anchora flevit.
Ambiguus nec te ſenſus decepit honori,
Vindicibus totidem, quot veſtra hæc jura tuentur.
Omnibus his, factâque fide, pulſoque timore,
Pontificem teneo, fixum eſt, decernitur, & jam
Additur incubi fulmen, jam vera medullis
Gaudia ſe fundunt imis; tàm plena bonorum
Copia, ſic animum diverſis motibus urget.
Obſtupui primùm tandem mihi redditus: ô te
Jam teneo, Queſnelle, feram nunc cœpimus, adſunt
Vincula, nec manibus poſſet te ſolvere noſtris
Ipſe Deus! Tandem, ô demens, cantaberis orbi,

N'y mette rien qui défende de boire :
En même pot ils boiront la ſanté
Du beau Décret de votre Sainteté ;
Et puis à Rome écriront pour réponſe,
Qu'ils ont ſouvent enivré votre Nonce.
  Ne touchant point à l'Inquiſition,
Les Eſpagnols avec dévotion
Prendront la Bulle ; & même ſans la lire,
Obligeront leurs ſujets d'y ſouſcrire.
D'ailleurs, ſçavez que la Société
En Eſpagne a mainte Univerſité.
Theſe à (*a*) Coimbre on ſoutiendra ſur l'heure
Où je mettrai qu'une main ſupérieure,
Non pas du Pape, mais du Dieu Sabaoth,
A cette Bulle écrite mot à mot.
Les mendians, qui certes ſont tous vôtres,
Crieront par-tout que le Chef des Apôtres
Ayant parlé, c'eſt un dogme divin.
Qu'adorer faut, ou bien être Calvin ;
Que le péché le plus irrémiſſible,
C'eſt de penſer que vous êtes faillible,
Qu'un chien pourroit plutôt l'une attraper
Avec les dents, qu'un Pape ſe tromper ;
Et qu'en un mot, il n'eſt qu'un pur Athée
Par qui la Loi pût être conteſtée,
Ou qui prêchât que (*b*) Libere offuſqué
Par le grand nombre, & (*c*) Vigile ont manqué.

(*a*) Ville d'Eſpagne & Univerſité où les Jéſuites dominent. Ces RR. PP. ont ſoutenu que la Bulle *Unigenitus* devoit être regardée comme une regle de Foi.

(*b*) Il étoit Evêque de Rome, dans le tems que Conſtance gouvernoit l'empire Romain. Cet Empereur qui favoriſoit l'Arianiſme, perſécutoit violemment ceux qui ſoutenoient la conſubſtantialité du Fils. Il envoya Libere en exil, dont ce Pape ne revint qu'après avoir ſigné une formule de foi conforme aux ſentimens Ariens.

(*a*) Il étoit Pape du temps de l'Empereur Juſtinien. Son adhéſion au cinquieme Concile lui fit des ennemis en Occident,

Ludibrium pueris & vulgi fabula factus:
Publica ſolemni tactum te fulmine ſparget
Undique vox; te nulla dies, te nulla tacebunt
Sæcula, te ſeri horrebunt fugientque nepotes.
Quid moror his? Calamum arripio, librum explico, centum
Articulos, unumque ſuper, decerpo, malignus
Interpres dubiis involvo ſenſibus, ut me
Nemo queat meliùs ſincerum invertere textum.
Hos ſuper, horrificis contorquet fulmina Clemens
Vocibus, atque notat ter deno ſtygmate falſo,
Nempè ait hæreticos, infames.... Cautus omitto
Cætera, quæ pharetrâ largus deprompſit apertâ,
Jacula miſſa quidem validè, verum ordine nullo,
Ut penitùs neſcire queas quo quiſque petatur.
Nec ſatis hoc, ceſſare vetat res lubrica. Summo
Pontifici grates refero fidiſque patronis;
Urbeque digreſſus, noſtros & caſtra reviſo.
Tutiùs ut fallam, barbam promitto, cucullum
Induo, nudo pedes, dextram ſuſtento bacillo,
Et Capucinus eo, è noſtris curſoribus unus,
Timotheique patris ficto me nomine ſigno.
Lutetiam ut venio, non unam dico ſalutem
Patribus, & jubeo multum gaudere frequentes:
Denique, perſonam abjicio, vultuſque reverſus
Ad proprios, alacri curſu Verſalia tendo.
Quod fauſtum felixque tibi populoque fideli,
Maxime Rex, inquam, votis Diploma petitum
Innumeris, aliquando tenes: en utere. Sic tu,
Sic ego, ſic meruêre Patres: quodcumque ſit illud,
Jam Queſnellus habet, nimirùm ut fractus & exſpes
Exulet, & tineas libro jam paſcat inertes.
Tota mali labes charris involvitur ipſis,
Et premitur: cuncti cœleſte hoc munus adorent.
Unum te moneo, ne quis fortaſſè beatum
Interturbet opus, nonnullos eſſe refertos
Inſidiis, omni qui re molimine tentent.
Ante alios, quem tu ſummo dignaris honore,
Purpureus

Tant clabaudai, tant traitai de frivole
La peur qu'avoit, qu'enfin ſur ma parole
Clément gagné me promit ſon Décret.
Je ne me vis jamais ſi guilleret
Que j'étois lors, & je ſentis mon ame
Se dilater comme un amant qui pâme.
Oh ! pour le coup, déteſtable *Queſnel*,
Nous te tenons, par un Bref ſolemnel
Inceſſamment on va te lire au prône ;
Tu n'en auras que tout le long de l'aune.
Plume à la main, en brave Conſulteur,
Sans perdre tems, je tire de l'Auteur
Cent un endroits, qu'habilement je tronque ;
Si qu'en cent ans je le donne à quiconque
Peut mieux que moi contraindre & biſtourner
Les mauvais ſens que je ſçus leur donner.
A l'expoſé Clément qui ſe confie,
Le met en Bulle, & puis le qualifie
De (*a*) trente noms raſſemblés en un tas,
Parmi leſquels le faux ne manque pas,
Le ſcandaleux, encor moins l'hérétique :

& l'on diſoit qu'il avoit prévariqué & contredit la définition du Concile de Calcédoine.

(*a*) Les qualifications dont parle ici *Philotanus*, ſont contenues dans les paroles ſuivantes, qui ſe trouvent dans la Bulle *Unigenitus*, après l'expoſition des 101 Propoſitions. *Nous* DE'CLARONS *par la préſente Conſtitution, qui doit avoir ſon effet à perpétuité, que nous condamnons & réprouvons toutes & chacune des propoſitions ci-deſſus rapportées, comme étant reſpectivement fauſſes, captieuſes, mal ſonnantes, capables de bleſſer les oreilles pieuſes ; ſcandaleuſes, pernicieuſes, téméraires, injurieuſes à l'Egliſe & à ſes uſages, outrageantes ; non-ſeulement par elles, mais par les Puiſſances ſéculieres ; ſéditieuſes, impies, blaſphématoires, ſuſpectes d'héréſie, ſentant l'héréſie, favorables aux Hérétiques, aux héréſies & aux ſchiſmes ; erronées, approchantes de l'héréſie & ſouvent condamnées ; enfin, comme hérétiques, & comme renouvellant diverſes héréſies, principalement celles qui ſont contenues dans les fameuſes Propoſitions de Janſénius, priſes dans le ſens auquel elles ont été condamnées.*

Purpureus Præſul, Pariſini Rector ovilis,
Mox aderit, tacitumque premens ſub corde dolorem,
Ore Deum referens, factis pro tempore verbis,
Te petet, immotoque ſuo propè cardine, vincet.
Scilicet & formam ſacri diplomatis & rem
Arguet, id vitio factum, & ſine lege queretur;
Quæret & in ſcirpo nodum; vix forſitan ipſi
Pontifici parcet, Petro vix parcet & ipſi.
Is procul hinc eſto, ſi te ſanctiſſimus urget
Religionis amor; nec verò doctus haberi
Debeat, antiquos operâ verſare diurnâ
Nocturnâque Patres ſolùm qui novit, eoſdem
Omnibus obtrudens, cui ſacra eſt pagina ſemper
In manibus, patreſque novos & cætera neſcit
Omnia, quæ noſtros concinnant dogmata mores.
At pius imprimis, dices: pius eſto, quid ad rem?
Et frontis quæ certa fides? Ex ore popellus
Judicat, & corvus qui ſit, vult eſſe columbam;
Nec ſemel ad ſuperos tollit, qui debitus orco eſt.
Scilicet is nugis captus pretiumque, decuſque
Cuique facit: proh! mirum hominem ac pietate notandum!
Nempè, caput parcit ficto ſepire capillo....
Ac ſecus eſt cordi. Non ventri deditus, aiunt....
At dapibus ventrem plus æquo onerare noceret.
Non veneri.... Fortaſſe nequit. Largitur.... Abundat.
Ritè domum ſervoſque regit.... Sanctiſſimus ergò eſt?
Quà benè conſequitur! Sanctum, Rex, eſſe putâris,
Purpureos inter proceres, qui pronus adorat
Pontificis decreta ſui, nec legibus iſtis
Sanctius eſſe putat quidquam. Procul inde, ſeverus
Indagator, eas; ſileas & juſſa capeſſas.
Sic opus, hæc ſacris adſit reverentia Bullis.
Ergò nefas iſtîc incudi reddere quidquid
Indè venit, litemque novo refricare diremptam
Judicio. Petrus ſancivit, Roma locuta eſt,
Hoc ſatis. An ne putas, quod recta beatulus iſte
Re ſuper hâc ſentire queat, qui ritè peremptum,

Bref, il versa tout ce qu'en sa boutique
Il put trouver de malédictions
Sur le Quesnel & ses Réflexions.
C'en est donc fait, & la Bulle est en forme :
Ne croyez pas qu'ensuite je m'endorme ;
Car ayant dit humblement grand-merci
Au bon Saint Pere, à mes Patrons aussi,
Dispos & gai, l'*Unigenit* en poche,
De vers Paris à grands pas je m'approche.
De nos coureurs je prends le casaquin,
Barbe, pieds nuds, en un mot Capucin ;
Et me guindant en légere caleche,
Je me nommai (*a*) Timothée de la Fleche.
Au (*b*) Révérend vins faire pied de veau,
Puis sur le champ me glissant dans sa peau,
J'envenimai jusques à ses entrailles.
Bientôt après arrivant à Versailles,
Grace au Saint Pere, allai-je dire au Roi,
Graces à vous, graces sur-tout à moi,
Voilà la Bulle ; & dans votre Royaume
Bientôt *Quesnel*, plus bas qu'un vil atôme,
Berné sera, méprisé, confondu,
Mis au néant & son livre tondu.
Mais en ceci défiez-vous, grand Prince,
D'un (*c*) Cardinal qui d'un air doux & mince
Viendra bientôt en termes patelins
Vous engeoler de ses discours malins
Contre la forme & le fond de la Bulle,

(*a*) Le Diable prit ce nom sans doute parce que les RR. PP. Jésuites avoient un couvent à la Fleche en Anjou. Ce couvent leur fut donné par Henri IV en l'année 1603, lorsque ce Prince les rétablit an France. Toute la Société avoit été bannie par Arrêt du Parlement, en 1594, en conséquence de l'attentat commis sur ce Roi par Jean Chastel.

(*b*) Le Diable entend par-là le R. P. de la Chaise, Confesseur de Louis XIV.

(*c*) Louis-Antoine de Noailles, Archevêque de Paris, Duc

Et ſibi ſemper opus charum curaverit edi
Jam toties, totique amens laudaverit orbi?
Proh ſcelus! ô miſeram tali ſub judice bullam!
Præterea eſt alius, quo non auſterior uſquam
Ore vir, aſtutam celans ſub pectore vulpem,
Quem potiùs metuas ſacri diplomatis hoſtem.
(*a*) Ille ſcholas inter dudùm verſatus, & illîc
Barbara, *celarent* primis edoctus ab annis,
Pluribus accedet caput horridus argumentis.
Hoc opus in formâ recipi non poſſe probabit.
Namque Rotæ auditor, vindex & acerrimus olim,
Cum Clemente graves, ſummo certamine, lites
Contulit, ut ſperata quidem, nec debita Gallis
Jura tueretur; tùm Clementi inſuper ipſi
Non bene vult, quod non, ipſo tribuente, rubeſcat; (*b*)
Indè mali labes, infeſti & Prælis ira:
Nec feret is Bullam, nec Bullæ deſeret hoſtem,
Queſnellumque ſuis quam bellè proteget armis!
Sunt etiam plures alii, quos ſector acutis
Naribus, & Bullæ non abs re ſuſpicor hoſtes;
E quibus, ut multùm, ſi tres aut quatuor iſtinc
Longiùs amandes, motum ſedaveris omnem.
Scilicet inclament illi, procul indè remoti:
Quid noceant! Latrare queant, mordere nequibunt.

REX.

Vera mones, inquit Lodoix: age, laudo; quod urges
Perfice; quidquid erit quod ſumma potentia præſtet,
Hoc erit omne tuum, nec me ceſſare videbis.
Sic opus incœptum felix abſolvere poſſit
Exitus.

PHILOTANUS.

Ergò novis ſemper ſucceſſibus ardens,

(*a*) Iſaureus d'Hervault, Turonum Archiepiſcopus.
(*b*) Purpurâ Romanâ.

Et tournera le Pape en ridicule.
Traitez-le moi comme un petit mignon,
Plus ignorant qu'un Prêtre d'Avignon :
Ce Prélat ſçait, mais dans ſes Séminaires
Il n'a jamais rien lu que les Saints Peres.
Ce dévot croit ſon eſprit bien paré
D'avoir blanchi ſur le texte ſacré,
Et d'avoir mis dans ſa cervelle en pile
L'amas confus de maint & maint Concile.
Peſte du ſot ! Il eſt bien queſtion
Et de lecture & d'érudition !
Il eſt pieux, me dit-on; les Apôtres
Ne vivoient pas plus ſaintement.... A d'autres :

de Saint Cloud, Pair de France. Toute l'Europe ſçait avec quelle opiniâtreté ce Prélat avoit toujours ſoutenu le Nouveau-Teſtament du *P. Queſnel*, & réſiſté à la Bulle qui le condamne. Ce grand homme, diſoient les gens de ſon parti, debout ſur les ruines de l'Egliſe Gallicane, ſoutenu de ſa foi & des lumieres de ſa conſcience, a fait depuis long-temps admirer ſa conduite également courageuſe & modérée, & ſans doute qu'il la fera toujours admirer. Ceux-mêmes qui le traitoient de ſchiſmatique, étoient obligés d'avouer qu'on ne pouvoit s'oppoſer aux volontés d'un puiſſant Roi, ni à celles du T. S. P. le Pape avec plus de courage & en même-temps avec plus de reſpect. Une conduite ſi raiſonnée leur faiſoit auſſi croire que S. E. ne changeroit jamais, d'autant plus qu'il s'étoit mis à couvert de toutes pourſuites & de toutes ſollicitations, par l'appel qu'il fit en 1717 de la Conſtitution *Unigenitus* au futur Concile : ce qui ſe trouvoit confirmé par l'Inſtruction Paſtorale que ce Cardinal publia en 1719. Mais enfin ſes yeux ſi long-temps éblouis d'une fauſſe lumiere, ont reconnu que ſa fermeté n'avoit ſervi qu'à ſoutenir avec diſtinction le parti oppoſé aux déciſions de la Cour de Rome ; c'eſt-à-dire, une mauvaiſe cauſe. S. E. n'a pas eu honte de déſavouer ſa conduite, & d'accepter enfin la ſainte Bulle *Unigenitus*. Que de grandeur d'ame ! Car il ne faut pas attribuer cette acceptation ni à foibleſſe, ni à inconſtance. Un Cardinal ne varie point dans ce qui regarde la pureté de ſa doctrine. Et d'ailleurs ce ſeroit confirmer ces deux vers qui firent exiler M. de la Noreliere, Docteur de Sorbonne, parce qu'il prétendoit qu'ils peignoient le caractere de ſon Archevêque,

Vir ſimplex, fortaſsè pius, ſed Paſtor ineptus,
Vult, tentat, peragit; plurima, pauca, nihil.

Haud mora, Prælatos nostra inter castra merentes
Edoceo, quo causa loco, quo cardine res est;
Quod volo, quod jubeo, conceptis explico verbis;
Et moneo imprimis, neu castra inimica sequantur,
Pignora dent fidei, ne quid malè suspicer; id si
Præstiterint, de me totum sperare quod optent
Impero, seu sibimet, seu forte nepotibus. Illi
Vota super celeres peragunt mandata ministris
Scribere; præcipites agitant ad regia currus
Mænia; magnificis, si quandò, paratibus aulam
Accelerant, promptos animos & prompta ferentes
Omnia: nec laudare tamen, nec spernere Bullam
Unanimes, plerique velint accersere Româ
Ambiguis lucem, & varios distinguere sensus.
Grande nefas visum: quod si fit, Bulla peribit
Funditùs. Ergò, boni, manifestâ in luce, tenebras
Quæritis, & soli contenditis addere solem!
Id scitum: loquitur populo cum Roma fideli,
Sat loquitur semper; si quid minus illa videtur
Dicere, sic voluit, temerè non excidit illi
Unus apex; si quid lateat: quod cernere nulli
Fas erit, id sciri vetuit; scrutarier illud
Haud licitum est: reticet, servatque in pectore verum.
Obscurum est, inquis, nec quidquam intelligo: nempè
Disce pati, Petrumque modo venerare locutum.
Sic iram simulans, causæ patronus agebam,
Et prudens potui motos componere fluctus.
Illis ante oculos aderat, qui prima tenebat
Hîc loca, quem fixis oculis mirantur, & in quo
Præcipuè cernunt quid docta & maxima præstet
Ambitio; & secum tacitus sic quisque susurrat.
Hiccine tam tenuis, tam nullus homuncio, (*a*) primas
Obtinet, immeritus meritorum præmia tollit,

(*a*) Adumbrat graphicè versus hic Cardinalem *de Bissy* quem vernaculo dicterio vocitabant l'*Eminence Chafouine*.

Il s'agit bien à présent de ses mœurs :
Clément s'en rit, & moi-même ; d'ailleurs,
Le peuple outré, qui jamais n'examine,
D'un seul coup d'œil canonise à la mine,
Et fort souvent à des riens attaché,
Il sanctifie ou damne à bon marché.
C'est un grand saint ; il n'a point de perruque,
Point d'amourette.... il est peut-être Eunuque.
Il a grand soin de régler sa maison :
Donc il est Saint. La plaisante raison !
J'appelle un saint. Sire, en titre d'Office,
Un Cardinal que sçait rendre justice
Aux loix du Pape, & qui sans balancer
Reçoit l'Arrêt qu'il vient de prononcer ;
Jamais ne fut sainteté ni science
Qui valut tant que cette obéissance :
D'ailleurs ce livre aujourd'hui supprimé,
A par son ordre été réimprimé.
La Bulle, hélas ! seroit bien mal lotie
S'il en étoit le juge & la partie.
Il est encore un certain vieux (*a*) sournois,
Grand chicaneur, qui, mieux qu'un Hibernois,
Disputeroit en fine Scholastique ;
Sçavant, barbare & rusé politique.
Lorsque de Rote il étoit Auditeur,
Avec Clément, depuis son bienfaicteur,
Il eut souvent mainte querelle & prise,
Touchant les droits que prétend votre Eglise.
Cet Archevêque au Pape veut du mal
De n'avoir pas été fait Cardinal ;
Et pour venger sa tête & sa doctrine,

(*a*) Isoré d'Hervault ; Archevêque de Tours, mort dans le mois de Juillet, 1716 : cet Archevêque étoit un des plus zelés Anti Constitutionnaires. Lorsqu'il étoit à Rome Auditeur de Rote, le Pape, qui n'étoit pour lors que Cardinal, lui ayant dit un jour que si jamais il étoit Pape, il ne tarderoit guere à détruire les prétendus droits de l'Eglise Gallicane, ce Prélat lui répondit : *Je serai peut-être alors quelque chose dans l'Eglise de France, & vous me trouverez en votre chemin pour la défendre.*

Et dignus ſervire, præit tamen omnibus? Illum
Prælatura quidem dives, ſacra purpura, & omnis
Ornat honos, totidem Lodoïci munera Magni.
Undè virum talem tantùm fortuna beavit?
Sævit & in librum, & Queſnellum ſævit in ipſum;
Indè viro meritum. Quidni me ducat eòdem
Parvia, pro viridique ruber me pileus ornet (*a*)?
Nec mihi tunc deſum: cupidus intentus ineſco
Mille modis; quod cuique placet ſperare jubentur;
Et prodeſſe rei; ſic vos Lodoïcus amabit,
Si cum ſtirpe ſuâ Queſnellum exſcinditis, inquam.
Illi continuò magnis aſſenſibus omnes
Et diploma probant, & eodem fulmine, librum,
Autoremque libri, verbis ſolemnibus, urunt.

GRECURTIUS.

Ecquid ais, mendax? omnes ne dixeris....

PHILOTANUS.

Omnê
Ex numero excipiam paucos, quos ipſe notavi;
Nec Synodus ſenſu meliore imbuta probavit.
His ſuper annus iit mediâ jam parte peractus.

GRECURTIUS.

An nihil intereà, quod ſit te dicere dignum,
Accidit? ut celebrata diu convivia pulchri (*b*)
Præſulis & rubri: noſti quem dico....

PHILOTANUS.

Quid ad rem?

GRECURTIUS.

(*a*) Id eſt, purpuræ, quæ Principum Eccleſiæ Romanæ cingit caput, cedat viridis infula quæ eſt Epiſcopatûs inſigne.

(*b*) Cardinalis de Rohan.

Avec fureur il cabale, il fulmine
Contre la Bulle : & maintenant c'eſt lui
Qui de *Queſnel* eſt le plus ferme appui.
De cette clique il en eſt trois ou quatre
Qu'au premier jour faut envoyer s'ébattre
En leur Province, où chacun dans ſon coin
Pourra, s'il veut, nous aboyer de loin.
Bientôt après je ferai l'aſſemblée
De mes Prélats, où la Bulle d'emblée
Sera reçue, & puis s'écrieront tous :
Pape Clément penſe & croit comme nous.
Par ce moyen cette Bulle acceptée,
In æternum ſera choſe arrêtée,
Un Dogme exprès, un article de foi.
C'eſt bien penſé, me répondit le Roi :
Acheve donc ; ſur mon pouvoir ſuprême
Tu peux compter, & je te mets à même,
Verſer ne faut en un ſi beau chemin....
Non pas ferai ; car dès le lendemain
Lettres j'écris aux Prélats de ma clique,
Où nettement ma volonté j'explique
A ce ſujet ; de leur ſoumiſſion
Demandant acte & bonne caution ;
Que s'ils montroient toute l'exactitude
A m'obéir, ſignes de gratitude
Pleuvroient ſur eux, du moins ſur leurs neveux....
On répondit au-delà de mes vœux.
Donc à Paris, en pompeux équipages,
A cinq laquais, ſans compter les deux pages,
Vinrent bientôt joindre l'Archevêché
Mes Prélats pleins d'un diſcours tout mâché :
D'ambition & d'orgueil le plus ample,
Devant les yeux avoient un bel exemple ;
Car raſſemblés, tout bas penſoit chacun :
Tel que je vois n'a pas le ſens commun ;
Petit (*a*) Chafouin, qui toujours les dents grince,

(*a*) L'Evêque de Meaux, Abbé de Saint Germain-des-Prés, Cardinal de Biſſy.

GRECURTIUS.

Nullane de variis hîc controversia rebus ?

PHILOTANUS.

Imò, etiam fateor, tenuit lis maxima nostros
Pontifices : grandis nimirùm quæstio, num quis
Protinùs absolvi, peccati pondere pressus,
Debeat, anteà quàm peccati pondus acerbum
Senserit, & lacrymis penitùs de corde profectis
Eluerit, fierine secùs prudentia dictet ?
Exciderat.

GRECURTIUS.

Noras, inquam, ter putide mendax,
At voluisti animo factum celare pudendum.

PHILOTANUS.

Quin etiàm, mirum est quanta hinc mihi gloria cessit ?

GRECURTIUS.

Furcifer ! at dices quâ tu ratione modoque
Re super hâc victor, tot mundi lumina talpas
Feceris ?

PHILOTANUS.

Hâc, inquam, præsertim in parte triumpho.
Obsecro, polliceor, moneo, complector, & omnes
In partes agito, donec rem vicero ; vici.
Usque adeò, at frustrà, quidam sat vera monerent.
Et verò Patribus talis dilatio nostris
Grande malum ferret, certamque aliquandò ruinam ;
Quippè illis votum est orbem sibi subdere totum,
Quod nequeant differre, reor, si quandò necesse est.

Et cependant bénéfice de Prince
Eſt pour cet homme, & l'écarlate auſſi :
Par quel moyen a-t-il donc réuſſi ?
C'eſt en montrant averſion extrême
Contre *Queſnel.* (*a*) J'en veux faire de même,
Et mériter d'avoir le chef couvert
D'un chapeau rouge à la place d'un vert.
A leurs deſirs j'attachois la fuſée,
Et leur tenois toujours l'ame embraſée
Par l'amour-propre. Enfin, ce fut alors
Que préſidant aux Evêques en corps,
Après ſix mois paſſés en préambule,
Aveuglément ils reçurent la Bulle
Avec reſpect ; quelques-uns ſeulement,
Sans mon aveu, firent un Mandement
Dont ſe moqua le reſte du Synode......
En cet endroit arrêtons, Philopode ;
Dans ces ſix mois qui ſe ſont écoulés,
Ne vit-on point rixes ni démêlés ?
Ne parla-t-on dans toute la ſéance
Que des repas de la belle (*b*) Eminence ?...
Pardonnez-moi ; la propoſition
Sur le délai de l'abſolution
Fit un grand bruit... Je le ſçavois bien, traître !
Et ne conçois comment tu fus le maître
Sur ce point-là de leur fermer les yeux....
Je fis ſi bien qu'enfin victorieux
Je me rendis. De trop grande importance
L'affaire étoit ; auſſi la remontrance
De nos Docteurs ne fut d'aucun pouvoir,
Non plus que celle au ſujet du devoir,
Sçavez-vous bien que ce délai ſévere,
Si rigoureux aux pécheurs qu'on differe,
Eſt un abus dont la Société

(*a*) L'Archevêque de Rheims, depuis Cardinal, M de Mailly.

(*b*) C'eſt M. le Cardinal de Rohan, qui eſt auſſi beau que Bellarmin étoit ſçavant.

GRECURTIUS.

Ecquid ità ?

PHILOTANUS.

Quid ità ? nimirùm hic nucleus, hæc ſunt,
Quæ dixiſſe nefas, Cereris myſteria (*a*) : dixi
Hactenùs....

GRECURTIUS.

At, nequam, ſic narras omnia ? Calcar
Accipe : moxque, manu ſumpto de fonte liquore,
Largiùs os illi, vehementi aſpergine, mergo.
Horrendum infremuit dignis ululatibus Orco,
Ferbuit unda genis, facieſque ambuſta reluxit,
Et nidore dato, crepuit teterrima longùm :
Putidus hinc manans totum me fumus obumbrat,
Et, metui, vehemens ne monſtrum abſumeret ignis,
Atque ità neſcirem, quæ tam neſcire verebar.
Flamma abit, & reſtant ori veſtigia flammæ ;
Atque ego, ſi perſtes, ſtimulos iteravero.

PHILOTANUS.

Pœnæ
Plus ſatis eſt, inquit ; miſero jam parce : revelo
Omnia, ſi ceſſes.

GRECURTIUS.

Age, ceſſo ; perge.

PHILOTANUS.

Sed, ô vos ;
Vos ego, ſacra Patrum, teſtor, myſteria, me non
Sponte loqui ; fas ſit ſævis me ſolvere vinclis.

(*a*) Hoc adagii loco dictum, & noſtrum iſtud refert : *Ce ſont lettres cloſes.* Cereris nempè myſteriâ ſummâ curâ celabantur.

Seroit la dupe ; & ſon autorité ,
Qui doit un jour dominer tout le monde ,
Dans ſes deſſeins deviendroit inféconde ,
Si tout péché dans la confeſſion
Ne trouvoit pas prompte rémiſſion ?
Comment cela ?... Comment ? c'eſt le myſtere ;
Le fin du fin , & le nœud de l'affaire.
N'en parlons plus... Ho ! ho ! mon bel ami ,
Tu voudrois donc n'avouer qu'à demi ?
Allons de l'eau... zeſte , d'une flaquée
Avec ma main ſur ſa joue appliquée ,
Je lui fis faire un cri , mais dame un cri !
Dans le moment , j'en fus preſque mari ;
Car l'eau bouillant ſur ſa face enflammée ,
Nous obombra d'une épaiſſe fumée.
Cela fit pſit... Par la ſembleu , j'eus peur
Que l'eau n'allât conſumer l'Orateur.
Mais à l'inſtant je revis ſa peau biſe.
En voudrois-tu d'une ſeconde priſe ?...
Non , s'il vous plaît ; la paix : écoutez bien ;
Je vous promets que je n'omettrai rien.
L'Ordre où je ſuis eſt une Compagnie ,
Vers un ſeul but conſtamment réunie ;
Et ce but eſt , par des moyens divers ,
De conquérir à la fin l'Univers.
Ce beau projet eſt notre unique vice :
Nous lui faiſons un entier ſacrifice
De tout le reſte ; & cette ambition
La place tient de toute paſſion.
Dans nos maiſons nous faiſons maigre chere ,
Et notre vie , au fond , eſt très-auſtere.
Le Recteur n'eſt commode ni benin ;
Nous renonçons au ſexe féminin ;
Et ſi par fois nous tâtons d'un jeune homme :
C'eſt ſeulement pour nous unir à Rome.
Point d'amitié qui ſe rapporte à nous ;
Mais , eſpions l'un de l'autre jaloux ,
Nous travaillons enſemble fort & ferme ,

Is scopus en nobis toti dominarier orbi,
Nil minùs atque homines nostris sub legibus omnes
Ducere: nimirùm unanimes hùc tendimus; hoc est
Summum opus; utque fiat, nervos contendimus omnes,
Cætera dissimiles, hoc uno in pluribus iidem:
Quod vitium, si grande vocas, sit grande, sed unum est,
Vel certè est illud cui latè cætera cedunt.
Nempè domi parcè est, & sat frugaliter escis
Utimur, & vulgò nobis est parca supellex.
Lex austera satis, sed lege austerior omni
Rector: is ore minax, omnique ex parte severus,
Nos dociles flectit, sed iniquâ mente ferentes
Imperio premit, & vinclis & carcere frænat.
Fæminei generis visa, nec carpimur usquàm
Illecebris; tenerum juvenem si fortè videmus
Italico ritu, labor hic est ne simus almæ
Dissimiles Romæ; hanc præter vix ulla voluptas;
Gloria non stimulat, propriique haud usus amoris.
Prætereà ne erres, non sic nos inter amamus:
Invidiæ nobis, rixæ, nec cætera desunt,
Queis vulgò concussa labat concordia fratrum,
Cùm tamen ex animo metam spectamus eandem,
(Quippè nefas illinc uno discedere puncto.)
Quò mirere minùs, Romano sub duce, nobis
Res agitur, totus cui se se devovet Ordo;
Continuoque dic, quæ istùc via ducat aventem
Edoceo. Nosti quid sit solemne tribunal,
Quò se turba frequens peccatis horrida confert
Exoneranda suis? Una hæc non semita fallit;
Hâc ope mortales sacris vincire catenis
Edocti, vario, sed certo, vincere Marte
Novimus. Et verò, sese ut semel intima promunt
Inspicienda tibi cordis penetralia, quid non
Juris habes? Inter tot rerum arcana peritus
Arbiter & solus, primùm hinc dignoveris absens
Quidquid ubique agitur; magnarum arcana domorum

Pour parvenir à la fin au grand terme :
Esclaves vils d'un Général Romain,
Qui tient nos cœurs & tout l'Ordre en sa main,
Par cet aveu vous concevez sans doute
Que confesser est la plus sûre route
Pour obtenir un empire absolu.
Par ce moyen tout nous est dévolu,
Et nous puisons dans chaque conscience
Tout ce qui peut nous donner connoissance
De certains faits qui nous sont les garants
De l'amitié des petits & des grands :
Car, lorsqu'on sçait à fond l'état de l'ame,
On est reçu chez Monsieur, chez Madame,
A bras ouverts, parce qu'adroitement
On applaudit à leur déréglement.
Si, par exemple, un époux à confesse
Vient s'accuser d'avoir une maîtresse,
Ou qu'une épouse, en terme équivalent,
S'accuse aussi d'avoir quelque galant,
Je suis au fait du train de leur menage.
Pour accorder ce petit tripotage,
Le lendemain je vais les visiter,
Et volontiers je me fais écouter,
En déclamant contre la jalousie.
En fait de mœurs, je l'appelle hérésie.
L'usage, dis-je, & la saine raison
En font connoître aisément le poison.
Lorsqu'on est né pour vivre deux ensemble,
De part & d'autre on devroit, ce me semble,
Ne croire rien que ce qui fait plaisir.
Souvent de crime un innocent desir
Est soupçonné : la paix tranquille & libre,
Dans la maison doit tenir l'équilibre ;
C'est le moyen de tous chagrins bannir,
Et le plus sûr pour faire revenir
Celui des deux qui voudroit se soustraire
Aux loix d'Hymen ... O l'agréable Pere !
Pensent nos gens ; que j'aime ces discours !

Auribus excipies devotâ in ſede quietus,
Sedulus ac buccâ, buccâ extorquebis ab ipsâ.
Indè fit ut rerum qui te fecêre ſuarum
Participem, metuant & ament. Confeſſus amicam
Sponſus habere tibi eſt, aut pathica ſponſa marito
Inſidias ſtruxiſſe ſuo? tum nempè clientes
Te dominum fecêre ſui rerumque ſuarum.
Utere jure dato; at nullâ non arte cavendum
Ne quid in hunc pecces, ne quid malè cautus in illam.
Viſere ſi cures, placeas utrique neceſſe eſt;
Verbaque ſic facias prudens, ut non ſibi chari
Diſpliceant mores, & ament impunè viciſſim
Quidquid amant, cujus nemo me eſt doctior artis.
Hoc ago: zelotipos affines aſſero brutis;
Quos neque vel ratio vel morum ducit honeſtas,
Fecem hominum dico & melioris dedecus ævi.
Qui ſimul hancce brevem ſunt pacti ducere vitam,
Hos moneo, ut claudant vulgi ſermonibus aures;
Nec quidquam de ſe niſi fortè placentia credant;
Hac ratione domum tranquillâ in pace futuram.
Sic placeo tandem, ſic iras comprimo, rixas
Amputo, conjugium firmo, dum quiſque potitur
Libertate ſuâ, genioque indulget abundè:
Hæreo divitibus, regalibus accino gazis,
Grande ſatellitium, veſtes, convivia laudo:
Sicque fit, ut noſtras dives ſecutus in aures
Enumeret, memori quæ ſors peccata recurrunt.
Fontibus ex iſtis orientia ſcilicet illum
Audio narrantem; leviter caſtigo, reatum
Aufero, quodque homini eſt nimiùm pænale, remitto.
Ars ea quam multos ex omni parte clientes
Patribus aſſeruit noſtris! ſic undiquè preſſi,
Obruimur numero, totumque abſolvimus orbem.
Liber enim, ſervus, plebs, princeps, dives, egenus,
Junior atque ſenex, ſeu mas, ſeu fœmina, nobis
Nullus abit veniæ, quidquid peccaverit, expers:
Hincque adeò piſces tam multi ad retia currunt
Tam pia, ſeque capi gaudent tam mitibus eſcis.

A lui je veux me confeſſer toujours.
Ainſi du riche à la fortune immenſe
Je fais la cour, j'approuve ſa dépenſe ;
Au Tribunal s'il m'a dit que ſon bien
Etoit volé, chez lui je n'en crois rien ;
Mais je me ſers de ſon ſecret pour être
Son confident & devenir ſon maître.
Ainſi de tous, ſubtils adulateurs,
Adroitement nous captivons les cœurs.
Par-là régnant dans toutes les familles,
Nous engageons peres, meres & filles,
Garçons auſſi, ſervantes & valets,
A nous chérir & bénir nos filets.
  Mais de *Queſnel* la doctrine infernale,
A notre empire inſultante & fatale,
Par ſa rigueur nous mettoit aux abois ;
Car aux pécheurs faiſant porter le poids
De leurs péchés, avant de les abſoudre,
Tous nos deſſeins il réduiſoit en poudre.
Qu'arrivoit-il de ces auſtérités ?
Nos Tribunaux avilis, déſertés,
Vuides reſtoient. Ces pécheurs ridicules
S'enveloppoient au milieu des ſcrupules ;
Et reſſerrant tous leurs forfaits cachés,
Sans notre aveu s'y tenoient attachés.
Ils aimoient mieux enſévelir leurs crimes
Que d'un délai ſe rendre les victimes.
Jeunes garçons, tout au plus, quelquefois
Venoient encor nous compter leurs exploits.
Du reſte, un tas de dévotes femelles
Nous ennuyoient de pures bagatelles.
Forte habitude avoient-elles au cœur ?
Rien ne pouvoit les guérir de la peur
D'une remiſe ; & gardant le ſilence,
Chacun reſtoit dans ſon indépendance.
  Mais aujourd'hui, notre *Unigenitus*
Par ſa cenſure abroge cet abus,
Le Sacrement jadis de pénitence,

Impia Quesnelli sed si doctrina probetur,
Finis adest nobis. Quid enim! Si solvere sontem
Non libet, admissi nisi postquàm pondera sensit
Criminis, ad laqueos nobis res denique vertit;
Templa diù celebrata brevi deserta manebunt,
Intexetque sacris informis aranea casses
Sedibus; heu! sed enim quos urget sarcina grandis,
Et vicii nimis ampla seges, si posteà nacti
Difficiles, cæcos nolint aperire recessus,
Ingentique animæ nisu retinenda fateri
Crimina. Quin etiam tales, sic est homo, malint
Ægrotare diù, quam, per tot dura, salutem
Expectare diù: fætens manet ergò sepultus
Lazarus in tumulo, quia non exsuscito; mortem
Ipsam amat infelix, quia non hunc vivere dico.
Proh pudor! ô mores! à nobis æger & exspes
Exulat, os nobis dum sic occluditur: ergò
Vix etiam videas nostrum celebrare tribunal
Aut juvenes aliquot qui forte Thrasonica narrent
Segniter, aut vetulas nobis quæ longa susurrent
Tædia devoti sexûs plus quàm satis esset,
Atque probrum. Sed nos quam bellè vindicet istis
Aurea Bulla malis! Jam, felix turba, nocentes
Nos repetent, facilem jussi sperare salutem.
Non erit his gemitu lacrymas effundere longo,
Concretasque diù pœnis emungere sordes.
Prompta salus illis, memori si corde renarrent
Et citò quæ fecêre diù nova crimina: morbum
Dic modò, sanus eris, peraget vox una medelam.
Scilicet, *absolvo* ut dixi, si mille catenis
Vinctus eras, redeas ex omni parte solutus,
Cycnus & è corvo; quin ipso ex Dæmone fias
Angelus: ô bone vir! dabitur jam gratia Christi
Omnibus, & frustrà, demens Quesnelle, reclames;
Christus erit tandem pro cunctis mortuus, & se
Obtulerit patri pro toto victima mundo.
Nec cogetur enim peccator ferre repulsam
Indecorem, nostro cuncti de munere vitam

Va devenir ſimple réminiſcence
De ſes péchés ; devoir extérieur
D'un pénitent pour ſon ſupérieur ;
Cérémonie artiſtement trouvée
Pour tout ſçavoir ; & donnant main-levée
Des crimes noirs , nous faire autant d'amis
Et de ſujets que de pécheurs ſoumis.
Le fier délai , la honteuſe remiſe ,
Seront bientôt bannis hors de l'Egliſe ,
Et les pécheurs , aux heures de loiſir ,
Du Tribunal ſe feront un plaiſir.
Il étoit donc de grande conſéquence
Que l'aſſemblée approuvât la ſentence
Qui déclaroit d'héréſie entiché
Tout Confeſſeur ennemi du péché ,
Tout Janſéniſte à long viſage blême ,
Qui les relaps menace d'anathême ,
Et veut qu'on ſoit hors de l'occaſion
Avant d'avoir ſon abſolution.
Mais reprenons le fil de notre hiſtoire.
Mes chers Prélats , attachés à ma gloire ,
Sçurent ſi bien ſoutenir mon parti
Qu'en aucun chef je n'eus le démenti.
L'on diſoit bien : que le Pape s'explique ;
Mais à cela j'avois bonne replique ,
En leur diſant : un Pape , ſur ce point ,
S'explique aſſez en ne s'expliquant point.
C'eſt *in petto* qu'il retient ſa doctrine :
Ce qu'on ignore il faut qu'on le devine ;
Et ce qui ſort de deſſous ſon bonnet ,
Sans commentaire , eſt toujours clair & net.
Je crois bientôt qu'on veut ſur la ſellette
Saint Pierre aſſeoir , & là qu'il interprete
De certains ſens qu'il a mis tout exprès :
Point n'entendez ; hé bien ! courez après.
Ainſi , feignant de me mettre en colere ,
Je les calmois , ou je les faiſois taire :
Tant qu'à la fin le bon pere Clément

Accipient, Christi nimis amplo sanguine partam.
Ergò erat egregium ut cœtus diploma probaret
Nobile, quo, quisquis peccati malleus, illud
Aut tenet, aut pœnis nimiùm compescit acerbis;
Pestis, & hæreticus toti proponitur orbi.
Ad vomitum quisquis redeuntes crebriùs arcens
Impius à sacris, temerè putat esse prophanos,
Quisquis & abnormi victu vultuque severo
Jansenista crepat solvi non posse reatum,
Ni procul exierit peccandi occasio, verè
Fulmen adorandum, quàm dignos fulmine perdis!
Hactenus hæc, ad rem redeo: sic alea cessit
Tota mihi, ut voti mensuram excesserit & spem.
Pontificis Bullam nemo obstans abnuit, imò
Quilibet & præceps totis amplectitur ulnis.
Undique lætus eram, cœtu laudabar ab omni:
Pulchrum erat ad metas sic rem duxisse, feramque
Pessimam ad extremos tandem vexasse recessus,
Invidiæ & stimulos uno domuisse sub ictu.
Totum erat ex animo, cum me malè territat audax
Atque atrox facinus. Furiali percitus æstro,
Lutetiæ Druidum sat notus in orbe Senatus,
Pyramides doctus pro nullis ponere causis (*a*),
Quippe olim nostros infami lite peremit
Pro minimo; & nobis, ex illo tempore, numquàm
Vult benè: quò Patres & Romam plecteret, amens
In sanctum diploma ruens, negat esse secundùm
Imperii præscripta sui, legesque receptas.
Illi etenim similes priscis rigidisque Quiritum
Patribus, id statuunt, ubi Rex decesserit, ad se
Imperii tutelam & res rediisse regendas.
Hoc quasi jure, sacras ausi restringere Bullas
Ad placitos sensus, non Romæ jura verentur
Subjecisse suis, quin & sibi subdere Christum,
Dum sua libertas, quam dicunt, Gallica substet,
Proh scelus! articulum fidei rescindere tentent.

(*a*) Alludit ad Pyramidem jussu Senatûs Parisiensis erectam; ob Parricidium Joannis *Chastel* in Henricum IV attentatum.

Eut, & le Roi, parfait contentement.
Ravi j'étois, & transporté de joie,
Jusques au bout d'avoir suivi ma proie,
Quand Magistrats s'en vinrent sans raison
Avec Clément faire comparaison.
Siege à Paris (*a*) un Sénat de Druides,
Qui pour des riens dressent des pyramides,
Et qui, depuis un petit (*b*) accident,
Contre notre Ordre ont toujours une dent.
Ces fiers Robins ont mis dans leur cervelle
Que du Royaume ils avoient la tutelle,
Parce qu'ils sont Docteurs en Droit-Canon,
Et dans la chambre assis en rang d'oignon,
Plus refrognés que d'antiques Satrapes,

(*a*) Le Parlement de Paris, qui, après l'attentat commis par Jean Chastel sur la personne de Henri IV, fit par Arrêt du 10 Janvier 1595, raser la maison du malheureux, & ériger en sa place un pilier de pierres de taille; ce qui fit élever la pyramide.

(*b*) Ce petit accident est l'attentat dont il est parlé dans la note précédente. Il fâcha si fort le Parlement, que, par l'Arrêt qui condamne Jean Chastel au supplice, il fut ordonné que les RR PP. Jésuites, comme corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public, ennemis du Roi & de l'Etat, vuideroient, dans trois jours après la signification de l'Arrêt, hors de Paris & autres villes & lieux où étoient leurs Colleges, & quinzaine après hors du Royaume; sur peine, où ils y seroient trouvés ledit terme passé, d'être punis comme criminels & coupables dudit crime de lèze-Majesté.

Par le même Arrêt, il fut fait défenses à tous Sujets du Roi d'envoyer des Ecoliers aux Colleges de ladite Société, qui sont hors du Royaume, pour y être instruits, sur la même peine dudit crime de lèze Majesté.

Et par Arrêt du 7 Janvier 1595, ce même Parlement condamna le R. P. Jean Guignard, Prêtre au College de Clermont, *à faire amende honorable nud en chemise, la corde au cou, devant la principale Eglise de Paris, & ensuite conduit à la place de Greve, pour y être pendu & étranglé à une potence, & son corps mort réduit & consommé en cendres :* ce qui fut exécuté, sans égard pour le nom de la Compagnie de Jesus. On peut voir, & cette pyramide, & tous ces Arrêts, dans un livre de la Manufacture des Jansénistes, soigneux de ramasser ces sortes de pieces, & qui a pour titre : *Recueil des Pieces touchant l'Histoire de la Compagnie de Jesus, composé par le Pere Jouvency, Jésuite, &c.*

Te Pietas, te ſancta Fides, te candida, teſtor,
Religio! in Bullam Laïcum decernere cætum
Flevimus, & toto Lodoïx de pectore factum
Ingemuit; gemuit, nec quivit plectere ſontes,
Utpotè quem mala mors meditantem & magna parantem
Fregerit. Heu! lacrymas oculis permitte; perimus
Ut periit, tumuluſque omnes nos accipit idem.
Nam periiſſe quid eſt? niſi vitæ perdere cauſas.
Omnibus heu! miſeri excidimus, quæ regibus ipſis
Invidiam peperiſſe queant! Fortuna receſſit
Aurea, fama ingens, regalis ſplendor, honorum
Ampla ſeges, ſublime decus, Diis æqua poteſtas.
Non erit in nobis tenui ſævire papyro (*a*)
Ampliùs & propriis, Lodoïci nomine, quemvis
Vel ſpoliare bonis, latibus, vel luce, vel ipſo
Semet, & ad libitum quemvis traducere ſontem.
Non erit in nobis, ut Sanctus Spiritus armis
Inſideat, decoretve manum metuenda ſupellex,
Gallis grande decus, lilioque inſigne bacillum.
Non erit in nobis, ut crines infula cuivis
Ambiat, aut humeros ornet ſacra purpura; tandem
Nil ſupereſt nobis, longum niſi flere, beatos
Nunc abiiſſe dies & vitam ferre pudendam.
Reſtat abire domos & ſævi carceris umbras;
Hîc ubi, pulmonum magno molimine, virgis,
Fuſtibus & ferulis inſtructi, triſtibus armis,
Arcadicos juvenes, queis dextrâ in parte mamillæ
Nil ſalit, & muſas fruſtrà doceamus & artes.
Nempè abiit Lodoïx Rex noſter, quin Deus ipſe,
Ipſe Deus noſter, vixit, terraſque reliquit,
Ut ſuperos alio Francorum Rege beatus
Augeat. O columen! ſummum decus! omnis abiſti
Spes mea, jamque vale. Memori nunc mente revolvo,
Cum, nive candidior, magni penetralia cordis
Tu mihi miranti toties aperire ſolebas:

(*a*) Nempe Regiis Litteris, quas obſignatas dicunt; Gallicè, *Lettres de cachet.*

Si voudroient-ils lutter contre les Papes.
Ces vieux renards, pleins de prétentions,
Crurent pouvoir, par leurs reſtrictions,
Mettre à l'abri de leurs longues ſoutanes
Ces libertés qu'ils nomment gallicanes;
Prétendant qu'eux, avec les Gens du Roi,
Pouvoient reſtreindre un article de foi.
Au grand regret de tout bon Catholique,
Nous vîmes donc un (*a*) jugement laïque
Contre la Bulle, en forme prononcé.
Ah! que Louis en parut courroucé
Quand cet Arrêt vint à ſa connoiſſance!
Mais il mourut ſans en tirer vengeance:
Il mourut lors, l'incomparable (*b*) Roi,
Et par ſa mort mit tout en déſarroi.
En cet endroit permettez que je pleure;
Notre Ordre, hélas! eſt mort à la même heure
Que le Monarque, & ſont à ſaint Denis
Dans ſon tombeau nos Peres réunis.
Car n'eſt-ce pas mourir cent fois pour une
Que voir crédit, biens, dignités, fortune,
Tout dépérir? Que d'être regardés
Comme vilains, honnis & dégradés?
Que n'oſer pas paroître dans la rue,
Sans que chacun nous montre au doigt, nous hue?
Que d'être enfin réduits dans nos maiſons
A régenter une troupe d'oiſons?
Il eſt caſſé ce gentil moule à lettre,

(*a*) C'eſt un Arrêt du Parlement, qui modifie les propoſitions qui regardent l'Excommunication: *Afin que ſous prétexte de la condamnation des propoſitions qui regardent cette matiere, on ne puiſſe jamais prétendre que, lorſqu'il s'agit de la fidélité & de l'obeiſſance dûes aux Rois, de la conſervation des Loix de l'Etat, & d'autres devoirs réels & véritables, la crainte d'une excommunication injuſte puiſſe empêcher les ſujets du Roi de les remplir.*

(*b*) Le premier Septembre 1715.

Quidquid enim confessus eras (quia nulla negasses
Quæ volui) facili veniâ, discrimine nullo,
Solvere consueram & minimas imponere pœnas.
Gratus ob hoc meritum, peccatis grandibus, ô Rex
Magne nimis, bone Rex, Rex, inquam, sancte, perennis
Vivis apud Superos. Nos dura per omnia vitam
Hîc agimus: saltem vixisses mensibus ultrâ
Quatuor, id potuit fieri; nam Bulla Senatu
Haud dubiè unanimi, te re moderante, fuisset
Accepta, & Patres ex omni parte beasses.
Non ita sors inimica tulit: vix quippè recedis
Ex hominum cœtu, ex numero cum quatuor omni
Pontifices (*a*) animos latè & capita alta ferentes,
Sævi, in Clementem primas torsere sagittas,
Judiciumque volunt summo rescindere nisu.
Appellare libet, solemnis formula facti
Instruitur, furiale nefas & norma furendi,
Hac ratione aliis rabido proponitur ausu.
Unanimes hi nempè negant à judice summo
Discussamque diù, longeque examine notam,
Posse ratam fieri causam, nisi judicet orbis,
Votaque Pontificis votis Ecclesia firmet
Ipsa suis, crambe toties repetita; sed illud
Obtinuêre tamen, ne quèmquam missa ferirent
Fulmina, & hocce tenus telum esset Bulla sine ictu.
Hæc utcunque fero. Quid de te, Sorbona, dicam?
Sorbona Pontifices olim Regesque superbos
Fingere docta tuis apprimè ex legibus, orbi
Quot decreta dabas, totidem miracula; puræ
Tu fidei columen, nutrix, tutelaque præsens,
Tu pia Romanæ patrona & filia Sedis!
Eloquar an sileam? Venerandum, Sorbona, Patrem
Insequeris, quem te nimium decet usque tueri,
Optimus indè color sic est mutatus, & aurum
In scoriam versum est? & tu decepta futurum
Concilium appellas, sanctum & diploma fidemque,

(*a*) Agitur de celebri illâ Appellatione & Monspeliensis, Bononiensis, Sanitensis, & Mirapicensis Episcoporum.

Conceptis

Qui nous ſervoit lorſque nous voulions mettre
A la baſtille un ennemi mutin,
Ou l'envoyer à Quimpercorentin.
Louis vivant, c'étoit nous ſeuls en Gaule
Qui (*a*) l'Eſprit-Saint donnions deſſus l'épaule;
Entre nos mains étoit toujours remis
Le fier (*b*) Bâton ſemé de fleurs-de-lys:
Bref, nous avions toujours nos poches pleines
De bons emplois, bénéfices, aubaines;
Notre cher Prince, ou plutôt notre Dieu,
Il eſt donc mort! Il faut lui dire adieu.
Que je l'aimois! J'en étois idolâtre.
Son ame auſſi plus blanche que l'albâtre
Sortoit toujours du ſacré Tribunal;
Pourvu que tout paſſât par mon canal,
Abſous étoit; & par reconnoiſſance,
Un ſeul Roſaire étoit ſa pénitence.
O le bon Roi! le grand Roi! le ſaint Roi!
Faut-il auſſi que la mort ſoit pour toi!
Il eſt parti, dans la ferme aſſurance
De joindre aux Saints un nouveau Roi de France.
Il eſt au Ciel, & nous dans ces bas lieux
Nous demeurons conſpués, odieux.
S'il eût vécu quatre mois davantage,
Sa mort n'eût pas été ſi grand dommage;
Car purement & ſimplement le bref
Au Parlement apporté derechef
Auroit paſſé; réprimandes très-vives
Auroient ſuivi, puis peines afflictives.
Les partiſans des fauſſes libertés,
Des droits royaux les François entêtés,
Bon gré, malgré, quittant leur entrepriſe,
Auroient enfin ſouſcrit à notre guiſe;
Mais du Monarque à peine eut-on appris

(*a*) Le Cordon bleu que portent les Chevaliers de l'Ordre du Saint-Eſprit, inſtitué par Henri III.

(*b*) Le Bâton de Maréchal de France.

Conceptis non, sæva, times explodere verbis !
Pontificum, fateor, quàm plures sponte meorum
Obtulerim, Hispanas dederim, dederimque Batavas
Mille Facultates, ad sanam Sorbona mentem
Si redeat. Verùm oh! Pestis! non unus & alter
Audet idem, sed turba frequens & fervida, tantum
Quos rapit exemplum. Superest solaminis unum
Hoc mihi: ni ratio, numerus tamen ipse favebit.
Non etenim, ut numero voces, sic pondero: plures
Vincere compertum est, hincque innotescere verum.
Prorsus in hoc totum verbis & sensibus hæret
Dives opus, magni mandatum Præsulis, ex quo
Et numerum videas istinc, numeroque tuendam
Esse fidem. Simul accipio, simul omnibus illud
Oggero, laudo stylum, rem laudo, reique peritum
Artificem, & caveo ne quis non legerit, ante
Publica quam scripto fieret responsio. Frustrà:
Scilicet obruimur responso duplice, menses
Ante duos, aliudque etiam nunc tertius auctor
Apparat, & magni quem dicunt nominis: illum
Ipse ego, quà meliùs potero ratione, refellam,
Et nisi desipio, fiet quod spero: pudebit
Hostem ipsum, tali quod se commiserit hosti.
Sed ne vera negem, mirè me torquet, & illud
Durius: ambiguus veluti quò verteret, & quem
Res foret hæc habitura modum, seu cautior illo
Nemo, Parisinus Præsul, seu præditus omni
Arte, diù siluit: gaudebam; quippè putavi
Quod sua res illum, ratiove, aut causa teneret
Fortior, at tandem tam longa silentia rumpens,
Schismatici factus dux agminis, anteit omnes,
Solemnique docet scripto, quod & ipse futuram
Provocet ad synodum, oblitus quod pileus illum
Admoneat: nec enim, toto pro sanguine, causam
Debuit hanc, fidei pignus, portumque salutis
Deserere; ingratus qui tot mea munera ventis
Tradidit. Atque aliter, defuncto coelite (*a*), postquam

(*a*) Nempe Archiepiscopo Turonensi, *Isauré d'Herbault.*

La triste mort, que voilà tout Paris,
Masque levé, qui crie & qui postule
Pour qu'au Saint-Pere on renvoie sa Bulle.
Livres en foule, avec emportement,
Font en public le procès à Clément;
D'autres déjà flétris par l'assemblée,
D'un air nouveau viennent dans la mêlée,
Qui, séduisant les badauts curieux,
Fronder leur front le Pape à qui mieux mieux;
De ces écrits l'abondance étoit telle
Qu'en la Province une bonne parcelle
S'en répandit; & chacun sans danger,
Soit par la poste, ou par le messager,
En fit venir; si qu'en moins d'une année
Toute la France en fut empoisonnée.
Mes substituts, Nosseigneurs les Prélats,
Eurent beau faire un terrible fracas
A ce sujet, & dans leurs dioceses
Bulle afficher, on traita de fadaises
Leurs Mandemens, Chapitres & Curés,
Prestolets, Clercs, & même gens cloîtrés,
Formant ensemble une commune attaque,
Tous au Saint-Pere avoient tourné casaque.
L'effronterie encor beaucoup plus loin
Se poussa-t-elle; il n'en faut pour témoin
Que l'insolence & l'erreur indocile
Qui fit du Pape appeller au Concile;
Quatre d'abord, jettant le premier dard,
Contre Clément leverent l'étendard,
Firent l'appel, disant que la querelle
Assembleroit l'Eglise universelle;
Qu'en attendant tous les décrets rendus,
Les foudres prêts, resteroient suspendus.
Ah! c'est ainsi que lorsqu'on s'émancipe
Dans la croyance, écarté du principe,
De mal en pis dans l'abyme tombé,
On ne veut plus revenir à jubé;
Car au Concile appeller d'une Bulle

Præsule, non habuit qui se instigaret ad illud
Plusquam immane nefas, licuit sperare: fefellit
Spes mea me; totas sceleri laxavit habenas,
Et studuit celare nihil; quòque acrior esset,
Urbs, caput imperii, pastori juncta vocanti
Sentit idem, subscribit idem; sic cogitat omnis
Ordo sacer, sumptâ Clero de Principe normâ:
Sic Monachi, Benedicte, tui; sic & tua proles,
Augustine Pater; proles sic tota Berulli.
Peccat in hoc totum regni qui flectit habenas;
Qui, fidei zelo, studioque accensus eodem,
Si tenuisset iter quod patruus, ista profectò
Cardine res alio staret: sed totus in illo,
Ut regat imperii vel opes, vel bella, vel artes,
Re super hâc sapiens plus quam par esset, & æquo
Callidior, voluit capram cum caule tueri.
Libera permittit populis suffragia, Bullam
Spernere vel possint, possintve admittere Bullam.
Dumque bonam semper pacem crepat, optat & urget;
Bella movet nobis quæ nullum finiet ævum.
Ecce, Philippe, vides, nec tu tamen ipse mederis.
Grande malum! Quot enim sermonibus ora paratis
Lutetiæ divina silent! Quot pulvere sordent
Pulpita! Quot sacras informis aranea sedes
Polluit, & quoties iteratâ prole! pudendum!
Ac, veluti sacrum fieret nunc scena tribunal
Ludicra, confesso proprium dare cuique libellum
Cogimur, & mollem, tristes, dimittere sexum
Pontisaram (*a*) ut nostrum, sic fas! *absolvo* videndum
Curet ibi fierique ratum. Nil certius autem,
Me, Bullamque meam victuros omnia latè,
His modò si Princeps votis favisset, & illum
Largiter ulturos, nostri dispendia propter
Ordinis. Ast audi (lapidi autem dixero) dudùm

(*a*) Pontisaram, urbem Diœcesos Rothomagensis, quò Jesuitæ se proripuerant, confitentes audiendi facultatem, quam ademerat Archiepiscopus Parisiensis, uberiùs recepturi.

Qu'un nom divin autorise, intitule,
D'ailleurs reçue & confirmée en corps
Par mes Prélats, & par ceux de dehors,
N'est-ce pas-là, malgré tous les murmures,
Faire juger Dieu par les créatures ?
Oh ! l'hérétique est à bout, excédé
Quand il se sert d'un pareil procédé !
Dans tous les temps, depuis l'Arianisme,
Des Novateurs il annonça le schisme.
Pour décrier ces appels factieux,
Aux cabarets & dans les mauvais lieux
J'allai, mettant sur chaque cheminée,
Rome a parlé, l'affaire est terminée.
Bref, tant le dis que Rome avoit parlé,
Que par ma foi j'étois égosillé.
Abandonnant aux Capucins, aux Carmes
Le soin zèlé de donner des allarmes,
Et menacer des foudres préparés
Les mécroyans, du vrai dogme égarés,
Je fis à Rome une seconde course,
Et demandai, pour derniere ressource,
Ou Bulle, ou bref, lettre, ou je ne sçais quoi
Qui pût donner un véritable effroi.
J'en tirai donc missive pastorale,
Qui foudroyoit d'avance la cabale
Des Appellans en termes les plus forts,
Les condamnoit, tant eux que leurs consors,
Sortis du sein de l'Eglise Romaine,
Et les livroit à l'éternelle peine,
Ipso facto, si voyant cet écrit,
L'*Unigenit* n'étoit par eux souscrit....
En beaux draps blancs tu me mets, dit le Pape,
Je ne crois pas qu'un autre m'y rattrape ;
Sur ta parole, hélas ! j'ai trop compté,
Et je crains bien d'être décrédité
Pour t'avoir cru ; mais faut sortir d'affaire
De notre mieux.... Vous en viendrez, Saint-Pere,
A votre honneur, répondis-je à l'instant.

Quod meditor facinus; jamque incus tunditur, illum
Undè diù pigeat quod sic nos luserit. Ergò
Sic eo, sic redeo, moveo sic omnia, possim
Quatenùs Hispanos Gallis committere, & armis
Arma; secùs nequeo nostras reparare ruinas.
Et dabitur vidisse brevi, num fulmine ab ipso
Appellare queat, cunctas se ut vertat in artes.
Omnia sic peragam, nostris ut denique primus
Partibus accedat, nos & velit esse quod olim,
Idque citò: sic nempè ratum est, nec fallere possit
Ars mea me cautum, meque undique & undique tutum.
Proh nimis astutum! nostras ut detegit artes!
Utque domi residens bellè nos ludit! In auras
Ut jubet ire leves quæ struximus omnia! Quantùm
Heu! nocuit nobis Princeps oculatior, & qui
Esse queat Rex idem hominum regumque Minister!
Rege sub indocto, ad nostras quem fingimus artes.
Consiliisque agimus, certum est regnare: Philippum
Quod doceas, nihil est: callet sic omnia; verum
Omnia qui callet, nos & callere necesse est.
Egregium est aliquid certè quod nescit, & illi
Quod paro prudenti, jam frustrà. Scilicet illud
Ut peragam, hùc illùc insomnis cursito jàm sex
Mensibus atque adeò noli mirarier, hîc si
Me reperis lassumque viâ somnoque sepultum.
At si plura cupis, chartas concedo legendas;
Sume tibi.

GRECURTIUS.

Sumpsi; nihil hinc decerpere quivi:
Nox aderat. Mitto: missus volat ocyor Euro.

Je mentois bien, puiſque ſi mécontent
En France on fut des termes de ſa lettre,
Que peu de gens voulurent s'y ſoumettre.
Le Parlement, ſur l'avis du Parquet,
Sçut bien rabattre & Rome & ſon caquet;
Il cenſura les paroles très-dures,
Les fauſſetés & les groſſes injures
Dont il jugea ce libelle farci.
A ſon inſtar d'autres Sénats auſſi,
De pur abus traiterent les menaces
Dont il uſoit envers les contumaces;
Et ces Arrêts dans leur ſtyle étoient tels
Qu'ils ſembloient tous ſeconder les appels.
 Sortant auſſi de ſa douce indolence,
Le Cardinal rompit enfin ſilence,
Et du grand ſchiſme arborant le drapeau,
Plus ne penſoit qu'il portoit un chapeau (*a*)
Qui l'obligeoit à verſer goutte à goutte
Plutôt ſon ſang que faire banqueroute,
Si méchamment au dogme de la foi.
J'eſpérois bien qu'il demeureroit coi,
Lorſque je vis trépaſſer de la pierre (*b*)
Le Prélat borgne, ennemi de ſaint Pierre;
Qu'ayant perdu ſon maître & ſon ſouffleur,
Il deviendroit dans la ſuite meilleur.
Je m'abuſois; car ſon appel en forme,
Eſt contre Rome un attentât énorme.
L'ingrat qu'il eſt méconnoît par ce trait
Mille bienfaits auquel j'ai grand regret.
 Bientôt après renforçant ſa cabale,
S'émeut auſſi toute la capitale,

(*a*) Les reproches que Philotanus fait dans ces Vers au Cardinal de Noailles, prouvent évidemment la vérité du ſentiment de ceux qui ſoutiennent que le Diable ne ſçait tout au plus que le paſſé & le préſent; mais qu'il ignore abſolument l'avenir: en effet, ſi Philotanus eût prévu le changement qui devoit arriver dans la conduite du Cardinal, il ne l'auroit certainement point maltraité comme il fait ici.

(*b*) Iſoré d'Hervault, Archevêque de Tours.

Et le Chapitre imitant son Pasteur,
Fit son appel en fade adulateur.
Prêtres, Curés, de saint Benoît les Moines,
Et d'Augustin les opulents Chanoines,
A l'Oratoire incorporés soudain,
Contre Clément leverent tous la main,
En soutenant que leur cause étoit bonne.
Mais que dirai-je ici de la Sorbonne ?
Ecole, hélas ! qui régloit autrefois
Les sentimens des Papes & des Rois,
De la foi pure ardente protectrice,
Son bouclier & sa mere nourrice,
Elle a failli, cette Université !
Oui, la Sorbonne, en qui la vérité
Croyoit trouver un éternel asyle,
A fait aussi son appel au Concile !
J'eusse donné sur le champ volontiers
De mes Prélats, troc pour troc les deux tiers,
Cent Facultés, & d'Espagne & de Flandre,
Si la Sorbonne eût voulu se déprendre;
Par son exemple à la file entraînés,
On ne voit plus que Prélats subornés,
Sieges vacants; même on voit des Chapitres
Etre appellants sans aucun droit ni titres,
Et plus encor de malotrus bourgeois
Joindre aux Curés leur imbécille voix;
Mais ce qui plus me flatte & me console,
C'est que, malgré cette sçavante école,
Le plus grand nombre est de notre côté;
Le témoignage en doit être écouté;
Public il est, voix divine il renferme :
C'est sur cela qu'insiste fort & ferme
Le Mandement de Monsieur de Soissons.
Je l'ai porté dans toutes les maisons,
Et j'ai tâché de séduire le monde
Par son beau style avant qu'on y réponde :
Le tout en vain; car en moins de deux mois,
Double replique est venue à la fois;

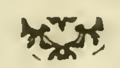
Un

Un grand Docteur travaille à la troisieme ;
Mais mieux que lui je la ferai moi-même ;
Car les extraits des Evêques lointains,
Les trois quarts faux, sont l'œuvre de mes mains.
Pauvre Soissons ! C'est pourtant grand dommage,
Qu'il soit tombé, ce triomphant ouvrage,
Que son sophisme ait été démasqué,
Quoiqu'à l'abri d'un passage tronqué,
Et soutenu des regles de Logique,
Dont l'art faisoit mon espérance unique ;
Aussi d'écrire il étoit bien pressé :
Bien plus que lui j'y suis intéressé ;
Car qui ne sçait qu'en toute cette affaire
Ce Prélat n'est qu'un Auteur honoraire ?
De mes desseins me voyant débouté,
Qu'ai-je donc fait en cette extrêmité ?
Voilà la Bulle, ai-je dit, confondue,
De mes Prélats l'unité prétendue
Coulée à fond : l'universalité
Est désormais un mensonge éventé.
Mes Prélats morts, adieu la gratitude
Qui les joignoit à moi par habitude ;
Quant à present n'étant maître de rien,
Je ne puis plus les flatter d'aucun bien.
Aussi bientôt je m'attends & je compte
Que la plupart, sans remords & sans honte ;
Pour rendre aussi leur temporel plus sûr,
Appelleront au Concile futur.
Au seul Régent la faute j'attribue ;
Si de la foi son ame étoit imbue,
De son cher oncle il auroit sûrement
Suivi les pas, & la Bulle autrement
Auroit tourné ; mais bornant sa puissance
A bien régler la guerre & la finance,
Il a voulu, trop indulgent, trop doux,
Se ménager & la chevre & les choux ;
Il a laissé liberté toute entiere
De faire honneur ou la nique au Saint-Pere ;

Et répétant toujours : je veux la paix,
Il nous mal-mene & nous trouble à jamais.
Nos Tribunaux déjà les araignées
Ont pollué par cinq ou six lignées ;
Et des Sermons avec tant d'art appris,
Pas un seul mot ne se prêche à Paris.
Philippe sçait, sans qu'il y remédie,
Qu'au Tribunal, comme à la Comédie,
Je suis contraint de donner un billet :
La cause il est que le Sexe douillet
S'enrhume, allant en voiture bourgeoise,
Faire viser son absoute à (*a*) Pontoise.
Bref, il est sûr que s'il avoit voulu,
La Bulle & moi nous aurions prévalu.
Pour le punir, & venger la déroute
De tout notre Ordre, or, en secret écoute
Ce qu'en mon chef je trame contre lui ;
Et ce dessein n'est pas pris d'aujourd'hui.
Je vais, je viens, & je suis en campagne
Depuis six mois, pour soulever l'Espagne
Contre la France ; & bientôt l'on verra
Si de ce foudre il en appellera.
Je l'ai dressé ce charmant manifeste,
Que le bon sens & tout François déteste
N'importe, moi je ne recule point,
Et j'en viendrai quelque jour à mon point.
Traité conclu, j'en ai signé la lettre :
Nous commençons par Philippe démettre
De sa Régence ; & de l'Escurial
Le feu viendra jusqu'au Palais-Royal ;

(*a*) Etant défendu aux RR. PP. Jésuites de confesser ni de prêcher à Paris, les Confesseurs se retirerent à Pontoise, dans le diocese de Rouen, où leurs pénitens les alloient trouver. On dit que ceux qui ne pouvoient point y aller, se confessoient à des Capucins que les RR. PP. Jésuites indiquoient, & qu'après avoir reçu l'absolution du Capucin, on écrivoit à Pontoise au véritable Confesseur pour ratifier cette absolution. Mais ce dernier trait n'est pas trop véritable : c'est une mauvaise plaisanterie des Jansénistes.

Puis envertons le maître à Pampelune,
Où sur le champ finira sa fortune.
Tout cet argent dont il se croit muni,
Ne tiendra pas contre un Alberoni:
Régent mettrai de notre faciende,
Selon mon cœur, & tel que le demande
L'état present de la Société:
Le coup est proche & très-bien concerté,
Ouvriers j'ai, qui, quand ils ont en tête
Quelque dessein, oh! rien ne les arrête;
Et quand bien même ils manqueroient leur coup;
Y reviendroient sans s'étonner beaucoup.
La male-peste! un Régent trop habile
Connoît notre art, & le rend inutile.
J'aime bien mieux un Prince peu lettré,
Dans ses Conseils par moi seul inspiré.
A Loyola sera toujours sinistre
Qui seul peut être & Régent & Ministre:
Rien ne pourrions apprendre à celui-ci;
Et qui sçait tout, doit nous sçavoir aussi.
Mais je lui garde une subtile botte;
Aussi faut voir comme Diable je trotte
Pour réussir: surpris ne soyez pas
Qu'en sommeillant m'ayez trouvé si las.
Si vous voulez en sçavoir davantage,
Tous mes papiers j'abandonne au pillage.
Je le fouillai sur le champ, & les pris,
Mais ne pouvant lire dans ses écrits,
Car à l'instant la nuit alloit éclore,
Je le lâchai: le Diable court encore.





LA BIBLIOTHEQUE *DES DAMNÉS,* OU LES NOUVEAUX *APPELLANS.*

CERTAINE nuit, où j'étois rêvassant,
Et dans mon chef cent choses repassant;
Il me parut qu'il sortoit de mon âtre
Je ne sçais quoi d'une couleur bleuâtre:
Etonnement ne fut pareil au mien.
M'étant armé du signe du Chrétien,
Sur cet objet j'osai fixer ma vue,
Et j'apperçus une tête cornue,
Pieds de Grisson, grouin, barbe de Bouc;
Et longue queue. Oh! dis-je, pour le coup
C'est quelque Diable. Ici que vient-il faire?
Je n'ai, me semble, avec lui nulle affaire.
Allons, courage, & ne nous troublons pas;
Interrogeons Messire Satanas.
A l'aspect donc de la bête infernale,
Pour m'enhardir je pris de l'eau lustrale,
Et lui criai: Que cherches-tu, méchant?
Suis-je des tiens? Non, dit-il sur le champ:
Sans y penser, j'ai fait cette méprise,
Je cherche à faire une meilleure prise;
Gueux comme toi ne sont de mon gibier.

Je vais happer certain vieux Financier,
Pendant qu'il dort ; ici près il demeure
Comme on m'a dit. Ah ! dis-je, à la bonne heure.
Eh ! bien, dis-moi, tout va-t-il bien là-bas ?
Pas trop, dit-il : pour moi j'en ſuis ſi las,
Que je voudrois.... Ah ! conte-moi la choſe,
Pendant qu'ici tu feras quelque pauſe.
Je le veux bien. Jamais, dit mon cornu,
Semblable cas chez nous n'eſt avenu.
Or donc tu ſçais qu'il arriva n'aguere
Dans la Sicile un tremblement de terre,
Que produiſit par ſouterreins canaux
Le mont Ethna, l'un de nos ſoupiraux.
Tu ſçais auſſi que Palerme en partie
Fut dans ce choc abymée, engloutie.
Entre autres donc, dans le gouffre profond
Fut entraîné, ſuivi de tout ſon fond,
Un gros Libraire. Ecrits & paperaſſes,
Tout vint chez nous au travers des crevaſſes.
On vit voler livres grands & petits,
Qui contenoient les péchés & délits,
Où tombe l'homme en ſa traite mortelle.
Leurs noms étoient... Que je me les rappelle...
Oh ! je les tiens : c'étoient *Sanchez*, *Bauni*,
Buſembaüm, *Eſcobar*, *Squilanti*,
Villalobos, *Gomès*, *Verberg*, *Garaſſe* (*a*),
Et cetera, tous gens de même race.
Or tu ſçauras qu'en ce jour tout l'Enfer
Etoit en paix, l'ordonnant Lucifer,
Ne ſçais pourquoi, non plus pour quelle fête.
Nos Damnés donc voyant deſſus leur tête
Dégringoler ces différens Ecrits,
Se mirent tous, en faiſant de grands cris,
A s'en ſaiſir. L'un attrape un *Garaſſe* (*b*),
Et dans un coin le dévore & reſaſſe ;

(*a* Caſüiſtes de la Société de Jeſus, d'une morale très-relâchée, connus par les *Lettres Provinciales*, &c.
(*b*) Autres Caſuiſtes de la Société.

L'autre *Vasquez* ; celui-ci , *Tambourin* ;
Et celui-là , le *Clerc de Francolin* (*a*).
Voilà nos gens cherchant la solitude ,
Et s'enfonçant jusqu'au col dans l'étude :
Les eussiez pris , à leurs sombres maintiens ,
Pour un troupeau de Docteurs Carcassiens ,
Cherchant entr'eux quelqu'adroite formule
Pour recevoir une mauvaise Bulle.
Quand nos gens donc eurent bien feuilleté
Tout à loisir , Somme , Livre , Traité ,
De tous côtés , dans le vaste Tartare ,
On entendit un affreux tintamare ,
Chacun criant : Quoi ! nous traiter ainsi !
Comme Vauriens nous retenir ici ,
Et violer tout droit , toute justice
Envers des gens qui n'ont le moindre vice !
Oh ! pour le coup nous en aurons raison ,
Ayant pour nous des Docteurs à foison ,
Et dont un seul , dès qu'il passe pour grave ,
De tout reproche en un moment nous lave ,
Pouvant d'un trait de probabilité
Nous rassurer par son autorité.
Les enfans même , avec plaintes pareilles ,
Se lamentoient. Le bruit vint aux oreilles
De Lucifer. Hola , Gardes , a moi :
Qu'est-ce , dit-il ? On abuse , je croi ,
De ma bonté. Je donne du relâche ,
Et pour retour on semble prendre a tâche
De m'étourdir. Répondez , Astarot ,
D'où vient ce bruit ? Parlez donc , maître sot.
Hélas ! hélas ! Sire , répond le Garde ,
En s'appuyant dessus sa hallebarde ,
Penchant la tête & d'un air contristé ,
C'est fait de vous ; l'Enfer est révolté.

(*a*) *Clericus Romanus adversus nimium rigorem munitus* : Le titre de ce Livre fait à Rome , suffit pour en indiquer le caractere décrié dans toutes les bonnes Ecoles,

Tous les Damnés voulant cesser de l'être,
Refusent net de vous avoir pour maître;
Et le mal vient d'un Libraire maudit,
Ici venu chargé de maint écrit,
Qui contenoit ne sçais quelle morale
Qu'ont lu nos gens : delà la Bacchanale.
Examinons ceci, dit Lucifer :
Ne jugeons point que nous n'ayons vu clair.
Le fait est neuf, & pour en bien connoître,
Que devant moi tous viennent comparoître.
Vous, Uriel, notre Greffier en chef,
Ecrivez-moi de chacun le grief,
Pour que je puisse, à tête reposée,
Sur chacun d'eux déclarer ma pensée.
Chacun vient donc, & les Bénéficiers,
Comme il convient, paroissent les premiers,
Tout essoufflés, soutenant avec peine
L'énorme poids de leur vaste bedaine.
Un de la troupe, après s'être essuyé,
De maints griefs charge son plaidoyé,
Disant qu'à tort on les traite en Veillaques,
En les prenant pour francs simoniaques,
N'ayant jamais, pour le spirituel
Donné d'argent, mais pour le temporel,
Ou pour induire, en faisant cette offrande,
Le Collateur à donner sa prébende;
Qu'ils n'ont partant commis aucun abus,
Au jugement du Sçavant *Tannerus* (*a*);
Que, la façon dont on les tarabuste,
Leur paroissant visiblement injuste,
Ils font appel au futur Sanhedrin,
Pour en avoir un jugement plus sain.
Tous ceux enfin qui vinrent à la file,
En se plaignant, prirent le même style.
Les gens aisés, les Princes & les Rois,
Vinrent après, disant à haute voix,

(*a*) *Jean Tannerus*, Jésuite Allemand.

Que ſans raiſon on les traite en coupables,
Pour n'avoir pas aidé les miſérables,
Vu que, ſelon *Vaſquez* qu'ils ont bien lu,
Jamais chez eux ne fut de ſuperflu.
Eh! dirent-ils, comment veut-on qu'on faſſe
Pour ſubvenir à l'amour, à la chaſſe,
A mille jeux, plaiſirs & paſſe-tems,
A notre rang toujours ſi fort ſéans?
Un Grand doit-il, ainſi que le Vulgaire,
Se reſſentir de l'humaine miſere,
Se refuſer, quoi qu'il puiſſe coûter,
Ce qui pourroit tant ſoit peu le tenter;
Et ſeroit-il de ſa magnificence
De s'en priver, d'en plaindre la dépenſe?
Non, non: eût-il chez lui tout le Perou,
On n'entrevoit, ni comment, ni par où
On peut remplir le devoir de l'aumône;
Et c'eſt ainſi que ſagement raiſonne
Le grave Auteur que nous avons cité,
Qui vaut lui ſeul une Univerſité.
Enſuite vint la nation qui gruge.
Pour Orateur elle avoit pris un Juge
Qui ſe plaignit, qu'avec bien peu d'égard
On le traitoit, en dépit d'*Eſcobar* (a),
Selon lequel une injuſte ſentence
Peut avoir droit à quelque récompenſe.
Eh! quoi! dit-il, pour un pareil ſujet,
Sans reſpecter ni robe, ni bonnet,
Tout d'une voix ici l'on me condamne!
Non, non, ou bien Eſcobar n'eſt qu'un âne.
Notre état veut, dit cet homme de bien,
Que nous rendions la juſtice pour rien,
(Nous le devons), mais non pas l'injuſtice.
Nous pouvons donc, ſans aucun préjudice,
Ni ſans aller contre le droit des gens,
Exiger, prendre & garder les préſens

(a) Qui ne connoît pas ce Caſuiſte Ignacien ſi facile? *Eſcobar ſçait un chemin de velours.*

Faits pour le gain d'une mauvaise cause.
Et c'est ainsi que décident la chose
Dias, *Binsfeld*, *Escobar*, *Lessius*,
Busembaüm, *Lamas*, *Fillucius* (*a*);
Plusieurs enfin qu'on vante, qu'on estime,
N'ont là-dessus qu'une voix unanime.
Comment! morbleu, dit un Noble en entrant,
Pour un maraud je pense qu'on me prend,
De me couvrir ici d'ignominie,
Parce qu'un fat m'ayant fait avanie,
J'ai sur le champ, en homme plein de cœur,
Par son trépas, réparé mon honneur!
Non, l'action est l'action d'un brave,
Et pour garant j'ai plus d'un Auteur grave.
Plusieurs milliers, pour lui servir d'appui,
En même-tems se joignirent à lui,
De Lessius rapportant maint passage,
Et citant même & le Livre & la page.
Comme ils parloient, des hommes tout perclus,
Tout disloqués, tout brisés, tout rompus,
Poussant leur voix plaintive & lamentable,
A leur état tout-a fait convenable,
Crierent tout: ah! Seigneur Lucifer,
Aurez-vous donc toujours un cœur de fer?
Reconnoissez enfin notre innocence,
Pour nous juger, reprenez la balance.
Quoi! n'ayant eu que d'obligeans desseins,
On nous fera passer pour assassins!
Pour être tels, alors qu'on tue un homme,
Faut esperer que l'on recevra somme,
Présent, bienfait, gratification,
Comme le prix de l'expédition,
Des soins qu'on prend, & des pas qu'il faut faire;
De l'assassin voilà le caractere.
Or en ce rang pouvons-nous être mis,
Nous qui voulions délivrer nos amis

(*a*) Casuistes encore, ou Moralistes *è Gente Loyoliticâ*.

D'un redoutable & puiſſant adverſaire,
En prévenant ſon deſſein ſanguinaire ?
Et ſe peut il rien de plus généreux,
Que d'entreprendre un coup ſi haſardeux,
Sans intérêt ? N'avons-nous pas pour guides,
En ce faiſant, vingt-quatre vieux Druides,
Par Eſcobar placés en un monceau,
Tout vis a-vis le Trône de l'Agneau (*a*) ?
Vraiment, dit un de la même cohorte,
Vit-on jamais maltraiter de la ſorte,
Qu'ici l'on fait, un bon Religieux,
Qui n'eut à cœur que l'intérêt des Cieux ?
Quoi ! des méchans vilipendent notre Ordre ?
Et moi, voulant réprimer ce déſordre,
Je m'enhardis, je prends un fer en main,
Et m'en défais, en leur perçant le ſein ;
Et faut ſouffrir ici que l'on me grille,
Pour avoir fait ſemblable peccadille,
Lorſque m'abſout le bon Pere *Layman* (*b*),
En même-tems que le docte *Becan !* (*b*)
Sire, ce cas, dit auſſi-tôt un autre,
Eſt, ce me ſemble, aſſez ſemblable au nôtre ;
Et le voici. Certains Quidams malins
Contre ma vie ont de mauvais deſſeins.
Ils font ſi bien par leurs ſourdes pratiques,
Que me voilà chargé de faits iniques ;
Pour m'opprimer, chacun donne ſes ſoins ;
On gagne un Juge, on corrompt des témoins,
Pour la plupart gens de ſac & de corde :
J'ai beau crier ; pas un ſeul qui démorde :
Et je me vois preſqu'au fatal moment
De voir finir mes jours honteuſement.
Pour ſauver donc mon honneur & ma vie,
Que fais-je, moi ? Je tue & j'expédie
Monſieur le Juge, & les témoins après,

(*a*) Voyez la cinquieme Lettre Provinciale.
(*b*) Théologiens de la Société.

Et ſors par-là de cour & de procès.
Or revenons : quel Auteur donc vous guide ;
Pour appeller ce tour un homicide ?
Ce ne peut être un *Emmanuel Sa* (*a*),
Un *Tannerus*, ni même un *Molina* (*a*) ;
Car ces Docteurs, dans leur ſçavante gloſe,
Sont tous pour moi, me donnent gain de cauſe.
Vous voyez donc que je n'ai pas grand tort
De déplorer ici mon triſte ſort.
Sur ce ſujet comme il alloit pourſuivre,
Tout trébuchant comparut un homme ivre.
Or çà, dit-il, Monſieur de Lucifer,
Ne s'agit point de raiſonner en l'air ;
Car voyez-vous ... tenez ... je ſuis un homme....
Qui n'ai .... jamais .... & vous allez voir comme....
La ... dites moi ... pour une bonne fois,
Pourquoi me faire ... ici griller les doigts ?
Pour avoir bu ? La, voit-on dans l'Hiſtoire,
Qu'aucun mortel ait pu vivre ſans boire,
Et partant donc faut .... mais je vous entends.
M'allez d'abord parler des Quatre-tems,
Puis de Vigile, enſuite du Carême,
Qui vous décharne .... & puis vous rend tout blême.
Pour cela .... Glu .... j'ai fait mes deux repas ;
Et puis c'eſt tout .... fors qu'un peu d'hypocras
Pris le matin .... voire l'après-dînée .....
Me ſoutenoit .... pour toute la journée.
Par-ci .... par-là .... quelques pintes ... de vin,
Pour s'amuſer .... avec notre voiſin.
Et là deſſus .... que trouver à redire .....
Sur-tout après ... ce qu'on vient de me lire ... ?
Dame .... aidez-moi .... toujours ça rime en bar ....
Dans .... dans Barbar ... non .... foin .... dans Eſcobar.

(*a*) Célebres Docteurs de la Morale aiſée. Molina qui a donné ſon nom aux nombreux Partiſans de la voie large, eſt le revers de Janſénius, & tout auſſi connu que lui.

Réformez donc un peu votre besogne.
Quand finira ce bélître d'ivrogne,
Dit une femme, en entrant sur les rangs ?
Qu'il ait fini j'attends depuis cent ans,
J'ai tout au plus deux petits mots à dire.
Pardonnez-moi, si je me plains, beau Sire ;
Je dirai donc, le tout en abregé,
Qu'ici le Sexe est bien peu ménagé,
Et tout cela pour cent badineries,
Amusemens, discours, galanteries ;
Pour s'ajuster avec un peu trop d'art,
Et s'être mis ou du rouge ou du fard.
Le grand malheur que de chercher à plaire !
Oh ! je voudrois que ce fût à refaire :
Que l'on m'y mette & l'on verra beau jeu,
Et sans scrupule, ayant vu depuis peu,
En jolis vers, le portrait de *Delphine*,
Qui par du rouge enjolivant sa mine,
Des Cherubins d'un éclat si vanté,
Selon le *Moine*, effaçoit la beauté (*a*).
On me fait donc un trop sanglant outrage ;
Je méritois un plus heureux partage.
Je pense avoir assez sagement fait,
Pour m'embellir, d'imiter, trait pour trait,
Ces composés & de tête & de plume
Que le bon Dieu de son esprit allume.
Voila mon fait : l'entend sa Majesté ;
D'y réfléchir elle aura la bonté.
Elle achevoit, lorsque dans l'assemblée
Vint se montrer une tête pelée,
Avec un corps qui n'avoit que la peau ;
Et dont les ans avoient fait un cerceau.
Son œil hagard, regardant à la ronde,

(*a*) Voyez l'onzieme Lettre Provinciale, où sont rapportés les Vers du Pere *le Moine*.

Sembloit vouloir dévorer tout le monde ;
Tout annonçoit un infâme usurier.
Sire, dit-il, je viens vous supplier
De vouloir bien réformer la Sentence,
Que contre moi, sans trop de connoissance,
On a portée. Eh! quoi, l'on osera
Trouver mauvais le Contrat *Mohatra* (*a*) !
A ce mot seul on vit entrer en transe
Démons, Damnés & toute l'assistance.
Plus d'un Lutin de peur en tressaillit,
Et Lucifer sur son trône en pâlit.
Je voudrois bien, continua l'Avare,
Qu'on pût trouver quelque secret plus rare ;
Pour acquérir du bien plus aisément.
En moins de tems & plus innocemment.
Innocemment, oui, oui, je le repete,
Et j'ai pour moi plus d'un docte interprete ;
Ainsi que sont *Hurtado*, *Fagundez*, (*b*)
Auxquels joignez *Lessius*, *Suarez*.
Suivant tels gens, qui jamais se devoie ?
Partant il faut que ma cause on renvoie.
Allez, bon homme, on l'examinera,
Dit Lucifer. Qu'est-ce que j'entends-là ?
Faites, dit-il, taire cette canaille.
C'est, lui dit on, un homme qui chamaille ;
Et qui voudroit assommer son valet.
Sire, dit l'homme, oyez un peu le fait :
Ce coquin-là voudroit bien m'entreprendre ;
Et sa raison c'est que je l'ai fait pendre
A tort, dit-il, après qu'il m'a volé.
Dites toujours : quand vous aurez parlé ;
Je parlerai, reprit le Domestique.

(*a*) Le Contrat Mohatra est celui par lequel on achete des étoffes cherement & à crédit, pour les revendre au même instant à la même personne argent comptant & à bon marché. *Voyez la huitieme des Provinciales.*

(*b*) Tous Docteurs de la Société fort accommodans.

J'ai fini parle, & voyons ta replique,
Répond le maître. Hé! bien, ce que j'ai pris,
Dit le garçon, de mes ſoins fut le prix.
Je n'avois pas chez vous aſſez de gages;
Vous me faiſiez payer tous les dommages
Dont j'étois cauſe, & ſouvent par haſard.
Or donc trouvant quelque choſe à l'écart,
Comme ſeroit argent, linge, fourchette,
Je l'enfermois tout droit dans ma caſſette;
Et tout cela pour me dédommager.
On me ſurprit, on me fit dégorger;
Il me fallut, couvert d'ignominie,
Par le gibet voir terminer ma vie (*a*).
Hé! du bon droit m'eût-on fait un déni,
Si la Juſtice eût jamais lu *Bauni*?
En pareil cas c'eſt lui qui m'autoriſe;
Et le voici; ſi l'on veut, qu'on le liſe.
Mainte Servante, & maint autre Valet,
Qui, pour l'ouir, avoient l'oreille au guet,
Coururent tous pour lire le paſſage,
Et l'ayant lu, chacun fit du tapage,
Mais un tapage, un tapage de chien.
Comment, dit l'un, me traiter en Vaurien!
Et, moi, dit l'autre, ai-je été mieux traitée!
Quoi! m'être vue en plein marché fouettée!
Ah! ma ſœur Jeanne! ah! Pierrot, mon Couſin!
Nous accuſer d'avoir fait un larcin,
Lorſqu'un Docteur, comme eſt-ce qu'on le nomme?
Bauni. Tout juſte. Ah! le ſaint, le brave homme!
Chacun en dit de plus d'une façon,
Et Lucifer las de cette chanſon,
Et fatigué du tumulte du gouffre,
Sur ſes ergots ſe leve, en jurant, *ſouffre*...
Qu'eſt-ce, dit-il? vous Diables & Démons,
N'avez-vous donc ni fourches, ni fourchons,
Pour endurer que, même en ma préſence,

(*a*) Voyez la ſixieme Provinciale.

Jusqu'à tel point on trouble l'audience?
Et dans l'instant fourches d'aller, venir,
Tant que chacun sçut se mieux contenir.
Parut un homme aussi-tôt sur la scene,
D'un air rusé, d'une belle dégaine:
D'ici, dit-il, je ne sortirai pas?
M'étant jadis tiré d'un mauvais pas
Par un serment, il est vrai, d'une espece
Que sçait forger un esprit plein d'adresse,
Mais qui de faux ne peut être noté,
Etant toujours selon la vérité.
Si son Altesse a le tems de m'entendre,
En peu de mots je lui ferai comprendre
Quel est mon cas, & tout d'un tems comment
J'en suis sorti: le voici nettement.
D'un mauvais coup certain quidam m'accuse;
Sans m'ébranler, je réponds qu'il s'abuse;
J'en fais serment, toujours sous-entendant
Que ce n'est pas certain jour qu'il entend;
Par ce détour, je me tire d'affaire.
Ici pourtant on me traite en faussaire.
Moi, le souffrir! je ne puis: non, jamais....
Et j'en appelle au pudique *Sanchez* (*a*),
Qui nous fournit cent innocentes feintes,
Pour prévenir les funestes atteintes
Qu'on peut donner à nos biens, à nos jours,
Par de mauvais & détestables tours.
Tenez, voila son plus sçavant ouvrage;
Voyez-vous même, en lisant cette page,
Comment on peut se tirer d'embarras,
Mentir tout haut, & dire vrai tout bas,
Et s'il vous plaît, le tout en conscience;
Après cela, tirez la conséquence.
Pour peu qu'on soit pourvu d'entendement,

(*a*) Théologien Jésuite dont le fameux traité Latin du Mariage est rempli d'images lubriques, quoiqu'il fût très continent lui-même, suivant la tradition de son Ordre.

Sur mon sujet on la tire aisément.
Parbleu, dit un, qui se tenoit derriere,
Cet homme-ci se donne bien carriere;
On en auroit entendu déjà deux.
Encor son cas est-il assez verreux;
Et pour mentir avec tant d'assurance,
Il faut qu'il soit du pays de Sapience.
Il sçavoit bien, avec tous ses sermens,
Qu'il violoit un des Commandemens.
S'il a péché, ce n'est pas ignorance,
Partant ne doit se plaindre de sa chance.
Mais quant à nous, (ô grand Roi ténébreux,
Je parle au nom d'un Peuple fort nombreux),
Quant à nous, dis-je, exempts du moindre crime,
Injustement ici l'on nous opprime.
Il est bien vrai qu'au gré de nos desirs,
Nous avons pris cent sortes de plaisirs;
On nous a vus par-tout à droite, à gauche,
A plein collier donner dans la débauche,
Mais sans scrupule, ignorant tous la loi,
Et n'ayant pas le moindre grain de foi.
Or un Docteur, (non d'un mérite mince,
Puisqu'il étoit Directeur d'un grand Prince),
Le Pere *Annat* (*a*) a maintes fois prêché,
Que nous n'avions pas l'ombre de péché,
Et c'est l'avis de toute son Ecole.
A peine eut-il lâché cette parole,
Qu'on entendit s'élever mille cris,
Poussés par gens de différens pays.
Assyriens, Messageres, Numides,
Sarmates, Huns, Alains, Cimbres, Gepides,
Scythes, Gelons, Bramines, Talapoins,
Qui se plaignoient tous dans leurs Baragoins,
Qu'on les traitoit d'une maniere indigne,
Vu qu'ils étoient d'une innocence insigne;
Que les tenir en un si triste lieu,

(*a*) Il avoit été Confesseur de Louis XIV.

C'étoit

C'étoit blâmer la ſageſſe de Dieu,
Qui les laiſſant croupir dans l'ignorance
De ce qu'il eſt & de ſon exiſtence,
Ne vouloit point qu'il leur fût imputé
D'avoir commis la moindre iniquité;
Que les exempte enfin de toute peine
Un Cardinal de l'Egliſe Romaine (*a*);
Cet intrépide & valeureux Chrétien,
Qui ſçut ſabrer le double nœud Gordien
Que reſpecta Paul, ce vaſe d'élite,
Et les Docteurs qui marchent à ſa ſuite...
Diable, il faudra nétoyer la maiſon,
Dit Lucifer, ſi ces gens ont raiſon;
Car il en pleut ici dru comme grêle.
Un Cardinal! Si le Pape s'en mêle,
Et tout d'un tems Moines & Moinichons,
Adieu l'Enfer, adieu fourches, fourchons;
Nous n'avons plus qu'à fermer la boutique.
Oh! dit un autre, en offrant ſa ſupplique,
Pour votre Enfer je m'en paſſerois bien.
Fut-il un ſort plus triſte que le mien?
Quoi! je craignois tant & tant à toute heure,
Qu'il ne devînt quelque jour ma demeure;
Pour l'éviter, j'avois toujours compté
Qu'il ſuffiſoit de l'avoir redouté:
Et m'y voilà! C'eſt une tricherie,
Et n'en déplaiſe à votre Seigneurie,
Il faut revoir de nouveau mon procès.
Dame à préſent, graces à *Fagundez*, (*b*)
A Granados & peut-être à cent autres
De ces nouveaux & commodes Apôtres,
Nous voyons clair. Liſez ſans paſſion

(*a*) Le Cardinal *Sfrondate*, Auteur du Livre intitulé *Nodus Praedeſtinationis diſſolutus*, approuvé par Clément XI. & condamné au commencement, par pluſieurs Evêques de France.

(*b*) Theologiens de la Société.

Ce qu'ils ont dit touchant l'Attrition,
Et vous verrez qu'ayant craint la brûlure,
C'est à grand tort qu'on veut que je l'endure.
Un autre point m'a fait mettre en ce lieu,
C'est, m'a-t-on dit, faute d'amour pour Dieu:
Eh bien! d'accord; mais avois-je fait pacte
Que de mes jours je n'en ferois nul acte?
Comptois je pas que, du moins à la mort,
D'en lâcher un je ferois quelqu'effort?
Mais je n'ai pû. Pourquoi cette camarde
Vient-elle aussi, sans qu'on y prenne garde?
Cela dérange & bouleverse tout.
Mais attendez, je ne suis pas au bout:
J'ai dans mon sac encore une autre chose,
Qui peut servir à défendre ma cause.
Si dans un point j'ai quelque peu failli,
N'aimant pas Dieu: dites, l'ai-je haï?
Non pas, je crois; or cela doit suffire
Pour être heureux. Pour garant de mon dire,
Je produirai maître *Antoine Sirmond*,
En argumens sur cela fort fécond.
Même on m'a dit qu'un Evêque de France
N'aguére avoit frondé cette croyance
Dans un écrit fort joliment croqué:
Ce que je tiens d'un nouveau débarqué.
De tout ceci, voit assez notre Sire,
Ce qui s'ensuit, n'est besoin de le dire.
Je vous entends: autant que l'on pourra,
Dit le Monarque, on vous satisfera.
Mais, qu'est ce encor que me veut ce visage,
Qui d'un de nous a l'air & le corsage?
Seroit-ce point quelqu'un de nos Sorciers?
Oui, lui dit l'homme, & tout des fins premiers.
J'eus de mon art toute la connoissance
Qu'on peut avoir, grace à votre Excellence;
Je l'exerçai même en homme de bien,
Je n'en omis, je n'en négligeai rien;
J'en ai reçu quelque petit salaire,

Et là-dessus on me fait une affaire.
Vit-on jamais de Constitution
Qui nous oblige a restitution ?
Non, non : la chose est, je crois, sans réplique ;
On peut en croire un Docteur authentique,
Et décisif sur ces sortes de faits ;
Tenez, voyez, c'est le chaste *Sanchez*.
Distinguo, dit ce sublime génie :
Un ignorant dans l'art de la Magie
Est obligé de rendre.... *Concedo* ;
Mais un sçavant, un habile.... *Nego*.
Vous l'entendez. L'affaire est d'importance,
Dit Lucifer, il faudra qu'on y pense :
Nous la verrons au premier Sanhédrin.
Ah ! grand-merci, répondit le Devin :
Puis tout à coup faisant la capriole,
Prend son élan, zeste, zeste ; & s'envole ;
Aux assistans voulant notre Sorcier
Montrer encore un tour de son métier.
Une Dévote, auprès de lui tapie,
De son départ parut toute ébahie.
Peu s'en fallut, qu'ainsi qu'au tems jadis
On ne la vît du Dieu du paradis
Invoquer l'aide, & faire à l'assemblée
Pareil affront, tant elle étoit troublée.
Ayant enfin rappellé sa raison,
On l'entendit, du ton de l'oraison,
A demi voix articuler sa plainte.
Faudra-t-il donc, dans ce noir labyrinthe,
Sire, me voir confinée à jamais ?
Eh ! quels sont donc mes crimes, mes forfaits ?
On m'a vu vivre en pieuse Dévote,
A petit bruit, & sans mauvaise note,
Toujours vétue assez modestement,
Ayant pour but, dans mon ajustement,
Non de me rendre esclave de la mode,
Mais de me mettre en un état commode.
De mes repas j'avois fixé le tems ;

Fort peu de mets, & toujours ſucculens,
Couvroient ma table, où gens de ſainte vie
Aſſidument me tenoient compagnie,
S'entretenant de propos gracieux,
Que faiſoit naître un vin délicieux.
Si du prochain nous faiſions la cenſure,
C'étoit l'effet d'une charité pure;
Notre critique étoit ſans paſſion,
Et toujours faite à bonne intention;
Sans oublier, finiſſant notre agape,
De benir Dieu, quand on ôtoit la nappe.
Puis pour remplir ce qui reſtoit du jour
Quelques plaiſirs m'occupoient tour à tour,
Tantôt le jeu, tantôt la Comédie.
Que voulez-vous enfin que je vous die?
Je ne ſongeois qu'à vivre doucement,
En tout honneur, & fort ſuccinctement;
Mais tout d'un tems j'étois aſſez ſenſée,
Pour m'occuper de l'utile penſée
De mon ſalut. Le Ciel m'avoit fait don
Du bon deſir d'être du ſaint cordon;
Je recitois tous les jours le Roſaire,
Et j'endoſſois le ſacré Scapulaire.
Quoi donc! ici veut-on mettre au rebut
Ces inſtrumens, ces outils du ſalut,
Que je m'y vois à tout moment traitée
En gourgandine, en impie, en athée,
Sans nul égard, ſans aucune pitié?
J'en ai trop fait, oui, trop de la moitié:
Si j'avois pu connoître dans ma vie
Le Paradis ouvert à Philagie (*a*),
Ce livre ſaint, qui vaut ſon peſant d'or;
Comptez qu'ici l'on m'attendroit encor.
Eh quoi! déjà ſi dévote à Marie,
Euſſé-je pris une peine infinie
A m'acquitter d'un ſi petit devoir

(*a*) Livre de dévotion du P. *Barry* Jéſuite.

Que lui donner le bon jour, le bon ſoir ?
Car voilà tout ce qu'il faut que l'on faſſe,
Selon *Barry*, pour obtenir ſa grace.
N'ai-je pas fait mille & mille fois plus ?
Mais ſans m'étendre en diſcouts ſuperflus,
C'eſt bien raiſon que l'on me reſſuſcite ;
Car, s'il vous plaît, je ſuis morte trop vîte ;
Et cela fit que je ne penſai pas
A m'arranger ſur certains petits cas.
Je viens de lire une même rencontre
Dans mon Auteur : faut que je vous la montre.
Une Dévote à la Reine du Ciel,
Etant un jour morte en péché mortel,
(Voilà le point qu'il faut que l'on remarque)...
Allez, ma bonne ; allez, dit le Monarque,
On aura ſoin de peſer vos raiſons.
Cette Bégueule, avec ſes oraiſons,
M'alloit bientôt faire tourner la tête.
Il achevoit, lorſqu'une autre tempête
Vint s'élever : par-tout de nos confins
Furent pouſſés mille cris enfantins,
Qui s'accroiſſant ſans meſure & ſans nombre ;
Nous menaçoit de quelque triſte encombre.
On n'entendoit dans le ſombre Palais
Qu'enfans crier *ohais*, *ohais*, *ohais*.
Il en parut une épaiſſe nuée,
Qui de ſes flots inonda l'aſſemblée.
On les voyoit tout au travers des gens,
Qui ſe gliſſoient ainſi que des ſerpens ;
Déjà pluſieurs avoient gagné le trône.
Lors Lucifer, qui de crainte friſſonne
De ſe trouver par leur nombre accablé,
Par la colere enfin preſque eſſoufflé,
Fronçant le front, remuant la narine,
Où va, dit-il, toute cette vermine ?
Puis ſaiſiſſant ſon terrible eſponton,
En fait ſauter maint & maint peloton.
Les euſſiez vus comme floccons de neige ;

Voler, tomber aussi dru qu'en Norvege,
Tant qu'à la fin chacun demeura coi.
Lors s'asseyant le redoutable Roi,
Tout haletant encor de la bataille,
Eh! bien, dit-il, que veut cette marmaille?
Prince enfumé, lui dit un certain Preux,
Je suis chargé de vous parler pour eux.
De tout un corps d'innocentes victimes,
Qu'on relegua dans ces tristes abymes,
En violant la justice & les loix,
J'entreprendrai de défendre les droits.
Jusqu'à présent une erreur surannée
A par malheur réglé leur destinée;
Mais depuis peu tous les yeux sont ouverts;
Pour ces Enfans ne sont faits les Enfers.
Bien loin delà, leur destinée est telle,
Qu'il leur faut plus que la vie éternelle;
Et c'est l'avis, non d'un Docteur bannal,
Mais d'un sçavant, d'un fameux Cardinal,
De l'inventif & non pareil Sfrondate,
Qui des Romains honora l'écarlate,
Qui sur ce point mérita l'agrément
De l'infaillible & cauteleux Clément (*a*).
Je cite ici des gens assez célebres.
Oh! pour le coup, dit l'Esprit de Ténebres;
Adieu donc tous; car il est net & clair
Que désormais faudra fermer l'Enfer,
Chacun prouvant qu'on eût tort de l'y mettre.
Mais toutefois pour ne quitter le *sceptre*,
En donnant trop dans de vaines rerreurs,
Examinons si chacun des Auteurs,
Qu'on a cités, dit ce qu'on lui fait dire.
De s'en convaincre il est fort aisé, Sire,
Dit Uriel, car ils sont tous ici:
De ces gens-là tout l'Enfer est farci.
Je le sçais bien, moi qui tiens vos regîtres,

(*a*) Clément XI.

Combien ici fourmillent ces bélitres.
Tenez, voyez à commencer par A.
Annat, *Adam*, *Achokier*, *Aldretta*;
B. *Barcola*, *Bizozer*, *Bobadille*,
Busembaum, *Bauni*, j'en passe mille;
C. *Cabreza*, *Clavasis*, *Crassalis*;
D. *de la Croix*, *Diana*, *De Grassis*...
Oh! par ma fourche, en faut-il davantage (*a*)
Pour mettre fin à tout ce brigandage,
Dit Lucifer? Si ces Auteurs n'ont pu
Se dispenser d'être pris à la glu,
Et d'habiter la demeure infernale,
Avec leur belle & commode morale,
Faut que les sots, qui les ont écoutés,
Tout d'une suite ainsi qu'eux soient traités.
Que chacun donc au plutôt se retire,
Et n'ose plus souffler dans mon Empire.
Vîte, Démons, reprenez vos travaux,
Et redoublez le feu de mes fourneaux.
Ce fut alors que dans la noire plage
On ne vit plus que fureur & que rage.
Tous les Damnés, à la fin détrompés,
Sur leurs Docteurs, comme chiens échappés,
A corps perdus exerçoient leur furie,
Leur reprochant leur charlatannerie.
D'aucuns disoient : Quel comble de malheurs
Pour les vivans, si de tels suborneurs
Osent encor pour augmenter leurs crimes,
Leur débiter ces sinistres maximes!
S'ils sont connus, pourquoi les Potentats
Les souffrent-ils infecter leurs Etats?
Et se peut-il que cette race impie
En peu de tems n'en trouble l'harmonie,
N'y cause enfin quelque renversement,
Ouvrant la porte à tout déréglement?

(*a*) Voyez la cinquieme Provinciale, où l'Auteur s'écrie si naïvement : *O mon Pere, tous ces gens-là étoient-ils Chrétiens?*

Mais en causant, diantre l'heure se passe,
Dit mon Cornu : puis voila que trépasse
Mon Financier. Je pars, adieu, bon soir.
Quand tu voudras tu peux me venir voir,
Dis-je à l'Esprit ; tu me parois bon Diable.
Oui-dà, dit-il, la chose est fort faisable.
Adieu, l'ami, bon soir & bonne nuit ;
Et ce disant, par mon âtre il s'enfuit.



PIECES
RECOUVRÉES

Depuis l'impreſſion des deux premiers Volumes.



EPITRES,

LETTRES, FABLES,

CONTES, CHANSONS, &c.

EPITRE,

A feu M. Melon, alors l'un des premiers Commis de Monſeigneur le Duc d'Orléans, Régent, pour les Affaires Etrangeres.



Oi qui jadis dans maint joyeux banquet,
Du mont Olympe aſſemblée amicale,
Applaudiſſois à mon gentil caquet,
Et de remplir ma coupe peu frugale
Faiſois ton jeu, mais ne t'oubliois pas;
Soit qu'il fallût boire à toute la ronde,
Soit qu'on en fût ſur les divers appas
Qui font errer de la brune à la blonde,
Ou ſoit enfin, ſelon nos ſages Loix,
Lorſque jugeant l'antique ou jeune ouvrage,
Tout l'Univers, hors les Dieux & les Rois,
Reſſortiſſoit à notre Aréopage:
Te ſouvient-il de ces aimables jours,
Les plus coulans, les meilleurs d'une vie,
Dont la douceur, prenant un autre cours,
Depuis ce tems t'eſt peut-être ravie?
O l'heureux tems! Pour moi j'en goûte encor
Et goûterai les voluptueux charmes.
Ainſi qu'alors ma joie eſt tout mon or,
Et ſur les biens je n'ai nulles allarmes.
De mon exemple, à ce que j'ai bien vu,
Mon cher Seigneur, tu ne profites guere.
Quoi! de nouveau te voilà donc pourvu
D'emploi qui touche au premier Miniſtere?

Tu méritois la Place que tu tiens.
Vaste génie, étude, expérience,
Beau naturel ; ce sont-là tes soutiens,
Ceux qui t'ont fait donner la préférence.
Que je suis aise & que je suis fâché !
Aise, pourquoi ? Par rapport aux richesses,
A cet honneur à ton poste attaché,
Aux prompts moyens de faire tes largesses :
Aise sur-tout par rapport au plaisir,
Plaisir constant que tout autre surpasse,
De contempler & de voir à loisir
L'aimable Prince à qui tu dois ta place :
Mais aussi, mais quel immense travail !
Quel pesant faix te charge les épaules !
Encore si tu n'avois le détail
Que de Paris ou du dedans des Gaules...
Roule fortune. Oh ! vraiment bien plus loin
Présentement va s'étendre ta vue.
Le double Pôle est commis à ton soin :
De bout en bout tu feras ta revue.
Fâché, pourquoi ? comme étant le Syndic
Des amateurs de la tranquille joye,
Je plains ton sort. Enfoncé comme un pic
Dans le labeur, jusqu'à la petite oye,
Tout t'est ôté, tu n'auras pas le tems
De conserver pas même la mémoire
De ces endroits & de ces doux momens,
Où des deux mains l'une ne sert qu'à boire.
En ce cas-là pourrois-je me flatter
Que moi, mon nom te reste dans l'idée ?
Pour sur ce fait ton souvenir tâter,
Je vais risquer si, sur lettre hasardée,
Tu recevras, comme autrefois l'Auteur
Tu recevois. Je l'envoye à mon frere,
Frere très-cher qui veut avoir l'honneur
De la porter. Tous les deux sont la paire
De gens à toi dévoués & soumis.
Tu peux lui rendre un signalé service :
Je ne veux point chercher d'autres amis,

Et de toi ſeul j'attends ce bon office.
Il eſt au fait du pays étranger ;
Il ſçait par cœur toute ſon Amerique ;
Digne eſt de toi de vouloir protéger
Un homme utile à la choſe publique.
Daigne cauſer quelque-tems avec lui ;
Il parle bien & de plus d'une affaire.
Tu connoîtras qu'il mérite un appui
Pour le ſuccès toujours très-néceſſaire.
Il te dira le reſte mieux que moi :
Entre tes mains plein d'eſpoir je le laiſſe.
Adieu, je ſuis d'ame & de corps à toi,
Avec reſpect, gratitude & tendreſſe.

A Tours le 6 Décembre 1723.

LETTRE

A Monſieur D...

JE reçois ta lettre dans ce moment, cher intime ; je l'ai lue ; je commence la réponſe ſur le champ ; jamais je n'ai eu tant de plaiſir à être obéiſſant. Le bon cœur eſt une qualité naturelle & inhérente qui nous porte à faire du bien à tout le monde, ſur-tout à nos amis. Cette qualité de l'ame n'eſt point ſeche & infructueuſe ; elle doit produire des effets réels. Le bien qu'elle opere eſt non-ſeulement pris ſur le ſuperflu, mais même ſur le plus néceſſaire. C'eſt pourquoi attendu que les Grands ne donnent que leur ſurabondance, on ne dira pas : le Roi avoit un bon cœur, mais le Roi étoit généreux, libéral ; il aimoit à faire du bien à ſes peuples, à récompenſer les gens de lettres. Pour que le bon cœur ſoit vraiment un bon cœur, il faut qu'il évite cinq imperfections ; c'eſt-à-dire, qu'il agiſſe ſans oſtentation, ſans reproche, ſans intérêt, ſans politique & ſans imprudence : juge delà, cher bon cœur, combien les bons cœurs ſont rares.

Il y a une grande différence entre le bon cœur & le cœur bon : ce dernier à trois significations. Je ne m'embarrasse pas quel goût ait la Médecine ; j'ai le cœur bon. On dit d'un malade, lorsqu'on s'apperçoit qu'il prend courage dans l'abattement : il en reviendra, il a le cœur bon. Enfin avoir le cœur bon, c'est n'être point vindicatif : cet homme a le cœur bon, il laissera cela là.

Le cœur tendre a deux sens ; il y a une tendresse de cœur, en latin *pietas.* C'est une qualité naturelle qui nous engage à nous intéresser pour nos proches & pour nos amis : son opération, faute de moyens, ne passe gueres la bonne volonté, & ne produit à l'extérieur que des soins, des attentions, des vœux, des souhaits, des larmes & autres marques de sensibilité & de commisération.

L'autre cœur tendre se subdivise encore en deux : on a le cœur tendre par tempérament, & cette tendresse n'est qu'un effet de la conformation, de l'âge, de la force, de l'occasion ; elle est indépendante du cœur, de l'esprit & de la réflexion. Pour l'autre tendresse du cœur, si tu veux en sçavoir la définition, demande-la au premier Prêtre Hibernois qui aura quitté son pays pour la Religion Catholique, il te dira : *Est propensio amatoria versûs objectum amabile, quatenus amabile reduplicativè, &c.* Pour moi j'ai ressenti, j'ai éprouvé cette tendresse ; j'en décrirois bientôt les effets ; je n'aurois qu'à dresser mon intention : mais pour la définir, votre serviteur. Je l'ai dit dans un couplet de chanson :

Si-tôt qu'on me parle de toi ;
Mon aimable Maîtresse,
Tout plaît, tout rit, tout m'intéresse ;
Et même jusqu'au bout du doigt ;
Je sens un certain je ne sçais qu'est-ce,
Je sens un certain je ne sçais quoi.

Voilà ma petite dissertation prosaïque ; voudrois-tu que j'y joignisse une Fable ? Soit ; attends que je fasse un douzaine de tours de chambre ; mais com-

me j'ai fait ſerment que toutes les fins de mes Fables ſeroient galantes, je vais tâcher de faire pencher la balance du côté du cœur tendre.

LE BON CŒUR ET LE CŒUR TENDRE,
Fable.

LE Cœur tendre avec le bon Cœur,
Se diſputant la préférence,
En étoient ſur le point d'honneur.
Pour juger de la différence,
On choiſit la docte Pallas,
Qui développe ſa faconde
En diſant : qui ne le ſçait pas ?
Le bon cœur eſt pour tout le monde,
Et le Cœur tendre ſeulement
Pour l'ami qui nous intéreſſe ;
L'un ſe prodigue ouvertement,
L'autre eſt prudent dans ſa tendreſſe ;
Du bon Cœur nous ſçavons qu'il eſt
De toute ſaiſon, de tout âge ;
Il ne connoît point l'intérêt ;
Sans ceſſe il ſe met en uſage.
Le Cœur tendre eſt officieux ;
Mais l'expérience décide,
S'il fait un bien délicieux,
Que l'autre en fait un plus ſolide.
La plus grande diſtinction
Entre ces Cœurs, veut-on l'apprendre ?
On peut toujours ſe vanter qu'il eſt bon ;
Souvent on n'oſe avouer qu'il eſt tendre.
Fort bien ; mais vous ne dites point
Laquelle eſt la meilleure eſpece.
Ah ! ne preſſez pas ſur ce point
La Déeſſe de la Sageſſe.

A Tours, le 9 Décembre 1734.

LETTRE

A Madame de Vassé, rue des Blancs-manteaux à Paris, dans laquelle la voyelle O n'est point admise pour bannir les pensées fringuenelles & marécageuses.

IL me semble qu'il y a bien du tems que je n'ai écrit à la Dive C.... Celle-ci s'adresse à la chere aînée, la cadette n'étant pas présumée & revenue du sein d'Amphitrite, & suivant le terme *Galetique* du ventre de la baleine. Avec quel dédain, en arrivant, ne va-t-elle pas regarder les petits mets citadins? Les plus grands & les plus fameux habitans des rivieres ne peuvent plus prétendre satisfaire sa délicatesse. Je rirai bien ce Carême, quand je la verrai vivre de réminiscence des Vives, des Truites, des Barbues, &c. auprès d'un plat de feves de marais & de lentilles enfumées. Je m'abuse : ma *Marguerite* à l'esprit sain & juste; c'est lui qui apprécie ce qu'elle mange, & le présent, avec ses amis, est le seul délectable. Ma premiere Epître m'acquittera de ce quelle attend de ma Muse Claustrale.

L'aimabilissime Nymphe des Etangs se plaint injustement de ce que je suis en reste sur une Lettre que j'ai reçue de sa part. Je suis à jeun d'une pareille faveur; j'eusse arraché une plume de l'aîle d'un Archange, afin de lui repliquer en plus grande diligence, & de l'assurer de la perpétuité de mes tendres & respectueux. sentimens: daignez en être l'interprete & le gage C'est d'elle apparemment que viendra ce suzerain aquatique, qui va faire la base de la Fête de Maman Genevieve.

La chere Dame, sans se hausser ni se baisser, & parmi le sucre & le miel, vient de m'insinuer dans une

miſſive un petit trait des plus aigus ; je ne l'ai pas avalé, ſans le reſſentir. Elle a reçu ce matin ſes Aſperges : je n'euſſe pas cru qu'elle en fut quitte à trente livres, à cauſe de l'exceſſive rareté, & même de l'entiere nullité de ce fruit cette année ; elle peut ſe vanter de tenir les ſeules recueillies dans ce pays.

La critique ſur le dernier vers de la Piece ſur Réné, eſt juſte. Ce badinage final, mêlé avec du ſérieux, fait ce qui s'appelle un habit d'Arlequin ; j'y ai penſé, mais la Lettre étant partie.

Mille remerciemens de ce que j'apprends de neuf par le Gazetier de la rue des Blancs-Manteaux. Sans lui puis-je jaſer ſcientifiquement du ſiege de Prague & de ſes ſuites, du triſte déshabillé de la malheureuſe Reine, des cacades de l'Angleterre, du peſant fardeau qui circule ſur les épaules Atlantiques de l'Archiminiſtre Belliſle, des merveilleux & inattendus ſuccès du Cardinal & des galanteries Pariſiennes ?

La Perle eſt revenue en Ville (*a*). Je lui ai lu & dit l'amitié, la tendreſſe & la part que ſes Blanmantelles & l'intime Templier prennent en ce qui la regarde : elle eſt en parfaite ſanté ; elle m'a chargé de repliquer dans les mêmes termes à l'amicale Trinité.

Une eſpece de Charlatan Italien, deſcendu, dit-il, en ligne directe du petit Albert, fameux Empirique du tems paſſé, inventeur des plus rares ſecrets, & auteur de la Magie Blanche, eſt ici depuis ſix ſemaines. Il parle très-diſertement des cauſes & des effets d'une infinité de maladies, de la différence des tempéramens, des penchans naturels, *&c.* Il prétend tenir de famille d'excellens ſpécifiques, & ne veut pas d'argent que ſes malades ne ſe diſent parfaitement guéris.

Je lui dis hier que, malgré l'âge & les paſſe-tems réitérés de la jeuneſſe qui nous uſent prématurément, certaines penſées fringuenelles & marécageuſes me viennent de tems en tems, principalement la nuit, &

(*a*) A Tours, où la Lettre eſt écrite.

me persécutent cruellement quand elles me présentent à l'esprit & à l'ame de belles Dames que j'ai vues & peut-être aimées.

Il m'a repliqué qu'afin de me défaire entiérement, c'est-à-dire, tant intérieurement qu'extérieurement de ce mal, qui ne me sied plus, je n'ai qu'à écrire une grande Epitre, sans y insérer la Lettre qui a le plus d'affinité & de ressemblance avec ce sexe que j'ai jadis tant chéri.

Le principe physique qu'il allegue, c'est que la gêne affreuse que cela me causera, sera une rapide effervescence dans la masse du sang qui en brisera l'acide actuel, en changera la fluidité radicale, éteindra ainsi les effets habituels, me suggerera une indifférence éternelle, & je pense même une haine déterminée de ce que j'ai uniquement aimé.

Bien plus, il garantit que, par sympathie indirecte, la médisance anéantira ses préjugés, & me déclarera le plus sage des demi-vieux; le plus revenu de la bagatelle.

Je viens d'essayer ce beau secret & j'en sue: c'est un vrai casse-tête; mais aux grands maux les grands remedes. Sur ce, ma chere Dame, je finis. Adieu très-tendre, ainsi qu'à la belle Pise, à l'Abbé *Pernetti* & au maître de ma Mie Blanche.

Le 11 *Décembre* 1741.

EPITRE

A Madame N....

L'Enfant mignonne, eh bien! comment vous va?
Vous voilà donc à Paris la grand'Ville?
J'y fus jadis; seroit-il fort utile
De vous conter tout ce qui m'arriva?
J'avois votre âge & l'humeur aussi vive;
A peine étois-je .... alte-là; n'allons pas

En dire trop : si j'y fis un faux pas,
Je ne crois pas que cela vous arrive ;
Et puis d'ailleurs nous touchons au Saint tems,
Où de mal dire un Chrétien se reproche.
Faisons recueil de pieux sentimens,
Pour nous garder du Printems qui s'approche.
Nous l'attendons ; tout s'y prépare bien ;
Tout est fleuri, tout prend nouvelle seve ;
Nos champs seroient le Paradis ancien,
Si pour les voir revenoit la jeune Eve ;
Mais sans la joie il n'est rien de joli.
Or cette joie, elle n'est qu'où vous êtes ;
Aussi je trouve un certain air pâli
Sur le minois de toutes nos fillettes ;
Témoin Fanchette, à qui force ni voix
Ne reste plus. Lancette meurtriere
A fait cinq trous, & pour premiere fois
Un bout d'ivoire a percé son derriere.
Hubert encore est malade, en danger ;
Et qui pis est la folâtre Sagesse,
Au grand regret de son nouveau Berger,
Va de Pluton devenir la Maîtresse.
C'est au retour à réparer ceci ;
Votre appétit & votre vue inspire
Sérénité ; n'êtes-vous plus ici ?
Gaîté, plaisirs, santé, tout se retire.
Si je voulois vous mettre en leur entier
Les complimens que chacun vous étale,
Il me faudroit, je crois, plus de papier
Qu'on n'en emploie à la Banque Royale.
Par-ci, par-là souvenez-vous de moi,
Et dans un mois accourez nous surprendre.
Adieu tout court ; car je ne sçais pourquoi
Le Respect vient qui fait taire le tendre.

EPITRE

A Madame H.....

D'Un rhume affreux l'infatigable toux
Eſt le joujou qui jour & nuit m'occupe ;
Ni plus ni moins, pour n'être pas ſa dupe,
Je vais mon train & j'avale à longs coups.
Si notre ami, de l'Ordre le Grand-Maître,
Sobre n'eſt pas, ni réglé plus que moi,
C'eſt que tous deux nous ne pouvons point l'être.
D'où vient cela ? Liſez, voici pourquoi.
Soir & matin nous faiſons la partie
De dîner ſeuls, & ſeuls ſouper auſſi.
Depuis le tems que vous êtes partie,
Rien qu'une fois nous n'avons réuſſi ;
Le couvert mis & la ſoupe trempée,
Quelqu'un s'en vient nous enlever ſoudain,
Et nous calmons la boiteuſe attrapée,
En lui diſant : garde-la pour demain.
Demain venu, c'eſt une autre quelqu'une
Qui nous envoie un diſcret meſſager.
Or pourroit-on refuſer à ſa brune
D'aller par fois avec elle manger ?
Il eſt midi maintenant, par exemple,
Et nous comptions dîner en tapinois ;
Non ; faut partir pour un repas très-ample,
Où nous attend le bon Frere Penois.
La vie, hélas ! Madame, eſt malheureuſe,
De n'avoir pas le moindre jour à ſoi.
Pour renfermer tout le vin que je boi,
Je dis ſouvent : la mienne eſt courte & creuſe,
Du pauvre ivrogne ayez compaſſion ;
Il eſt bon diable, & ſi, comme dit l'autre,
Peché ne vient de bonne intention,
De trois coups deux, c'eſt toujours à la vôtre.

Point de nouvelle, ou bien je n'en ſçais pas.
La vigoureuſe & belle Cazerniere
Votre retour attend, pour mettre bas;
Car l'intendante a tenu ſa derniere;
Sur votre abſence, avec le lanſquenet
S'étourdiſſant le Pere de Dorine
Devient habile au coupe-gorge net,
D'où nous revient quelque nouvelle mine;
La Cyclopeſſe, au mari bredouilleux,
Gagne à foiſon, auſſi-bien que Lucette.
Moi, je perds tout; mais j'ai de deux beaux yeux;
Pour reconfort, quelque œillade ſecrette.
Votre jardin eſt propre & bien fleuri;
La Tour s'ennuye en ſon petit ménage;
A Pâques dit qu'il ne ſera point ſage,
Même en priſon, que Biribi n'ait ri.
Revenez donc vîte en votre Touraine,
C'eſt-là qu'eſt beau le puiſſant mois de Mai.
En attendant, ſelon le plan formé,
Pleine ſera vuide, & la vuide pleine.
Adieu, Madame: en votre ſouvenir
Un peu de part, & pardonnez la rime
Trop familiere à qui voudroit unir
Mille ans pour vous le reſpect & l'eſtime.

L'AMOUR PRIS DE VIN.

Fable.

L'Amour, à force de boire,
Perdit un jour la mémoire.
Ce Dieu, dans un vin clairet,
Avoit oublié tout net
Que déjà d'un trait de flamme
Il avoit bleſſé mon ame.
Au fond d'un bocage épais

Il me rencontre à ſa belle,
Et dit en battant de l'aîle :
Bon, voici du gibier frais.
Pour abaiſſer mes fumées,
Eſſayons ſur lui ces traits.
Lors cent fléches enflammées,
De cet art qui tant de fois
Soumit les Dieux à ſes loix,
Partant plus dru que la grêle,
Font bientôt fuir pêle-mêle
Les craintifs Hôtes des bois.
Vain effort ! nul trait ne porte.
Oh ! oh ! qu'eſt-ce que cela !
Le drôle eſt bien dur. N'importe,
Tirons toujours : m'y voilà.
Non ! Quoi ! perdre de la ſorte
Tous mes traits ! Ah ! quel dépit !
Homme ou Démon, qui le fit
Cœur d'une trempe ſi forte,
Ou quel charme l'endurcit ?
C'eſt ceci, lui répondis-je,
Tirant le portrait d'Iris :
Regarde & de ce prodige
Ceſſe, Amour, d'être ſurpris.
Avec pareille cuiraſſe,
Crois-tu qu'on craigne tes traits ?
Non jamais, quoi que tu *faſſe*
Tu ne prendras une place,
Que défendent tant d'attraits :
C'eſt en vain te mettre en frais.
Va dormir, la nuit te chaſſe.
Adieu : mais une autrefois
Sois plus heureux ou plus ſage,
Et fais un meilleur uſage
Du reſte de ton carquois.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

Fable.

LE tendre Rossignol & le galant Moineau,
L'un & l'autre charmés de la tendre Fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit Chantre aîlé par des airs doucereux
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette Belle.
Je serai, disoit-il, toujours tendre & fidele;
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chansons vous sçavez l'harmonie
Elles ont mérité le suffrage des Dieux;
Désormais je les sacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux.
Aux échos d'alentour je le dirai sans cesse,
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que votre cœur sera content
De ma tendresse.
Et moi, dit le Moineau, je vous baiserai tant....
A ces mots le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire:
On renvoya l'oiseau chantant.
Voilà la fin de mon Histoire.

LE JEUNE CHASSEUR ET LE RENARD.

Fable, Conte, ou Allégorie, tout comme on voudra.

EN face d'un fameux Château,
Est une montagne escarpée,
Où mainte volatille, au retour d'un côteau,

Par le plomb meurtrier est souvent écharpée.
Là, le jour de la Saint-Hubert,
Pour qu'on ne fût pas pris sans verd,
Grande chasse fut assignée.
Déjà le fils de la maison
Renouvelle sa pierre ignée,
Et de Gibier veut faire une insigne moisson.
Ce fils, *autem*, est très-aimable.
Figure, minois, agrémens;
Génie aisé, humeur affable;
Au surplus affligé d'environ dix-sept ans.
S'il étoit plus petit & sa sœur plus âgée,
Ma plume s'étoit engagée
D'en faire une Vénus, avec un Cupidon:
A leur charmant Papa, j'en eusse offert le don.
Mais revenons à notre chasse:
Chacun se tenoit à sa place,
Lorsque le Jouvenceau s'écria tout d'un coup,
Qu'il voyoit un Renard: il en montra la trace.
La compagnie en rit beaucoup;
A le railler chacun s'attache:
Toutes les langues sont en train;
Il n'est trait qu'on ne lui détache.
Jusqu'à lui soutenir, d'un ton vif & mutin,
Que le pauvre garçon avoit dit à la fin,
Que ce Renard avoit une moustache,
La barbe blanche & faite en capucin.
Par un esprit de complaisance,
Notre jeune Chasseur prenoit en patience
Les coups portés
Contre son ignorance.
Heureusement étoit à ses côtés
Minerve déguisée. Elle prit sa défense,
Et son ordinaire éloquence
Appaisa les plus emportés.
Ecoutez, leur dit-elle: à son récit sincere
Ajoutez plus de foi.
C'est une allégorie entiere.

Eh ! Meſſieurs, dites-moi,
Par ce Renard, pourquoi
Ne veut-on pas qu'il parle de ſon pere ?
C'eſt-là l'énigme : je le croi.
De ſon eſprit on connoît la fineſſe
A la Ville, comme à la Cour ;
Dans le cœur des humains il n'eſt aucun détour,
Aucune ruſe, aucune adreſſe
Qu'il ne démaſque & ne mette en ſon jour ;
Voire mêmement en amour,
Il eut trop de manége & d'art & de ſoupleſſe,
Pour ne pas toujours ſuivre avec délicateſſe
Ces faux-fuyans dont uſe une Maîtreſſe,
Dans leſquels, comme dans un four,
Il ſçait enrôler ſa tendreſſe.
Voilà le Renard qu'il a vu.
La barbe blanche & cette mouſtache ample
N'eſt autre choſe que l'exemple
D'un talent dont il eſt pourvu ;
J'entends par-là l'expérience
Qui devance
L'âge que tout autre auroit eu
Avant d'avoir tant de ſcience.
L'orgueilleuſe mouſtache eſt le ſymbole encor
D'une ancienne & guerriere race,
Qui remontant juſques au ſiecle d'or,
A fourni des héros qu'aucun autre n'efface.
Du Chaſſeur tant raillé, que dites-vous, railleurs ?
A-t-il tout le tort qu'on lui donne ?
D'ailleurs,
Il pouvoit bien parler de ſa propre perſonne.
Fin Renard eſt qui ne le paroît point ;
C'eſt le grand point,
Quand un air ingénu fait penſer que nous ſommes
Les moins ruſés de tous les hommes :
Car alors les plus grand eſprits
Dans leurs piéges tendus, y ſont les premiers pris.
Bref, regardez-le bien ; ſi nous en voulons croire

Sa taille, son âge, son nom,
Bientôt n'est-il pas vrai qu'il doublera l'histoire
Des brûlans Renards de Samson?

LA JONQUILLE ET LE GRATE-CUL.

Fable.

Une Jonquille étoit si belle,
Que, dans les jardins de Cypris,
Tous les simples, amoureux d'elle,
N'osoient pas en paroître épris.
Le Grate-cul, plus téméraire,
Un beau jour risqua le paquet,
Et lui dit qu'il vouloit lui plaire
Mais on rabattit son caquet.
Dans ta haie, entouré d'épines,
Rebut de fleurs, va te cacher.
Apparemment que tu badines?
Fuis, & cesse de m'approcher.
Donnez-moi du moins votre estime,
Et je bornerai-là mes vœux,
Puisque vous me faites un crime,
De l'aveu de mes tendres feux.
Rien du tout. Vous êtes trop fiere,
Peut-être vous en souffrirez;
Notre Souverain de Cythere
N'aime point les mépris outrés.
Si ce Dieu se le met en tête,
Je deviendrai votre vainqueur.
Qu'il mette seulement un *Bon* sur ma requête,
Vous-même, vous viendrez me demander mon cœur (a).

(a) *Dans une copie écrite de la main de l'Auteur, au lieu des quatre Vers qui terminent la Piece, on trouve ceux-ci.*

De ce Dieu craignez l'assistance;
Un Amant sçait s'en prévaloir:
Mais il ignore sa puissance,
Tant qu'il lui reste quelque espoir.

LE SINGE ET L'ARAIGNÉE.

PAr mille tours induſtrieux
De ſa ruſe & de ſa ſoupleſſe,
Un Singe fait tout de ſon mieux
Pour faire éclater ſon adreſſe.
L'Araignée eſt-là dans un coin,
Qui tend les filets, ſans mot dire ;
Subtile elle attire de loin
Les mouches qu'elle veut ſéduire ;
La plus ruſée eſt priſe enfin,
Sans que l'art ſe faſſe connoître.
On ceſſe de paſſer pour fin,
Dès qu'on veut ſe donner pour l'être.

LE LÉOPARD & LE CHIEN.

Fable (omiſe.)

UN Levrier, qu'un fort honnête Chien
Avoit mordu, mais d'une dent badine,
Pour ſe venger, ſe ſervit d'un moyen
Qui du badin tendoit à la ruine.
Faiſant ſon frere auteur de mille maux,
Il rendit plainte, & par mille impoſtures
Le traduiſit au Roi des Animaux.
Pour abréger toutes les procédures,
Le dénoncé ſur le champ fut au point
D'être jugé : punition ſévere
Le menaçoit ; car on ne douta point
Des faits cités dans le long inventaire.
Heureuſement, au Conſeil Souverain,
On ſe ſouvint que dans la même Ville,
Où fut mordu le délateur flandrin,

Lors gouvernoit un Léopard habile,
En Juge integre, éclairé, bienfaisant,
Presque adoré de toute la Province.
On attendoit, pour le débat présent,
Que son avis déterminât le Prince.
Le Vice-Roi sçachant les noirs délits,
Voulut lui-même en prendre connoissance
Il les vit faux, incroyables, proscrits,
Et ne conclut qu'à quelques remontrances.
Réponse faite, on la suivit en Cour.
Le Léopard reçut une missive :
Ce qu'ayant sçu, le dénoncé fut pour
Enregistrer correction passive.
Ça, mon enfant, lui dit le Léopard,
Ecoutez-moi : je sçai qu'en toute chose
Le mauvais cœur chez vous n'a nulle part.
Il faut pourtant une Métamorphose,
Et devenir un Etre tout nouveau,
Changer de ton, de maniere & de forme,
Dire à sa langue incessamment : *tout beau* ;
Il faut en tout une prompte réforme.
Son auditeur répliqua : volontiers,
Coupez, taillez, tranchez : sans résistance
Je m'y soumets ; mais laissez tout entiers
Les sentimens de ma reconnoissance.

LE BOUDIN.

CONTE.

Adressé à M. Gentil, Procureur au Châtelet.

RIen n'est plus criminel que de faire une histoire
Où l'on trahit la vérité,
Et je tiens que mentir à la postérité
Est indigne d'un cœur qui recherche la gloire.
Mon cher *Gentil*, vous avez lu

L'hiſtoire du BOUDIN dont Perrault fait un Conte,
Plus fidelle & plus courte aujourd'hui je la conte ;
C'eſt à vous de juger lequel doit être cru.

Un Manant & ſa femme à jeun depuis deux jours,
Si grande étoit leur indigence,
Dans cette extrémité, ſans eſpoir de ſecours,
Peſtoient contre la Providence.
Qu'avons-nous fait au Ciel diſoient ces bonnes gens,
Pour être ainſi dans la miſere,
Pendant que nos voiſins crevent de bonne chere ?
Le Ciel voit bien qu'ils ſont méchans ;
Mais cependant tout leur abonde,
Et le bien leur vient en dormant.
Ah ! s'il étoit un Dieu qui gouvernât le monde,
La choſe iroit bien autrement.
Pour faire ceſſer leur murmure,
Qui faiſoit tort à Jupiter,
Ce grand Dieu vint comme un éclair
Du haut du Ciel dans la maſure.
Finiſſez, leur dit-il, un diſcours criminel
Qui mériteroit que mon foudre
Vous réduiſit tous deux en poudre,
Si je n'avois pour vous un amour paternel.
Mais je porte ſi loin cette bonté de pere,
Qu'au lieu de vous punir, par le Styx je promets
D'accomplir trois de vos ſouhaits,
De quelque qualité que vous les puiſſiez faire.
Après ces mots le Roi des Cieux,
Ceſſant de paroître à leurs yeux,
Laiſſa nos gens tranſportés d'aiſe.
Le mari qui ſe nommoit Blaiſe,
Dit à ſa femme : Ah ! ma Catin,
Vas promptement prier Claude, notre compere ;
De vouloir nous prêter une pinte de vin ;
Mais ne dis rien de notre affaire.
Comme le vin ouvre l'eſprit,

Avant qu'à Jupiter nous demandions trois graces ;
Nous ne ferions pas mal d'en boire quelques tasses.
Catin volontiers obéit,
Et courant sans reprendre haleine,
Rapporta la bouteille pleine.
A l'aspect de ce jus chéri,
Son benêt & sot de mari
S'écria : Ma Catin, si le Ciel favorable
Nous envoyoit du boudin gras,
Long comme la moitié du bras,
Nous chasserions bientôt la faim qui nous accable.
A peine Blaise eut prononcé
Le dernier mot de la priere,
Que son souhait fut exaucé.
Sa femme en fut fort en colere :
Quoi ! dit-elle, pauvre gredin,
Pendant que nous pouvons desirer la richesse,
Tu vas souhaiter du boudin !
Il faut que tu sois bien Jean-fesse.
Par ce discours injurieux
Blaise piqué jusques dans l'ame,
Avec un regard furieux
Lâcha deux soufflets à sa femme.
Après les deux soufflets donnés,
Sans y trop réfléchir au fort de sa furie ;
Plût à Dieu, lui dit-il, qu'au bout de ton grand nez
Ce boudin s'attachât en guise de roupie !
A peine a-t-il parlé, que voilà le boudin
Qui pendille au nez de Catin.
Blaise confus de sa sottise,
Pour appaiser Catin, lui demande pardon.
Mais elle, de colere éprise,
Lui chanta bien pis que son nom.
Oui, méchant, lui dit-elle, en la colere où j'entre ;
Pour punir ton souhait malin,
Plaise au grand Jupiter que ce maudit boudin,
Au sortir de mon nez, te pende au bas du ventre !

L'ECUSSONNADE (a),

CONTE.

GRand merci, mon ami Morphée,
D'avoir sçu mettre entre mes bras,
Plus habilement qu'une Fée,
Iris avec tous ses appas.
Jamais Vénus ne fut plus belle :
Combien de roses & de lys,
Que les Amours avoient cueillis,
Pour répandre à l'envi sur elle !
Je l'ai vue, en dépit des Dieux,
Plus tremblante qu'une victime,
Arrêter sur moi ses beaux yeux,
Mêlés d'innocence & de crime.
A pas comptés, à petit bruit,
Avec l'aurore elle est venue
Se glisser craintive en mon lit,
Je n'ose dire presque nue.
Je crois, Lindor, m'a-t-elle dit,
Que ma sagesse t'est connue.
Je ne cherche que ton esprit ;
Si tu manquois de retenue,
Tu me ferois un grand dépit.
Aussi-tôt la pauvre ingénue,
De mes draps, comme d'une nue,
Très-modestement se couvrit.
Que j'aimerois, commença-t-elle,
A parler de tout comme toi !
Dans tes entretiens j'apperçoi
Une façon toujours nouvelle.
C'est un certain je ne sçais quoi,

(a) Ce Conte est déja employé à la page 57 du second Tome ; mais on le remet ici plus ample de dix-sept Vers que dans tous les imprimés.

Qui dans le discours étincelle,
Et qui, comme article de foi,
Feroit croire une bagatelle.
C'est-là ton art, apprends-le-moi.
Ah! très-volontiers, ma mignonne,
Lui repliquai-je fort content.
Cet art, la Nature le donne,
Mais je puis t'en donner autant.
Prête-moi ta langue un instant,
Pour que la mienne l'écussonne.
On ne parle bien qu'en sentant
Sur la langue d'une personne
Qu'on croit parler éloquemment.
Elle me crut tout bonnement,
La chere petite Moutonne!
En effet, je la greffai tant,
Que la voilà qui s'abandonne
A cet inconnu mouvement;
Mais la parole lui manquant,
Une œillade vive m'ordonne
D'enfoncer l'ente plus avant;
Elle s'étend, elle frisonne,
Et m'embrasse si tendrement
Que, sans pouvoir conter comment,
L'Amour survient qui me couronne
Des Myrthes d'un heureux Amant.
Tu nous vis, Reine de Cythere,
Satisfaite de tous les deux;
Tu présidois au grand mystere
Où se brûloient les plus beaux feux.
T'en souvient-il, quand ma Bergere,
Au fort des élans amoureux,
Me dit, d'un air dévotieux,
Arrête un moment, il éclaire?
T'en souvient-il encore mieux.
Quand.... Mais hélas! quelle chimere!
Eveillé, j'ouvre de grands yeux.
Qu'a fait Lindor victorieux?

Il n'a rien fait que de l'eau claire,
Et ſon eſprit viſionnaire
N'a fait qu'un rêve officieux,
Qui de la vérité différe
Comme la terre fait des Cieux.

L' E S T I M E.

R ê s v e.

PAr le ſommeil tranſporté dans un Temple;
Je vis trois cents, cinq cents Divinités.
Chaque Déeſſe avoit une robe ample
Par le devant, comme par les côtés.
Dans le grand nombre une ſeule étoit leſte
Dans ſa parure : un vêtement fort bref,
Accompagnant une jupe modeſte,
De ſes attraits augmentoit le relief.
Ce vêtement étoit blanc comme albâtre;
C'eſt, me dit-on, pour marquer la candeur.
A l'entour d'elle une troupe idolâtre
A deux genoux adoroit ſon bon cœur.
Cette Déeſſe a la démarche ſûre
Dans cet habit, & n'eſt gênée en rien;
Il ſemble fait pour aider ſon allure,
Quand elle veut aller faire du bien.
Je repliquai : ſon air, ſa contenance
Et ſon maintien, paroiſſent ſérieux.
Vous vous trompez, ce n'eſt que par décence;
Son caractere eſt même fort joyeux.
Quel eſt ſon nom, afin que je l'imprime
En lettres d'or, demandai-je au Portier?
C'eſt là Déeſſe, & l'Autel de l'*Eſtime*.
Déeſſe, à vous je veux me dédier;
Votre culte eſt trop pur, trop légitime
Pour n'aimer pas à vous ſacrifier.
Mon ſacrifice étant fait, j'allai prendre

Du court manteau la mesure & le tour :
Bien imité l'on vient de me le rendre.
A qui sied mieux cette espece d'atour ?
En vous l'offrant je rends vrai le mensonge ;
Ma Déïté je laisse à l'abandon :
Mais si la Fable est la cause du songe,
La ressemblance est la cause du don.

QUELQUE CHOSE DE RIEN.

D'Un Rien ferai-je quelque chose ?
Non ; je me forcerois en vain.
Mais, Philis, prête-moi ta main ;
Sur ton secours je me repose.
Remets donc dans mon souvenir,
Qu'un Rien allume un incendie.
D'un Rien un grand mal peut venir ;
Un Rien cause une Tragédie ;
Un Rien brouille d'anciens amis ;
Un Rien fait guerroyer les Princes ;
Un Rien fait fourvoyer Thémis ;
Un Rien empeste les Provinces ;
Un Rien ameute tout Paris ;
Un Rien pour nous a mille charmes ;
Un Rien va nous tirer des larmes.
Qu'un Amant délicat sent bien
D'un seul mot l'extrême puissance !
Puisqu'un geste, un clin d'œil, un Rien,
Vaut souvent une jouissance.

PORTRAIT DU DIABLE.

IL a le teint d'un rôt qui brûle,
Le front cornu ;

Le corps velu comme une mule,
    Le pied fourchu;
Le fuseau dont filoit Hercule,
    Noir & velu;
Et pour surcroît de ridicule,
    La queue au cu.

CHANSON.

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

VEnus est huit jours à Cythere:
Qu'elle est belle & qu'elle est peu fiere!
Mais l'Amour est tout étourdi
En voyant les feux qu'elle inspire,
Et nul de nous assez hardi
Pour lui déclarer son martyre.

C'est pour punir ton injustice,
Spirituelle protectrice,
Que l'Amour t'ôte la santé;
Mais quoiqu'il se venge & qu'il gronde;
Dans tes yeux le signe est resté;
Ils en font part à tout le monde.

Notre Hébé badine au suprême,
Et plus enfant que l'Amour même,
Fait sans cesse niche à quelqu'un;
Mais parmi tout son badinage,
Dieu des cœurs, elle en ignore un
Que j'aimerois bien davantage.

Blanche maman, fraîche, & dodue,
Pardonne au fou qui t'a mordue:
Il est bon Diable, en vérité.
Epris de ton doux caractere,
Il te quitte de ta beauté;
Ton humeur suffit pour lui plaire.

Vous croyez qu'à la Reine mere
Le plus beau couplet va se faire ;
Il est vrai, le sujet m'est cher ;
Mais son seul regard me rend blême.
Je la chante entre cuir & chair,
Et m'en fais finesse à moi-même.

Déon va me chanter la game
D'oublier sa sincere Dame,
Qui fait l'ornement de ces lieux ;
Mais ses appas sont un mystere.
Ainsi je serai beaucoup mieux
De vivre en paix & de me taire.

SUR LA PAIX PUBLIÉE EN 1736.

ON avoit déjà désarmé ;
Mais du traité de Paix tramé,
L'œuvre n'étoit pas consommé.
Il est aujourd'hui proclamé :
Que ce mot de paix m'a charmé !
Le Héraut d'armes l'a nommé,
Et si haut l'a-t-il exprimé
Qu'il devroit en être enrhumé.
Que tout chagrin soit supprimé :
Amis, j'ai le dessein formé
Vingt-quatre heures d'être affamé ;
Rien ne restera d'entamé,
Triplons le piot accoutumé ;
Puis courant à l'objet aimé,
Recommençons le mois de Mai.



EPITAPHE DE L'AUTEUR.

CI gît l'Auteur de Philopode,
Autrement dit, *Philotanus*,
Ainſi qu'il ſera plus commode
A la Bulle *Unigenitus*.
Moitié grave, moitié bouffonne,
Sa Muſe aſſez joyeuſement
Le mena juſqu'à ſon Automne,
Avec les plaiſirs du Printems.
Il s'étoit fait un caractere
D'après Verville & Rabelais ;
Dans l'art de varier les faits
Il avoit ſaiſi leur maniere.
Bon eſtomac, eſprit très-vif,
Il étoit un Héros de Table ;
Plus libre en propos qu'inventif,
Et bien plus plaiſant qu'imitable.
Il eſt mort, le Pauvre Chrétien ?
Molina perd un Adverſaire,
Et l'Amour un Hiſtorien.
Si je conſulte ſon Bréviaire,
La Religion n'y perd rien.

Fin du troiſieme Volume.



TABLE DES *MATIERES*

Contenues dans le troisieme Volume.

EPIGRAMMES.

MADRIGAUX.

POÉSIES MÊLÉES.

LES RILLONS RILLETTES.

PIECES RECOUVRÉES.

Fin de la Table du troisieme Volume.

ŒUVRES

DIVERSES

DE GRECOURT.

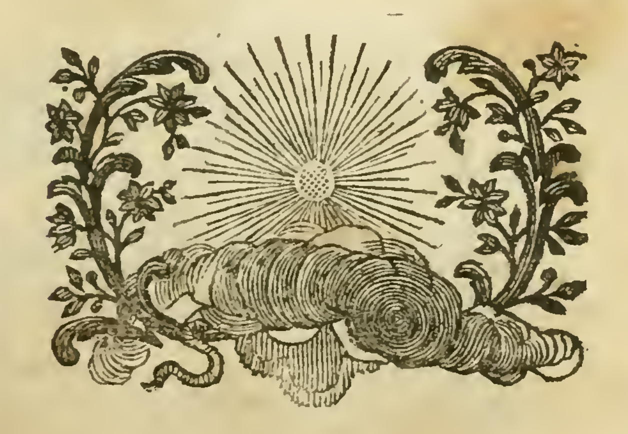
TOME QUATRIEME.



SUPPLÉMENT
DE
GRÉCOURT,
OU COLLECTION
DE DIFFÉRENTES PIECES,

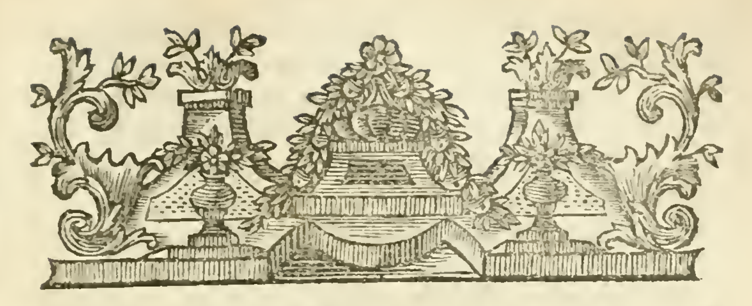
Dont partie, ci-devant confondues dans toutes les Editions de ce Poëte, sont redonnées ici plus correctes ; & partie publiées pour la premiere fois.

TOME QUATRIEME.



A LUXEMBOURG.

M. DCC. LXVII.



SUPPLÉMENT
AUX ŒUVRES
DE GRÉCOURT.

L'Invocation du Poëte Lucrece, *en Vers François, par* HAINAUT, *Auteur du fameux Sonnet de l'*Avorton.



DÉESSE dont le sang a formé nos ayeux,
Toi qui fais le plaisir des Hommes & des Dieux,
Qui par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends & la Mer peuplée & la Terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô Mere de l'Amour;
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour:
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les Aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramene,
Les Zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.

On entend les oiſeaux, frappés de ta puiſſance,
Par mille ſons laſcifs, célébrer ta préſence.
Pour la belle geniſſe on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine ou traverſer les eaux.
Enfin les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aſpect d'amour & de deſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir ;
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant empire
Qu'exerce la beauté ſur tout ce qui reſpire.
Donc, puiſque la Nature eſt toute ſous ta loi ;
Que rien dans l'univers ne voit le jour ſans toi,
Que ſans toi, rien n'eſt beau, rien n'aime & n'eſt aimable ;
Vénus, deviens ma Muſe, & ſois-moi favorable.
Je vais de l'univers étaler les ſecrets ;
J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les Graces en partage ;
Fais-les en ſa faveur briller dans cet ouvrage.
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ſes horreurs.
Tu peux tout mettre en paix & ſur mer & ſur terre ;
Car que ne peux-tu point ſur le Dieu de la guerre ?
Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment panchée,
Et l'Amour tient ſon ame à ta bouche attachée.
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux en pillant tes tréſors :
Tant tu ſçais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les deſirs, provoquer les tendreſſes.
Parle pour les Romains dans ces momens ſi doux.
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
Le deſſein que je prends veut un eſprit tranquille ;
Puis-je le poſſéder dans ce tems difficile,
Et de tant de Héros *Memmius* digne fils,
Peut-il donner des ſoins qu'au bien de ſon pays ?
Non, brave *Memmius*, n'apporte à cette étude

Qu'un eſprit affranchi de toute inquiétude ;
Autrement tous mes ſoins ſeroient hors de ſaiſon.
Envain j'entreprendrois d'éclairer ta raiſon ,
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre ,
Tu te ralentirois avant que de l'entendre.
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les Cieux ,
Et là te faire voir quel eſt l'emploi des Dieux ,
Te ramener après dans la ſource des choſes ,
Et des plus grands effets te dévoiler les cauſes.
Tu ſçauras de quel fonds la Nature fait tout ,
De quoi tout s'entretient , en quoi tout ſe réſout ;
Quels ſont ces ſimples corps , cette ſimple matiere
Qu'on nomme premiers corps & matiere premiere ,
Parce que tout vient d'eux & qu'ils ſont éternels.
Car loin de notre eſprit ces penſers criminels
Qui dégradent des Dieux l'immortelle Nature ,
Et les font ouvriers de chaque créature.
Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité ,
A quoi leur ſerviroit leur immortalité ?
A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.
C'eſt trop les intriguer dans les choſes humaines :
Ils ſont toujours puiſſans , toujours heureux ſans nous
Et ne ſentent jamais ni pitié ni courroux.
On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
Sous la Religion (*a*) durement aſſervie.
Long-tems du haut du Ciel ce fantôme effrayant
A lancé ſur la terre un regard foudroyant.
Mais un Grec le premier , plein d'une ſage audace ,
L'oſa voir d'un œil fixe & l'inſulter en face.
Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner ;
La terre eut beau frémir , le Ciel eut beau tonner ,
Il n'en fut que plus vif à percer l'impoſture ,
Et plus prompt à s'ouvrir le ſein de la Nature.
Dans l'enceinte du monde il ſe crut trop ſerré ;
Le Ciel ne fut pas même aſſez vaſte à ſon gré :

(*a*) Le Polytheiſme.

Rien ne lui fit obſtacle, & ce puiſſant génie
Courut de l'Univers la carriere infinie.
Après avoir ſçu tout, il nous a tout appris :
Nul être, nul pouvoir ne ſurprend nos eſprits ;
On ſçait juſqu'où s'étend ton pouvoir & ton être ;
Et ce qui le termine & ce qu'il en peut naître.
Ainſi par la raiſon il ſurmonta la peur ;
Ainſi l'erreur mourante aux pieds de ſon vainqueur ;
Et la Religion (*a*) terraſſée avec elle,
Aſſure à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, *Memmius*, peut-être croiras-tu
Que ma Philoſophie attaque ta vertu ;
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes :
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des Dieux.
On égorge en Aulide une jeune Princeſſe ;
Et qui ſont ſes bourreaux ? tous les chefs de la Grece ;
Son Pere. Mais Diane a ſoif de ce beau ſang :
Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au Temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſi-tôt la victime eſt ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empreſſe pour la voir ;
Son Pere eſt auprès d'elle outré de déſeſpoir :
Un Prêtre ſans pitié couvre un fer d'une étole.
A ce ſpectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort ;
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale.
On l'enleve de terre, on la porte à l'Autel ;
Et bien loin d'accomplir un hymen ſolemnel,
Au lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
Pour la rendre propice au départ des Vaiſſeaux ;

(*b*) L'Idolâtrie.

Tant la Religion (*a*) peut enfanter de maux !

(*a*) c. à. d. la Superſtition.

RETRAITE EN HOLLANDE,

Epitre.

JE vois régner ſur ce rivage
L'innocence & la liberté.
Que d'objets dans ce Payſage,
Malgré leur contrariété,
M'étonnent par leur aſſemblage !
Abondance & frugalité ;
Autorité ſans eſclavage ;
Richeſſes, ſans libertinage ;
Nobleſſe, charges, ſans fierté.
Mon choix eſt fait : ce voiſinage
Détermine ma volonté ;
Bienfaiſante Divinité,
Ajoutez-y votre ſuffrage.
Diſciple de l'adverſité,
Je viens faire dans ce Village
Le volontaire apprentiſſage
D'une tardive obſcurité :
Auſſi-bien de mon plus bel âge
J'apperçois l'inſtabilité.
J'ai déjà, de compte arrêté,
Quarante fois vu le feuillage
Par les Zéphyrs reſſuſcité ;
Du Printems j'ai mal profité,
J'en ai regret, & de l'Eté
Je veux faire un meilleur uſage.
J'apporte dans mon hermitage
Un cœur dès long-tems rebuté

Du prompt & funeste esclavage,
Où met la folle vanité.
Paysan sans rusticité,
Hermite sans patelinage,
Mon but est la tranquillité.
Je veux pour unique partage
La paix d'un cœur qui se dégage
Des filets de la volupté.
L'incorruptible probité,
De mes Ayeux noble appanage;
L'infatigable activité,
Reste d'un utile naufrage;
Mes études, mon jardinage;
Un repas sans art apprêté;
D'une Epouse économe & sage
La belle humeur, le bon ménage,
Vont faire ma félicité.
C'est dans ce port qu'en sûreté
Ma barque ne craint point l'orage
Qu'un autre à son tour emporté
Au gré de sa cupidité,
Sur le sein de l'humide plage,
Des vents aille affronter la rage!
Je ris de sa témérité,
Et lui souhaite un bon voyage.
Je réserve ma fermeté
Pour un plus important passage,
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'éternité.
Je sçais que la mortalité.
Du genre humain est le partage;
Pourquoi seul serois-je excepté?
La vie est un pélerinage:
De son cours la rapidité,
Loin de m'allarmer, me soulage.
Sa fin, lorsque j'en envisage
L'infaillible nécessité,
Ne peut ébranler mon courage.

Brûlez de l'or empaqueté :
Il n'en périt que l'emballage,
L'or reste ; un si léger dommage
Devroit-il être regretté ?

L'ANTI-MONDAIN, (*a*)

Par M. P x.

O Jours heureux qui purs & sans nuage
Avez du monde éclairé le berceau,
Dont vainement un odieux pinceau,
Veut à nos yeux défigurer l'image !
Jours fortunés ! quoi qu'en publie encor
Un maître fou dans sa verve indiscrette ;
Age à bon droit appellé Siecle d'or !
O bon vieux tems ! c'est moi qui vous regrette.
Mais, ô regrets en effet superflus !
A notre dam, hélas ! vous n'êtes plus.
Tranquille au sein d'une heureuse abondance,
Exempt de peine, affranchi de tous soins,
L'homme vivoit : la sage Providence,
Pour son bonheur, lui cachoit ses besoins.
Il étoit libre, & la seule Nature
Dictoit ses loix & régloit ses devoirs.
La trahison, le meurtre, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où regnoit la droiture,
De son cœur simple ignorés & bannis,
N'avoient alors besoin d'être punis.
Nul préjugé n'asservissoit son ame :
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né,
Ni bien, ni mal, gloire, honte ni blâme
N'étoient connus de son esprit borné.

(*a*) Cette Piece est la contrepartie du *Mondain* de M. de Voltaire, imprimé dans toutes les Editions de ses Œuvres.

O douce erreur, favorable ignorance,
Fille du Ciel, mere de l'assurance !
Point de remords qui gênât ses desirs.
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,
Il se trouvoit dans un autre lui-même :
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs.
Et quels plaisirs ? à leur douceur extrême,
Le monde entier doit ses accroissemens :
Tendres ébats, divins embrassemens,
Fréquens, sur-tout, plus qu'au siecle où nous sommes,
Et c'est raison ; car le destin des hommes
En dépendoit dans ces commencemens.
Plaisirs exempts de tous ces vains fantômes,
Dont un bizarre & chimérique honneur
Séduit les cœurs susceptibles d'allarmes ;
Ce fier tyran d'un siecle plein de charmes
Ne mettoit point d'obstacle à leur bonheur.
Mais à sa place, une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encor, même après la jouissance,
Tenoit alors lieu de toute vertu.
De nos Ayeux, sous le regne d'Astrée,
Telle étoit donc la race fortunée.
De siecle en siecle & vigoureux & sains,
Mets raffinés, Laïs, ni Médecins,
Coupable engeance en ces tems ignorée,
De leurs beaux ans n'abrégeoient la durée.
Or maintenant, notre ami du bel air
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre siecle de fer ;
Vantez sur-tout votre cœur très-immonde.
Osez fronder l'illustre Fenelon ;
Déprisez-nous les accords de sa Lyre,
Ce beau Roman, le seul utile à lire ;
Vous toutefois dont le rare Apollon
Et les Ecrits ne vont pas au talon
De ce Prélat, vous dont le chaud délire
Où vous puisez vos cyniques accens,

Vous fait choquer trop souvent le bon sens ;
Vous, dis-je encor, qui placez dans un Temple,
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joie auprès d'un Cardinal ;
Vous, dis-je, enfin, qui pour dernier exemple
Venez de faire assemblage nouveau
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée,
Assortiment digne d'un tel cerveau :
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au soliveau,
Ou bien à voir une tête de veau
Qui dans un char mollement se promene.
Or maintenant ce séjour enchanté,
Ce Paradis terrestre si vanté,
Cher Calotin de la premiere classe,
De bonne-foi, convenez entre nous
Que, pour sçavoir où peut être sa place ;
On auroit tort de s'adresser à vous.

LES MISERES DE L'AMOUR,

PARODIE.

Par M. PN.

QUe l'homme est foible & ridicule,
Quand l'Amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il dissimule,
On l'entend tout bas soupirer.

✻

S'ose-t-il enfin déclarer ?
On le fuit ; sa poursuite est vaine.
N'importe ; il veut persévérer.
Que de soins, d'ennuis & de peines !

✻

On l'aime ? tant pis, double chaine

Mille embarras dans ſon bonheur,
L'eſprit ſans ceſſe eſt en haleine ;
Pere, Mere, Epoux tout fait peur.
Eſt-ce tout ? Non. Reſte l'honneur :
Il s'effarouche avec méthode.
On croit le vaincre, il eſt vainqueur ;
On ſe brouille, on ſe racommode.

*

Vient un rival, autre incommode.
Loin des yeux le repos s'enfuit ;
Jaloux, on veille, on tourne, on rode ;
Ce n'eſt qu'allarmes jour & nuit.

*

Après bien des maux & du bruit,
On jouit enfin de ſa Belle.
Le feu s'éteint, le dégoût ſuit.
Le jeu valoit-il la chandelle ?

EPITRE SUR L'AUTOMNE.

*Par M. B*D.

SUivons les Ménades ;
Dans leurs promenades,
Ami, rendons nous.
Bientôt les Pléïades,
L'Aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.
Au ſein de nos plaines,
Les vives chaleurs
Ont ſéché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'Aurore eſt ſans pleurs,
Zéphyr ſans haleines,
Flore ſans couleurs.

La ſeule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit & ſe couronne
D'un Pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,
Verſé par ſes mains,
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qui, dans ces jardins,
Du peſant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.
Suſpends ton étude:
Viens, loin des neuf Sœurs,
Goûter les douceurs
De ma ſolitude.
Eſclave avec moi
Du Vainqueur de l'Inde
Que le Dieu du Pinde
Subiſſe la loi.
Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'eſt Anacréon,
Ami, qu'il faut ſuivre.
Apprends à monter
Ta galante Lire;
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inſpire
Le tendre délire
Qui, cher à Themire,
S'en fait écouter.
Parmi nos Convives
Invitons l'Amour;
Qu'il vienne à ſon tour
Revoir ſur ces rives
Cythere & ſa Cour.
Couché ſous la treille,
Si quelqu'un ſommeille,

Par un tendre effort,
L'Amour le réveille ,
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Epicure ,
J'en suis les leçons ;
Comme lui , j'épure
Les utiles dons
Que fait la Nature
A ses nourriçons.
D'une ardeur extrême ,
Le tems nous poursuit ,
Détruit par lui-même ,
Par lui reproduit ;
Plus léger qu'Éole
Il naît & s'enfuit.
Qu'un prompt sacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux ;
Qu'au milieu de nous
Ce Dieu taciturne
Perde son courroux.
Du vin de cette urne
Enivrons Saturne :
Désormais plus lent ,
Ce Dieu turbulent ,
Pour reprendre haleine ,
Prendra de Silene
Le pas chancelant.
Sous l'ombre propice
D'un bois enfoncé ,
Pour le sacrifice
L'Autel est dressé.
Ce lieu solitaire
Est le Sanctuaire ,
Où , libre d'ennui ,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes ,
Les soins , les contraintes

Et les vains desirs,
Tyrans des plaisirs.
Déjà sous la tonne,
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un Lierre divin;
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les Nymphes accoururent,
Les Faunes m'entourent:
Le vin va couler,
L'encens va brûler,
La victime est prête.
Ami, qui t'arrête?
Pour ouvrir la Fête,
Thémire, avec moi,
N'attend plus que toi.

EPITRE SUR L'HIVER.

PAR LE MESME.

DE l'Urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse.
La froide Arethuse
Fuit dans ses roseaux.
C'est en vain qu'Alphée

Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle :
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidele,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cedant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts ;
D'un voile funeste,
Son sein ombragé
Gémit outragé ;
La Nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au tems des fleurs.
Quand, d'un vol agile,
L'Amour & les Jeux
Passent dans la Ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scene,
Suivant Melpomene
Et ses jeux nouveaux,
J'irai voir la guerre
Des Auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques ;
Du beau seul épris,
Envie ou mépris,

Jamais ne m'enflamme ;
Seulement dans l'ame ,
J'approuve ou je blâme ,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles ,
J'irai de mes airs
Frapper vos oreilles.
Après nos concerts ,
L'ivresse au délire
Pourra succéder ;
Sous un double empire ;
Je sçais accorder
La Thirse & la Lyre.
J'y crois voir Themire
Le verre à la main ,
Chanter son refrain ,
Polâtrer & rire.
Quel sort plus heureux !
Buveur amoureux ,
Sans soin , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente ,
Toujours un plaisir ;
Toujours un desir ,
Pour l'heure suivante.
Coulez , tous mes jours ,
Remplissez le cours
De mes destinées ,
Toujours enchaînées ,
Par un nœud si beau ,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans ,
Les compte & les marque
Aux fastes du tems ,
Je l'attends sans crainte :

Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton Ami
Finit son Epitre.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vains divers
Je serai l'arbitre,
Sois-le de mes Vers.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre & sans choix;
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

LA VIE HEUREUSE.

STANCES.

IL faut penser : sans quoi, l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de somme.
Il faut aimer : c'est ce qui nous soutient;
Car, sans aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce Société
De gens d'esprit, instruits, sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété :
Sans quoi, les jours sont plus longs qu'on ne pense.
Il faut avoir un ami, qu'en tout tems,
Pour son bonheur, on écoute, on consulte;

Qui

Qui puiſſe rendre, à notre ame en tumulte,
Les maux moins vifs & les plaiſirs plus grands.

Il faut le ſoir un ſouper délectable,
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots;
Et ſans être ivre il faut ſortir de table.

Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le careſſer, le tenir dans ſes bras,
Et le matin recommencer encore.

Mes chers amis, avouez que voilà
Ce qui compoſe une aſſez douce vie.
Or, dès le jour que j'aimai ma Silvie,
Sans plus chercher, j'ai trouvé tout cela.

L'APOTHÉOSE
DU PUCELAGE.

EPITHALAME.

PRès d'un bois ſolitaire & ſombre;
Réduit inhabité, que voit peu l'œil du jour,
Beau lieu que la nature a formé pour l'Amour,
Mais qu'un devoir auſtere à ſçu cacher dans l'ombre;
On découvre un Palais, où le Ciel envieux,
Dépoſant le tréſor dont il forma le monde,
De l'aſtre qui nous luit mit la ſource féconde,
Pour la dérober à nos yeux.
C'eſt-là que Promethée alla puiſer les flammes,
Dont le ſouffle anima nos ames.
C'eſt-là que l'homme ambitieux,
Se reproduit lui-même en une vive image,
Et communique d'âge en âge
Un pouvoir qui l'égale aux Dieux.
Dans ce Palais charmant loge un monſtre implacable;

Phœnix ennemi des mortels,
Phœnix dont la défaite offre un laurier aimable;
Au Héros fortuné qui brise ses autels.
La raison, le devoir, le préjugé timide,
Tiennent sur lui les yeux ouverts;
Dans tous ses mouvemens la pudeur est son guide,
Et le fait gémir dans les fers.
Vers une conquête si douce,
Un penchant inconnu nous pousse;
Nous soupirons, nous avons des desirs,
Avant que de pouvoir connoître
Quel objet en nous les fait naître.
Et quel est ce Phœnix? l'écueil de nos plaisirs.
L'amour ardent à sa poursuite,
Déjà plus d'une fois l'avoit sçu mettre en fuite,
Et de cet ennemi vanté
Le seul nom aux mortels sembloit être resté.
Mais Iris vint au monde & si sage & si belle,
Que notre Phœnix égaré,
Avec toute sa Cour vint se sauver chez elle,
Comme en un asyle assuré.
Bientôt l'Amour en conçoit des allarmes;
C'est en vain qu'il emploie & ses traits & ses charmes;
A force ouverte il ne peut l'ébranler.
Contraint donc à dissimuler,
Sous les traits de l'Hymen il cache son visage;
Il joint au sang des Dieux les trésors de Plutus:
De richesses & de vertus,
Il forme un brillant assemblage.
Il se présente alors aux portes du Palais.
La pudeur effrayée en dispute l'accès!
Inutiles efforts! la Raison la fait taire:
Séduire par l'éclat qui vient frapper ses yeux,
La Raison elle-même ouvre son sanctuaire.
L'Hymen entre victorieux,
Et redevient l'Amour. Son ardeur se ranime;
De cent coups redoublés il perce la victime.
Le sang coule, elle expire. Iris avec douleur

Voit périr le vaincu, mais pardonne au vainqueur.
Comme un présent parfait & rare,
Mercure le transporte aux Cieux.
C'est le mien, dit Vénus, prenez, dirent les Dieux :
Mais d'un bien retrouvé, devenez plus avare.
Jouissez des plaisirs qui suivent son trépas,
O vous, à qui l'on vient de cueillir cette rose :
Votre sexe n'en goûte pas
Qu'il n'ait donné matiere à cette Apothéose.
Ne croyez pourtant pas, Iris, perdre un trésor :
Si Vénus a voulu qu'on lui remît ce gage,
C'est moins par le plaisir de l'avoir en partage,
Que pour celui de le reperdre encor.

RÉPONSE POUR LES BLONDES,

Aux Vers de Fontenelle, sur les Brunes.

Par FUSELIER.

VOus qui charmez raison & sentiment,
Rare Docteur, qu'à la Cour de Cythere
Et de Minerve on cite également ;
Vous qui d'Amour dirigerez la Mere,
Si directeur la gouverne jamais :
Votre morale en un point je rejette,
Lorsque prisés Blonde moins que Brunette ;
Dogme hérétique & lézant les attraits
De Vénus même ! Or ; si craignez sa haine,
Prévenez-la par un prompt repentir.
Blonde toujours de la Beauté fut Reine ;
De tout Paphos c'est la doctrine saine ;
Auteur galant ne s'en doit départir.
Gente Brunette a séduit votre veine :
Voilà le cas qui vous a fait sortir
Du bon chemin, qu'Amour vous y ramene.
Vos Vers brillans, bien que semblent partir

Du fin cerveau du Dieu de l'Hippocrene,
Sur ce point-là, ne m'ont sçu pervertir :
Quand je les lus, j'étois près de Climene.

ÉPITHALAME (a)

Par M. DE GENNES.

AU bon Hymen un jour il prit envie
De nous donner un plat de son métier.
Je veux, dit-il, une fois dans ma vie,
Ourdir un nœud qui plaise au monde entier;
Un nœud charmant tissu d'or & de soie,
Et qui, d'un couple assorti de tous points,
Fasse à jamais le bonheur & la joie.
Ainsi soit-il : mais malgré tous vos soins,
Messer Hymen, soit dit sans vous déplaire,
Je doute un peu du succès de l'affaire.
Or à l'Hymen quand advint tel penser,
Ce Dieu lorgnoit gentille Jouvencelle,
Qu'en ses filets il vouloit enlacer,
Pour jeune gars digne de la pucelle.
Attraits, ducats, & ce qui vaut bien mieux,
Trésors du cœur ne manquoient à la Belle.
D'autre côté brilloit devant ses yeux
Un Bachelier, lumineuse étincelle,
Eclair perçant, feu qui l'esprit décele;
Et par dessus les talens de l'esprit,
Des dons de l'ame avoient grosse chevance.
Ce dernier point, ainsi qu'en ont écrit
Maints doctes Clercs, est le nœud d'alliance;
Ainsi du moins le pauvre Hymen le pense.
Tant pis pour lui; mais ce n'est-là mon fait.
Jà de l'Hymen l'œuvre alloit à souhait;

(a) Pour les Noces de feu M. *Guyot de Réverseaux*, & de Mademoiselle *le Noir*.

A petit bruit s'avançoient ſes affaires ;
Par-tout trottoient graves Ambaſſadeurs,
Gens ſe croyant Plénipotentiaires,
Pour régler tout dans l'empire des cœurs.
Bref, ſans délai, par ces fins Emiſſaires,
En tapinois ſi bien beſogné fut,
Qu'Hymen déjà penſoit toucher au but.
Mais encor bien qu'il eût à la ſourdine
Trop bien conduit ſa marche clandeſtine ;
Si pourtant eſt que Cupidon le ſçut.
Ouais! qu'eſt ceci, dit le Dieu d'Amathonte ?
Eſt-il bien vrai qu'Hymen ait cru pouvoir
Unir ſans moi *Réverſeaux* & *le Noir* ?
S'il eſt ainſi, le pauvret ſe mécompte,
Si ne fera. Tant mieux, charmant Amour,
Deſcendez tôt du céleſte ſéjour :
De grace, entrez un peu dans le myſtere.
Pas n'y faillit. Une fleche légere
Part, & ſoudain d'un coup fait deux Amans.
Troubles, ſoupirs, heureux ſaiſiſſemens,
Tendres regards auſſi-tôt dans leur ame
Verſent ſans fin l'allégreſſe & la flamme.
Qui fut penaut ? Ce fut le Dieu Nocier,
Alors qu'il vit le couple familier
Jà conſumé par une ardeur ſecrette,
Tant qu'on eût dit que c'étoit amourette.
Hymen, Hymen ! cent fois on vous l'a dit ;
Et l'oubliez toujours, dont j'ai dépit ;
Onc ne ferez union aſſortie,
Si ne mettez Amour de la partie.
Puis qu'eſt ainſi, dit le Dieu des Epoux,
Sans chicaner ſur nos droits, entre nous,
A frais communs, achevons notre ouvrage.
Soit, dit l'Amour : par les nœuds les plus doux ;
Soudain l'Hymen dévotement engage
Le couple heureux ; puis au ſein d'un nuage
Où le reçoit le Plaiſir innocent,
Dame Pudeur ſe cache en rougiſſant.

Ainſi, ſuivant l'uſance de Cythere,
Loin de nos yeux s'accomplit le Myſtere.
Gentils Epoux, vous voilà bien contens :
Sus, travaillez & travaillez long-tems
A façonner, par mainte récidive,
Belle lignée aux yeux vifs & brillans,
Eſſains d'amour, leſtes & fémillans,
Auxquels, un jour, même aventure arrive.

LE LIT DE GLICÈRE.

LIt trop heureux, aſyle du myſtere,
Sombres rideaux, où le Dieu du Sommeil,
Seul chaque nuit s'enferme avec Glicère,
Et lui prodigue un air frais & vermeil :
Si le repos ſous vos ombres habite,
D'où vient ce trouble & ces ſaiſiſſemens
Que votre vue en mes veines excite ?
Morphée auſſi fait-il donc des Amans ?
Mais n'eſt-ce point qu'à Glicère infidele
Ce Dieu ſe prête à l'Enfant de Paphos,
Et dans ſes mains remettant ſes pavots,
Furtivement l'introduit auprès d'elle ?
Delphes, qu'un autre implore le ſecours
De ton trépied ſi fécond en oracles ;
Ce Lit charmant, le trépied des Amours,
Comme il enferme inſpire des miracles.
Il fut un jour favorable à mes feux,
Quand Cyparis, qui connoît ma tendreſſe,
Dans le ſommeil me fit voir ſa Maîtreſſe.
Ce jour Morphée étoit plus pareſſeux :
Fier de preſſer la plus belle paupiere,
Sous les rideaux il bravoit la lumiere.
Je les ouvris : le chevet radieux
M'offrit Glicère & ſimple & ſans parure,
Mais éclatante, ainſi qu'on peint les Dieux ;

Riche des dons que lui fit la Nature,
Le teint plus beau que les plus belles fleurs,
Les traits, la bouche & l'haleine de Flore.
Le jour devint plus brillant, & j'ignore
S'il recevoit ou donnoit ces couleurs.
Le Lit tenoit d'autres Beautés captives;
Pour mon malheur, les Graces attentives
Veilloient près d'elle, & les ſonges diſcrets
N'avoient oſé découvrir plus d'attraits.
L'Eſprit voulut réparer ce dommage:
De ſon beau corps je me fis une image,
Et cette image irrita mon deſir.
J'en parcourus, j'en dévorai la trace;
Son attitude invitoit au plaiſir;
J'oſai.... Mais Ciel! qui n'eût eu de l'audace?
Quand tout-à-coup Glicère ouvrant les yeux
Jetta ſur moi des regards furieux.
Figurez-vous Phébus ſorti de l'onde,
Qui pâliſſant des crimes de la nuit,
Menaceroit d'ôter le jour au monde.
Je me troublai, Glicère fit du bruit;
Et Cyparis, qui ſçut ſe faire attendre,
Nous retrouva dans un air d'embarras
Qui commençoit à devenir plus tendre.
Glicère alors s'échappa de mes bras;
Mais généreuſe & douce dans ſa gloire,
Comme un guerrier qu'appaiſe la victoire,
Par un baiſer autant donné que pris,
Elle avoua mes feux à Cyparis.
De quelle ardeur, en imprimant ma bouche
Contre le linge empreint de ſa chaleur,
Diſois-je aux Dieux d'adoucir mon malheur,
En m'accordant d'être ce qui la touche!
Voiles ſecrets, Lit mille fois heureux,
Qu'avec plaiſir mon ame vous contemple!
Chevet preſſé par l'objet de mes vœux,
De la Beauté vous êtes le vrai temple:
Et vous, rideaux, dont le contour obſcur

Cache Glicère à mes regards avides,
Je vous compare à ces voûtes d'azur
Bornes de l'air & des régions vuides,
Dont la rencontre enveloppe à nos yeux
Et la lumiere & la pompe des Cieux.
Ah ! ſi ma Lyre, aux amours conſacrée,
Peut éviter le naufrage des tems,
De vos honneurs j'étendrai la durée.
Mais ſi, ſenſible aux feux les plus conſtans,
Glicère enfin daignoit combler ma flamme
De ces faveurs que l'on dérobe au jour,
Cher confident des tranſports de mon ame,
Lit, vous ſerez le temple de l'Amour.
Juſqu'à ce tems, que vos voiles paiſibles
A mes rivaux ne ſoient point acceſſibles:
N'admettez-y que les ſonges flatteurs,
Qui, des Amours tendres avant-coureurs,
Sement en nous de légéres amorces,
Et du penchant ſollicitent les forces.
Que chaque jour, quand le frais du matin
D'eſprits ſubtils ramene un jeune eſſain,
La volupté ſous mes traits préſentée,
Pénetre au ſein de Glicère enchantée;
Et que cédant aux attraits du plaiſir,
A ſon réveil mon aimable Maîtreſſe
Paſſe avec moi du déſir à l'ivreſſe,
Pour retourner de l'ivreſſe au deſir.

LE PROCÈS DU FARD.

ALLEGORIE

A Madame la Ducheſſe de Gontaut.

Par M. Bnd.

LA Mode & la Nature un jour
Vinrent au tribunal d'Amour.

La

La Mode vint enluminée,
En long étalage, en grand train,
D'amples fatras environnée,
Le masque & la marotte en main.
Nature simplement ornée,
En robe ondoyante, en patin,
Un bouquet de fleurs sur son sein,
Et de ses cheveux couronnée.
Amour, dit-elle, entends ma voix,
Et qu'elle éveille ta justice.
Tu vois la fille du Caprice,
Je suis le jouet de ses loix.
Mon fils, prends garde à mes outrages:
A ton empire, à mes attraits
Ils portent de communs dommages.
Corrompre, altérer mes ouvrages,
N'est-ce pas émousser tes traits?
Sans tant discourir, dit la Mode,
Montrons aux yeux notre pouvoir.
Amour est un Dieu qui veut voir,
Et qui goûta cette méthode.
Nature appuya ce dessein,
Et choisit Gontaut pour modèle.
L'Amour essuya de sa main
Cette couche artificielle,
Enfant de l'art & du matin,
Et Gontaut n'en fut que plus belle.
C'étoit l'Aurore, au front serein,
Lorsqu'elle ne fait que d'éclore;
Et que Phébus n'a pas encore,
Par les couleurs dont il la peint,
Séché la fraîcheur de son teint.
La mode, sur d'autres modèles,
Fait son chef-d'œuvre concerté;
Dresse ses tables solemnelles;
Construit l'autel de la Beauté.
Son art, ses ruses furent telles,
Si bien sa magie opéra,

Qu'enfin elle défigura
Une Héroïne d'Opéra.
On rit de cette œuvre postiche :
Au petit monstre enjolivé,
L'Amour fait construire une niche ;
A l'autre un Temple est élevé.
Toi ! dit l'Amour à la Nature,
Viens rendre une couleur plus pure
Aux Beautés qui suivent mes pas ;
Mes mains ont formé leurs appas
Pour les yeux, non pour la parure.
Tout s'embellira sous ta loi ;
Ta Rivale n'a, pour te nuire,
Que l'art passager de séduire :
L'art constant de plaire est à toi.
Belle Gontaut, c'est ton partage ;
Si tu vois couvrir d'un nuage
Tes beaux jours de sérénité ;
C'est l'art jaloux de la Nature,
Et contre elle encor révolté,
Qui, sous le nom de Faculté,
Fait à tes attraits cette injure,
Et te punit de ta beauté.
Eloigne un secours redouté ;
D'un souris rappelle & rassure,
Les ris enfans de la santé,
Et dans le sein de la gaîté,
Cherche une guérison plus sure.

DANCHET.

AUX CHAMPS ÉLISÉES.

Par M. Pn. 1748.

LA Parque à son noir trébuchet,
Dans sa triste & lugubre nasse,
Ayant pris notre ami Danchet,

Franche Colombe du Parnaſſe ;
Cet ami d'Homere & du Taſſe,
A peine eut paſſé le guichet,
Et tranquille en ſa conſcience,
Sans autre écrit ni plaidoyé
Sur ſon viſage eut déployé,
Ses certificats d'innocence,
Qu'il eut de ſes Juges courtois,
Juſtice briéve & complette,
Et qu'il obtint de tous les trois
Gain de cauſe ſur l'étiquette.
Conduiſez au joyeux Canton,
Le bon Auteur des Tyndarides,
Dit le Chancelier de Pluton,
De ſon front déployant les rides,
Et parlant à ſon Hoqueton.
Par les ondes Aganipides,
Cria Danchet, ſe moque-t-on,
De me donner ainſi des guides....
Dans mon Virgile, Dieu merci,
J'ai vu cent fois en racourci,
Les régions que je découvre ;
Et je ſçais tous ces chemins-ci,
Comme j'ai ſçu ceux du vieux Louvre.
Pour le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'Enéide auſſi-tôt,
Devant Proſerpine, tout haut,
En défunt d'heureuſe mémoire,
Il leur recite ſans quartier
Le ſixieme Livre en entier ;
Puis plantant-là ſon auditoire,
Se précipite, en vieux routier,
A travers le pays des Mânes,
Auſſi confiant que ſeroit
L'infaillible & docte *Freret*,
Par dela celui des Brachmanes.
Du corps antique dépétré,
Récompenſé d'un limon vierge

Le bel esprit plus droit qu'un cierge,
Et plus agile que *Dupré*,
Perce le bois mal éclairé,
Où le Dieu des enfers héberge,
Les fous à qui Mars & l'Amour
Ont ici bas ravi le jour.
Là nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe;
Il voit Dolope & Mirmidon,
Procris, Eriphile & Didon;
Il y reconnoît Deiphobe,
Qu'envoya sa femme *ad patres*,
Et qui ne fait pas-là *flores*,
Ayant son nez dans sa pochette,
Et *truncas*, ajoute le Poëte,
Inhonesto vulnere nares.
Le pieux Héros de Virgile,
Contemporain, frais émoulu,
Par les talens de la Sibylle
Ne se sentoit pas plu ému,
Que, suivant le Poëme à la piste,
Sous ces myrthes malencontreux,
Le fut notre bon Humaniste,
A l'aspect de ces malheureux.
Au sortir de ce lieu si triste,
Il entend le concert affreux
Du Tartare, qu'il laisse à gauche;
De cent mille chants de débauche
Le charivari ténébreux,
N'en est que la riante ébauche.
Déjà l'éleve de Clio
D'avance avoit eu le prologue
De la façon du fameux Dogue,
Qui hurle à la porte un trio.
Mais dans le gouffre où de l'impie
La scélératesse s'expie,
Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,

Mais en belle eau jusqu'au menton,
Souffre une éternelle pepie ;
Dans l'antre où la rage accroupie,
A l'orquestre donne le ton,
Où de Nemesis l'esponton
Perce, frappe, assomme, estropie ;
C'est bien un autre faux-bourdon.
A travers des voix de harpie,
Il entendoit siffler Pithon,
Claquer le fouet d'une Furie,
Croasser l'oiseau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,
S'écrouler le roc de Sysiphe,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint escogriffe,
Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable Alecton :
Le tonnerre étoit l'intermede.
Quel épouvantable opéra,
Pour le tendre ami de Campra,
Et le doux Auteur de Tancrede !
Il ne sera jamais de rien
Dans une musique pareille ;
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.
Tel un bon Bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès, ni querelle,
Côtoyant les murs de Themis,
De la Grand'Chambre entend les cris,
Et les chaînes de la Tournelle ;
Déteste & Geole & Barreau,
Bénit son innocente vie,
Et fuit, Juge, Avocat, Partie,
Huissiers, Criminels, & Bourreau.
Un sentiment pareil emporte,
Loin du lieu funeste & vengeur,
L'irréprochable Voyageur.
Déjà paroît l'auguste porte,

Où cet érudit consommé
Se souvient que le fils d'Anchise
Planta le rameau d'or, en guise
De cette espece de Balise,
Que la Bazoche appelle *May*.
En quatre sauts & deux gambades,
Le Pélerin croit de l'enclos
Franchir gaîment les palissades,
Quand un Mâtin, tout des plus gros,
Un Subdélégué de Cerbere,
Digne du chenil de Mégere,
Le poil hérissé, l'œil ardent,
S'opposant à l'ombre légere,
L'arrête tout court en grondant.
Il a pour queue une vipere;
Il garde une éternelle dent;
Sa panse énorme n'est farcie
Que de ciguë & d'aconit;
La plaine à l'entour est noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit;
Son regard venimeux flétrit;
Son souffle seul ôte la vie,
Et sur son collier est écrit:
J'appartiens à la basse Envie.
L'ami des Dieux en tournoyant,
Faute d'un peu de la galette
Dont Enée avoit la recette,
Jette au sentinelle abboyant
Un beau jetton d'Académie.
Au vol à peine est-il happé,
Que voilà ma béte endormie,
Et mon bel-esprit échappé.
Enfin d'un pied libre il arpente
Les côteaux, les prés & les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains de qui sont choix
Minos, Eaque & Rhadamante.
Que son ame alors est contente!

Elle le fut moins mille fois
Le jour qu'une juste patente,
A la pluralité des voix,
L'installa parmi les Quarante;
Bien que la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse,
Ne marque plus, de cette place,
Qu'un pas à l'immortalité.
Aussi gagnoit-il bien au change:
Car la différence est étrange
Entre habiter l'asyle heureux
Que Virgile a si bien sçu peindre,
Où de la Camarde aux yeux creux
Le trébuchet n'est plus à craindre;
Entre s'égayer à jamais
A l'ombre des vastes forêts,
Dans les jeux, les ris & la danse,
Et s'appésantir les esprits
Sous les fastidieux lambris
D'un vieux Palais en décadence;
Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végeter trois fois la semaine,
Environné, Dieu sçait comment;
Puis finir, pour derniere aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.
Ah! comme il saute au col d'Horace,
Et que de bon cœur il embrasse
Ce cher & bien aimé patron
Qui fut sa lance & son égide!
Tel au col de l'aimable Ovide
Sauteroit le joyeux Piron;
Tel on verroit plein d'allégresse,
Mais plus grave dans sa tendresse,
D'Olivet baiser Ciceron.
Vous voici donc en deçà l'onde,

Lui dit l'Anacréon Romain,
Et nous vous possédons enfin
En lieux où tout plaisir abonde?
Venez, venez, sorti du sein
Des Lettres & de la Faconde,
Soyez le bien venu chez nous;
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.
Un moment, dit le compagnon,
A revoir: excusez de grace,
Voilà mon Mécene qui passe....
Bon jour, Monsieur l'Abbé *Bignon.*
Monsieur l'Abbé *Bignon* s'arrête:
Eh! mon pauvre Danchet, bon jour.
Monsieur l'Abbé, le beau séjour!
Qu'il y fait bon! que je m'apprête
De vous y bien faire ma cour!
L'expression vous paroît folle
Et bizarre en pays aussi
Républicain que celui-ci;
Folle ou non, je vous tiens parole.
Jadis vous disant grand merci,
Je jurai, j'en ai souvenance,
Que ma vive reconnoissance
M'accompagneroit jusqu'ici:
Je veux qu'elle soit éternelle;
Point de chicane là-dessus.
Et puis quand on a l'ame belle,
La gratitude pese-t-elle?
Elle n'est qu'un plaisir de plus.
Ceci te vaille une Epitaphe,
Brave Danchet, tu parlois d'or:
Ton fidèle Historiographe
En pleure de tendresse encor,
Et je n'en pleure pas sans cause.
Si tu vois Monsieur de Livry,
Que tu sçais qui m'a tant chéri,
Dis-lui pour moi la même chose.

Lors un objet bien ſingulier
Frappa les yeux du nouvel hôte ;
Oh ! oh ! ſe mit-il à crier ,
J'attrape donc Virgile en faute !
Ah ! que d'aimables vérités
Le méchant m'avoit déguiſées !
Quel ſurcroit de félicités !
Des femmes aux Champs Eliſées !
Ceci releve bien le prix
D'une habitation ſi belle.
Monſieur l'Abbé , dans ce pays ,
Regretterions-nous *l'Iſle-belle !*
Auſſi j'étois ſouvent ſurpris
Que dans ces demeures divines ,
Le Poëte peu galant n'eût mis
Que des Héros , ſans Héroïnes.
Pourquoi ce trait d'inimitié ?
Pourquoi de l'Héroïne eſpece
Souffler la plus belle moitié ?
L'Olympe étoit-il ſans Déeſſe?
Point de femmes , point de plaiſir :
Ce fut toujours là mon ſyſtême.
Tout cercle devroit s'en choiſir ;
Et vous dirai-je que c'eſt même
Faute de femmes , qu'aujourd'hui
L'on voit en pleine Académie ,
Aux pieds de Minerve endormie ,
Siéger la Pareſſe & l'Ennui.
De ce même ennui les ſymptomes
Menaçoient le front clair & net
Du digne héritier des Jeromes ,
Si le devancier de Greſſet ,
Ravi de ſe revoir en femmes ,
N'eût pris le parti du *Tacet* ,
Pour courir ſaluer huit Dames.
Sur un tertre émaillé de fleurs ,
En belles Nymphes printanieres ,
Et repréſentant les neuf Sœurs ,

Brillent *la Suze* & *Deshoulieres*,
Villedieu, *Sevigné*, *Lambert*,
D'Aunois, *Cailus & la Fayette* :
La ronde ainsi n'est pas complette,
Et sens très-bien ce qu'elle y perd.
A ce beau cercle de lumiere,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor,
Et cette place est la premiere ;
Puisse-t-elle vaquer, hélas !
Long-tems par delà mon trépas !
Car vous seule y devez prétendre,
Vous seule y monterez un jour ;
Vous donc le pinceau noble & tendre
A peint les *Malheurs de l'Amour*.
A ce rang-là, je vous appelle ;
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjouement,
A ces neufs Muses de la France,
Le nouveau venu, galamment
Eut fait très bas la révérence,
Et très haut un long compliment,
Delà, dans le vallon charmant,
Je vis une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante ;
C'est la tête du Grand Armand,
Notre fondateur. Quelle joie,
S'écria-t-il tout transporté !
Oh ! parbleu, je veux qu'il me voie.
Il vole au Héros tant vanté,
Et ne se possédant pas d'aise,
S'incline en toute humilité,
Lui baise les mains, les rebaise.
Monseigneur, une éternité,
Pour pouvoir vous payer ma dette :
Vous voyez un pauvre Poëte

Qui vous doit l'immortalité.
A moi, replique le Grand-Homme ?
Oui, Monſeigneur, je vous la dois,
Et depuis trente-ſix ans, comme
Académicien François.
Eh ! quoi, de mon Académie,
Reprit le noble Inſtituteur,
On parle encore en l'autre vie !
Si l'on en parle, Monſeigneur !
Le doute eſt d'une étrange eſpece,
Oui certe, & malgré les jaloux
On parlera d'elle ſans ceſſe,
Comme elle, ſans ceſſe de vous ;
Plus que du riant domicile
Dont aux Rois vous avez fait don ;
Plus que de l'auguſte maiſon
Qui de la doctrine eſt l'aſyle,
Que de la rue & de la Ville
Qui porte votre fameux nom.
Je m'en étonne avec raiſon,
Dit l'Ombre en toque enluminée ;
C'eſt mon étoile fortunée
Qui, ſans que j'y penſe, vous ſert.
Je me ſouviens de la journée
Où je fus pris un peu ſans verd ;
Ce fut à la fin d'un deſſert
Que me préſentant ſa Requête,
Ce folâtre de Boisrobert,
Me fourra ce plan dans la tête ;
Mais depuis long-tems là-deſſus
Mon cœur indifférent ſommeille.
Vous l'avouerai-je, un peu confus ?
Ce fut du moment que je ſçus
La réception de Corneille.
Eh ! Monſeigneur, pardonnez-là :
Dit l'autre que l'aveu démonte ;
Nous n'avons pas ſur notre compte
Deux fautes comme celle-là.

Au nom du défenſeur des Doges ;
Votre illuſtre & digne Neveu,
En faveur d'un ſiecle d'éloges,
Où pas un de nous, dans le feu
De ſon génie enthouſiaſte,
Peignant celui de Richelieu,
N'oublia de le nommer *vaſte* ;
Laiſſez-vous attendrir un peu.
Bon ! dit l'ambitieux, à d'autres :
Plaiſans éloges que les vôtres !
Le bel hommage que l'encens,
Qu'à titre égal en même-tems
Seguier revendique & partage !
Vous ignorez donc aujourd'hui,
Répond Danchet prenant courage,
Qu'à peine on parle encor de lui ?
Son nom n'eſt preſque plus d'uſage,
Ou célébré bien rarement :
De vous, le Récipiendaire
Paſſe net à Louis le Grand,
Et de notre aveu laiſſe en blanc
Le Héros intermédiaire.
Dans le fond des eaux du Lethé
Le ſecond Protecteur jetté,
Rendit le premier plus traitable ;
Enſuite ayant appris combien
Du moindre Académicien
Le mérite eſt recommandable,
Combien de ce corps aſſidu
Le travail & les exercices
Au public ont déjà rendu
De conſidérables ſervices,
Et le plaiſir divin qu'ont eu
Princes, Princeſſes, Rois & Reines,
Quand ce dernier des Parlemens,
Dans tous les grands événemens,
Au rang de nos Cours Souveraines,
A déclamé ſes complimens :

A tant d'éclat dont elle brille,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'Académie est sa fille,
Et l'exhorte à continuer,
Lui promettant gloire & durée,
Si, juste en ses élections,
Elle ne donne point entrée
A la cabale, aux factions.
Or sur ce point soyez tranquille,
Lui dit le zélé Vétéran;
A nos clartés fiez-vous-en,
Et croyez la brigue inutile.
Nous faisons, quand on nous reçoit,
Un serment qui la décourage;
Nous jurons à l'Aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de notre suffrage;
Anathême sur qui s'engage.
Louis, qui lui seul auroit droit
D'exiger toute obéissance;
Ce Roi, dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de Rois,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à son serment,
Aux protections rendre hommage;
Ne pas opiner librement,
Seroit n'avoir foi ni courage.
Aussi ces Messieurs voyant tous
Fermier, Ministre, Belle & Prince
Les solliciter à genoux
En faveur d'un sujet trop mince,
Aimeroient bien mieux noblement,
Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvoient faire autrement,
Aller au-devant du mérite,
Que contre un si beau réglement;

La justice est leur élément
Et leur qualité favorite.
J'ai, par un trait original,
J'ai moi-même, en pareille affaire,
Durant vingt ans ferme & loyal,
Donné mon suffrage à *Nadal*,
Préférablement à *Voltaire*.
Mais, interrompt le Cardinal,
N'oubliez pas le capital :
Avant l'esprit & le génie,
Examinez sur-tout les mœurs ;
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de' libertins, je vous prie.
C'est ce qu'aussi nous évitons,
Répond l'homme sage & sincere ;
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talens qu'au caractere
Comptez sur quarante Catons,
Vous ne vous tromperez de guere ;
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Vous même, jugez de la chose.
Poëtes n'ayant pas plus de rats
Que de vieux Ecrivains en Prose,
Force gens en petits rabats,
Des Grands de la Cour, des Prélats,
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois ;
On ne nous y prend par deux fois,
Et je n'ai pas la tête saine,
Ou de long-tems sur le tableau
Nous ne trouverons un Boileau,
Et moins encor un la Fontaine.
En style simple & sans apprêts,
La chose ainsi contée au Maître,
(Peut-être un peu moins comme elle est,
Que telle qu'elle devroit être)
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami Ximenès,

Le grand Armand quitte la place,
Et l'heureux Danchet, pour jamais,
Alla rejoindre ſon Horace.

LE COCHE ALLÉGORIQUE,

Par M. Roy. 1728.

Jadis étoit un Coche bien monté,
Qui franchiſſant le ſommet du Parnaſſe,
Vous menoit droit à l'immortalité.
Quarante en tout y pouvoient avoir place;
Mais à quel prix ? Chacun payoit pour ſoi,
En bonne eſpece, en rime bien ſonnante,
Proſe de prix, piece de bon aloi,
Le tout ſuivant la taxe & la patente
Du Dieu Phébus, qui, juſqu'aux derniers tems;
Sans embourber, ſans mauvaiſe aventure,
Sçut équiper & mener ſa voiture.
En eſt-il las ? Des ſoins plus importans
L'occupent-ils ? ou les Dieux, par malice,
Ont-ils commis Momus à l'exercice ?
Quoi qu'il en ſoit, Momus a pris le Bail,
Et s'eſt chargé de tout cet attirail.
Le nouveau Maître établit Loix bizarres,
Fait bon marché des places, prend des arrhes
De tous venans, pataux & tonſurés,
Et gros Commis, & Robins déſœuvrés;
Et les amis de leurs amis encore,
Même Hiſtrions : tout eſt bon, tout l'honore.
Qu'apportent-ils des pieces de Billon,
Nulle monnoie au vrai coin d'Apollon :
Crédit aux uns, aux autres pleine grace.
Le Corbillard eſt-il plein ? Il entaſſe
Dans les paniers leurs apprentis rimeurs,
Petits Goujats timbrés de leurs couleurs,
Auteurs de balle, avec l'eſpoir très-proche

D'être à leur tour introduits dans le Coche;
Les voilà donc en route avec balots,
& leur bon guide agitant les grelots
De sa marotte. On roule : mais leur joie
Ne dure guere, & dès le premier pas
Le vrai chemin se perd ; on se fourvoie.
Au premier choc, l'essieu vole en éclats ;
La masse plie, & nos gens sont à bas.
Qui me rendra tous les cris lamentables,
Les juremens de ce peuple embourbé ?
Sous son Homere & son livre de Fables,
Bagage lourd, Houdart a succombé.
A l'aide, à moi, crioit le bon aveugle :
Le Commis borgne à ses oreilles beugle ;
Maudit le jour qu'il quitta son comptoir,
Pour s'embarquer dans l'ambulant manoir.
Le vieux Syndic des Bourgeois de Cythere,
S'évertuant, pour sortir de l'orniere,
Pleure un habit de vieux velours tanné,
Qu'une Sybille au cancre avoit donné.
Eh ! dégagez l'esprit de la matiere,
S'écrioit-il ! A ce style inconnu,
Qui n'étoit pas entendu du Vulgaire,
A son secours, hélas ! qui fût venu ?
Certain Farceur voulut faire l'ingambe,
Ses brodequins lui blesserent la jambe.
C'est un Auteur chez les Suisses prôné,
Et de la farce encore enfariné.
Vous étiez-là, petit Pharmacopole,
Chez votre Pere aviez pris une fiole,
Qui se cassant vous effleura la peau ;
Mais vous n'avez besoin d'être si beau.
L'affaire est faite, oubliez le service ;
Et retournez à votre bénéfice.
Détaillerai-je ici par le menu,
De chacun d'eux les bosses, les blessures ;
Comme Virgile étale en ses peintures
Les coups portés aux Soldats de Turnus ?

Mon cher Lecteur, à tes yeux je dérobe,
Masques plus laids que n'étoit Deiphobe.
Mais que fait-on de Messieurs du Panier ?
On les entend leurs Maîtres renier.
Jurez, leur dit Momus : cela console,
Puis en sifflant dans les airs il s'envole.

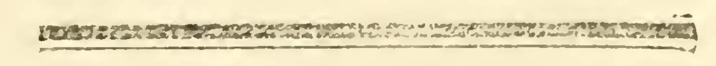
EPITRE EN VERS

DE Mlle. MAUPIN, Actrice de l'Opéra, au Comte d'Albert, (depuis Prince de Grimberghen) étant à l'Armée.

Par DANCHET.

VOudrois-tu, cher Amant, parmi le bruit des armes,
Entendre le récit de mes vives allarmes ?
Et quand Mars dans ton sein allume ses fureurs ;
Tes yeux daigneroient-ils voir une Amante en pleurs ;
Quel trouble, quel effroi de tout mon cœur s'empare !
Il court un bruit confus qu'un combat se prépare ?
Que Bade vainement songe à se retrancher,
Qu'au milieu de ses Forts, Villars va le chercher.
Bruit cruel ! chaque mot m'épouvante & me glace :
Le Ciel me feroit-il pressentir ma disgrace ?
Ah ! je sçais que la gloire a pour toi trop d'appas,
Que l'honneur au péril précipite tes pas :
Pour un Guerrier, tes yeux ont pour moi trop de charmes ;
Pour un Amant, ton cœur aime trop les allarmes.
Le Ciel devoit du moins te rendre, en te formant ;
Ou moins vaillant Guerrier, ou moins aimable Amant.
De mon Sexe timide ignorant la foiblesse,
Je suis faite au péril ainsi qu'à la tendresse ;
Que ne m'est-il permis de voler après toi !
Si je suivois tes pas, je n'aurois nul effroi.

J'irois braver la mort, & ſerois toujours prête
A m'expoſer aux coups qui menacent ta tête.
Ta jeuneſſe, ces traits, ce teint vif, ces appas,
Ces cheveux qu'Apollon ne déſavoueroit pas,
Dans l'empire amoureux inévitables charmes,
Pour toi dans les combats ſont d'inutiles armes.
Un homicide plomb avec impunité
Frappe, ſans reſpecter l'âge ni la beauté,
Adonis autrefois, comme toi, fut aimable;
Pour toi je crains, hélas! ſon deſtin déplorable:
Vénus entre ſes bras lui vit perdre le jour;
Je n'ai pas ſes attraits, mais j'en ai tout l'amour.
Mere des doux plaiſirs, favorable Déeſſe,
Toi que ſuivent toujours les Ris & la Jeuneſſe,
Je t'implore aujourd'hui. Si d'une tendre voix
J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix;
Si j'ai vanté ton fils, ſes traits & ſon empire,
Et porté dans les cœurs les flammes qu'il inſpire,
Vole, deſcends des Cieux; ſers-toi de ces regards
Qui ſçavent, quand tu veux, déſarmer le Dieu Mars;
Obtiens qu'à mon Amant il ne ſoit point funeſte.
Mais, que dis-je, inſenſée, & quel eſpoir me reſte?
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,
Tu ſerois ma rivale, & Mars ſeroit jaloux.
Parmi tant de frayeurs, c'eſt toi ſeul que j'implore:
Souviens-toi, cher Amant, que mon ame t'adore;
Que tu dois de mes pleurs faire ceſſer le cours;
Qu'en expoſant ta vie, il y va de mes jours.



EPITRE A CLAUDINE.

Par M. Bnd.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime?
Faut-il des noms & des titres divers?

Que fait un nom, quand l'Amour eſt extrême ?
Claudine eſt belle & ſuffit à mes vers.
Né pour les bois, les prés, & la verdure,
C'eſt-là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les Amours.
Simple & ſans art, belle ſans impoſture,
Le teint brillant des plus vives couleurs,
Tes ſeuls appas compoſoient ta parure ;
Et tes cheveux jettés à l'aventure
Flottoient au vent ſous un chapeau de fleurs.
J'aimois en toi ce feu dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux ſéduiſans,
Tous les deſirs d'un inſtinct de ſeize ans ;
Ce feu mêlé d'un rayon de luxure,
Et ce regard innocent & malin,
Qui voit déjà l'albâtre la plus pure
Croître, baiſſer, ou s'enfler à meſure,
Et s'arrondir ſous un corſet de lin.
On ſent, Claudine, en te contant fleurette,
Qu'il eſt plus doux, plus piquant pour l'Amour,
De chiffonner ta ſimple collerette,
Que les clinquans d'une riche toilette,
Dont ſont chargés tous nos tettons de Cour.
Ponr tout l'éclat de la pompe étrangere,
Changerois-tu ton Amant & ton ſort ?
Nous folâtrons ſur la ſimple fougere :
Sur les couſſins la molleſſe s'endort.
Rappelle-toi cette nuit de myſtere,
Où j'habitai ce toît humble & ſacré
Du vieux Paſteur, ton Maître & mon Curé ;
Lorſque ta main enivra le ſaint homme,
Et que ſans lui, ſans témoins & ſans Rome,
Tu fus à moi : c'étoit près de ce lieu,
Snr ce gazon, que tu vis que ce Dieu,
Que cet Amour, ce monſtre, ce fantôme,
N'eſt qu'un enfant ; que l'amour n'eſt qu'un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit ! que de plaiſirs ſans nombre !

Pour les compter, ils nous coutoient trop peu :
Et si l'instant de les cacher encore
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore,
Tant à nos cœurs les momens sembloient courts,
Si le Soleil vers le quart de son cours
N'en eût compté plus encor que l'Aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir :
La nuit survint, & passa notre espoir.
A nos desirs quelle nuit plus propice !
Bonheur trop court ! un austere devoir
Vint m'arracher de ce lieu de délice,
Et m'entraîner dans ces brillans séjours,
Où cent Beautés se disputent d'atours.
Sans être ému, je verrai tout Cythere,
L'art de la Ville, & la pompe des Cours :
Claudine aura mes dernieres amours.
Toi que je laisse oisive & solitaire,
Dans ce hameau tu verras tous les jours
Ce bois, ces prés, ces fleurs, cette fougere,
Lubin, Lucas, & ce jeune Vicaire....
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

ÉPITRE A MANON.

Par M. Darn....

C'Est donc ce soir que dans tes bras,
Je goûterai l'honneur suprême,
De moissonner tous ces appas,
Que voudroient cueillir les Rois même,
Si comme moi sçachant saisir
Du bonheur le moindre avantage,
Pour aller chercher le plaisir,
Ils montoient au cinquieme étage.
Je sçais bien, ma chere Manon,
Que tu n'es point une Duchesse ;
Que dans sa compilation

Moréri nous tait ta nobleſſe.
Mais le charme de cent beautés,
Sur ton teint mille fleurs écloſes ;
Quatorze ans à peine comptés,
Quatorze ans, ce ſont bien des choſes ;
Deux petits tettons que Dieu fit,
Pour qu'auſſi-tôt la main deſire
De toucher ce que l'œil admire ;
Un front où la pudeur rougit,
Pudeur qui charme & nous attire ;
Une bouche où l'Amour ſourit,
Où le baiſer même reſpire ;
Un regard qui ſçait trop ſéduire,
Quoique l'art ne l'ait point inſtruit ;
Un œil fripon & plein d'eſprit,
De celui-là qu'Amour inſpire :
Pour ajouter les derniers traits,
Un cul ; ah ! quel cul ! ma Princeſſe :
Le blanc ſatin noircit auprès,
Il eſt fait pour moi tout exprès ;
Non, jamais Vénus, belle-feſſe
N'eût un cul ſi rempli d'attraits ;
Celui de la charmante Hélene
Méritoit beaucoup moins d'honneur ;
Ce cul divin, ce cul vainqueur,
N'a point tabouret chez la Reine ;
Mais de ces marques de faveur
Qu'il dédaigne la pompe vaine,
Il a des autels dans mon cœur.
Tant d'appas ſi dignes d'eſtime,
De reſpect, d'adoration,
Valent bien la condition
D'une Alteſſe Séréniſſime.
Oh ! que l'Amour ſçait réparer
L'injuſtice, dont la Nature
S'eſt pu ſeule déshonorer,
En rendant ta naiſſance obſcure !
Sur mes yeux il met ſon bandeau,

Ou plutôt, ô Beauté suprême!
Pardon de mon erreur extrême,
Il m'éclaire de son flambeau,
Et m'offre la vérité même.
Oui, pour l'œil d'un peuple hébêté,
Tu n'es qu'une fille vulgaire,
En un mot, qu'une Couturiere,
Manon, avec quelque beauté:
Moi, je vois, j'admire, j'adore
Minerve l'aiguille à la main,
Qui, sous tes traits, revient encore
D'Arachné venger le dédain.
A leurs regards, pour tout partage,
Tu n'as qu'un simple casaquin.
Un casaquin! Dieux! quelle image!
Quels odieux habillemens
Ils osent prêter à ma Reine!
Tandis que l'or, les diamans
Me semblent laisser voir à peine
Tes attraits privés d'ornemens,
Je te nomme une Souveraine.
Ah! mes yeux enchantés, ravis,
Reconnoissent en toi Cypris;
Oui, c'est elle, c'est Cythérée,
Qui des mains des Graces parée,
Telle que la vit Adonis,
D'un essain d'Amours entourée,
Dans le brillant chemin qu'Iris
Seme d'azur & de rubis,
Descend du haut de l'Empirée,
Et laissant sa trace éclairée,
Les Cieux sous ses pas embellis,
Par le charme d'un doux souris,
Vient rendre à la Terre éplorée,
Ses parfums, ses fleurs & ses fruits.
Ah! mon adorable Maîtresse,
Qu'il reste dans l'aveuglement,
Ce Public stupide, ignorant,

Qui voit l'objet de ma tendresse
Sous un portrait si différent.
Que moi seul je puisse connoître,
Posséder tous ces agrémens,
Que l'Amour semble avoir fait naître,
Pour le plus heureux des Amans.
Si les Dieux connoissoient tes charmes,
Pour rivaux j'aurois tous les Dieux.
Sois invisible à tous les yeux :
Mon cœur, pour avoir moins d'allarmes,
En sera-t il moins amoureux ?
Ne puis-je, hélas ! toute ma vie,
Loin des grandeurs, loin de l'envie,
Habiter ce simple réduit,
Où ma Divinité chérie,
Où Manon est ensévelie,
Que d'un coup d'œil elle embellit,
Que d'un coup d'œil elle ennoblit,
Où peut s'égayer la folie,
Sans crainte des donneurs d'avis,
De ces ennuyeux réfléchis,
Qui vous parlent Philosophie,
Quand il faut se livrer aux ris ;
Où le plus méchant vin de Brie,
Me seroit un nectar exquis ;
Où la plus antique Perdrix
A pour moi le goût d'Ambroisie ;
Séjour préférable aux Marlis,
Aux Fontainebleaux, aux Choisis,
Et que sans trop d'idolâtrie,
Je puis nommer mon Paradis.
Les Cieux valent-ils un taudis,
Qu'on partage avec son amie ?
Ah ! quand serai-je dans ce lit,
Le Trône du bonheur suprême,
Où par la main, l'Amour lui-même,
Doit me conduire cette nuit,
Sans flambeau, sans suite & sans bruit ?

Il eſt bien vrai que l'Opulence
N'y ſçauroit avec dignité
Repoſer ſa groſſe ſanté,
Et l'orgueil de ſa nonchalance ;
Qu'on n'y voit point ſur l'aigledon
Se pâmer la foible Molleſſe,
S'étendre avec dévotion
La béate & ſainte Pareſſe,
Le Goût aux vernis de Martin
Aſſociant ſon art divin,
Nouer de cent façons galantes
Un rideau que ſuſpend ſa main,
Et de la moire & du ſatin
Déployer les ondes brillantes,
Et les agrémens du Pékin.
Eh ! que n'importe qu'il abonde
De ce luxe dont on fait cas !
Il eſt le premier lit du monde,
On y tient Manon dans ſes bras.
Pour deux Epoux que d'ordinaire
L'habitude n'y réunit
Que pour dormir & ne rien faire,
Peut-être il ſeroit trop petit :
L'Amour qui pour une autre affaire,
Veut avec toi paſſer la nuit,
Eſt plus facile à ſatisfaire ;
La moindre place lui ſuffit.

L'AMOUR OISELEUR.

POEME PASTORAL.

PROLOGUE.

SI j'ai jamais le choix d'aimer,
Je veux une Beauté champêtre,
Aimable, ſans panſer à l'être,
Et qui, ſans art, ſçache charmer.

Le

Le vrai plaisir suit la nature :
J'ai vu l'Amour plus d'une fois
Jouer sur un lit de verdure ;
Il s'endort sur celui des Rois.
Tout parle au cœur dans ces retraites :
Vous, rameaux, qui vous embrassez,
Vous, oiseaux, qui vous caressez,
Qui n'entend vos leçons secrettes ?
Aminte n'avoit que vingt ans,
Quand aux champs il vit Amarille,
Bergere en son premier printems,
Innocente autant que gentille :
Il l'aima, qui n'auroit aimé ?
Adieu les Arts, adieu la Ville ;
Des Maîtres qui l'avoient formé,
Adieu la cohorte inutile.
L'Amour qui le mene au hameau,
Lui fait don d'une panetiere,
D'où pend un leger chalumeau ;
Des Bergers il prend la maniere,
Il se façonne à leurs travaux ;
Et bientôt sous ses doigts habiles,
Le jonc & l'osier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les presente à sa Bergere ;
Mais n'osant lui parler d'Amour,
Il peint les objets d'alentour,
Qu'anime sa flamme légere,
Et lui rend ainsi chaque jour
Cette langue moins étrangere.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de son empire :
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

AMINTE ET AMARILLE.

AMINTE.

SI les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque présage,
Quiconque voit un beau visage,
D'un beau jour doit être certain ;
Et j'ai ce bonheur, Amarille,
Puisque le sort t'offre à mes yeux.
Que te voilà fraîche & gentille !
Mais que faisois-tu dans ces lieux ?
Est-ce le soin de ta parure,
Qui t'amene à cette onde pure ?
Le voisinage des ruisseaux
Est délicieux pour les Belles,
Pour les fleurs & les arbrisseaux.

AMARILLE.

Il plaît de même aux Tourterelles.
Et j'y viens seulement pour elles.
De filets tissus avec art,
J'ai garni l'une & l'autre rive,
Et je vais attendre à l'écart,
Le moment que ma proie arrive.

AMINTE.

Eh quoi ! c'est avec des réseaux
Que tu fais la guerre aux oiseaux ?
Innocente ! il est pour les prendre,
Un moyen que je veux t'apprendre.

AMARILLE.

Tu rendras mes desirs contens :
Les filets coûtent bien du tems,
Quand il faut les tendre & détendre.

AMINTE.

Ecoute : tes mains suffiront
Pour réussir dans cette chasse :
Observe l'instant & la place,
Où deux oiseaux se baiseront,

Et quand d'une amoureuse étreinte
Leurs petits becs se mêleront,
Cours aussi-tôt....

AMARILLE.

Tu ris, Aminte;
Et les oiseaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
Montre bien que jusqu'à ce jour
Ton cœur a peu connu l'Amour,
Et le charme de ses caresses!
Si tu sçavois ce qu'un baiser,
Aux Etres qu'il daigne embraser,
Cause de douceurs & d'ivresses;
Comme dans ce ravissement
La vie est toute suspendue
Entre la Maîtresse & l'Amant,
Tantôt prise, tantôt rendue,
Mais foible, mais sans mouvement;
Ou du moins semblable à ces songes
Qui sollicitent nos ressorts,
Par de doux & rians mensonges,
Sans pourtant agiter le corps!

AMARILLE.

Ce que tu dis-là, je l'ignore:
Mais les oiseaux, comme je croi,
Ne sont pas plus sçavans que moi,
Et le ressentent moins encore.

AMINTE.

Les oiseaux aiment comme nous,
Et le Dieu qui lance ses coups
Sur les Bergers & les Bergeres,
Perce aussi leurs plumes légeres.
Ces chants si variés, si doux,
Que l'écho se plaît à redire;
C'est l'Amour qui les leur inspire.
Qu'ils sont charmans dans leurs desirs,
Eux dont le chant est le langage,

Et qui n'ont de voix en partage,
Que la voix même des plaisirs !
Mais n'as-tu point, dans ces campagnes,
Remarqué les tendres apprêts,
D'oiseaux caressant leurs compagnes ?
AMARILLE.
J'en ai vu plusieurs d'assez près,
Et je n'étois point, ce me semble,
Un objet par eux redouté ;
Comme si le bien d'être ensemble
Leur tenoit lieu de sûreté.
AMINTE.
Amarille, as-tu bien pris garde,
De quel œil ce couple amoureux
Tourne, s'approche, se regarde,
Et comme il excite ses feux
Par les coups de bec qu'il se darde ?
Qui ne diroit à leurs efforts,
Au trémoussement de leurs aîles,
Qu'ils poussent leur vie au-dehors,
Et qu'elle doit changer de corps
Dans ces secousses mutuelles ?
L'Amour en est le maître alors :
Comme il aime à la reproduire,
Sans doute il la fait s'exhaler ;
Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire ;
Ils n'ont plus d'aîles pour voler.
AMARILLE.
Tu crois que ces Etres agiles,
Sont sans force, sont immobiles ?
AMINTE.
Dans l'excès de la volupté,
La force se perd ou s'égare ;
C'est l'ivresse qui les sépare,
Plutôt que la satiété.
Mais aux baisers qui l'ont fait naître,
Leur trouble survit quelque-tems ;
Ils goûtent pendant des instans,

La renaiſſance de leur être ;
On les voit frémir, eſſayer
Si leurs organes ſont flexibles,
Et mollement les déployer
Par des mouvemens inſenſibles :
Comme un Papillon ranimé
Par le Printems qui le provoque,
S'eſſaye, au ſortir de la coque,
Où l'Hiver l'avoit renfermé.

AMARILLE.

Aminte, ton recit m'enchante ;
Mais ces objets m'ont échappé.
Que de leur image touchante,
Mon cœur eſt vivement frappé !
Ah ! puiſſe bientôt leur rencontre....

AMINTE.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau,
Il faut que l'Amour te le montre,
A la lueur de ſon flambeau ;
Nous ne pouvons rien ſans ſa flamme ;
Et le bandeau qu'il porte exprès,
Nous dit que c'eſt des yeux de l'ame
Qu'il faut contempler ſes ſecrets.

AMARILLE.

Mais, où s'apprend cette Science ?

AMINTE.

Par-tout où de ſon joug charmant,
On fait l'heureuſe expérience :
Nous nous inſtruiſons en aimant.
L'eſprit s'ouvre & ſe développe
Dans des tranſports délicieux ;
Il eût rampé comme l'Hyſſope,
Comme un Cedre il s'éleve aux Cieux.

AMARILLE.

Hélas ! que veux-tu que je faſſe ?
Si goût & l'occaſion
Font en moi quelque impreſſion,
La contrainte auſſi-tôt l'efface.

E 3

Une Mere obſerve mes pas.
J'ignore ce qu'elle peut craindre :
Mais toujours je l'entends me peindre
Des dangers que je ne vois pas.
Mon cœur, à ſa voix menaçante,
Eſt comme une roſe naiſſante,
Qu'un ſouffle cruel fait mourir,
A l'inſtant qu'elle alloit s'ouvrir.
Loin de cette injuſte contrainte,
Vous vous careſſez donc ſans crainte,
Oiſeaux, que mes mains auroient pris,
Si, plus au fait de vos délices,
Je ſçavois les inſtans propices,
Et qu'Amour me les eût appris ?

AMINTE.

Le choix de l'inſtant eſt facile :
Prete ta bouche ſeulement,
Et par l'uſage d'un moment,
Tu ſçauras profiter de mille.

AMARILLE.

Que veux-tu ?

AMINTE.

Te faire goûter
Tous les plaiſirs qu'ils peuvent prendre,
Et t'enſeigner à les ſurprendre,
Et te les faiſant imiter.

AMARILLE

Mais un baiſer ternit la bouche :
On dit qu'en naiſſant, la Pudeur
Met ſur nos levres une fleur,
Qui meurt auſſi-tôt qu'on la touche.
D'un Berger le ſouffle amoureux,
Pour elle eſt plus à craindre encore,
Que l'Hiver le plus rigoureux
N'eſt redoutable aux dons de Flore.

AMINTE.

Ainſi l'on te trompe à deſſein.
Dis-moi : lorſque la Fleur nouvelle

A reçu l'Abeille en ſon ſein,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
Après avoir, tout le matin,
Sucé ſes feuilles entr'ouvertes,
L'Abeille eſt riche de butin,
La Fleur n'a fait aucunes pertes.

AMARILLE.

Il eſt vrai, mais de ton ſecret
L'eſſai me paroît redoutable,
Puiſque l'effort de ſon attrait
Rend le péril inévitable.
Si dans l'ardeur de leurs baiſers,
Les oiſeaux, d'ailleurs ſi légers,
Perdent le pouvoir de la fuite,
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force au même état réduite,
Il m'en arriveroit autant.
Aminte, le plaiſir qui coûte
Le repos & la ſûreté,
N'eſt point fait pour que je le goûte,
Les oiſeaux ont leur liberté;
La Nature en regle l'uſage;
Et peut-être que ſous ſes loix,
Les ſens ont toujours l'avantage,
Et que la prudence eſt ſans voix.
Du moins les Hôtes de ces bois,
D'une Mere triſte & ſévére
N'ont point à craindre la colere.
Ah! ſi des frayeurs que je ſens,
Ils pouvoient éprouver l'atteinte;
Ces Etres que tu peins, Aminte,
Si tendres & ſi careſſans,
Verroient mourir dans leurs allarmes,
Ces feux pour eux ſi pleins de charmes.
Déjà le Soleil dans ſon tour,
Va marquer la moitié du jour;
Adieu, prévenons la ſurpriſe.
J'aime mieux garder mes filets,

Que de tenter quelques ſecrets,
Où je ſois la premiere priſe.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR
Sur la Raiſon & le Devoir.

NOn, vous ne m'aimez pas, reprochois-je à Climene,
Un jour qu'elle liſoit ſur le bord de ſon lit.
Tant de ſoupirs, de ſoins, de peine
Méritent.... A ces mots elle m'interrompit :
» Vous êtes un ingrat, dit-elle,
» Vous faites tous les jours quelque plainte nouvelle ;
» Vous n'êtes jamais ſatisfait.
» Je voudrois en avoir moins fait,
» Et qu'il plût à l'Amour, qui m'a tant pourſuivie,
» M'en ôter la mémoire, en m'arrachant la vie.
» Cruel, ne vous ſuffit-il pas
» D'avoir allumé dans mon ame
» Une ſi dévorante flamme,
» Une flamme pour moi toute pleine d'appas ?
» Vous ſçavez que je vous adore ;
» Parlez, que voulez-vous encore ?
» Quand vous vous êtes plaint de l'ardeur de vos feux,
» Je l'ai, vous le ſçavez, mille fois modérée
» Par de doux baiſers amoureux,
» Dans leſquels mon ame égarée
» Se donnoit à vous avec eux.
» Je vous ouvre mon cœur ſans art & ſans étude.
» Vous ſçavez tout ce qu'il reſſent ;
» J'aime, quand vous êtes préſent,
» De mon emportement la flatteuſe habitude ;
» Et lorſque vous êtes abſent,
» Rien ne peut s'égaler à mon inquiétude.
» Plaiſir, ſaiſiſſement de cœur,
» Et divers mouvemens que je ne puis comprendre,

» Abbattement, chagrin, langueur ;
» Enfin tout ce qu'Amour a de fort & de tendre,
» Je le ſens juſqu'à la fureur.
» Je n'ai rien épargné pour le ſoin de vous plaire :
» N'ai-je point aſſez fait ? que reſte-t-il à faire ?
» Malgré la dure loi qui me donne un époux,
» Mon cœur s'eſt engagé de n'aimer rien que vous.
» De cet engagement connoiſſez l'étendue :
» Conſidérez qu'en ce lien
» Toute mon ame s'eſt rendue,
» Sans ſe réſerver preſque rien.
» Ai-je quelque ſecret que je ne vous confie ?
» Mille amans déſintéreſſés
» M'offrent, par leurs ſoupirs, & leur bien & leur vie ;
» Fuſſent-ils mille encor, je vous les ſacrifie.
» Cependant ce n'eſt point aſſez ;
» Tircis, vos vœux intéreſſés,
» Après avoir enfin épuiſé ma tendreſſe,
» Attaquent ma vertu par un trait qui la bleſſe ;
» Et bien loin de la ſoutenir,
» D'en éviter la chute & de la prévenir,
» Vous ſouhaitez de voir qu'une lâche foibleſſe
» Rompe les doux liens qui doivent nous unir.
» Je vois de vos deſſeins la dangereuſe amorce.
» C'eſt à briſer ces nœuds que votre eſprit s'efforce.
» Ah ! ſi vous m'aimez bien, prévenez ce malheur :
» Apprenez qu'en amour bien ſouvent le divorce
» Naît de la derniere faveur.
» De vos premiers diſcours la mémoire récente
» Devroit-vous rappeller ces momens bienheureux,
» Où commençant d'être amoureux,
» Vous me vantiez votre flamme naiſſante,
» Toute pure & toute innocente.
» Climene, diſiez-vous, qui m'avez ſçu charmer ;
» Voyez l'ambition de mon amour extrême ;
» J'aime plus que perſonne n'aime,
» Et j'aime ſeulement pour le plaiſir d'aimer.

» On me l'avoit bien dit qu'ainsi l'on s'insinue :
» A peine de l'amour la douce passion
» Allume dans l'amant une flamme inconnue,
» Que ce n'est que discrétion,
» Qu'honnêteté, que retenue,
» Que sermens redoublés de nulle ambition.
» Il fait voir dans ses yeux son ame toute nue,
» Qui, pleine de soumission,
» Et d'un profond respect sans cesse soutenue,
» Se nourrit seulement de son affection.
» Mais dès que son ardeur connue
» A déjà sur l'esprit fait quelque impression,
» Qu'enfin en sa faveur l'amante est prévenue,
» Cet amant, autrefois si discret, si soumis,
» S'échappe, & ne tient rien de ce qu'il a promis.
» Mais il faut que je vous réponde,
» Que je vous touche, vous confonde,
» Et sans perdre de tems en discours superflus.
» Aujourd'hui vous m'aimez ; si mon cœur vous seconde,
» Demain vous ne m'aimerez plus.
» Qui ne sçait que la jouissance
» Est du plus tendre amour l'écueil le plus fatal ;
» Que c'est ce plaisir sans égal
» Qui l'éteint même en sa naissance.
» Le cœur en cet état est plein d'indifférence ;
» Il ne pousse plus de soupirs ;
» Il ne fait plus de vœux, il n'a plus de desirs ;
» L'on se lasse, l'on se dégoûte ;
» C'est de tous les plaisirs celui qui dure moins ;
» Il traîne les remords, les craintes & les soins,
» Et ne vaut jamais ce qu'il coûte.
» Je verrois vos feux s'amortir,
» Et tous vos vœux se ralentir :
» Vous n'auriez plus le soin extrême,
» De me plaire & de me charmer ;
» Et je perdrois tout ce que j'aime,
» Pour avoir voulu trop aimer.

» De nos cœurs amoureux conſervons l'innocence ;
» Il eſt d'autres plaiſirs que nous pouvons goûter ;
» L'ingénieux Amour en a plus qu'on ne penſe :
» Donnons-nous des baiſers qu'on ne puiſſe compter ;
» Et regardons la jouiſſance,
» Comme un pas dangereux qu'il nous faut éviter.
Voilà quels furent les diſcours
De l'adorable objet de mes tendres amours :
Je les ai gravés dans mon ame,
Je veux m'en ſouvenir toujours.
Mais lorſque l'Amour nous enflamme,
Que font tous les diſcours ? L'Amour plus fort que tout,
Sçait pouſſer la ſageſſe à bout ;
Toute défenſe eſt vaine, elle irrite ſa flamme.
Déjà mon amour redoubloit,
Quand je vis qu'à la fin Climene ſe troubloit,
Et qu'un torrent de douces larmes
Se répandoit ſur tous ſes charmes.
Le Livre lui tomba des mains :
Amour qui connut nos deſſeins,
(Pouvoit-il ne les pas connoître,
Lui qui ſeul les avoit fait naître ?)
Eteignit d'abord ſon flambeau,
Nous laiſſa tête à tête, & tira le rideau.
Alors dans une paix profonde,
Nous crûmes être tout le monde,
Ou qu'au moins, ſous un Ciel plus ſerein & plus doux,
L'Amour n'avoit laiſſé que nous.
La Nature, à nos vœux propice,
Sembloit de nos plaiſirs devenir la complice ;
Tout favoriſoit nos amours,
Rien n'en troubloit l'aimable cours ;
Les vents retenoient leur halene,
Et l'on n'entendoit dans les airs
Que le nom de Tircis & celui de Climene,
Qui ſe mêloient au bruit de nos fréquens baiſers.

Après s'être un peu défendue,
(Il faut quelque défenſe en ces heureux momens ;
Trop de facilité dégoûte les Amans :)
Toute de ſon long étendue,
Elle m'étala les tréſors
Dont la Nature orna ſon corps.
De toutes les beautés, grands Dieux, quel aſſemblage !
C'eſt ici de vos mains le plus parfait ouvrage,
Criai-je, tranſporté d'amour & de plaiſir.
Cependant j'apperçois Climene,
Qui ménageant notre loiſir,
Prend de ſa main ma main, s'en flatte & la promene
Par-tout au gré de ſon deſir.
Tandis que ſur ſon corps, qui n'avoit point de tache,
Mon avide regard & s'épuiſe & s'attache,
Je ſens ſe gliſſer dans le mien,
Ce qu'on ne ſçauroit dire, & qu'on ſent pourtant bien ;
Une douce langueur me chatouille & me touche ;
Je colle ma bouche à ſa bouche,
J'abandonne mon cœur aux languiſſans ſoupirs
Qui naiſſent parmi les plaiſirs.
Je la nomme cent fois mon amour, ma chere ame ;
Cent fois je meurs, cent fois je pâme,
Et je m'ôte la vie en ce charmant tranſport,
Pour donner à mon cœur une ſi douce mort.
Climene en même-tems ſe plaint, gémit, ſoupire,
Me donne mille noms que le plaiſir inſpire ;
S'emporte, s'abandonne ; & ce je ne ſcais quoi,
Qui me faiſoit pâmer, la ſaiſit comme moi.
Je ne ſçais plus ce que nous fîmes,
Ni ce qu'en cet état l'un à l'autre nous dîmes :
Il ne me ſouvient ſeulement,
Sinon que ce plaiſir charmant
Venoit toujours en elle un peu plus lentement.
Dès qu'elle en ſentoit les approches,
Elle me faiſoit des reproches.

Tu me tue, ah! fripon, disoit-elle, je meurs:
Ne te presse pas tant; fais donc... quelles douceurs!
Que sens-je? Quel plaisir me met hors de moi-même!
Où suis-je? Réponds-moi: vois-tu comme je t'aime?
Sa bouche, ses regards, & ses embrassemens,
Faisoient entendre un doux mélange,
Et de reproche & de louange.
Elle commençoit cent discours,
Qu'un vif trémoussement entrecoupoit toujours.
Il est de ces momens qu'on ne sçauroit décrire.
Elle me regardoit, sans pouvoir me rien dire;
Et dans la volupté son cœur enséveli,
Ne prêtoit à ses yeux qu'un regard affoibli.
A ses douces langueurs son ame peu fidele,
Sembloit alors s'éloigner d'elle:
Mais sur notre bonheur, dès qu'un tendre retour,
Lui redonnoit son ame, & piquoit son amour,
Ce n'étoit que transports, que surcroît de caresses;
Que doux épanchemens, que nouvelles tendresses.
Elle me serroit dans ses bras,
Elle se couloit sous les draps,
Et parmi des soupirs plein d'ardeur & de flamme;
Elle faisoit gémir ma langue sous ses dents,
Choquoit son ame avec mon ame,
Et répétoit à tous momens,
Avec de longs gémissemens:
» Arrête, soutiens-toi, mon amour, je me pâme. «
Nous allions passer ce beau jour
Dans cet exercice d'amour,
Quand le bruit d'un Laquais instruit & fort habile
Nous vint aussi-tôt avertir,
Que déjà le Mari revenoit de la Ville,
Et qu'il étoit tems de sortir.
Climene & moi nous nous levâmes,
Nous ne nous dîmes rien: que n'avions-nous pas dit?
Mais seulement d'un air languissant, interdit,
Nous nous prîmes la main, & nous nous séparâmes.

LE VÉRITABLE AMOUR.

MADRIGAL.

PRojet flatteur de féduire une Belle ;
Soins concertés de lui faire la cour ;
Tendres écrits, fermens d'être fideles ;
Airs empreffés, vous n'êtes point l'Amour.
Mais fe donner, fans efpoir de retour ;
Par fon défordre annoncer que l'on aime ;
Refpect timide, avec ardeur extrême ;
Perféverance au comble du malheur ;
Dans fa Philis, n'aimer que Philis même ;
Voilà l'Amour : mais il n'eft qu'en mon cœur.

AUTRE.

(*La feule bonne Piece de l'Abbé* COTTIN.)

IRis s'eft rendue à ma foi :
Qu'eût-elle fait pour fa défenfe,
Nous n'étions que nous trois, Elle, l'Amour & Moi ;
L'Amour étoit d'intelligence.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ.

Par DANCHET.

ET la Fable & la Vérité,
Font voir ce que peut la Beauté.
Adam trop épris de fes charmes,
Méprifa les céleftes biens ;
Pâris mis l'Afie en allarmes,
Et fit périr tous les Troyens.

C'eſt une Pomme infortunée,
Dont la fatale deſtinée
Cauſa le céleſte courroux.
En voyant les attraits ſi doux,
Iris, dont vous êtes ornée,
Adam l'auroit priſe de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

LA STATUE DE PIGMALION (*a*).

Par M. D N....

CErtain Sculpteur, (d'Amour je tiens le fait,)
En façonnant une ſienne Statue,
La tâtonnoit; tout tâtonnant, diſoit:
Que de beautés, ſi cela reſpiroit!
Que de plaiſirs! notez qu'elle étoit nue.
Bref, dans l'extaſe, & l'ame toute émue,
Laiſſant tomber le ciſeau de ſa main,
Avide, il baiſe, admire & baiſe encore.
Dans ſes regards, dans ſes vœux incertains,
Des yeux, des mains, de tous ſes ſens dévore,
Preſſe en ſes bras ce marbre qu'il adore,
Et tant, dit-on, le baiſa, le preſſa,
(Mortels) aimez, tout vous ſera poſſible,
Que de ſon ame un rayon s'élança,
Se répandit dans ce marbre inſenſible,
Qui, par degrés devenant plus flexible,
S'amolliſſant ſous un ſouffle amoureux,
Promet un cœur à ſon amant heureux.
Sous cent baiſers d'une bouche enflammée,
La froide image à la fin animée,
Reſpire, ſent, brûle de tous les feux,
Soupire, étend ſes bras, ouvre les yeux,

(*a*) Cette Piece eſt la premiere en Vers qui ait paru ſur ce ſujet; elle a été imitée depuis très-fidelement & très-longuement.

Voit ſon amant plutôt que la lumiere.
Elle le voit, & déjà veut lui plaire,
Craint cependant, dérobe ſes appas,
Se cache au jour, dompte ſon embarras;
En rougiſſant à ſon vainqueur ſe livre,
Puis moins timide, & ſouriant tout bas,
Avec tranſport de tendreſſe s'enivre;
Preſſe à ſon tour ſon amant dans ſes bras,
L'anime enfin à de nouveaux combats,
Et ſemble aimer même avant que de vivre.
Toi dont l'eſprit, les graces m'ont charmé,
Puiſſent mes Vers tranſmettre en toi ma flamme!
Permets qu'Amour par moi te donne une ame.
Qui n'aime point, eſt-il donc animé?

IDÉE D'UNE MAITRESSE.

Par M. D n....

CE que je veux pour avoir une amie
Qui ſoit plaiſante & parfaite en tout point,
Brune à l'œil Grec, moins belle que jolie,
Qui ne ſoit pas au plaiſir aguerrie,
Et cependant qui ne l'ignore point!
J'y veux l'éclat de la roſe nouvelle,
Cette fraîcheur, la volupté des yeux,
Petite bouche au ſouris gracieux,
Qui le baiſer ſur les levres appelle;
Perles pour dents: de ce j'ai grand ſouci;
Petits tettons comme pomme d'api,
L'air d'une Nymphe & non d'une Déeſſe.
Je laiſſe aux Dieux aimer la Majeſté;
Pour moi mortel, garde la gentilleſſe.
Grain de luxure à cet air ajouté;
Sur autre charme & qui bien plus me touche,
(Amour le ſçait) faut-il me taire? Las!
Qu'il ſoit encore plus petit que ſa bouche.

Et de l'eſprit ? Or qu'elle n'en ait pas,
Mieux aimerois cent fois une pecore :
Mais qu'elle n'ait, s'il eſt beſoin, d'eſprit,
Que ce qu'il faut pour me donner encore
Plus de plaiſir ; celui-là me ſuffit.

LES CINQ SENS.

Par M. D N.....

J'Entends la voix d'Églé, quel plaiſir ſouverain!
Je reſpire ſon air & ſon parfum divin !
Je la vois ! à mes yeux Vénus même s'expoſe ;
Je cueille le lys de ſon ſein ;
Je goûte le baiſer ſur ſes levres de roſe.
Si j'ai bien compté par mes doigts,
(Car pour mon cœur le nombre en eſt extrême,)
Voilà bien les cinq Sens ravis tous à la fois ;
Je ne parle pas du ſixieme.

LE VOLUPTUEUX.

AImable fils de Cytherée,
De l'ivreſſe de nos eſprits
Tu ne peux augmenter le prix,
Qu'en ajoutant à ſa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le paſſage inſenſible ;
Que dans ſa courſe imperceptible,
Le tems vole plus lentement.
Dans les fougues du plaiſir même,
Que ſans ceſſe le ſentiment
Ajoute à mon bonheur ſuprême.
Que dans les bras de ce que j'aime,
Je paſſe de l'emportement

A ce calme doux & charmant,
Où l'ame, après la jouissance,
Sans tumulte, mais sans langueur,
Dans un voluptueux silence,
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges,
Sommeil, suspendra nos desirs.
Dans des tableaux vrais, que les songes
Retracent alors nos plaisirs.
Puissé-je au moins dans ton Empire
Près de Lisette, soupirer,
L'avoir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire.

LE RENDEZ-VOUS,

ÉGLOGUE.

Par M. l'Abbé M....

AU déclin d'un beau jour, une jeune Bergere,
Echappée à la fin aux regards de sa mere,
Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau
Vers un bocage épais éloigné du hameau.
L'heure d'un Rendez-vous, malgré ses soins passée,
S'offroit incessamment à sa triste pensée.
Elle arrive ; mais Ciel ! quels furent ses soucis,
De parcourir ces lieux sans y trouver Tircis !
Dans son impatience, en vain elle l'appelle ;
Echo seule répond à la voix de la belle.
Mille soupçons confus allument son courroux ;
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
» Tircis ne m'aime plus : le perfide, dit-elle,
» Ne peut en même-tems être heureux & fidele ;
» Une Bergere amante est pour lui sans appas ;
» Il m'aimeroit encor si je ne l'aimois pas.
» On me l'avoit tant dit, avant de le connoître ;

» Traitez bien un Amant, il cessera de l'être.
» L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs ;
» Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.
» Aussi, quand il me tint un amoureux langage,
» Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son hommage,
» Le Soleil quatre fois fit jaunir nos moissons
» Avant que je parusse écouter ses chansons.
» En lui cachant l'ardeur qui dévoroit mon ame,
» Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme !
» Par combien de tourmens n'ai-je pas acheté
» Le chimérique espoir d'aimer en sûreté !
» Cruelle à mon Berger, plus cruelle à moi-même,
» Je ne lui laissois voir qu'une rigueur extrême.
» Mais un jour, jour fatal au secret de mon cœur.
» Tircis trop tendrement me peignit son ardeur.
» JUSQU'A quand, disoit-il, (il m'en souvient encore,)
» Serez-vous insensible au feu qui me dévore ?
» Malgré votre beauté, craindriez-vous un jour
» De me voir à quelqu'autre immoler votre amour ?
» Ah ! Grands Dieux ! si je vis sans aimer ma Bergere,
» Que ma flûte, ma voix, mes vers cessent de plaire ;
» Qu'on me voie étouffer les oiseaux que j'instruis ;
» Que mes prés soient sans fleurs, & mes vergers sans fruits ;
» Que mes tendres brebis, que mes taureaux superbes
» S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes ;
» Que je les abandonne à la fureur des loups,
» Ou que je sois moi-même en bute à tous vos coups.
» J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même,
» Philis : l'amour vous rend ma Déité suprême.
» L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais,
» Croyen-en mon amour, mes sermens, vos attraits.
» Son trouble, sa langueur, ses regards, son silence,
» Tout m'assuroit alors de sa persévérance ;

» Je ne pus résister à des coups si puissans ;
» Un trouble séducteur s'empara de mes sens :
» Presque, sans le vouloir, éperdue, inquiéte,
» A mon perfide Amant j'avouai ma défaite.
» Je vous aime, lui dis-je, heureuse si mon cœur
» Peut attendre du vôtre une éternelle ardeur !
» A vous aimer toujours, cher Tircis, je m'engage ;
» Que de mon tendre amour cet agneau soit le gage.
» Il croîtra : que nos feux croissent ainsi que lui.
» Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui !
» Qui pourroit exprimer ce qu'alors nous nous dîmes ?
» Reste-t-il des sermens, après ceux que nous fîmes ?
» Tout ce qu'un tendre amour a de fort & de doux,
» Dans ce moment heureux se disoit entre nous. (*a*)
» Fugitives douceurs ! instans si desirables !
» Ou soyez moins charmans, ou soyez plus durables.
» A peine eus-je livré mon cœur à ses desirs,
» Que la nuit vint troubler nos innocens plaisirs.
» Malgré nous, il fallut nous soustraire à leurs charmes.
» Je me levai ; nos yeux se remplirent de larmes, (*b*)
» Et pour nous séparer, en nous serrant la main,
» Nous ne pûmes tous deux prononcer qu'*à demain*.
» Depuis cet heureux jour, avec exactitude,
» Il me prévient toujours dans cette solitude ;
» Mais hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement ;
» L'ingrat n'a plus pour moi le même empressement.
» Sans doute le perfide, aux yeux d'une autre Belle,
» Se fait de ma douleur un mérite auprès d'elle,

(*a*) *On lit dans quelques Editions de cette Piece ces quatre Vers de cette maniere.*

Après un tel aveu notre entretien fut tendre ;
Oiseaux, vous le sçavez, vous seuls pûtes l'entendre.
Tout ce que sent un cœur par l'amour animé,
Dans cet heureux moment par nous fut exprimé.

(*b*) *On lit ailleurs :*

Tircis fut accablé, je répandis des larmes,

» Et pour la flatter mieux, méprisant ma beauté,
» Le parjure se rit de ma crédulité.
» Dieux ! sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence;
» De mon volage Amant daignez tirer vengeance.
Elle achevoit ces mots, quand Tircis accourut;
A l'aspect du Berger, son courroux disparut,
Et seulement d'un air ingénu, vif & tendre:
» Seroit-ce à moi Tircis, dit-elle, à vous attendre?
» BERGERE, reprit-il, calmez votre courroux.
» J'étois sur ces gazons deux heures avant vous:
» Vous arriviez enfin; mais, disgrace imprévue!
» Un loup au même instant s'est offert à ma vue.
» Il entraînoit, grands Dieux! quelle allarme pour moi!
» Cet agneau si chéri, gage de votre foi.
» O Ciel! pour mon amour quel funeste présage,
» Ai-je dit! mais, cruel, je méprise ta rage:
» Mon bras armé d'un pieu, puisque je suis sans chien,
» Va te faire sentir qu'un Amant ne craint rien.
» Enfin jusqu'à son fort la bête poursuivie,
» A perdu sous mes coups sa proie avec la vie:
» J'ai vengé par sa mort nos plaisirs différés.
» Pouvois-je moins punir qui nous a séparés?
La Bergere à ces mots lui raconta ses craintes;
Le fidele Tircis en fit de douces plaintes.
Philis, pour l'appaiser, docile à ses leçons,
Par cent & cent faveurs expia ses soupçons.



LES CONFIDENCES,

AUTRE EGLOGUE.

Par le même.

THEMIRE.

QUel mélange charmant de fleurs & de verdure !
Que ce bois est épais, que cette source est pure !
Et qu'un cœur, affranchi des troubles de l'amour,
Doit goûter de plaisir dans cet heureux séjour !

SILVARETTE.

De votre sentiment, Dieux ! que le mien différe !
Car enfin, sans amour, qu'y peut-on venir faire ?
Rien par soi-même ici ne m'offre un doux emploi ;
Tircis seul met un prix à tout ce que j'y voi.
Si j'en aime les fleurs, c'est qu'en nos jours de fête
Mon Berger galamment en sçait orner ma tête.
Au bord de ce ruisseau, si j'aime à me mirer,
C'est pour y voir ces yeux qui le font soupirer :
Si j'erre avec plaisir en ces détours champêtres,
C'est pour y voir nos noms gravés sur tous les hêtres.
Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas :
Si j'étois insensible, on ne m'y verroit pas.

THEMIRE.

Quoi ! l'Amour a séduit la fiere Silvarette !
Que je plains le troupeau soumis à sa houlette !
Bientôt nous le verrons amaigri, négligé,
Apprendre à nos hameaux que l'Amour est vengé.

SILVARETTE.

J'ai pour lui, comme vous, craint l'indolence extrême :
Que pour tous ses devoirs on se sent quand on aime ;
Mais Tircis, attentif à m'épargner des soins,
De mon heureux troupeau prévient tous les besoins.

Lorſqu'un triſte devoir me retient au village,
Entre nos vieux paſteurs tout ſon tems ſe partage;
Il apprend toujours d'eux quelque ſecret nouveau
Pour guérir, conſerver, engraiſſer un troupeau.
Le mien ſeul eſt l'objet de cette utile étude.
Quand du ſien à mon tour j'ai quelque inquiétude,
J'en ai, m'aſſure-t-il, plus de ſoin que jamais;
Je fais ſur lui l'eſſai des plus rares ſecrets.
A ces empreſſemens puis-je ne pas me plaire?
L'Amour ſçait rendre heureux & moutons & Bergere.

THEMIRE.

Qu'on le voit aiſément, Bergere, à vos diſcours!
Vous n'avez juſqu'ici paſſé que d'heureux jours:
Vous ignorez encor, dans l'ivreſſe où vous êtes,
Les ſoucis dévorans, les craintes inquietes,
Qui ſuivent tôt ou tard les plaiſirs dangereux,
Que ſe promet un cœur plein de ſes premiers feux.
Vous apprendrez bientôt, aux dépens de vos charmes,
A pouſſer des ſoupirs, à répandre des larmes.
Ces attraits enchanteurs par la roſe embellis,
Peut-être dès demain n'auront plus que des lys.

SILVARETTE.

Le ſort de ma beauté foiblement m'embarraſſe:
Mais ſur quoi fondez-vous cette vaine menace?
Si ſouvent la beauté fait naître un tendre amour,
Un tendre amour ſouvent l'embellit à ſon tour.
Tant que nous l'avons vue ingrate, inexorable,
Célimene étoit belle & n'étoit point aimable.
Depuis qu'elle reſſent d'amoureuſes ardeurs,
Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.
Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance.
Au reſte, en mes attraits j'ai peu de confiance,
Pour fixer mon Amant je compte beaucoup moins
Sur ces fragiles dons que ſur mes tendres ſoins.
C'eſt par mes ſentimens, par ma délicateſſe,
Que je veux de Tircis augmenter la tendreſſe:

J'y réussis. Un jour qu'il lisoit dans mon cœur ;
Il s'écria, charmé de ma parfaite ardeur :
Que mon sort est heureux, adorable Bergere !
Tes graces, ta beauté sont de trop pour me plaire.

THEMIRE.

Je ne le vois que trop, aucun raisonnement
Ne peut vous retirer de votre aveuglement :
Mais qu'opposerez-vous à mon expérience ?
J'aime.... Que dis je ! hélas ! j'aimois avec constance
Philene, ce Pasteur pour exemple cité,
Quand il s'agit d'adresse & de fidélité.
En quoi, dites, en quoi le cede-t-il au vôtre ?
Eh ! bien, depuis deux ans nous nous aimions l'un l'autre,
Je croyois, comme vous, durant mes jours heureux,
Qu'on ignoroit les pleurs dans l'empire amoureux.
Mais hier nos Pasteurs, à l'ombre d'un vieux hêtre,
Formerent sur le soir une danse champêtre ;
Ce fut le terme, hélas de mon heureux destin !
Philene, à mes côtés de Cloris prit la main.
Par son air satisfait, par son malin sourire,
La coquette Cloris aigrissoit mon martyre.
Je quittai l'assemblée, & depuis ce moment
Je rêve, je languis, je pleure incessamment.
Voilà ce que l'Amour prépare aux tendres ames.
Peut-on trop détester ses tyranniques flamme ?

SILVARETTE.

Ah ! loin de l'outrager, rendez grace à ce Dieu :
Philene vous adore ; il vous cherche en tout lieu.
Que de plaisirs naîtront de sa feinte inconstance !

THEMIRE.

Ne flattez point mon cœur d'une vaine espérance :
Philene, croyez-moi, brûle d'un feu nouveau ;
On est tel qu'on paroît dans ce simple hameau.

SILVARETTE.

Détrompez-vous, Thémire, une innocente ruse,
Aux champs comme à la Ville, & s'emploie & s'excuse.

Sans

Sans ce ſecours, détruit par ſon propre bonheur,
L'amour le plus piquant dégénere en langueur.
Par exemple, Tircis, (que j'en fus offenſée!)
De lui donner mes fleurs m'avoit trop peu preſſée:
Hier pour l'en punir, prenant un air coquet,
A Daphnis, en paſſant, je jettai mon bouquet.
Croyez-vous pour cela que Daphnis m'ait ſçu plaire?
Non, non: mais Dieux! Tircis me croiroit-il légere?
Votre état tout-à-coup m'allarme ſur le ſien...
Votre Berger paroît: adieu, je cours au mien.

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE,

OU

Les Amours de Titon & de l'Aurore,

Par M. de M.....

L'Aimable Déïté que l'Orient adore,
Qui préſide au matin, que ſuivent les Zéphyrs,
Le croiroit-on? la jeune Aurore
Du tendre Amour long-tems ignora les plaiſirs.
Mais ſur la terre enfin, au milieu de la nue,
Par un mortel charmant ſes regards attirés
Allument dans ſon cœur une flamme inconnue.
Momens perdus, combien fûtes-vous réparés!
Toute entiere à l'Amour, quelle douleur profonde,
Lorſqu'au matin il falloit un moment
Remonter dans ſon Char pour annoncer au monde
Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à ſon Amant!
O jours délicieux! plaiſirs inexprimables!
Ne pouviez-vous être toujours durables!
Titon étoit mortel, hélas! & ſes beaux ans
N'étoient point affranchis de l'outrage du tems.
Il fallut y céder: la peſante vieilleſſe
Dans les bras de l'Amour oſe enfin le ſaiſir.

Injuſtice du ſort ! d'où vient que le plaiſir
N'éterniſe point la jeuneſſe ?
Eh ! quoi, l'âge a glacé ce que j'aime le mieux !
Le tems n'épargne point ce qu'adorent les Dieux,
Diſoit l'Aurore aux pleurs abandonnée ?
Quel remede à ces maux ? Elle s'envole aux Cieux.
O Jupiter ! fléchis la deſtinée :
Pour un Amant je t'implore aujourd'hui.
Eh ! quel Amant ! je poſſédois en lui
Tout ce qui flatte un cœur : de la Parque cruelle
Fais qu'il ſoit toujours reſpecté
Dans une jeuneſſe éternelle.
Eh ! qui doit mieux conduire à l'immortalité
Que d'être charmant & fidèle ?
Ma fille, je ſens vos douleurs,
Dit le maître des Dieux : les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verſer que les pleurs
Enfans du doux plaiſir & l'ornement de Flore.
Rendez le calme à vos eſprits ;
Le Printems de Titon va revenir encore.
Je le fais immortel ; mais ſçachez à quel prix.
Le Deſtin a parlé ; telle eſt ſa loi ſévére.
Déeſſe, chaque fois que Titon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chere,
D'un luſtre tout-à-coup cet Amant vieillira ;
Ainſi de luſtre en luſtre, abrégeant ſa carriere,
Sa jeuneſſe s'éclipſera.
Titon eſt immortel ! Grand Dieu, je vous rends grace,
S'écria-t-elle, embraſſant ſes genoux
Ce que j'aime vivra, mon ſort eſt aſſez doux
Elle dit, & des airs ſon Char fendit l'eſpace
Son cœur cede au Deſtin, non ſans quelques regrets.
Quoi ! d'éternels refus vont être déſormais
De l'amour que je ſens le plus fidèle gage ;
Tu dois, mon cher Titon, m'en aimer davantage ;
Tes beaux jours ſeront mes bienfaits.
Je ſçaurai malgré toi conſerver mon ouvrage.
Elle le croit ainſi ; je ne ſçais quel préſage

Me fait trembler pour le ſuccès.
O vous, dont les crayons voluptueux & ſages,
Des myſteres ſecrets des plus tendres amours
Tracent modeſtement les plus vives images,
C'eſt à votre Art, Muſe, que j'ai recours.
Titon va recouvrer l'éclat de ſes beaux jours.
Il aime, il eſt aimé : quels tranſports vont renaître !
O Muſe ! hélas ! dans un moment, peut-être
J'aurai beſoin de tout votre ſecours.
Déjà le Char porté d'une vîteſſe extrême
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ſes premiers regards, (changement fortuné !)
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foibleſſe.
Que dis-je ? cet Amant à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux ; tranſporté d'allégreſſe,
Reprend les agrémens que l'âge avoit ternis.
Quel retour ! quel moment pour deux cœurs bien unis !
Il tombe à ſes genoux... Vainement la Déeſſe
Sur le ſort qui l'attend voudroit le prévenir :
Un Oracle... Ecoutez... Elle ne peut finir.
Par cent baiſers il l'interrompt ſans ceſſe.
Eh ! comment réſiſter long-tems,
Quand le cœur eſt d'intelligence ?
L'Amour, le tendre Amour emporte la Balance :
Titon obtient un luſtre, & revient à vingt ans.
Peut-être qu'à préſent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déeſſe. Empreſſement trop tendre...
N'y ſongeons plus... Alors du ſévere Deſtin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
Dieux ! s'écria Titon ; quelle loi rigoureuſe !
Quoi ! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'amour ait formé !
Non : je conſens plutôt qu'une vieilleſſe affreuſe...
Titon, que dites-vous ! Vous me faites trembler.
Quoi ! d'un ſi triſte hiver la langueur douloureuſe
Affoibliroit encor cette flamme amoureuſe
Dont votre cœur recommence à brûler !
Je pourrois m'imputer !... Non, j'y ſuis réſolue...

L'Amour vous laiſſe encor ſes plus ſenſibles biens ;
Nous paſſerons nos jours dans les doux entretiens,
Où l'ame avec tranſport ſe montre toute nue.
Nous avons les ſoupirs, les aveux, les ſermens
Tant de fois répétés & toujours plus charmans.
Aſſez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer.
Eh ! quel bien vaut la certitude
D'inſpirer tout l'amour dont on ſe ſent charmer ?
Ainſi, mais vainement, parla la jeune Aurore ;
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de ſon Amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans ſon cœur Titon a concerté
L'ingénieux ſecret de fléchir la Déeſſe.
Vous m'aimerez toujours.... dit-il ; votre tendreſſe
Comblera ma félicité.
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieilleſſe,
Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux.
Car enfin, ſi le ſort qui me rend la jeuneſſe
M'en avoit donné les défauts ;
S'il me forçoit d'etre volage.
Votre beauté me répond de mon cœur :
Mais je n'ai que vingt ans.... A ce dangereux âge
De la conſtance hélas ! connoître le bonheur !...
Aſſurons, croyez-moi, le ſort de notre flamme.
Je le ſens bien : un luſtre à cet âge ajouté,
Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ce goût capricieux, cette légereté
Que la jeuneſſe embraſſe avec tant d'imprudence.
Eh ! quoi ! voudriez vous, charmante Déïté,
Faute d'un peu de prévoyance,
Expoſer ma fidélité ?
O divine raiſon, que ta voix eſt puiſſante !
La Déeſſe ſe rend, & comment réſiſter !
Déjà ſon ame impatiente,
De ces ſages conſeils brûle de profiter.

Que ton pouvoir eſt doux ! l'Amoureuſe Déeſſe
Ne cherche, ne reſſent que cette douce ivreſſe
Qui la rend toute à ſon Amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement !
Que j'aime à voir Titon ! Avec combien de zèle
Il ſe livre au plaiſir qui le rendra fidèle !
D'un amour délicat dignes emportemens !
Il profite ſi bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il paſſe juſqu'à trente.
Eh ! bien, tendres Amans, vous voilà raſſurés,
Et toujours vous vous aimerez.
Vos vœux ſont-ils remplis ? Hélas ! peuvent-ils l'être ?
Du bonheur qu'on n'a pas goûté,
On ſe prive aiſément ; mais en eſt-on le maître,
Quand on en a ſenti toute la volupté ?
Bientôt les craintes diſparoiſſent,
Des deſirs plus ardens renaiſſent.
C'eſt par excès d'amour qu'à l'ombre de ce bois
La Déeſſe ſe rend ; ici c'eſt par ſurpriſe.
Après mille combats, à céder quelquefois
La ſeule pitié l'autoriſe.
L'Amour, couvrant leurs yeux de voiles ſéduiſans,
Semble éloigner leur deſtinée.
Titon ainſi, dans la même journée,
Se retrouve à *Quatre-vingt ans.*
La Déeſſe eſt en pleurs : ſechez, dit-il, vos larmes ;
J'ai vu de mon printems évanouir les charmes ;
J'en regrette la perte & ne m'en repens pas.
Ce que j'eus de beaux jours, au moins charmante Aurore,
Je les ai paſſés dans vos bras.
Rendez-les moi, Grands Dieux, pour les reperdre encore !
Ainſi vieillit Titon. Quelle injuſtice, hélas !
D'acquérir ainſi la vieilleſſe !

Et comment, quand on plaît, contraindre ſes deſirs,
Otez-en de ſi doux plaiſirs,
Je compte pour rien la jeuneſſe.

ULYSSE ET CIRCÉ.

L'Un de l'autre charmés, dans leur Iſle enchantée,
La fille du Soleil, & ſon Amant, un jour,
De leur félicité rendoient grace à l'Amour,
Lorſque par deux oiſeaux leur vue eſt arrêtée.
Ulyſſe les obſerve, objets intéreſſans!
Un trouble ſe répand dans ſon ame attendrie;
Il regarde Circé, la même rêverie
Tenoit enchantés tous ſes ſens.
Eh! quoi, dit-il, leur flamme ainſi favoriſée
N'excite point en eux d'inutiles deſirs?
Ils n'éprouvent jamais dans de ſi doux plaiſirs,
La triſte économie aux mortels impoſée?
Il eſt vrai: les Moineaux s'aiment bien tendrement,
Reprit la jeune Enchantereſſe;
Ne peut-on s'élever juſques à leur tendreſſe?
Mon art ne fut jamais employé vainement.
Que tardons-nous? L'Amour ſera d'intelligence.
Oui; c'eſt toi, Dieu charmant, qui nous ouvre les yeux:
Nous n'allons acquérir ces dons délicieux,
Que pour mieux ſentir ta puiſſance.
A ces mots, ces Amans par l'eſprit animés,
En Moineaux, tout-à-coup, ſe trouvent transformés.
Des Aquilons alors l'influence bannie
Cédoit aux doux Zéphyrs la terre rajeunie;
Bientôt il n'eſt Palmiers, Myrthes, Cedres, Roſeaux,
Où cent fois ces heureux Oiſeaux
Ne ſe ſoient aſſurés de leur métamorphoſe.
Quel exemple! combien de ſpectacles charmans

Aux Nymphes de Circé, chaque jour, il expoſe !
Elles comptent tous les momens
De ce changement admirable ;
Jamais l'art des enchantemens
Ne leur parut ſi reſpectable.
Mais ce Printems ſi cher paſſe rapidement,
Et dans ces mêmes lieux témoins de leur ivreſſe,
On les voit ces Oiſeaux, ſéparés ſans triſteſſe,
Ou rejoints ſans empreſſement.
Tous deux ſe retraçant leur commune aventure,
En formant les Moineaux, diſoient-ils, la Nature
De leur bonheur s'occupoit foiblement.
Il n'eſt qu'un ſeul plaiſir, un ſeul nous rend ſenſibles ;
Le Printems nous l'inſpire, ô deſtins infléxibles !
Il s'envole avec le Printems ;
Et dans cette abſence fatale,
Nous n'avons point un cœur pour remplir l'intervalle,
Par ces troubles ſecrets, par ces raviſſemens,
Qui font le bonheur des Amans.
Quel don nous échappoit avec la forme humaine !
Reprenons, reprenons ce cœur,
Source de biens parfaits, favorable Enchanteur,
Qui mêle un certain charme à la plus triſte peine ;
Qui ménageant notre eſpoir, nos deſirs,
Au comble du bonheur par degrès nous amene ;
Et ces degrès ſont autant de plaiſirs.
Le Héros & l'Enchantereſſe
Reprennent à l'inſtant leur forme & leur tendreſſe,
Détrompés des faux biens qu'ils avoient éprouvés.
Pour tranſmettre aux Amans un ſi puiſſant exemple,
Au véritable Amour ils élevent un temple,
Et ſur l'autel ces mots furent gravés :
» Au deſtin des Moineaux ne portez point envie ;
» Mortels, un cœur ſenſible eſt le ſuprême bien.
» Aimez : vous le pouvez tout le tems de la vie ;
» Aimez bien tendrement, tout le reſte n'eſt rien.

LE CUL-PIE.

NOUVELLE NOUVELLE.

QU'on m'écoute, aimable Cul-pie,
Je vais révéler des ſecrets,
Dont ſur ſon vieux trépié Mnémoſyne accroupie,
N'a pas encore inſtruit ſes Amans indiſcrets,
Et je prétends tirer, de ma Verve aſſoupie,
Des vers auſſi nouveaux, que le ſont vos attraits.
Divinités enchanrereſſes,
Graces qui, ſous un voile impénétrable au jour,
Gardez les tréſors de l'amour,
Prenez un air facile, étalez vos richeſſes.
Mes mains vont lever le rideau;
Je ſers Vénus aux belles Feſſes,
Et ſon fils n'a plus de bandeau.
Un jour ce petit Dieu ſe plaignoit à ſa mere,
D'ignorer tout, hors les plaiſirs.
De vains amuſemens ont rempli mes loiſirs.
Qu'ai-je appris, diſoit-il ? un enfant du Vulgaire
En ſçait à quinze ans plus que moi.
L'étude éleve l'homme au-deſſus de ſon être;
Et moi, que vous fites ſon Roi,
Dans ma ſtupidité, ſuis-je digne de l'être ?
Vainement, à mon joug, l'eſprit paroît plier,
Quand j'embraſe les ſens d'une ivreſſe agréable,
Ma victoire l'abbat, je ſens que je l'accable;
Et je veux me l'aſſocier.
Je ſuis le Dieu de la Nature;
J'ai ſur ſes mouvemens un pouvoir abſolu,
Et ce qui ſuit mes loix, m'eſt à peine connu.
C'eſt trop regner à l'aventure:
Je veux de ce cahos percer l'obſcurité,
Connoître mes ſujets, la Nature, & moi-même.
De l'Univers d'abord j'apprendrai le ſyſtéme;

Demain, tout ce que l'art a jamais inventé,
Pour guider vers les Cieux la ſage Aſtronomie,
Sera dans mon temple apporté,
Et l'on verra la volupté
Y ſourire aux leçons de la Philoſophie.
Vénus frémit à ce diſcours :
» O mon fils, que viens-je d'entendre ?
» C'eſt la crainte & l'ennui qui déſirent d'apprendre.
» Vos aſtres, ſont les cœurs ; étudiez leur cours,
» De vos plaiſirs ſur eux répandez l'influence ;
S'il eſt pour nous quelque ſcience,
» C'eſt celle de jouir toujours.
» Laiſſez à l'eſprit ſes chimeres,
» N'en prenez que l'amuſement.
» L'ordre de l'Univers & ſon arrangement
» A votre gloire aſſurément,
» Sont des matieres étrangeres ;
» Et je ne prétends pas voir ici l'attirail
» D'inſtrumens ennuyeux, de compas & de ſphéres
» Qu'ont fait imaginer l'erreur & le travail.
L'Amour eſt indocile, il hait la remontrance.
Vénus, à ce qu'il croit, ne veut que l'arrêter
Dans les liens obſcurs d'une éternelle enfance ;
Il en a fait aſſez que de la conſulter,
Et cet excès de déférence,
Devoit de ſa part s'acquitter
Par un retour de complaiſance.
Il murmure, il veut la quitter.
Tel, fatigué du joug, d'humeur indépendante,
Un jeune impatient, ſéduit par ſes projets,
Se révolte aux avis d'une mere prudente,
Et du toit domeſtique abandonne la paix.
Vénus voit le péril, & feignant de ſe rendre,
Elle flatte ſon fils, lui permet d'entreprendre ;
Seulement de l'étude elle craint les dégoûts.
Où l'autorité manque, uſez de l'artifice ;
Cédez à qui réſiſte, entrez dans ſon caprice,
Je vous réponds de tout ; le ſuccès eſt à vous.

Parmi les instrumens, que l'Art & la Nature
Ont façonnés ès mains des mortels curieux,
Est un globe parlant, où l'exacte peinture
A mis, comme en un point, l'Univers sous nos yeux.
D'un coup d'œil satisfait, le Sçavant y mesure
La Terre, les Mers & les Cieux;
Mais de ce globe industrieux
Jamais l'Amour n'avoit vu la structure.
Dans cette étonnante aventure,
L'ignorance sauva le plus charmant des Dieux,
De devenir le Roi d'un peuple d'ennuyeux.
Graces, souffrez que je décrive
Sous quelle attitude expressive,
Vénus fit un globe à l'Amour,
D'une des Nymphes de sa Cour.
Ce qui dans tous les corps a la surface ronde,
Ce qu'on ne montre point que l'on ne soit surpris,
Et ce que dans le sexe on renomme à Paris,
Fut la nouvelle Mappemonde.
L'Equateur s'y trouva marqué
Par une ligne naturelle,
Image neuve, mais fidelle,
D'un globe en deux parts expliqué.
Une moitié de l'Hémisphere
Eut en partage la blancheur,
Comme réfléchissant la clarté qui l'éclaire;
L'autre moitié vit sa fraîcheur
D'une sombre couleur noircie,
Comme étant par l'ombre obscurcie:
Du jour & de la nuit enseignemens divers,
Qui parent tour-à-tour & voilent l'Univers.
On ne dit point que la Déesse
D'avec le continent eût distingué les mers;
Elle le dut pour la justesse.
Mais ce globe, après tout, digne de son Auteur,
Etoit fait pour l'Amour & non pour un Docteur.
La Nymphe humblement inclinée
En offroit le travail à la vue étonnée;

Un taffetas flottant ſur le reſte du corps,
D'un mobile pivot cachoit tous les reſſorts.
Ce fut en cet état, un peu gênant peut-être,
Qu'on attendit qu'Amour vient prendre des leçons:
Il fut peu de tems à paroître.
Grands Dieux, s'écria-t-il, excuſez mes ſoupçons;
Ma mere m'aime encore, & j'en reçois pour gage
Le plus riche de tous les dons.
Les yeux brillans de joie, il parcourt tout l'ouvrage;
Il y voit l'Univers peint ſous des traits confus,
Et croit y voir encor bien plus.
Ainſi quelques inſtans la ſurface du globe
Arrêta ſes yeux enchantés;
Puis penſant découvrir de plus grandes clartés,
Il vint à ſoulever un des pans de la robe.
J'ignore quel objet alors il dévoila:
Le goût du ſçavoir s'envola.
Les Ris ont raconté que la Nymphe parla,
Et que le nouveau Philoſophe
Dans cet heureux eſſai, retrouva les plaiſirs.
Je le crois: la Science aura tous mes deſirs,
Lorſque ſes Rudimens ſeront de même étoffe.

L'ORIGINE DES PUCES.

LEs Dieux, en belle humeur, ſur l'Olympe aſſemblés
Réſolurent un jour de tenir longue table:
Par les ſoins de Comus, les mets en ſont réglés,
Et d'un vin délectable
Les buffets ſont meublés.
Déjà, dans la coupe profonde
Du Souverain des Dieux,
Ganiméde, à la tête blonde,
A verſé douze fois le jus délicieux;
Et déjà douze fois Hebé, faiſant la ronde,
A fait paſſer chez tous les Dieux

La joie & les plaiſirs qui brillent dans ſes yeux.
Le ſoin des affaires du monde,
Ne trouble point ces inſtans précieux :
Les Jeux & les Amours, admis ſeuls en ces lieux,
Y répandoient un aimable délire ;
Et Jupin, dépoſant toute ſa Majeſté,
N'y laiſſoit connoître d'Empire
Que celui de la liberté.
Vénus agace Mars ; & ce Dieu, qui ſoupire,
Heureux d'en recevoir un ſouris gracieux,
Quitte, en la regardant, cet air audacieux,
Que l'ardeur des combats inſpire.
Phébus, éclatant, radieux,
Charme les conviés par le ſon de ſa lyre.
Momus, par des propos joyeux,
Prend le ſoin de les faire rire,
Et les amuſe encore mieux.
Tout alloit donc à merveille
Dans le céleſte ſéjour ;
Jamais l'Aurore vermeille,
N'annonça de plus beau jour.
A danſer même l'on s'apprête,
Terpſicore étoit du feſtin :
Mais cette brillante fête,
Eut bientôt un autre deſtin.
Déjà, depuis long-tems retiré de la table,
Morphée, en long habit, les yeux gros & baiſſés,
Couché ſur des carreaux mollement entaſſés,
D'un trop bruyant plaiſir ſe jugeant peu capable,
Avoit trouvé plus convenable
De faire en paix digeſtion.
Cependant, tout-à-coup, il fit réflexion,
Qu'en ces momens de commune allégreſſe,
Où tout bon convive s'empreſſe
De payer ſon écot, chacun de ſon talent,
C'étoit une choſe indécente
A lui, de n'en pas faire autant.
Il s'avance alors d'un pas lent,

Et d'une voix encore plus lente ;
» Je veux, dit-il, aux Dieux.... puis il bâilla trois fois,
» Je veux vous régaler. Vous qui ſuivez mes loix ;
» Songes légers, accourez à ma voix :
» Hâtez-vous , & que l'on préſente
» A leurs Divinités
» Cette douce liqueur, ſource de voluptés,
» Cette potion ſéduiſante,
» Que vos fideles mains m'apprêtent chaque jour ;
Le Songes à l'inſtant apportent tour-à-tour
Aux Déités la coupe enchantereſſe ;
Et ſur la foi de ſa promeſſe,
Chacun en hâte l'avala.
» Ah ! s'écria Jupin, fi donc, qu'ai-je bu là ?
» Ce ſont Pavots benins, dit Morphée ; & ſur l'heure
Il s'endormit profondément.
Jupiter en courroux voulut, mais vainement,
Punir cet attentat ; car lui-même demeure
La bouche ouverte, & ſans façon
S'endort à côté de Junon.
Atteint d'une ſemblable ivreſſe,
Chaque Dieu, près de ſa Déeſſe,
Ronfloit à faire tout trembler ;
Seulement la troupe légere,
Qui ſuit la Reine de Cythere,
Et qui de rire & de cabrioler
Fait ſa plus importante affaire,
S'écrioit à la trahiſon ;
Diſant qu'au lieu d'un ſomnifere,
On leur devoit un violon.
Mais le narcotique poiſon
Agit bientôt ſur eux, ainſi que ſur leur mere.
Tout dormoit donc dans la céleſte Cour,
Excepté cependant l'Amour.
Endormir cet Enfant, eſt choſe mal-aiſée.
L'aventure étoit drôle, auſſi le Dieu moqueur
En rit d'abord de tout ſon cœur ;

Puis il ſurvint dans ſa penſée
Certain mouvement de dépit :
Cet aſſoupiſſement lui fait honte, il rougit.
» Quoi ! dit-il, au ſombre Morphée,
» On vous éleve donc en ces lieux un trophée ?
» Et vous triomphez ſeul au mépris de mes droits !
» Mais que vont devenir & mon culte & mes loix,
» Si les Dieux aux Mortels donnent un tel exemple ?
» On ne connoîtra plus ma voix ;
» Chacun va déſerter mon Temple,
» Et dédaignant les Myrthes de Paphos,
» Ne ſe couronnera que de triſtes pavots.
» Ah ! ce honteux ſommeil m'offenſe,
» Et déjà le ſcandale a duré trop long-tems.
» Vengeons-nous, hâtons-nous ; mais de cette vengeance
» Retirons un nouvel encens :
» Qu'un prodige nouveau ſignale ma puiſſance.
Il dit, & de ſon carquois
Tire un de ſes traits redoutables,
Et le trait à l'inſtant s'animant à ſa voix,
Se change en un eſſain d'Inſectes innombrables,
De tous gens endormis hôtes impitoyables,
Qui, ſuivant ſa commiſſion,
Prit à l'inſtant poſſeſſion
Des ſaints habitans de l'Olympe ;
Tant & ſi bien ſe remuant,
Qu'il n'eſt pourpoint ſi clos, qu'il n'eſt jupe, ni guimpe,
Où ce peuple ſautillant,
Frétillant,
Sautant,
Volant,
Rampant,
Grimpant,
N'introduiſe à la fin ſon aiguillon piquant.
C'eſt en vain que, pour s'en défendre,
On les voit en dormant s'agiter ou s'étendre :

Inutile mouvement!
Sous la puiſſante main qui régit l'Empirée,
Ou ſous les doigts mignons de Cytherée,
L'imperceptible engeance échappe également,
Et ſe dérobe impunément.
Tant dura cependant ce plaiſant exercice;
Et tant l'Amour eut de malice,
Qu'inſenſiblement
Le vêtement
Souffrit un grand dérangement;
De façon que les plus hupées
Des Déeſſes ſont équipées
A peu près comme étoit Cypris,
Quand elle obtint la Pomme de Pâris.
Que de beautés! qui pourroit les décrire?
Amour alors commença de ſourire.
Toutes les Déités de ſexe indifférent,
Sommeillant face à face, & toujours s'agitant,
S'avoiſinerent tellement,
Qu'on ne le pouvoit davantage.
Eveillé par ce voiſinage,
Du pétulant Dieu des Jardins
Le ſceptre audacieux, l'arc-boutant du ménage,
Se préſentoit par-tout en pompeux étalage.
Bon! dit l'Enfant ruſé, qui viſoit à ſes fins,
Le cas eſt opportun, couronnons notre ouvrage:
Et vous, pour ma gloire formés,
Petits inſectes affamés,
Pincez, picquez, mordez, redoublez, faites rage;
Que par vous tout me rende hommage.
A ces mots de l'Amour le peuple ſautillant
S'acharne de nouveau ſur les croupes divines,
Et de ſes Dagues aſſaſſines
Eguillonne ſi vertement,
Que chacun à la fois fit un bond en avant;
Et ce bond opéra ſi favorablement,
Que tout-à-coup un cri ſe fit entendre,
Non de ces cris affreux que produit la terreur;

Mais de ces cris charmans qu'une Bergere tendre
Fait dans les bras de ſon vainqueur ;
Et Cupidon, comblé de gloire,
Y répond en chantant victoire.
Le rapide trajet des langueurs du ſommeil,
Au tranſport d'un ſi doux réveil,
Des Dieux pour un moment laiſſe l'ame confuſe.
L'eſprit encore tout étonné
A ce prodige ſe refuſe ;
Chacun d'illuſion s'accuſe :
Mais par le plaiſir entraîné,
Bientôt le cœur ſe déſabuſe.
Mille ſoupirs pleins de douceur
Font pour eux à l'Amour l'aveu de leur bonheur,
Et loin de s'offenſer d'une pareille ruſe,
Ils s'y livrent avec ardeur.
Pourtant Dame Junon, Deïté rancuniere,
Reprochant à Jupin quelqu'infidélité,
Pour le punir de cette iniquité,
S'aviſa de faire la fiere,
Et prétendit ſouſtraire au devoir conjugal
Sa majeſtueuſe perſonne.
Mais l'Amour cette fois autrement en ordonne
Un eſſain réſervé, partant a ſon ſignal,
Fait ceſſer à l'inſtant le divorce fatal,
Et ſi vivement éguillonne,
Que, tout grand Dieu qu'étoit le Seigneur Jupiter,
Il penſa ſe déconcerter.
Ainſi comme un guerrier habile,
Qui combat dans les champs de Mars,
Portant par tous les rangs de vigilans regards,
Abandonne ou retient, ſuivant qu'il eſt utile,
Une croupe à ſa voix docile ;
Ainſi, l'Amour d'un pas léger,
Parcourant toute l'aſſemblée,
Faiſoit à propos voltiger
Divers détachemens de ſa milice aîlée.
D'autres fois il les rappelloit,

Et ſuivant qu'il reconnoiſſoit
Qu'on avoit plus ou moins beſoin de l'artifice,
Il preſſoit ou ralentiſſoit
Le doux inſtant du ſacrifice.
Mais le ſeul plaiſir des Dieux
Ne ſuffit pas long-tems au fils de Cytherée;
Lui-même, il veut joüir de ſes dons précieux.
Déjà Pſiché dans ſes bras s'eſt livrée;
Un déſordre délicieux
Au ſein des voluptés tient leur ame plongée,
Et du haut d'une nue en théatre érigée,
Il donne des leçons à tous les autres Dieux.
Quel ſpectacle charmant! tout pâme, tout ſoupire;
De l'Amour tout reſſent l'empire.
Ici la tendre Iſſé, des honneurs immortels
Dédaignant la pompe éclatante,
Ne cherche dans Phébus qu'un plaiſir qui l'enchante.
Là, Bacchus oubliant ſon thyrſe & ſes Autels,
Venge Ariane de Théſée.
Plus loin, ſous un berceau, ſéjour des voluptés,
Flore accorde à Zéphyre une victoire aiſée.
Quelle foule de Déïtés
Fourniſſent à l'envi la carriere amoureuſe!
Quel tableau! quelle main heureuſe
En retracera les beautés?
Que vois-je! Dieux! Hébé, qu'à force de tendreſſe
Hercule étouffe dans ſes bras.
Arrêtez, fier Alcide, hélas!
Reſpectez ſa tendre jeuneſſe,
Et de ſes membres délicats
Craignez d'offenſer la foibleſſe.
Mais je m'allarme en vain; car la jeune Déeſſe
Fait ſigne, en ſouriant, qu'elle n'en mourra pas.
Quelle figure baſanée
Vient troubler de Vénus les doux embraſſemens?
Vulcain, que tu prends mal ton tems
Pour réclamer les droits de l'hymenée!
Mars le voit, & bientôt puniſſant le fâcheux

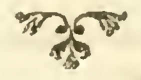
De ſa jalcuſe fantaiſie,
Le renvoie à Lemnos plus cocu, plus boiteux,
Qu'il n'avoit été de ſa vie.
Cependant occupés de leurs tendres emplois,
Les Dieux s'oublioient de maniere
Que déjà le Soleil avoit manqué trois fois
D'aller répandre la lumiere.
Foibles mortels, de vos plaiſirs
Que la carriere eſt reſſerrée !
Si dans le cours d'une ſoirée
Quelqu'un ſix ou ſept fois a rempli ſes deſirs,
Bientôt ſe réduiſant à d'impuiſſans ſoupirs,
Dans ſes bras énervés il glace ſa Maîtreſſe :
Tandis qu'on voit les Immortels,
Pendant trois jours ſacrifier ſans ceſſe
Au Dieu de la tendreſſe,
Sans deſcendre de ſes Autels.
Oui, par trois fois, l'Aurore matinale,
Quittant le vieux Titon pour le jeune Céphale,
Annonça vainement aux mortels empreſſés
L'approche du flambeau du monde ;
Trois fois dans une nuit profonde,
Ils rentrent confus & glacés.
Minerve enfin, minerve la prudente,
Que ſon grave maintien avoit fait reſpecter,
Seulette dans un coin, réduite à ſe gratter,
Ne trouvoit pas la ſcene auſſi plaiſante :
Soit modeſtie ou bien dépit,
Elle n'avoit encore oſé lever la vue.
Ce rôle lui déplut, & bientôt on la vit,
Dépouillant toute retenue,
S'écrier au ſcandale, & courir en tous lieux
Prêcher la continence aux Dieux.
Mais c'eſt vainement qu'elle crie :
Ils étoient ſourds alors, & firent peu de cas
De toute ſa pédanterie.
Son zèle cependant ne ſe rebuta pas :
Elle oſe s'adreſſer à Jupiter lui-même,

Et ſon éloquence ſuprême
Lui fournit un très-beau ſermon;
Très-beau, mais ſi peu de ſaiſon,
Que nos divins Epoux ſe mirent en furie.
Franchement ils avoient raiſon:
Car vous noterez, je vous prie,
Qu'ils touchoient au moment d'une libation
Dont ce grave propos cauſa ſuppreſſion.
Bien eſt vrai, que c'étoit la deux ou trois centiéme;
Mais l'Epouſe de Jupiter,
Trouvant ignoble de compter,
S'embarraſſoit peu du quantieme;
Et n'aimant pas à conteſter,
Sur nouveaux frais vouloit tout répéter.
L'expédient devenoit admirable:
Il prouvoit le grand feu de la Dame Junon.
Propoſé de la part d'un aimable tendron,
Peut-être que Jupin l'eût trouvé pratiquable;
Mais d'en uſer tout conjugalement
Lui paroiſſoit moins agréable.
Il balança: Minerve habilement
Saiſit un inſtant favorable.
Avec les traits les plus touchans,
Elle peint de nouveau le trouble épouvantable,
Qui regne dans les élémens.
Tout eſt confondu, tout murmure;
Tout va périr dans la Nature,
Si quelque-tems encor les Dieux ſourds à ſa voix,
Abandonnent tous leurs emplois.
Enfin, ſi doctement ſa cauſe fut plaidée,
Que Junon eut beau grimacer,
Sa requête fut accordée;
Et Jupiter voulut qu'elle allât prononcer
L'Arrêt, qui de l'Amour ſuſpendoit le myſtere.
Or, ce n'étoit pas peu d'affaire:
A meſure qu'aux Dieux cet ordre étoit dicté,
Ils cédoient un moment à ſon autorité;
Mais ſi fervent étoit leur zèle,

Pour ce jeu qu'elle dédaignoit,
Qu'ils y revenoient de plus belle,
Aussi tôt qu'elle s'éloignoit.
Comme dans un verger, asyle de Pomone,
Fuit une troupe d'Ecoliers,
Lorsque le Régent en personne
Veut défendre ses espaliers :
Tout disparoît d'abord ; mais l'engeance rusée ;
Sous les arbres trouvant une retraite aisée,
Loin de ses yeux le pille impunément,
Et tandis que l'un d'eux poursuivi chaudement,
Exerce du pédant les jambes & la bile,
Vingt autres d'une main habile,
Mettant à profit le moment,
Au lieu d'un cent de fruits en enlevent un mille :
Tels on voit à l'aspect de la prude Pallas,
Fuir les couples Divins. L'Amour guide leurs pas :
A son culte charmant, plus que jamais fidèles,
Les lieux les plus cachés récelent leurs soupirs ;
Et cent ruses toutes nouvelles,
Trompent Minerve au gré de leurs desirs.
Moins on leur laisse de loisir,
Plus on irrite leur tendresse ;
Car donnant à chaque caresse,
Un nouveau dégré de vîtesse,
Ils en accroissent leurs plaisirs.
Cependant, de ce badinage
Jupiter, à la fin, tout de bon se lassoit,
Et de ce doux ébat Junon perdant l'usage,
Du bonheur d'autrui s'offensoit.
Tel est le propre de l'envie.
» Mon Epoux, disoit-elle, autrefois respecté,
» Se faisoit obéir avec facilité ;
» Sa loi suprême étoit suivie :
» Mais, hélas ! cette autorité,
» Au caprice des Dieux maintenant asservie,
» Va nous être à jamais ravie.
Bientôt de tels propos, du Monarque jaloux

Enflamment le courroux.
Il fronce le ſourcil, ce ſourcil redoutable
Qui fait trembler le firmament ;
Et d'un ton de voix formidable,
Commande à tous les Dieux de paroître à l'inſtant.
Quel changement ſubit ! Amour, de ta victoire
Ce moment termine la gloire,
Tous tes traits émouſſés reſtent, à cette voix,
Au fond de ton carquois ;
Et deshonorant tes myſteres,
Priape épouvanté laiſſe tomber ſoudain
Le ſceptre qui faiſoit n'aguéres
Le fier ornement de ſa main.
Autrefois tout de feu, maintenant tout de glace,
Nos galans conſternés viennent donc humblement
Reprendre leur ancienne place,
Autour du Dieu qui les menace,
Et qui les gronde vivement.
Mais la Gent âpre à la curée,
Que le malin Dieu Cupidon,
Pour ſes plaiſirs, avoit créée
De ſang divin plus alterée,
Mieux que jamais jouoit de l'éguillon.
Or, ce jeu, qui tantôt étoit ſi profitable,
Eſt maintenant inſupportable.
L'agitation qu'il produit
Seulement à gratter conduit,
Et tombant toute en pure perte,
Par les Dieux plus long-tems ne peut être ſouf-
ferte.
Mais, tels ſont du Deſtin les décrets redoutés,
Que ce qu'a fait un Dieu, nul ne peut le défaire.
Comment donc ſe ſouſtraire
Aux importunités
De ce peuple affamé que l'Amour fit éclore ?
» Il en eſt un moyen encore,
» Dit lors le Monarque des Cieux ;
» Et je l'approuve, d'autant mieux

» Qu'il s'accorde avec ma justice.
Du genre humain la suprême malice,
Depuis long-tems, a lassé mes bontés:
Ajoutons un nouveau supplice
Aux tourmens qu'il a mérités ;
Et si le sort défend que l'insecte périsse,
Que sur la Terre, au moins, aux Mortels affecté
Soudain il soit précipité.
Il dit : on applaudit. L'engeance conjurée,
Pénétrant la voute éthérée,
Est bientôt le jouet des vents,
Qui, la détachant de la nue,
La font tomber, comme grêle menue;
Sur la terre & ses habitans.
Là, depuis ce tems confinée,
Elle est seulement destinée
A nous tourmenter nuit & jour ;
Ou si, par fois, encore utile au Dieu d'Amour,
De deux tendres Amans elle anime le zèle,
Combien en ressent-on gratis
La morsure cruelle ?
Puissiez-vous, insectes maudits,
Exercer loin de moi votre éguillon caustique !
Fuyez : car, graces à Cypris,
Je n'ai besoin que la Puce me pique,
Quand je suis près de mon Iris.



ORIGINE DE L'EXPRESSION,

Filer le parfait Amour.

Par M. de Senecé.

Dieu faſſe paix à Louis *Arioſte*,
Et daigne mettre en ſon lieu de repos
Jean la Fontaine, Auteur fait à ſa poſte,
Du Ferrarois adoptant les bons mots.
Chrétiens étoient, quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait gliſſé le venin
Qu'a répandu la Fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvenal, c'eſt un homme damnable,
Lui, ſon Copiſte & tous ſes Adhérens :
Maudits Payens qui du ſexe adorable
Font des portraits du vrai ſi différens;
Toujours forgeant impoſtures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un ſur l'autre entaſſés,
Et toujours prêts à lancer ſur les Belles
Les traits piquants dont ils ſont hériſſés;
Gens à fagot, & cela c'eſt tout dire.
De leur fureur le Parnaſſe rougit;
Contr'eux ne dois retorquer la ſatyre;
Laiſſons-les-là. Le fait dont il s'agit,
C'eſt que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru ſi noir,
En racontant l'hiſtoire mémorable
D'une Beauté fidelle à ſon devoir.
Eſſayer veux, ſi mes forces ſuffiſent
A revêtir la ſainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médiſent
N'ont les rieurs ſouvent de leur côté.
Voilà le ſiecle & le train qu'il veut ſuivre.
Dit-on du mal : c'eſt jubilation;

Dit-on du bien : des mains tombe le livre ;
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt m'enivre,
Ni que j'aspire à secrettes faveurs
De quelque Belle à mes vœux inhumaine ;
Si peu m'en faut que ce n'est pas la peine.
Or je commence, à l'aide des neuf Sœurs.
Un Gentilhomme ennuyé de la guerre
Se maria sous un astre benin,
Prit belle femme & vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencemens sont doux en mariage :
Nouvelle ardeur, flatteurs empressemens,
Jeunes attraits exposés au pillage
Y font passer d'agréables momens.
Bientôt après que pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence
Y font languir l'appétit émoussé :
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion :
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude ;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.
Jeunes tendrons, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.
Dans quels soucis as-tu l'ame égarée,
Lui dit un jour la Belle, & quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin ?
A tes froideurs trouve au moins une excuse :
Pour te complaire ai-je rien négligé ?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse

Je ſuis la même & ton cœur eſt changé.
Ah ! ſi l'ingrat, épuiſé de conſtance,
Ne peut répondre à ſes engagemens,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux ſermens.
Sur Hippolite un ſi tendre langage
Fait ſon effet ; il ſent ſon cœur groſſi,
Avec la bouche il ferme le paſſage
A cette plainte, & lui répond ainſi :
Détrompez-vous, Camille ; & de ma flamme
Portez, ma chere, un meilleur jugement.
Je vous adore, & jamais dans mon ame
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelque fois d'un peu de rêverie
Il vous fait voir mon eſprit agité,
Ce n'eſt ſans cauſe : homme qui ſe marie,
Mieux que devant connoît ſa pauvreté.
De mes ayeux l'opulence ſans ceſſe
Vient réveiller un ſouvenir cuiſant
Dans ma mémoire. O Ciel ! que la nobleſſe,
Sans la fortune, eſt un fardeau peſant !
Puis-je ſouffrir qu'une Beauté céleſte,
Qu'en pleine Cour on devroit reſpecter,
Soit confinée en ce Château funeſte,
Où les hiboux ont peine d'habiter ?
Mais quoi ! la Cour ! ſa dépenſe effrénée
M'accableroit d'un déſordre ſubit.
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour me faire un habit ?
Une reſſource à ma peine ſe montre :
De l'Empereur je ſuis un peu connu ;
De mon courage en plus d'une rencontre,
Juſques à lui le bruit eſt parvenu.
Sur l'ennemi du puiſſant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorſqu'à Didier une ſeule campagne
Ravit des mains le ſceptre des Lombards.
J'ai des Patrons ; ni valeur, ni mérite,

Sans les Patrons, ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte
Pour vous revoir, plus digne d'un tel bien.
De ce propos comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé:
A ce départ il ne peut se résoudre;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'Amour propice & son Epoux fidèle,
Pour les sécher, lui prêtent son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la Belle,
La modestie a tiré le rideau.
Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose & la croit sérieuse;
Elle y consent: il part deux jours après.
Seul ne partit. Cruelle jalousie
Lui saute en croupe, & d'un air dangereux
Chemin faisant trouble sa fantaisie
Par ce discours: » Où vas-tu, malheureux?
» Laisser seulette épouse jeune & belle,
» Est-ce, Hippolite, un acte de bon sens?
» C'est la livrer à quelqu'ardeur nouvelle.
» Ignores-tu le tort qu'ont les absens?
» Ces Campagnards dont elle est entourée,
» Gens désœuvrés, & d'un tendron surpris
» Cherchant à faire amoureuse curée,
» Est-ce un danger si digne de mépris?
» Bien sots sont-ils: mais si le goût fantasque,
» L'extravagant la saisit tout à coup,
» Elle peut mettre un cimier sur ton casque.
» Dont l'ornement te déplairoit beaucoup.
Trois fois la crainte en son ame timide
Glisse, l'arrête & lui glace le sein:
Trois fois l'honneur le saisit par la bride,
Et l'encourage à suivre son dessein.
Les Enchanteurs pour lors étoient en vogue,
Par leur sçavoir, du commun distingués:
Devin, Sorcier, Necroment, Astrologue,

A l'Opéra meshuy ſont relégués.
Plus ne connois d'Enchanteurs ſur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolite paſſant
Un noir vallon qu'un double mont enſerre,
Entend parler d'un vieillard tout-puiſſant
Sur les Enfers. Pour garantir ſa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'Enchanteur il preſente requête,
Ouvre ſa bourſe & lui demande un ſort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la Lune,
L'homme infernal lui dit : Pauvre abuſé,
Ce que tu veux dépend de la Fortune,
Et ſur ce point mon art eſt épuiſé.
Femme coquette en ſçait plus que le Diable,
Quand il lui plaît enrôler ſon Epoux
Dans le grand ordre ; & ſon cœur variable,
En fait d'amour, eſt plus ſorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu ſeras. L'Enfer eſt ſans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais, tiens, prends ton image :
Par ſa vertu tout mari peut ſçavoir
Quel eſt ſon ſort. Si la femme eſt fidelle
Au Sacrement dont le nœud la lia,
La cire en reſte auſſi blanche, auſſi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue & commence à jaunir;
Mais ſi l'honneur ſouffre quelque fêlure,
Noire & puante on la voit devenir.
Ce beau preſent du jaloux Hippolite
Fut fort priſé, fut payé largement ;
Et par la main du charitable Hermite,
Dans ſon étui renfermé proprement.
O Chevalier ! quelle eſt l'impertinence
Du Taliſman qu'il te plaît d'éprouver !
L'Amour jaloux a ſi peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.
Notre guerrier ſe remet en voyage,

Et le poursuit gai comme un Papillon :
Lui, sa poupée & tout son équipage
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins l'Empereur Charlemagne,
Et ses Barons, faisant guerre en ce tems,
Sous leurs drapeaux aux frontieres d'Espagne
Avoient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étoient lors de requête :
A la bonne heure Hippolite est venu.
Roland l'accueille & Renaud lui fait fête ;
Par leur recit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce Chef l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre Châteaux pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire, aux Chrétiens sont acquis.
Tout retentit d'actions si brillantes,
Or & faveurs en deviennent le prix.
Le voilà riche & tout brillant de gloire :
Et ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de Châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections !
Qu'il desira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions !
Mais la fortune incessamment alerte,
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte
Par un endroit qu'il n'avoit pas prévu.
Comme il sortoit un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du Roi,
A son abord certain fat se presente,
Caracolant sur un beau palefroi :
Franc étourdi qui se faisoit connoître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la Cour on nommoit *Petit-Maître*,

Vieux ſobriquet qui s'eſt renouvellé.
» Bon jour, Baron; connois-tu bien Anſeaume
» De Riparol? Aux hommes de valeur
» Je ſuis acquis plus qu'autre du Royaume,
» Et je te veux ſervir vers l'Empereur:
» Compte ſur moi; j'y fais quelque figure.
Notre Hippolite, à ce plaiſant début,
Vous l'enviſage; il connoît l'enclouûre,
Et d'un air froid il lui rend ſon ſalut.
L'autre pourſuit: » On dit que ton épouſe
» Paſſe pour belle, & je ſuis étonné
» Qu'étant iſſu de nation jalouſe,
» Par toi le ſoin en ſoit abandonné.
» Lorſque ton front, loin de ſon domicile,
» Eſt de lauriers couvert par tes exploits,
» Qui te répond qu'une femme fragile
» Ne s'émancipe à le charger de bois?
Pareil ſouci, répartit Hippolite,
Un ſeul moment ne peut m'inquiéter;
Ma femme eſt ſage, & j'ai de ſa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
» Bon, dit Anſeaume! elle te paroît ſage
» Dans un déſert & loin de tout danger:
» Mais réſiſter aux gens de ſon village,
» Eſt un effort d'un mérite léger.
» Si Courtiſans eſſayoient l'aventure,
» Moi, par exemple; en tirer bon parti,
» Dans peu de jours ſeroit affaire ſûre.
Qui, vous? oui, moi. Vous en avez menti.
Flamberge au vent; on court, on les ſépare;
A Charlemagne on fait, à ſon dîner,
Tout le détail d'un démêlé ſi rare:
En ſa preſence il les fait amener.
Plein de fureur, dont l'excès le travaille,
Vient Hippolite en l'honneur outragé;
Jette ſon gant, (*a*) & pour avoir bataille

(*a*) Ancienne maniere de défier au combat.

A l'Empereur il demande congé.
Adonc Anſeaume : » avoir l'ame peureuſe
» Eſt un défaut qu'on ne m'impute point :
» Pas ne croirois ma victoire douteuſe,
» Quand Hippolite à Roland ſeroit joint :
» Mais un combat tient la choſe indéciſe.
» Sçauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,
» Si ſon épouſe a ſur la foi promiſe
» Un ſi grand fonds d'invincible vertu ?
» La Vérité d'autres ſoins occupée,
» A point nommé, viendra-t-elle des Cieux
» Rendre un Arrêt pour la meilleure épée ?
» Arrêt douteux ou faux. Mais faiſons mieux :
» J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
» Mal à propos ſi je me ſuis vanté,
» Je veux les perdre & je les abandonne
» A lui, ſes hoirs & leur poſtérité.
» Contre mes biens je ne veux d'autre gage
» Que mon plaiſir, ſa honte & ſon ennui ;
» Pourvu qu'avis, par lettre ou par meſſage,
» De la gageure il ne donne chez lui.
D'un tel marché fut content Hippolite,
Bien qu'il ne plût aux ſévéres humeurs,
Et que Turpin, (*a*) qui n'étoit hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce tems-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions,
Comme aujourd'hui. Copie eſt dépêchée
Aux Contractans par les Tabellions.
Terme, trois mois, attendu la diſtance.
Lorſqu'Hippolite, au logis retiré,
De ſon contrat eut peſé l'importance,
Il ſe trouva fort inconſidéré.
Qu'as-tu donc fait, diſoit-il en lui-même,
Vil Chevalier ? à quoi t'es-tu ſoumis ?
Et cet honneur dont le prix eſt extrême,

(*a*) Grand Aumônier de Charlemagne.

Est-ce un trésor à mettre en compromis ?
S'il est par fois de légeres cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est ; mais ils plaisent aux Belles,
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
Des Damoiseaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillons ;
A du courage, & paroît intrépide,
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent point d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé.
Si de ses airs Camille étoit charmée,
Comme il se peut, par ma convention,
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutoit-il, en ouvrant son étui,
Reste toujours aussi blanche, aussi pure
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui.
Pendant qu'ainsi la crainte & l'espérance
Sur Hippolite agissent rour-à-tour,
Pour son voyage, Anseaume en diligence
Fait ses apprêts, & part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût beau comme défunt Médor,
Il pensoit bien qu'à ses cajolleries
Joindre il faudroit le langage de l'or :
Assez sçavoit le rafiné manœuvre,
Que des ressorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.
Tandis qu'il marche à petites journées,
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin : ce sont-là de nos traits.
Le bon Pégase, excellente monture,

Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture,
En peu de tems battent bien du pays.
Dans son Château, Camille plus fleurie
Que le Printems, vivoit paisiblement :
Son chien, ses fleurs & sa tapisserie
Etoient l'objet de son amusement.
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur, timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assiduement lui pressoient le côté :
Pour des Amours, pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivoit, si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié :
Tel qu'un Moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle ;
L'aîle & la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printanniere
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonniere ;
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arene,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le tems lui ramene
Gaieté, vigueur, & premier ornement.
Comme Camille un soir sur sa terrasse
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au Cabaret du Faubourg, sur la Place,
Grand équipage elle voit arriver.
» Cours, l'Eveillé ; va-t-en voir au plus vîte
» Si ces gens-là ne viendroient pas du Camp,
» Et s'ils sçauroient nouvelles d'Hippolite.
L'Eveillé trotte & revient sur le champ.
Un Ecuyer à sa suite s'avance :
Il la salue, & pour un inconnu
Venant du Camp il demande audience.

Camille alors : qu'il ſoit le bien venu.
Bientôt après le téméraire Anſeaume,
(Car c'étoit lui), paré comme un époux,
En linge blanc, & flairant comme baume,
Plein de lui-même, arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolite :
C'eſt un Héros, c'eſt un Mars, qui du Roi
Eſt diſtingué parmi les Chefs d'élite ;
Des Sarraſins ſon nom ſeul eſt l'effroi.
Puis il ajoute : » Avec toute ſa gloire,
» Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
» Douce eſt fortune, & pompeuſe eſt victoire :
» Mais rien n'eſt tel que vivre en vos liens.
» J'ai quelque rang à la Cour, dans l'armée,
» Sans vanité j'ai fait force jaloux :
» Mais au recit de votre renommée
» J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
» Qu'il m'a trompé ce recit peu fidèle
» Qui me vantoit les charmes de vos yeux !
» Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
» Mais non de voir un chef-d'œuvre des Cieux.
A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulement d'yeux, geſticulations,
Propos tronqués, des ſoupirs & des mines,
Des juremens & des contorſions :
Tel qu'un barbet, qui fait ſur le rivage
Supercherie aux habitans des eaux,
Qui ſaute, danſe, & par ſon badinage
Livre aux Chaſſeurs les crédules oiſeaux.
Camille, au reſte, entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie ;
Elle ſourit & de ſon ſuborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agreſſeur urgent
Pouſſoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent ;
Que dans ſes yeux une flamme impudique

Manifestoit les insolens desseins
Du Chevalier, & qu'à sa Rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si Dame d'Italie
En sçait assez pour Chevalier Gascon.
» Gens du bel air s'énoncent à merveilles ;
Répond la belle avec un doux regard ;
» Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
» C'est une affaire à traiter à l'écart.
» Sortant d'ici, prenez sur la main droite ;
» Un coridor dans une tour conduit ;
» Glissez-vous-y par une porte étroite,
» Fermez sur vous, j'y serai vers la nuit.
Tout transporté l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour ;
Pousse la porte, & querelle la lune
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nuds laissoient voir les ardoises
Dans cette tour : on y respiroit l'air
D'un jour dormant, élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
» Quel sombre endroit, & quels préliminaires
» Pour mes plaisirs ! Est-ce une trahison ?
» Non, c'est bon signe : aux amoureux mysteres
» On vaque mieux en étroite prison.
La nuit arrive & personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du Château,
Dix, onze, douze : une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraye ;
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encor insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure ;
Des pieds, des mains il tente les ressorts :
Bons clous rivés, puissante garniture,

Et double pêne éludent ses efforts.
Il en frémit; enfin, dans sa disgrace,
De désespoir & de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, & se jette dessus.
Au point du jour on ouvre une fenêtre
Auprès du toit, & du haut d'un grenier
Certaine voix lui crie: « oh! notre Maître,
» Sçachez qu'ici vous êtes prisonnier.
» Votre attentat est de ces cas pendables,
» Dont nous faisons justice par nos mains:
» Larrons d'honneur sont-ils plus pardonnables,
» Que ne le sont voleurs de grands chemins ?
Une quenouille à ses pieds est jettée:
Il la ramasse, il en paroît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits:
» On ne fait point l'amour, mais on le file
» En ce Château. Filez, brave étranger,
» Filez, filez, Chevalier de Camille,
» Si vous voulez qu'on vous donne à manger.
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace;
A la suivante il cherche d'attenter;
Elle lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un Loup que le Chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement:
Il hurle, il bave, il mord cailloux en terre,
Et tout cela fort inutilement.
» Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, » & ce courroux est vain:
» Filez, filez, séducteur de Camille,
» Vous filerez, ou vous mourrez de faim.
» Nécessité vous apprendra l'usage
» De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
» Elle apprend bien à tirer dans leur cage,
» Avec le bec, de jolis petits sceaux.
» Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amene

» Par ces chemins qui ſont peu fréquentés ?
» Un franc aveu peut adoucir la peine
» Qu'on vous prépare, & que vous méritez :
» Je vous prononce un Arrêt qui vous fâche ;
» Mais ſans appel. Je reviendrai ce ſoir ;
» Si vous avez accompli votre tâche,
» Vous mangerez. Adieu, juſqu'au revoir.
Le revoici ce Loup pris dans un piége :
Mon priſonnier perd ſa férocité ;
Honte l'abbat, timidité l'aſſiége,
Et ſon orgueil par ſa crainte eſt dompté.
Il réfléchit, il voit que ſa furie
Eſt moins que rien, & contraint de caler,
Il laiſſe à part toute mutinerie,
Prend la quenouille & commence à filer.
Le ſoir arrive, avec lui Marinette
A la lucarne : » Eh bien ! travaillez-vous ?
» Je viens ſçavoir ſi votre tâche eſt faite,
» Et quel deſſein vous a conduit chez nous ?
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre ſon fil, & preſſé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Pat une corde on lui deſcend du pain
Avec de l'eau. » Mais, reprend la badine,
» Quel fil groſſier, & qu'il eſt inégal !
» Qu'en peut-on faire ? un torchon de Cuiſine ;
» Ou filez mieux, ou vous dînerez mal.
Ventre affamé, qui fait métier d'apprendre,
Par ſes leçons l'endoctrine ſi bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il eſt, n'égaloit pas le ſien.
Par certains trous de vieilles entre-ſolles,
Dame & ſuivante alloient s'en régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles
Qu'elles étoient, de ſa grace à filer.
Camille même, au Bailli du Village,
A toutes fins, un acte demanda ;
Et ſon Curé, fort diſcret perſonnage,

A le ſigner ſans peine s'accorda.
Que devenoit cependant Hippolite ?
Bien triſte étoit, & bien inquiété,
Se conſolant à faire la viſite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais & vermeil il le trouvoit encore,
Hors certains jours qu'il vit à ſes attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le Soleil talonne de trop près.
Il en ſoupire, il en eſt au ſupplice :
Sa face en change, & devient d'or bruni,
Ainſi qu'à ceux qui prennent la jauniſſe
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais ſa frayeur fut bientôt diſſipée :
Il en fut quitte à ce coup pour la peur.
Un court moment rendit à ſa poupée
Toute, ſa grace, & le calme à ſon cœur.
Pour abreger (car auſſi-bien mon conte
Eſt un peu long,) par un courier exprès,
De ſon Amant Camille apprit la honte
A ſon époux : il n'en plaignit les frais.
A l'Empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte : au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure.
Des Fiefs d'Anſeaume il fut enſaiſiné :
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu, la combla de bonheur ;
Et l'Empereur pria l'Impératrice
De la choiſir pour ſa Dame d'honneur.
Le priſonnier, ſur vieille haquenée,
Conduit au Camp, & pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs, la quenouille au côté.
Faiſeurs de Vers trouverent de l'étoffe,
Pour divertir les enfans ſans ſouci :
Certain grivois, ſur cette cataſtrophe,
Fit deux couplets qui ſe chantoient ainſi.
» Dans l'art de plaire Anſeaume eſt plus habile

» Qu'aucun Amant dont l'histoire ait parlé.
» Filez, filez, Chevalier de Camille :
» Auprès d'Omphale, Hercule a bien filé.
» Cœurs enflammés, cherchez-vous un modele ?
» Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?
» C'est-là l'entendre, & c'est ce qu'on appelle
» En bon François, *filer l'Amour parfait.*
Deshonoré, le rival d'Hippolite,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vuida la Camp & fut se rendre Hermite,
Comme le Diable, alors qu'il devint vieux.
Cent ans & plus pucelles, par la France,
Et Chevaliers chanterent ce refrain,
Lorsqu'en amour prenoient quelque licence:
» Filez, Filez, & vous aurez du pain.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit, je vous donne à connoître,
Quand & pourquoi commença de courir
Un vieux Proverbe. Il n'est pas inutile
Que le sçachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du tems: faites filer l'Amour.
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenans bien lâchement rendus ;
Où, résistant à la premiere insulte,
Les assaillans se seroient morfondus.
Jadis prêchois moins sévére Doctrine,
Lorsqu'à Beautés je parlois sans témoins:
Ans m'ont changé. Comme a dit feu Racine
Après Petrarque : autres tems, autres soins.
Quand vieux Renard ne put par son adresse
Sortir des lacqs, sans sa queue arracher,
Aux Renardeaux il alléguoit sans cesse
Mainte raison, pour se la retrancher:
Mais concluons: treve de badinage,
Tendres Beautés, arrêtez votre choix

Sur la vertu. Quand on est belle & sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

TOUT EST BIEN COMME IL EST.

Conte en Romance.

Par M. Pn.

AU gré du Sexe charmant,
Amour cherchoit un remede
Au sombre ennui qui possede
L'Amante près de l'Amant.
Dans ce dessein, on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge où la Nature
Fabrique le genre humain.

*

La Carte de Cupidon
Met cette forge divine
Sous une aimable colline
Où croît le plus fin coton.
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ébene & du corail,
Du sacré laboratoire
Forment le petit portail.
Les Ris, & les Jeux badins,
Par qui la flamme s'allume,
Volent auprès de l'enclume
Que bat le Dieu des Jardins:
Du Cyclope infatigable
Le marteau va jour & nuit,
Et, par un sort admirable,
Frappe sans faire de bruit.

*

Quand à grand coup redoublé
Le fer est battu de reste,

Et que la fonte céleste
Dedans le moule a coulé,
La Nature prompte & sage,
Qui de la part du Destin,
Préside sur tout l'ouvrage,
Y met la derniere main.

Le fils de Vénus entra
Jusqu'au fond du Sanctuaire,
Où le mortel téméraire
De ses jours ne pénétra.
Les Forgerons de Cythere
Reçurent leur Souverain,
Comme l'on reçoit sa Mere,
Dans les Forges de Vulcain.

Bon jour, bel Enfant, bon jour;
Dans ces lieux dont je dispose,
Puis-je pour vous quelque chose,
Dit la Nature à l'Amour?
Le Dieu répond: je desire,
Sans différer un instant,
Aux Belles de mon Empire,
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré
Se désaisir en main sûre
Du morceau de sa figure
Que vous m'avez consacré.
Faites si bien votre compte,
Que, tournant sur une vis,
Cet endroit-là se démonte,
Et se mette à *remotis*.

Nature ayant sa leçon,
Cupidon prit congé d'elle,
Et sur le nouveau modele
L'homme est bâti de façon,

Que le plus ſolide immeuble
Des Amans & des Epoux,
N'eſt plus déſormais qu'un meub
Le plus mobile de tous.

Mais tel étoit l'art divin,
Que ſi l'affaire allongée
N'étoit à ſon apogée,
On tournoit la vis en vain:
L'envoi ne ſe pouvoit faire,
Que l'Amour de ſon cachet,
Et du grand ſceau de Cythere,
N'eût bien ſcellé le paquet.

L'homme étant ainſi formé,
Le beau Sexe en patience,
Du nôtre ſoutint l'abſence
Et n'en fut plus allarmé;
De ce qui rend infidele
L'abſent n'étoit plus porteur,
Et toujours avec la Belle
Marchoit le conſolateur.

L'Epoux ſortant de chez ſoi
Laiſſoit à ſa chere Epouſe,
Nouvelle encore & jalouſe,
Cet ôtage de ſa foi:
Le paſſe tems des fillettes,
Grace au vigoureux hochet,
Quand elles reſtoient ſeulettes
N'en ſouffroit aucun déchet.

Chacun de s'en munir,
Baſques de courir ſans ceſſe;
Beaux paquets, à leur adreſſe,
D'aller & de revenir.
Il n'eſt grêle ou vent qui puiſſe
Retarder un tel envoi,

Et la Touriere & le Suisse
N'eurent jamais tant d'emploi.

✱

Vous noterez qu'à ce jeu,
Outre que celui qu'on tronque
Ne trouve plaisir quelconque,
Il risque encor son enjeu.
Un dépôt de cette espece
Ne se faisoit pas sans peur;
Mais est-il rien qu'on ne laisse
Par-tout où reste le cœur?

✱

Aussi plus d'un accident,
Et plus d'un tour de friponne
Fit d'une action si bonne
Repentir l'homme imprudent.
Tous les jours la négligence,
Ou l'appétit déréglé,
Coûtoit cher à l'indulgence
De quelque absent mutilé.

✱

Le beau Rameau d'Olivier,
Qui fait la paix du ménage,
Est par un mari volage
Prêté pour le jour entier.
Le soir hymen le reclame;
La nuit, s'il ne revient pas,
Du mari près de sa femme
Imaginez l'embarras.

✱

Par mégarde une autre fois,
Une Agnès, au lieu du vôtre,
Vous en renvoyoit un autre
Où vous perdiez deux sur trois.
Et bienheureux ceux qui purent
En sauver encore un tiers;
Mille honnêtes gens en furent
Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin,
Une mere de famille,
Dans les joujoux de ſa fille
Furetoit ſoir & matin.
La Prude, mal aſſiſtée
Dans ſes beſoins importuns,
De la Belle accréditée
Eſcamotoit les emprunts.

*

Le vieux jaloux déſolé,
Ne fermant plus la prunelle,
Quelquefois dans la ruelle
Trouvoit le drôle iſolé.
Alors, ne vous en déplaiſe,
L'impitoyable vieillard,
Sans ſcandale & tout à l'aiſe
Vous faiſoit un Abaillard

*

A ſon galant morfondu
La Dame avec un ſourire;
En étoit quitte pour dire:
Mon ami, je l'ai perdu.
Auſſi-tôt affiche énorme:
Tout par ſon nom s'y nommoit;
Même on y gravoit la forme
Du bijou qu'on reclamoit.

*

Que dirons-nous du chagrin
Et de la rumeur affreuſe,
Qui d'une grande emprunteuſe
Cauſa le trépas ſoudain.
Les Commiſſaires poſerent
Le ſcellé ſur ſes effets,
Et ſous le ſcellé reſterent
Trente ou quarante paquets.

*

Meſſieurs les intéreſſés,
Privés de tout exercice,

Des longueurs de la Juſtice
Furent fort embarraſſés ;
Sur-tout ceux que la décence,
Et l'honneur de leur état
Réduiſoit à l'impuiſſance
De faire le moindre éclat.

⁂

Le Cavalier effronté
Se plaint tout haut qu'on le vexe,
En fait juge le beau Sexe
Qui crie à l'iniquité.
La procédure s'acheve,
Nouvelle oppoſition ;
Enfin le ſcellé ſe leve,
On fait exhibition.

⁂

Perſonne à la vérité
N'y ſçauroit trouver à mordre ;
La défunte avoit de l'ordre,
Tout eſt bien étiqueté.
Gens de Cour & gens d'affaires,
Gens de Robe & gens de bien,
Abbés & Révérends Peres,
Chacun retrouva le ſien.

⁂

Auſſi n'eſt-ce rien au prix
De ce qu'une Meſſaline
Entreprit à la ruine
De l'empire de Cypris.
Chez elle étoient en fouriere
Bidets rares & communs ;
Elle étoit la tréſoriere
De la Caiſſe des Emprunts.

⁂

Un beau matin haut le pied,
A ſon comptoir elle manque ;
Madame emporte la banque,
Et fait rafle ſans pitié.

Amour & galanterie
N'eurent bientôt qu'à décheoir.
C'étoit une loterie :
Cent billets blancs pour un noir.

*

Cupidon ſentit l'abus :
Pour en prévenir la ſuite,
Ce Dieu révolant bien vîte
A la forge de Vénus,
S'en remit à la Nature
De leur commun intérêt.
Delà nous devons conclure,
Que tout eſt bien comme il eſt.

ROSINE.

CONTE.

Par le même.

CHacun trouve à la fin ſon compte.
Gens mécontens de votre état,
Patientez ; c'eſt de ce Conte
La morale & le réſultat.

ROSINE à peine avoit ſeize ans:
Peignons d'un trait ſes agrémens :
Le moindre de tous étoit l'âge.
Une ſi laconique image
Vaut les portraits les plus charmans;
Roſine en un mot étoit belle,
Belle à mériter mille Amans ;
Pas un pourtant n'approchoit d'elle.
Son pere vivoit en dévot,
Et ſa mere étoit une prude,
Couple auſſi rigoureux que ſot,
Auſſi ridicule que rude.
Nuit & jour en inquiétude,

Et l'œil ouvert ſur le Tendron,
Crainte de quelque tour fripon
Que ſe reprochoit leur ſageſſe,
Et qui, dans leur tems de foibleſſe,
Avoit hâté leur union.
Il n'eſt pires Argus, dit-on,
Que les Argus de cette eſpece;
Mais il n'en eſt ni plus ni moins.
Ils en furent pour leurs allarmes,
Et Dieu ne bénit pas leurs ſoins.
Roſine prit garde à ſes charmes,
Et ſentit ſes petits ſoins.
Le ſein naiſſant de la fillette
Couva bientôt certains deſirs,
Sources de maints profonds ſoupirs
Qui ſe ſoulevoient en cachette;
Et quand ſur-tout ſes déplaiſirs?
Sans faute aux heures de toilette.
Hélas! diſoit-elle ſouvent,
Quand ſa parure étoit complette,
Et qu'elle ſe miroit ſeulette,
Je jette bien ma poudre au vent:
Quoi donc! j'aurai toute ma vie
Pour tout jeu, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie
Mon Oiſeau, ma Chatte, & mon Chien?
Avec le monde qui m'oublie,
Tout commerce m'eſt interdit;
Pour qui donc me ſuis-je embellie?
C'eſt bien de la peine à crédit.
Me parer eſt grande folie;
Et que me ſert d'être jolie,
Si mon miroir ſeul me le dit?
Veut-on me laiſſer mourir fille?
Si je puis, il n'en ſera rien;
Je ſçais déjà plus d'un moyen.
Ah! qu'une mere de famille
A de beaux droits qui m'iroient bien!

Droit d'être coquette ou beguine ;
D'être précieuse ou badine,
Ou de passer à la sourdine
Son tems avec un Directeur ;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine ;
Droit d'oser tout sous la courtine,
De faire la paix & le bruit,
D'être carressante la nuit,
Et le jour de faire la mine ;
Droit, s'il arrivoit un malheur,
De convoler en tout honneur ;
Tant d'autres droits que j'imagine
Si bien acquis à nos appas,
Dont la jouissance est si belle.
Puissance maritale, hélas !
Bientôt ne me viendrez-vous pas
Délivrer de la paternelle ?
Le Ciel prit au mot la pucelle.
Le pere avoit un vieux Château
Au bord de la mer infidelle :
Un jour que dans une Nacelle
La fille s'égayoit sur l'eau,
Une bourasque ou vent de terre
Fait prendre large à son bateau.
A point nommé passe un Corsaire,
Qui la ramasse en son Vaisseau,
Cingle en Afrique, & sur la plage
Met sa belle proie à l'encan.
Un beau jeune Mahometan,
(Nommons Osmin le personnage,)
La convoite, & paye au Forban
Tout ce qu'il veut & davantage ;
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à sa somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme,
Rosine en eut à sa Maman.
Or déjà le Turc, à son dam,

Avoit vingt-neuf femmes ; en ſomme
En avoir trente étoit ſon plan,
Et cela grace à l'Alcoran,
Sans nulle diſpenſe de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, & qu'on m'aſſomme ;
Si demain je n'ai le Turban.
Ainſi payée en belle eſpece,
L'ouaille fut miſe au bercail,
Non, ſans quelques mots de tendreſſe.
Bref, & paſſant tout long détail,
Roſine entra dans le Sérail
Moins en Eſclave qu'en Princeſſe.
Pendant le jour, tout fut des mieux ;
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais à la fin de la journée,
Dans un ſpacieux promenoir,
Elle trentieme eſt amenée.
Penſez qui fut bien étonnée,
Quand face à face par un Noir
Ces Anges rangés ſur deux lignes ;
A la Mignone firent voir
Vingt-neuf rivales toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.
L'heureux Mortel à pas tranquilles,
Grave comme un Conſul Romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promene entre les deux files,
Leve un menton, découvre un ſein ;
L'admire à ſon aiſe ; examine
Le lys, la neige & le jaſmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de carmin ;
En enveloppe de ſa main
Le contour auſſi doux qu'hermine ;
En fait autant à ſon germain ;
Puis de belle en belle chemine,
Et devant qu'il ſe détermine,

Refait

Refait trente fois le chemin.
Cependant des vives femelles,
C'eſt à qui jouera des prunelles,
Pour fixer les faveurs d'Oſmin.
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuſe d'entr'elles,
Remet le reſte au lendemain,
Et Roſine étoit de ce reſte :
Nouvel état, en vérité,
Si cela dure, plus funeſte
Que le premier qu'elle a quitté.
Mais c'eſt un choix peu médité ;
L'injuſtice eſt trop manifeſte,
Demain j'aurai la primauté
Des femmes en fait de beauté.
Tout monologue eſt peu modeſte ;
D'un ſecond choix moins indigeſte
L'eſpérance endort vanité.
Le tiers jour pas plus d'équité ;
Soit guignon, ſoit peu de manége,
Soit tous les deux ; que vous dirai-je ?
Elle en eſt au vingtieme jour,
Sans avoir encore eu ſon tour.
Elle ne retient plus ſes larmes.
Quel eſt donc l'étrange ſéjour
Où j'étale aux yeux tous mes charmes,
Sans pouvoir inſpirer d'amour ?
Ah ! diſoit la belle éplorée,
Que mon eſpoir s'eſt bien mépris !
Hélas ! ſi j'étois ignorée,
Du moins j'ignorois les mépris.
Etre vingt fois deshonorée,
O l'injuſte & l'affreux deſtin !
M'a-t-il une fois deſirée ?
Le Tyran ! de quel air hautain
Il ſe préſente à notre vue !
Ce coup d'œil errant, incertain,
De quelque attrait qu'on ſoit pourvu

Ce geste presque de dédain,
Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue !
Cet empire absolu sur nous !
Comme sous lui tout s'humilie !
Quelles Rivales ! Quel Epoux !
Mais que leur nombre multiplie ;
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie,
Et que, tandis que je le fuis,
Au pied du monstre prosternées,
Les lâches passent les journées,
A briguer de honteuses nuits :
Pour nous songeons mieux qui nous sommes ;
Relevons un rang avili,
Méritons un Sexe embelli,
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux,
Où la Beauté n'a point d'empire,
Et couronnons, sous d'autres cieux,
Quelque Amant moins audacieux,
Quelque Amant du moins qui soupire.
Elle auroit pu fuir à l'instant ;
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevroit dans son lit.
Point de mouchoir encor pour elle :
Donc l'héroisme ne faillit
A la reprendre de plus belle.
Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade ;
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute, & s'évade
Du plus austere des Couvens,
Trouve un Brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démare,
Et s'abandonne au gré des vents.
Rosine avoit lu les Romans ;

Leurs plus rares événemens,
Pour elle étoient mots d'Evangile.
Mais l'Héroïne, au cœur d'argile,
Manqua de foi bien des momens;
Et ce fut bien malgré ses dents,
Qu'elle observa jeûne & vigile.
Après quelques jours de gros tems
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeans,
Elle & son Bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une Isle,
Qu'habitoient de fort bonnes gens.
A quel dégré, sous quelle Zone,
Ce Pays-là? Je n'en sçais rien.
Le fait est qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoient femmes sans homme: ici
C'étoient dans l'Isle hommes sans femme;
La derniere avoit rendu l'ame.
Un Cocu diroit, Dieu merci;
Mais moi qui ne le serai mie,
Femme n'ayant, mais douce amie,
N'ai garde de parler ainsi.
Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'étoit mise
Sur tout le beau sexe du lieu;
Le nom du mal importe peu,
Mais enfin telle fut la crise,
Que fille & mere, &, de par Dieu,
Voire la grand'mere y fut prise.
De l'*Isle-Veuve* cependant
Nulle terre n'étoit voisine,
Onc on n'y connut la marine,
Point de remede à l'accident.
Jugez si, cette *épave* sçue,
Rosine fut-là bien reçue.
L'Etat étoit Républicain,
Partant tout commun, perte & gain;

Si qu'au Ciel chacun rendant grace;
Espéra d'avoir de sa race.
Pour moi la façon d'en avoir
Eût fait mon seul & bel espoir.
Chacun prétend donc à l'aubaine,
Sans que personne ose y toucher,
Pas seulement en approcher;
C'étoit déjà leur Souveraine.
Un objet si rare & si cher,
Même est pour eux plus qu'une Reine,
Car c'est lorsque le bien nous faut,
Que le prisons mieux ce qu'il vaut.
En pompe & de fleurs couronnée,
Et dans un Palais amenée,
D'abord on lui fait sa maison;
Cour leste, amoureuse & galante;
Sa garde, ainsi que de raison,
Sage, discrette & vigilante;
Cœurs sans nombre, pour tout blason.
Quant à l'étiquette, excellente:
(Plus d'une femme en conviendra)
Elle porte qu'avant huitaine,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira;
Le choix, au cas qu'elle soit mere,
Une fois par an changera;
Quatre fois, en cas de contraire;
Qu'au reste tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.
Quel heureux & prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine.
Fortune, par ce Réglement,
De toute l'Isle en un moment,
Forme un beau Sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux?
Elle peut avoir plus d'époux,
Qu'un Sultan jamais n'eut d'épouses;

Faire en un jour plus de jaloux,
Que l'autre en mille ans de jalouſes.
Et notez que murs ni verroux
De ſes plaiſirs ne lui répondent :
Au-devant d'elle ils volent tous,
Sous ſes pas d'eux-même ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous :
Comparez ſa gloire à la vôtre.
Que l'une eſt au-deſſus de l'autre !
Quels droits, ſelon vous, à l'or[illegible]
Préſentent la plus noble amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'uſurpe la force ?
Par la Ville où tout l'adoroit,
(Ce n'eſt Conte de Meluſine)
Tant que le joli jour duroit,
Sur un Char élevé, Roſine
Rouloit, cherchant qui lui plairoit.
Vous euſſiez vu, ſur ſon paſſage,
Les hommes, ces bons habitans,
Du moins ſenſé juſqu'au plus ſage,
Petits ; plus ſouples que des gants,
S'empreſſer à lui rendre hommage ;
Et maints Adonis arrogans,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les ſens,
De leurs graces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Se chercher des airs de viſage,
Minauder & mettre en uſage
Tout l'art des coquettes du tems,
Qu'on reproche à nos jeunes gens ;
Enfin pour primer ſur les rangs,
Faire un plus mauvais perſonnage.
Qu'aux yeux du plus fier des Sultans
N'en fait le Sexe qu'il outrage.
Le ſort bientôt ſe déclara :
Le lot fut pour un Inſulaire

Beau, bien fait, jeune, & *cætera.*
Hylas est le nom qu'il aura,
Le reste m'est peu nécessaire :
Suffit qu'il eut le don de plaire,
Que la sympathie opéra,
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'Hymen en locataire entra,
Et l'Amour en propriétaire.
Hylas époux, Hylas heureux
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable.
On vit la paix inaltérable,
Et l'Hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison :
Cet Hymen étoit peu durable,
Ils alloient être désunis.
Trois mois, le lendemain finis,
De fruit n'offroient point d'apparences ;
D'Hylas imaginez les transes.
Céder un si parfait honneur !
Se désaisir de tant de charmes !
Le désespoir entre en son cœur,
La rage y resserre les larmes ;
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas, dit la Belle ?
Ce que j'ai, dit-il : ah ! cruelle ?
Demain je vous perds pour toujours,
Et vous me tenez ce discours ?
Avez-vous déjà dans votre ame
Nommé celui qui jouira
D'un bien qui n'est dû qu'à la flamme
D'un Epoux qui vous adora,
D'un tendre Amant qui vous adore
Comme les Dieux sont adorés,
Qui va vous adorer encore
Tandis que vous le trahirez ?
Demain, mon sort n'est plus le vôtre ;
Demain, votre cœur m'est fermé,

Et ce cœur n'eſt point allarmé !
Roſine, entre les bras d'un autre !
Roſine qui m'a tant aimé !
Et qui plus que jamais vous aime,
Interrompt-elle, en ſoupirant :
Ma tendreſſe eſt toujours extrême ;
Pour vous je ſuis toujours la même,
Que ce baiſer en ſoit garant.
Mais mon pouvoir n'eſt pas ſuprême,
Le droit public eſt mon tyran.
Reine en ces lieux moins que captive,
De vous ſeul en vain je fais cas ;
Les loix ſont faites, cher Hylas,
Il faudra bien que je les ſuive ;
Mais je ne vous oublierai pas.
A cet arrêt qui l'aſſaſſine,
Il fit plus de cris douloureux,
Tint plus de propos langoureux
Que tous les Héros de Racine.
Il voulut ſe percer le ſein,
Cent fois on déſarma ſa main.
Roſine, auſſi vive, auſſi tendre,
S'emportoit contre le Deſtin.
Mais, cher Hylas, que faire enfin ?
Pour être à vous, par où m'y prendre ?
Fuyons, dit-il, & promptement :
Pourquoi répugner à la fuite ?
Confions-nous à l'Elément
Qui ſur ces bords vous a conduite.
Seule vous l'osâtes braver
Dans votre premiere aventure ;
Les arbitres de la Nature
Ont pris ſoin de vous conſerver :
C'eſt qu'ils vouloient vous réſerver
A la tendreſſe la plus pure.
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous eſt ſûre ;
Venez avec moi l'éprouver.

Venez : à ce nœud légitime
Je sçais ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette Isle entiere est ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux & d'honneurs ;
Pour courir un risque effroyable,
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable.
Mais, Rosine, vous me suivrez :
Des plus doux plaisirs enivrés,
C'est ensemble qu'il nous faut vivre.
Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'Amour nous livre ?
Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du Monde ?
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme & l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau.
Il en jura. La Belle, en somme,
(Qui n'avoit pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnoit pour un homme)
La Belle, dis-je, avec transport,
En Amante un peu trop fidelle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeoït d'elle.
Eh ! bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons : un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons, je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux Etoiles,
Par l'aveugle Amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique,

Presqu'aussi mal appareillé,
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé ;
Et Rosine heureuse & tranquille
Etoit déjà bien loin de l'Isle,
Quand le monde y fut éveillé.
Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien,
Chacun fit bien ou mal ; mais certe,
Que chacun fît ou mal ou bien,
L'Isle au bout d'un tems fut déserte.
Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Sembloit avoir dans ses voyages
Eole & Neptune à ses gages ;
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus cours.
Elle voyoit mille avantages
A ses innocentes amours ;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle imaginoit
Mille inconvéniens à craindre
Dans le lieu qu'elle abandonnoit.
Elle eût dû plutôt se les peindre ;
Car en effet le dénouement,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvoit bien être funeste.
Un Bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrette,
Dont le tour ne fût pas venu,
De force à la fin l'eût soustraite
A l'époux nouveau parvenu,
Sans nul égard pour l'étiquette.
Les Sénateurs, sur ce viol,
Auroient, en confisquant le vol,
Fait justice du Bourguemestre,
Et dit que chacun d'eux en paix

Exerceroit seul désormais
L'emploi de mari par sémestre.
Le peuple se fût révolté :
Quel Enfer alors c'eût été
Que ce beau Paradis terrestre !
Sur tout si, pendant un traité,
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la Reine en sequestre
Chez le plus vieux de la Cité.
Que d'embarras de tout côté !
Ici, quelle paix au contraire !
Je serai donc heureuse enfin,
S'imaginoit-elle en chemin ;
J'ai trouvé l'état salutaire.
Un seul homme fait mon destin ;
Seule j'ai son cœur & sa main,
Jusqu'ici rien ne m'a dû plaire :
Pas le moindre Amant chez mon pere ;
Trente rivales chez Osmin ;
Dans l'Isle un monde à satisfaire ;
Ennui, dépit, dégoût, misere.
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu ;
C'est assez & c'est mon affaire.
Avec ce beau raisonnement,
Rosine est par la Providence,
De vague en vague, heureusement
Poussée au lieu de sa naissance ;
Et par malheur pour la constance
De son époux encore Amant,
Ce lieu natal étoit la France.
Pere, Mere, tout étoit mort :
Elle unique & riche héritiere ;
Par-tant le mari gros Milord,
Et sa bonne fortune entiere.
D'abord il en étoit confus ;
Rien n'égaloit sa gratitude,
Vertu de toutes les vertus

Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays,
Bientôt l'insensé prit ombrage :
Il devient jaloux à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Tâche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage;
Mais rassure-t-on un jaloux ?
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie;
Ne s'éloigne plus qu'en furie
Et que sur la foi des verroux;
Encor bientôt il s'en défie,
Et l'outrageante jalousie
Dominant ce cœur dereglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie :
Clé maudite! infâme instrument!
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la derniere porte
Par où peut se glisser l'Amant.
Jusques-là soumise & fidelle,
Rosine ne murmure pas:
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage,
De l'ingrat qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts,
Et fausser la foi qui l'engage!
L'air du pays, me direz-vous,
Influoit; mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux,
Ce n'est ni le droit, ni l'usage.
La Belle en a le cœur percé

Del'atteinte la plus cruelle ;
Elle regrette du passé
Jusqu'à la maison paternelle ;
Ce regret sur-tout lui rappelle
L'Isle dont elle avoit été
L'amour & la Divinité :
Vrai Paradis perdu pour elle.
Même encor au serrail, du moins
Entre elle & toutes ses Rivales,
Le Turc eût partagé ses soins ;
L'espace d'un mois de tous points
Les eût rendu toutes égales :
Trente Maîtresses sur son cœur
Avoient prétention commune ;
S'il en mécontentoit quelqu'une,
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnoit aucune.
Mais son ingrat n'en eût-il qu'une ;
Cette une a toute la faveur,
L'épouse toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.
Elle étoit trop infortunée :
Le Ciel enfin la secourut.
Elle changea de destinée ;
Un beau matin l'ingrat mourut,
Et serviteur à l'hymenée :
Rosine en réchappe à vingt ans.
Fraîche comme Rose au printems,
De toute gentillesse ornée,
Riche, point des plus importans,
Appas de triomphante espece
Pour les nobles cœurs de ce tems.
A beauté, chevance & jeunesse,
Ajoutons pleine liberté,
Plus de sçavoir, moins de simplesse :
La voilà sans difficulté
Plus heureuse qu'une Princesse.
Des autres états celui-ci

Eſt l'agréable racourci.
Sans pere ni mere, elle eſt fille ;
Sans mari, mere de famille.
Sur ces petits maîtres altiers,
Qui ſont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins ſon trentieme,
Chez elle enfin, par ſes appas,
Attirant la Cour & la Ville,
Elle peut choiſir entre mille
Et jouir juſqu'à ſon trépas
Des prérogatives de l'Iſle,
Sans en craindre les embarras.

LE REQUIN,

CONTE.

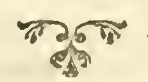
Par M. Pn.

MUſe, de grace au fait & point d'exorde.
Des Ecumeurs, gens ſans miſéricorde,
Firent deſcente à je ne ſçais quel port,
Et tout de ſuite y deſcendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute & dont Barbe ſe moque ;
L'ardente ſoif du ſang & du butin,
Tant d'autres maux, le ſacrilége enfin,
Péché mignon des ames ſcélérates.
Ce dernier-ci conduiſit les Pirates
Dans un couvent de Peres Cordeliers.
Châſſe, Encenſoirs, Croix, Soleil, Chandeliers,
Vaſes ſacrés, tout fut de bonne priſe ;
Burettes, Brocs, le Cellier & l'Egliſe,
Tout fut pillé. Notez que les Vauriens
N'étoient pourtant Juifs, ni Turcs, mais Chrétiens ;
En qui peut-être eût agi le ſcrupule,
S'ils n'avoient pas, dans plus d'une cellule,

Trouvé de quoi se dire : eh ! ventrebleu,
N'en ayons point, puisqu'il en est si peu.
Quoi trouvé donc ? quoi ? gentilles Commeres,
Que sur la nef on mene avec les Peres,
Pour y passer le tems dorénavant,
Eux à ramer, elles comme au Couvent.
Pere Grichard, bilieuse pécore,
Prêche & fulmine en pieux Matamore;
Pere Grichard est traité d'étourneau,
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de Prêcher ont la rage;
Ils prêchoient donc, mais sur un ton plus sage:
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un sermon convertit nos Brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoisins.
Tout l'équipage aux pieds de la chiourme,
On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme:
Meâ culpâ, mon pere, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'étoit mon compagnon.
Moine de dire, en faisant grise mine:
Punition & vengeance divine!
Le bon Larron, contrit comme à la croix,
De se vouer à Monsieur Saint François,
S'il en échappe. A l'instant le tems change;
Vous eussiez dit que sur l'aîle d'un Ange,
Le Séraphique avoit dit : *Quos ego*.
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo,
L'eau reverdit, & sa claire surface
S'applanissant, redevient une glace;
Tout rentre enfin dans son premier état,
Tout, j'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage;
Le Capitaine absout tout l'équipage,
Réunissant les deux pouvoirs en soi,
Et sur son bord étant Pontife & Roi.

Buvons, rions, chantons, dit le Corſaire;
Frappe, Comite, & vogue la galere.
Les Penaillons diſoient : vous avez tort ;
On fait la figue au Saint plus près du port ;
De Pharaon tel étoit le vertige,
Moïſe auſſi coup ſur coup le fuſtige.
Le Chef repart : qu'on ait tort ou raiſon,
Ramez, faquins : belle comparaiſon
De fouet à fouet, la verge de Moïſe
Et le cordon de Saint François d'Aſſiſe !
Trois jours avoient coulé ſans accidens ;
Le quatrieme, ainſi qu'entre leurs dents
Les gris vêtus prioient leur Pattiarche
De ſe venger en purifiant l'arche,
L'un d'eux ſoudain s'écrie : ah ! le voilà.
Qui ? Saint François ! où ? ſur l'eau, là-bas, là :
Tenez, voyez vis-à-vis de la poupe.
Sur le tillac auſſi-tôt on s'attroupe.
Oui, c'eſt, dit-on, vraiment un Cordelier,
C'en eſt bien un, le fait eſt ſingulier.
En pleine mer, un homme, n'en déplaiſe,
Qui paroît même être là fort à l'aiſe.
C'eſt, s'écrioit un moinillon fervent,
C'eſt ce grand Saint qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous reclamâtes ;
Mon œil d'ici diſtingue les Stigmates.
Je vois, je vois l'Ange exterminateur
Le bras levé ſur le profanateur :
Tremblez, méchans. La frocaille en tumulte
Paſſoit déjà de l'eſpoir à l'inſulte.
La ſoldateſque incertaine, tout bas,
Se demandoit : l'eſt-ce ? ne l'eſt-ce pas ?
La nuit laiſſa leur ame irréſolue ;
L'indévot crut avoir eu la berlue,
Et du Soleil attendoit le retour :
Il reparoît. On revoit tout le jour
Le même objet à pareille diſtance.
Lors le relaps incline à pénitence.

C'eſt Saint François, qui pourroit-ce être donc :
Voilà des gens penauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la viſiere eſt nette,
Pour le plus ſûr met l'œil à la lunette,
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point :
Je vois capuce & froc, c'eſt de tout point
Un Cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Hola ! ho ! le grapin.
Chacun ſe ſigne, au cri du Turlupin ;
D'horreur le poil en dreſſe à tout ſon monde ;
L'objet s'enfonce & diſparoît ſous l'onde.
A l'inſtant ſouffle un vent plus que gaillard,
Et, fut-ce un coup du Ciel ou du haſard,
Vous en allez ſçavoir le pour & contre.
Tout au plus près le nageur ſe remontre ;
Le grapin tombe, accroche & tire, qui ?
Etoit-ce bien un Cordelier ? nenni :
Car de par Dieu, ſa mere, & Saint Antoine ;
Jamais l'habit ne fit ſi peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciſquain,
Mais ſous lequel ne giſſoit qu'un Requin,
Poiſſon goulu, vorace, Anthropophage,
Poiſſon béant, Poiſſon pour tout potage ;
Mais un Poiſſon froqué : par quel haſard ?
Vous avez vu noyer Pere Grichard ;
Figurez-vous ce Requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par deſſous ſa robe.
Des pieds au cou tantôt il fut grugé ;
Et là du tronc la tête prit congé.
Le froc alors préſentant l'ouverture,
Avoit du monſtre embeguiné la hure,
Et de ce jour, quêteur humble & gourmand,
Frere Requin ſuivoit le Bâtiment.



TIRLIBERLY,

TIRLIBERLY,

CONTE.

Par M. Pn.

LISE couchée, au retour de l'Eglise,
Disoit à Jean : mon Dieu, le bel outil !
Quel est son nom ? *Tirliberly*, dit-il.
Tirliberly sera vraiment, dit Lise,
Dorénavant mon bijou favori.
Tirliberly mit toute son entente
A bien ouvrer, tant qu'en peu dépéri,
Jean se souvint qu'il avoit une tante,
Et s'embarqua pour le Pondichéry.
Au bord de l'eau, grands adieux ; on s'embrasse,
Propos de femme & fadeurs de mari :
Lise au revoir. Jean, mon ami, de grace,
Laisse-le moi ; quoi ? le *Tirliberly*.
L'homme eut beau dire, & beau rire, & beau faire ;
S'il ne le laisse, il ne partira point.
Lise l'a dit : donc pour la satisfaire,
Jean fouille & prend par dessous son pourpoint
N'importe quoi ; tout ce qui vint à point,
Propre à donner le change à l'ingénue ;
Quoi que ce fût : tiens, dit-il le voilà ;
Cours après, cherche, & ce disant, il rue
Ce qu'il tenoit dans l'herbe haute & drue :
Puis sur le champ monte en mer & s'en va.
Or n'ayez peur que simple ou trop honnête,
Lise, à tourner incessamment la tête
Vers le Vaisseau, gagne un torticoli :
Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;
Tout son penser vise au *Tirliberly*.
Onc on ne vit chien plus âpre à la quête.
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.
Dieu sçait l'angoisse. O douleur sans pareille !

Las! j'ai perdu le plus beau de mon bien :
Tirliberly ! que ma voix te réveille ;
Par dessus l'herbe, à mes cris, leve-toi.
A mon aspect tu croissois à merveille,
Et tu semblois avoir des yeux pour moi.
Tirliberly, seras-tu sans oreille ?
A ce haut cri dans les airs épandu,
Sort de la roche un jeune Anachorette,
Frais comme Rose, & qui sous sa jaquette
A plus & mieux que Lise n'a perdu.
Pere, aidez-moi, dit la Belle éplorée :
Vous me voyez pis que désespérée
Pour un bijou dans l'herbe enséveli ;
Bijou, vraiment qui passe le joli.
Sans lui je meurs, sans lui rien ne m'agrée ;
Il me valoit lui seul tout l'Empirée.
Ce bijou rare a nom *Tirliberly* :
Sçavez que c'est, si connoissez la pompe
De ce bas monde : Hélas ! un mal-adroit
Me l'a fait perdre, & si je ne me trompe
Il est tombé non loin de cet endroit.
Tenez, cherchons : nous y voici tout droit.
Mû de pitié, le pauvre Solitaire
Tout bonnement cherche & cherche à taton
Sans sçavoir quoi. Tel un visionnaire
Cherche le jour dans la nuit de Newton ;
Ou si l'on veut, tel un sçavant Breton (*a*),
Grand scrutateur de forme planetaire,
Dessous le Pôle, en cherche une à la terre.
De charité le jeune homme rempli,
Met donc le front & le nez dans les herbes,
Et retroussé jusqu'au *Tirliberly*,
En laisse voir un tout des plus superbes.
L'appercevant, Lise jette un grand cri :
Ah ! le voilà ! l'Hermite se redresse,
Et prenant part à sa vive allégresse,

(*a*) M. de Maupertuis.

Demande à voir un bijou ſi chéri.
Liſe lui dit : vous l'avez, & le preſſe
De le lui rendre. A cela l'Homme Saint
Reſte muet. Elle inſiſte, il ſe plaint
D'un tel ſoupçon, & conſent qu'on le fouille.
Liſe y procede & ſaute à la quenouille
Avec laquelle Eve nous a filés.
Gens au déſert par la grace exilés,
Antoines, Pauls, Hilariens, Arſennes,
L'Eſprit malin vous a bien fait des ſiennes,
Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais
Si lutinés, ni ſerrés de ſi près..
Tirliberly trahit enfin ſon Maître,
Le Jouvenceau ſuccombe innocemment.
Liſe innocente encore en ce moment,
De ſa main propre empriſonne le traître,
Et d'innocence en innocence, ainſi
Jean fut très-Jean ; mais Liſe en fut auſſi
Bien plus ſçavante, apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela, qu'en ce ſiecle poli,
A la maiſon ſa charmante compagne
Demeure oiſive ou ſans *Tirliberly*,
Et que ſouvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

LE NEZ ET LES PINCETTES,

CONTE.

Par M. P x.

LEs Saints & les Diables enſemble ;
Eurent toujours maille à partir ;
Et ce qui doit nous avertir,
Qu'il faut que chacun de nous trembl
C'eſt que le Serviteur de Dieu,
N'a pas toujours, avec le Diable,
Tiré ſon épingle du jeu,

Où la Légende est une Fable.

Jadis un vieux Saint existoit,
Lequel Apothicaire étoit ;
Car en quelqu'état que l'on vive,
Est Saint qui veut, Noble, ou Villain ;
Voire pis, témoin Saint Crépin,
Sainte Magdelene, & Saint Yve.
Un jour que, pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le Distillateur en Lunettes,
Dans ses fourneaux, sous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes ;
Voici venir le Tentateur,
En intention de distraire
Le vigilant Opérateur,
Et de lui donner lieu de faire
Un *quiproquo* d'Apothicaire.
Devant le Saint, Monsieur Satan,
Culbute, caracolle, & fringue ;
Le fantastique Charlatan,
Par mille beaux tours se distingue :
Entre autres, son corps de Lutin
Se tourne en cylindre d'Etaim,
Représentant une Seringue ;
Il fait de son nez un Canon,
Soupirail exhalant la peste ;
De sa gueule, un Mortier bouffon,
Et de sa langue, un gros Pilon
Dont le mouvement circulaire
Faisoit entendre un carillon,
Tel qu'au Sabat on le peut faire.
Des ténebres le Roi Fallot,
Epuisa-là tout son Callot ;
Mais ce qu'il y gagna fut mince.
Car le bon Saint, qui ne dit mot,
Fit cependant rougir sa pince,
Et le tint serré comme il faut.

Le Diable fait un ſoubreſaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, ſerre la queue,
Rue, & beugle à faire trembler
Toute la terre & ſa banlieue.
Cependant en malin ſournois,
L'autre jouit de ſa victoire,
Et fit faire au Diable vingt fois
Le tour de ſon laboratoire;
Juſqu'à ce que las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte,
Et pour l'y faire aller plus vîte,
Il lui ſeringua, pour adieu,
Quelques petits jets d'Eau bénite.
C'eſt s'en tirer avec honneur:
Heureux le bon Pharmacopole,
S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur!
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le Diable avoit trouvé moyen,
Pour ſe dépiquer de ſon rôle,
De jetter au cœur du Chrétien
Quelques grains de vanité folle,
Dont à ſon Tour le Tout-puiſſant,
Très-mécontent avec juſtice,
Châtioit le Saint, en laiſſant
Triompher un tems la malice
Du maudit lion rugiſſant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppe de la peau
D'un homme chargé de cuiſine,
Maſſe de chair faite en tonneau,
Peſante eſpece de pourceau
Qui roule ici-bas ſa machine,
Et qui pliant ſous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine,
A la ville & dans le quartier,

Où le Saint faisoit son métier,
Le masque à figure massive,
En Moine de Cîteaux, arrive;
Va descendre chez un Baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier Docteur,
Qui vint lui débiter par cœur
En Latin mainte coyonade,
Et termina son sot narré,
Par la Formule réguliere
De *Clisterium donare*,
De la Faculté de Moliere.
Là paroît l'humble Apothicaire,
Tout prêt à glisser de sa main,
Avec sa mine débonnaire,
Le remede chaud & benin.
Dieux des Vers, & de la Peinture,
Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé,
Le Mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture;
Mais, quoique longue outre mesure,
La Canule n'arrivoit point,
A cause du trop d'embonpoint,
A mi-chemin de l'embouchure.
Donc, pour que tout aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint;
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, la tire à soi,
Et de l'ennemi de la foi
Présente le *podex* énorme.
Le Collateur un peu butor,
Qui, malgré cela, craint encor
De s'égarer dans la bruyere,
Et qui, pour ses péchés, de plus
Etoit un peu court de visiere,
Met le nez si près du derriere,
Qu'il est à deux doigts de l'anus:

C'eſt où le Diable attend ſon homme.
On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors ſur chaque joue on laiſſe
Retomber l'une & l'autre feſſe :
L'impitoyable Lucifer
A cris, ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer
L'endroit où le nez s'eſt fait prendre.
Ah ! vous avez beau trépigner ?
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes !
C'eſt à vous de vous réſigner :
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous ſigner.
Il dit, & plus ſûr de ſa proye,
Que ne le fut le beau Pâris,
En enlevant la ſienne à Troye,
L'infâme raviſſeur déploie
Ses aîles de chauve-ſouris,
Et l'éleve en l'air avec joie.
Spectacle horrible, & ſcandaleux !
Au cul du Démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les prédeſtinés,
Un Saint, en l'air, eſt, par le nez,
Pendu comme une gringuenaude.
Ainſi ſur le Saint homme Job,
Le Dieu d'Iſaac, & de Jacob,
Jadis de la même Puiſſance
Toléra l'affreuſe licence ;
Mais bientôt y ſçut mettre fin :
Auſſi mit-il ici la main.
Le Saint reconnut ſon offenſe ;
Dieu tonna, le malin Eſprit
Ouvrit la pincette maudite,
Et de la foire qui lui prit,
Aſpergeant le nez du contrit :
Adieu, dit-il, & quitte à quitte.

LA BOUGIE DE NOEL.

Conte.

A Piſe, Ville d'Italie,
Habitoit un certain nommé Dalcantaris,
Jaloux de ſa moitié juſqu'à la frénéſie:
Le fait n'eſt étonnant, Italiens maris
Sont ſujets, comme on ſçait, à viſioas cornues.
Celui-ci, galant autrefois,
Sçavoit ſur le bout de ſes doigts
Les rubriques d'amour, même les moins connues.
Pour mettre donc en ſûreté
Son honneur, ou plutôt celui de ſon épouſe,
Ceintures de virginité
Vinrent d'abord s'offrir à ſon ame jalouſe;
Mais c'étoit peu pour lui. Les plus ſurs Cadenats;
Pour garder ce tréſor, font en vain réſiſtance.
Le drôle le ſçavoit, & par expérience:
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de raſoir:
Deux reſſorts les faiſoient mouvoir,
Et dès qu'on les lâchoit, refermoient l'ouverture.
Sa femme à peine eut reçu ce préſent,
Que, pour tromper ſa méfiance,
Elle en propoſe à ſon Amant
La dangereuſe expérience.
Une nuit que, cédant aux charmes des pavots;
Notre Argus, ſur la foi de la chaſte ceinture,
Repoſoit, ſi jamais on vit dans la nature,
Un jaloux dormir en repos;
L'Amant arrive: il court dans les bras de ſa Belle.
Par des baiſers, on prélude un moment,
Et las de ces faveurs qui croiſſent ſon tourment,
Il en cherche une plus réelle.

L'infernale

L'infernale machine arrête ſes plaiſirs ;
Mais ſa main fait mouvoir le reſſort qui s'oppoſe,
Et découvre à ſes yeux tout l'éclat de la roſe,
Dans le centre de ſes deſirs.
Le ſerpent qui tenta notre commune Mere,
Se réveille d'abord à cet aſpect charmant.
Et leur fit inventer, dans cet heureux moment,
Les moyens de ſe ſatisfaire.
Que ne ſurmonte point un amour violent ?
Des deux reſſorts, la Belle en tenoit un, l'Amant
Retenoit l'autre; & dans cette aventure
Le ſerpent, ſans trembler, ſaiſit la conjoncture,
Et ſe plonge à l'inſtant avec vivacité,
Dans le ſein de la volupté.
A cette douce approche, on s'emporte, on s'oublie ;
On eſt prêt à perdre la vie ;
On ne penſe plus ; mais on ſent,
Et dans ce tranſport ſi puiſſant,
Le ſerpent, au milieu de l'ardeur qui l'anime,
Se voit la funeſte victime,
Des raſoirs échappés, & cet endroit ſi beau,
Trône de ſes plaiſirs, en devient le tombeau.
Aux cris de l'homme, accourt la Soubrette tremblante :
Elle emmene l'Amant, tandis que ſon Amante,
Ignorant du ſerpent les mortels déplaiſirs,
Jouit confuſément de ſes derniers ſoupirs.
A de ſi doux tranſports vient ſuccéder la plainte,
Qui fit bientôt place à la crainte :
Il falloit au plutôt retirer le ſerpent,
Et l'embarras étoit comment ;
Un tire-bourre en fit heureuſement l'affaire.
L'animal encor furieux,
Ne ſortit qu'avec peine, écumant de colere,
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux.
Sur le lieu de ſa ſépulture
Il fut queſtion d'opiner :
Pour en conſerver la figure,
La Dame à l'embaumer paroiſſoit incliner.

La Soubrette disoit que ce seroit folie,
Et que besoin n'étoit de l'enchâsser,
Tels animaux étant communs en Italie;
Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
Une vieille dévote en allant à l'Eglise,
(Car c'étoit, m'a-t-on dit, Noël le lendemain)
Trebuche, & laisse échapper de sa main
La lanterne qu'elle avoit prise;
Le hasard fit qu'à ses pieds le serpent
Tombe au moment qu'elle tâtonne;
Pour sa bougie, elle le prend,
Le met dans sa lanterne: ainsi Dieu n'abandonne
Ses serviteurs, dit-elle, & sçait les secourir.
Elle arrive à l'Eglise, elle dit des premieres,
Ce que par cœur, elle sçait de prieres;
Mais bientôt à son livre, il lui faut recourir.
Elle met sa bougie aux mains de sa voisine,
Jusqu'a celles du Clerc, elle parvient enfin.
Il souffle sur le méche, il se tourmente en vain
Pour l'allumer; tant plus il l'examine
Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant.
Une veuve à l'Autel venoit à ce moment:
Qu'est-ce ceci, dit le Clerc? Ah! dit-elle,
C'est un....... là les sanglots lui couperent la voix;
Tant cet objet puissamment lui rappelle,
Ce que la mort lui ravit autrefois.
Le Clerc alors comprenant le mystere,
A d'autres, cria-t-il, d'une voix de courroux:
Cette bougie est faite à s'allumer chez vous,
Mesdames, que chacun fasse son ministere.

I M A,

Nouvelle Galante.

Filles de Roi, comme nous, ont une ame
Aussi sensible à l'amoureuse flamme.

Celle du Roi nommé Charles le Grand,
Va dans ce Conte en être un bon garant.
C'étoit *Ima*, jeune & partant gentille;
Car, à quinze ans, point n'eſt de laide fille.
L'Amour prit donc un jour un de ſes traits,
Et d'un ſeul coup fit deux nouveaux ſujets.
Ima fut l'un, & l'autre un Secrétaire,
Ou Conſeiller de l'Empereur ſon pere:
Ce Secrétaire on l'appelle Eginard.
En fait d'amour, c'étoit un fin Renard:
Tendron n'étoit, dont la mine fût gente,
Sur qui l'Amour ne lui dût quelque rente.
Filles de Roi ne lui faiſoient pas peur,
Encore moins celle de l'Empereur.
Il ſe prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'Amour avoit d'artillerie;
S'entend ſoupirs, pleurs feints, regards, langueur;
Inventions pour conquérir un cœur,
Et dont eſt plein l'arſenal d'Amathonte.
D'autre côté quelque légere honte
Faiſoit qu'*Ima* rougiſſoit de ſon choix.
On ſe citoit maintes filles de Rois,
Qui bien plus bas placerent leurs tendreſſes;
On ſe ſouvint d'un nombre de Déeſſes:
Car quand on a beſoin d'autorité,
La fable prouve, & devient vérité.
Qui capitule eſt bien prêt à ſe rendre:
Pas ne tarda la Princeſſe trop tendre,
Qui, tandis que la nuit faiſoit ſon tour,
Se conſoloit des contraintes du jour,
Et dans les bras de ſon Amant fidele,
Redevenoit une ſimple mortelle.
Il s'aviſa de neiger une nuit
Qu'*Ima* l'avoit dans ſa chambre introduit.
Or, pour ſortir de chez notre galande,
Falloit paſſer une cour aſſez grande.
Pas ne pouvoit qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme, & ne commît *Ima*.

Que faire ? Mais que fille a de ressource !
Déjà le jour recommençoit sa course :
On tint conseil, l'Amour y présida,
Et la Princesse enfin y décida
Qu'il leur falloit renouveller l'histoire
De ce Troyen de pieuse mémoire,
Qui sur son dos mit son pere & ses Dieux,
Et les sauva des Grégeois furieux.
Eginard donc, aidé d'une escabelle,
Grimpe & se met sur le dos de la Belle ;
Puis, sans broncher sous un poids que l'Amour
Avoit rendu de la moitié moins lourd,
Elle tira son cavalier d'affaire.
Le bon Troyen, en emportant son pere,
N'alla, je crois, si vîte de moitié ;
Mais l'amour est plus fort que l'amitié.
La nuit revint, & l'heure convenue
Du rendez-vous étoit aussi venue.
Mais il avoit encor neigé le soir,
Et notre *Ima* vit avec désespoir
Que son Amant ne venoit point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la Belle alla l'attendre ;
Car, sans se voir, comment passer un jour ?
Eginard vint tout transporté d'amour ;
Mais le trajet n'étoit pas praticable.
Point d'autre asyle, ou sûr ou convenable
Que cette chambre ou la Belle couchoit.
Eh ! direz-vous : alors qui l'empêchoit
D'en faire autant comme la nuit derniere,
Et le porter de la même maniere ?
En soupirant, Eginard s'en ouvrit,
Pria, pressa, larmoya, l'attendrit.
» Ah ! disoit-il, il n'est pas sûr d'attendre
» Au lendemain ; il faut toujours tout prendre.
» En fait d'amour rien ne doit être dû ;
» Ce qu'on differe est autant de perdu.
Tant de raisons la firent enfin rendre.
Encore un coup, la Princesse trop tendre

Tendit le dos, & notre Amant monté
Fut dans sa chambre en triomphe porté.
Il revenoit par la même voiture :
Le Roi le vit passer sur sa monture,
Lors éveillé par inspiration ;
Mais ce ne fut sans admiration,
Ni sans courroux contre le téméraire.
A son Conseil il fut porter l'affaire ;
Car un bon Roi ne fait rien de son chef.
A la rigueur on jugea le méchef.
Tel qui trouva le crime bien pendable,
En eût voulu, je crois, être coupable.
Le tout alla pourtant plus doucement :
C'est la vertu d'un Roi d'être clément.
Charles le fut, si toutefois c'est l'être,
Quand on se sert d'un Notaire & d'un Prêtre.
Est-ce pardon ? Est-ce punition,
Que d'épouser ? Jugez la question.

LA PUCE,

CONTE.

LE hasard seul, sans l'aide du génie,
Est quelquefois pere d'inventions ;
Il enrichit, par ses productions,
Qui n'y pensa peut-être de sa vie :
C'est ce qu'on voit tous les jours en Chymie.
Nature tient tous ses trésors ouverts
Aux ignorans, aussi-bien qu'aux experts.
Le tout dépend d'en faire la rencontre :
Sans la chercher, souvent elle se montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'étoit fille à découverte aucune ;
Mais qui pourtant par hasard en fit une ;
Que les Nonains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame
Etoit Agnès ; farouche elle avoit l'ame,

Non par vertu, mais par tempérament,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnès passoit pour fille sage,
Elle étoit belle, & n'avoit que quinze ans;
Auprès d'Agnès, Laquais du voisinage,
Ne rencontroient que griffes & que dents.
Jeunes Marquis visitoient la maîtresse,
Pour voir Agnès; mais, sans distinction,
Agnès pour tous implacable tygresse,
Egard n'avoit à la condition.
Amour, pour faire à son cœur quelque bréche,
Avoit contre elle épuisé mainte fleche
Sans nul effet. Elle portoit un cœur
Bien cuirassé; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage;
Mais ce courroux tomba sur son Auteur.
Agnès tourna tout à son avantage.
Dans la saison de l'aimable Printems,
Un jour, dit on, de Dimanche ou de Fête,
Du tendre émail dont flore orne les champs,
La jeune Agnès avoit paré sa tête;
Entre deux monts, formant un sein de lys,
Etoit placée une rose naissante,
Qui relevoit leur blancheur ravissante,
Et recevoit un nouveau coloris:
Dans un corset sa taille prisonniere,
Pouvoit tenir sans peine entre dix doigts,
Sous un Jupon d'une étoffe légere,
Un bas de lin paroissoit quelquefois
Tiré si bien & si blanc à la vue,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue.
Bref, dans l'enclos d'un soulier fait au tour,
Son petit pied inspiroit de l'amour.
L'Enfant aîlé, plus espiégle qu'un Page,
Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.
Voici le tems, dit il, çà faisons rage
Et dérangeons tout ce vain étalage

Chez cet objet qui m'eſt indifférent.
Auſſi-tôt dit, il change de nature,
Puce devient, d'abord lui ſaute au cou,
Au front, au ſein, à la main, fait le fou,
Laiſſant par-tout une vive piqûre.
Notre Beauté, très-ſenſible à l'aſſaut,
Cherche la Puce, en veut faire juſtice;
Mais Cupidon eſquive par un ſaut,
Et doucement ſous ſon corſet ſe gliſſe,
Y fait carnage & n'en veut déloger.
Fillettes ſont bons morceaux à gruger:
L'Amour en fait ſouvent ſon ordinaire.
Si comme lui je ſçavois me venger,
De par Saint Jean je ferois bonne chere.
Agnès enfin déchire ſon corſet,
Le jette au loin, arrache ſa chemiſe
Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où ſur chacune une fraiſe eſt aſſiſe.
Elle viſite & regarde en tous lieux
Où s'eſt caché l'ennemi qui l'aſſiége;
Mais il étoit déjà loin de ſes yeux
Et lui mordoit une cuiſſe de neige.
Ce dernier coup accroît ſes déplaiſirs;
Elle défait ſa jupe toute émue:
Au même inſtant mille amoureux Zéphyrs
Vont careſſer ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ſes côtés,
Pour une heureuſe & douce préférence,
Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance,
Qui l'attendoit au ſein des voluptés.
A la faveur d'un ſaut, d'une gambade,
Le petit fou ſoutient ſa maſcarade;
Aux barres joue, & ſans ceſſe fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la Belle,
Puis il échappe auſſi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours de vrai Polichinelle.
Pendant ce jeu, vers un certain taillis,
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,

Fief en tous lieux relevant de Cythere,
Mais que la Belle injuste & téméraire,
Avec chaleur disputoit à Cypris.
Plus mille fois que la nature humaine,
Les Immortels sont jaloux de leurs droits;
Puis il étoit question d'un domaine
A faire seul l'ambition des Rois.
Dans son enceinte aux allarmes fermée,
Régnoient en paix les délices des sens;
Il y couloit une source enflammée
De pâmoisons & de ravissemens.
Contre tel fort besoin est de courage;
L'Amour en a bonne provision;
Il fait l'attaque, il force le passage,
Et prend d'assaut ce charmant appanage,
Malgré l'effort de la rébellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître;
Ne craignez rien pour ce charmant séjour;
Si le premier l'Amour s'en rend le maître,
C'est un tribut qui n'est dû qu'a l'Amour.
Vaines raisons! on court à la vengeance;
Un doigt de rose à cet effet armé,
Tient lui tout seul l'ennemi renfermé,
Et le pressant, l'attaque à toute outrance.
Cupidon fuit par un étroit sentier;
On le poursuit, l'attaque est redoublée;
Le doigt vengeur met l'allarme au quartier,
Et la demeure en est toute troublée.
Les Citoyens de ce séjour heureux,
Les doux plaisirs, les charmantes ivresses,
Jusques alors oisifs & langoureux,
Par ce combat sortent de leurs mollesses;
Chacun d'un vol badin & caressant,
S'empresse au tour de son aimable mere,
Répand sur elle un charme ravissant,
Lui fait bientôt oublier sa colere.
Ce doigt vengeur, au meurtre destiné,
Fait sous ses coups naître mille délices.

L'Amour lui-même en eſt tout étonné,
Et ſe repent déjà de ſes malices.
Il craint de voir ſon trône abandonné,
Et ſes Autels privés de ſacrifices.
De ſon Palais enfin la Volupté,
Sur l'œil d'Agnès pouſſe une ſombre nue;
Elle ſe pâme, elle tombe éperdue.
L'Amour s'échappe & court épouvanté
Remplir Vénus d'une allarme imprévue.
De ſon extaſe à peine revenue,
L'aimable Enfant recommença ce jeu,
Elle y prit goût, & par elle dans peu
Dans l'Univers la rubrique en fut ſue.
Mais nuit & jour chez le Peuple Nonain
Il fut en vogue, & cette heureuſe hiſtoire
Fut auſſi-tôt écrite ſur l'airain,
Pour en garder à jamais la mémoire.

LE COUREUR DE POSTE,

CONTE.

CErtain Cadet dont j'ignore le nom,
Jeune Ecolier, ſortant de Rhétorique,
A dix-ſept ans n'ayant barbe au menton,
Pour des raiſons qu'il n'eſt bon que j'explique,
Par ſes parens fut marié, dit-on:
On lui donna pour compagne chérie
Jeune tendron de même âge à peu près,
Beau, fait au tour & tout brillant d'attraits:
Ce fut Catin. Le Galant en ſa vie
Rien n'avoit vu qui pût valoir Catin;
Rien vu, je faux. Peut être en ſon chemin
Avoit-il pu rencontrer fille ou femme,
Qui bien priſée eût pu valoir ſa Dame;
Mais n'avoit ſçu juſques-là, l'Ecolier,
De près ni loin, le cas qu'un galant homme,

L'usage enfin, sans se faire prier,
Qu'un verd Galant qui ne va point à Rome,
Pour faire un Pape en dépit des Prélats,
Chercher pardons ou pour telle autre affaire,
D'une Beauté sçait faire entre deux draps.
Qu'on m'en donne une, & je sçaurai qu'en faire;
Qu'on me la donne, & ..... Bref pour couper court,
Très-neuf étoit au joli jeu d'amour.
De son côté, si j'ai bonne mémoire,
Dame Catin très-neuve étoit aussi;
Mais en revanche, à ce que dit l'Histoire,
D'apprendre en peu faisoit son grand souci.
Les voilà donc tous les deux en ménage;
Vous pensez bien qu'ils n'y furent long-tems
Sans être au fait des jeux, des passe-tems
Et des plaisirs qu'on goûte en mariage,
Lorsque l'on s'aime. Ils s'aimoient à la rage:
L'Epoux sur-tout, l'autre s'en trouvoit bien;
Mais par malheur on vit en moins de rien
Et les transports & les feux du jeune homme,
Pour ses péchés devenu trop sçavant
Au jeu susdit que jeu d'amour on nomme,
Se ralentir. A ce jeu le Galant,
En vrai forçat, sans faire alte ni somme,
De tout son cœur vaquoit soir & matin;
Tant fut vaqué, tant caressa Madame,
Qui de sa part, du meilleur de son ame,
Vaquoit aussi, que mon petit Lutin,
Qui n'avoit pas un grand fonds de science,
En quinze jours, faute d'expérience,
Se vit réduit au bout de son Latin:
Il resta court. Besoin n'est de vous dire
Et la surprise & l'embarras du Sire,
D'avoir ainsi consumé son avoir
Comme un vrai sot, & de ne pas sçavoir
Si par hasard il étoit à l'affaire
Remede aucun. Ne sçachant plus qu'y faire,
Il consulta là-dessus ses amis,

De jeunes gens qui pourroient avoir pris
Maîtresse ou femme ; il conta le mystere :
Un sien voisin s'offrit de le guérir ;
Mais cependant pourvu que de sa Belle
Il s'éloignât, quand elle eût dû mourir
De n'avoir pas son cher époux près d'elle.
C'étoit le *Hic*. Il y topa pourtant,
Non pas sans peine. On l'instruisit comment
Près de sa Nymphe il lui falloit s'y prendre
Pour la tromper. Tu lui feras entendre,
Lui dit l'ami, qu'un tien parent gisant
Au lit malade, un oncle, par exemple,
Vieux & garçon, dont la fortune est ample,
T'a demandé, feins le danger pressant ;
Et si tu veux pour le bien de l'affaire,
Adroitement fais penser qu'il pourroit
De tous ses biens te nommer légataire ;
Sans différer qu'ainsi donc il faudroit
Devers cet oncle un voyage aller faire.
Soutiens la fourbe : ainsi fit le Galant.
De même pas il fut trouver sa femme,
Du même Conte il régala la Dame.
Catin le crut, du moins en fit semblant.
N'est la femme à tromper si facile,
Et celle-ci n'étant pas imbécille,
Pourroit fort bien s'être douté du cas.
L'Epoux s'en fut. Où ? Chez l'oncle ? Non pas ;
Chez le voisin, qui dans l'instant entraîne
Du mieux qu'il put le dolent compagnon
Pâle & débile, & ne pouvant qu'à peine
Se soutenir, fort loin de sa maison ;
J'entends ici la maison du pauvre here.
L'autre en avoit une aux champs ; ce fut-là
Qu'on descendit. Notre Veuf y trouva
Nombre d'amis, bon vin & bonne chere ;
De femme, point : c'eût été tout gâter ;
A tels oiseaux l'ami n'ouvrit sa porte,
Croyant devoir en user de la sorte,

Pour empêcher l'Epoux de s'y frotter.
De pareils jeux étoient au personnage
Fruit défendu ; le moindre badinage
N'étoit permis. Pas n'y devoit songer,
Même la nuit, sans un tres grand danger.
A cela près notre Hôte à son Malade
A pleines mains prodigua les plaisirs
Qu'on trouve aux champs. Il n'eut point de desirs
Qu'il ne remplît : le jeu, la promenade,
Tout fut en permis, mais sobrement.
En moins d'un mois, avec cette recette,
Le jeune Gars, remis de sa défaite,
Grace à l'ami, se vit convalescent.
C'en est assez, &, malgré l'ordonnance
Du Médecin, il veut rentrer en danse ;
Il veut partir. Il s'échappe en effet ;
Il prend la poste, &, laissant son paquet,
Pique des deux, s'en va, revient au gîte.
A bras ouverts il est reçu chez lui :
Dès qu'on le voit, son épouse au plus vîte
Lui saute au col, en lui contant l'ennui,
Et le chagrin qui dans tout le ménage
S'étoient glissés tant que l'autre en voyage,
Avoit été. L'on soupe, il étoit tard :
On va coucher. J'ai sçu de bonne part
Que sur l'article un tant soit peu friande,
Et n'aimant pas à jeûner, comme on dit,
Dame Catin comptoit trouver au lit
Au moins de quoi tromper son appétit
Une heure ou deux. Mais ma foi la gourmande
En fut la dupe, & l'Epoux ne put pas,
Quoiqu'il voulût, & qu'aussi la Galande
Le voulût fort, malgré tous leurs ébats,
Avec honneur sortir d'un pareil pas ;
Soit que peut-être en étourdi le sire
S'en fût chez lui venu le grand galop ;
Ou bien aussi qu'il eût quitté trop tôt
Son Médecin : ne sçachant trop que dire

A sa moitié, le pauvet s'en tira
Du mieux qu'il put. Excuse-moi, ma chere,
Pour t'aimer trop, je me vois logé-là,
S'écria-t-il; car j'ai, croyant bien faire,
Couru la poste, en arrivant ici,
Et la fatigue a causé tout ceci.
Ce compliment à l'autre ne plut guere;
Bien il fallut pourtant que la commere
S'en contentât; moitié figue & raisin,
Elle avala cette pillule amere
En rechignant, & de très-grand matin,
Sortant des draps, où sans doute la Belle
N'avoit dormi, laissa mon paresseux
Se reposer. Au bout d'une heure ou deux
Du fond du lit Monsieur sort, il appelle
Sa chere Epouse; elle étoit par hasard
Non loin delà tout près d'une fenêtre,
Où sans témoins révoit peut-être
A son malheur & boudoit à l'écart.
D'un air tout sot le Jouvenceau s'approche.
Vous noterez, s'il vous plaît, que tout proche
Cette fenêtre où vint notre écolier,
Dans une cour étoit un poulailler.
Là pour un Coq on voyoit cent poulettes
Prêtes à rire & toutes gentillettes.
A la fenêtre en niaisant nos gens
Vinrent se mettre, & la ces deux enfans,
Meilleurs amis, en contant des sornettes,
Virent en bas le Coq qui coquetoit
Près d'une Poule, & d'une aîle legere
En s'ébattant l'embrassoit, la quittoit;
Puis revenoit, caracolloit, sautoit:
Mais, c'étoit tout; car la fin du mystere
Ne s'achevoit, dont Monsieur se fâcha.
Qu'on jette à l'eau, dit il, ce coquin-là
Eh! pourquoi donc? reprit sa tourterelle,
Qu'a t-il donc fait? Comment tu ne vois pas,
Dit le mari, que, malgré son tracas,

Cet effronté ne peut à sa femelle....
Tu m'entends bien ? Ah ! n'est-ce que ceci ?
Excuse-le, mon cher : peut-être aussi,
Reprit Catin, prompte sur la riposte,
Toute la nuit a-t-il couru la poste ?

AMANT DESSUS,

AMANT DESSOUS.

CONTE.

JAdis au tems de Philippe le Bon,
De tous plaisirs la Cour étoit l'asyle ;
D'un Magistrat de la Cité de Lille
Jeunes Seigneurs fréquentoient la maison.
Bien est-il vrai que son épouse gente,
La jeune Alix, en étoit la raison.
Autre n'étoit autant qu'elle obligeante,
Des soupirans elle avoit à foison.
Quoique l'époux fût homme difficile,
Si le menoit sa femme par le nez ;
Et s'en faisoient maints bons contes en ville !
C'est des jaloux le sort d'être bernés.
Ainsi fut-il a bon droit, le bon-homme,
Comme je vais vous le conter en somme.
Madame Alix de ces femmes étoit,
Comme on en voit, sans faire long voyage :
De deux Amans elle agréoit l'hommage ;
A divers tems ; l'un, puis l'autre écoutoit.
Comme au Palais, pendant la matinée,
Dame Thémis son grave époux retint,
Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée ;
Un certain jour à huit heures il vint.
Encore au lit la trouvant attournée,
On peut juger qu'il ne resta de bout.
Bien plus grand Clerc en ce point qu'Hymenée,

Amour régla cérémonie & tout.
Mais connoît-il ni regle ni mesure ?
Alix oublie, en si douce aventure,
Que le tems fuit, qu'onze heures ont sonné ;
Et c'est le tems qu'à l'autre elle a donné.
Elle l'ouit qui frappoit à la porte.
Ah ! c'en est fait, ce dit-elle au premier,
C'est mon époux. S'il vous voit, je suis morte,
Vîte montez en haut dans le grenier.
Lui d'y monter. Au survenant elle ouvre,
Qui bien se doit croire le seul tenant,
Tant est reçu de visage avenant :
Quand par un trou qu'en son grenier découvre,
Celui d'en haut avec surprise voit,
Au lieu d'époux, un autre Amant qu'elle aime,
Ou tout au moins qu'elle traite de même.
Voyant le fait, à grand peine il le croit.
Mais quelle fut de tous trois la surprise,
Lorsque l'époux heurte ? Et voici la crise :
Il faut ouvrir. Où mettre le second ?
Bien que le sexe en moyens soit fécond,
Un seul s'offrit : sous le lit on le cache,
Et puis on ouvre à l'époux attendant :
De quoi d'abord en entrant il se fâche ;
Puis son soupçon s'accroît, en regardant
Meubles foulés par l'Enfant de Cythere.
» Voyez ce lit, & par quel accident
» Ces draps froissés ? Alix à sa colere
» Oppose un air dédaigneux & hautain.
» Vous méritez, dit-elle, une Catin,
» Sur tels soupçons qui daignât vous répondre.
Lors y perdant le Juge son Latin,
Et ne trouvant assez pour la confondre,
Elle triomphe, & le poussoit à bout :
Il dit enfin, excédé par sa femme,
Parlant de Dieu qu'à son aide il réclame,
» Un jour celui de là-haut paîra tout.
A ce discours, l'homme au grenier s'écrie :

» Eh! pourquoi donc moi tout seul, je vous prie?
» Celui d'en-bas doit-il pas sa moitié?
Reconnoissant la voix qui l'interpelle,
Celui d'en-bas parut dans la ruelle:
» Sortons, dit-il, ami, tout est payé;
» Notre présence ici n'est nécessaire.
Adonc sortit le couple favori,
Qui laissa là la femme & le mari
Vuider le cas: ce n'étoit leur affaire.

L'OSPITALIERE.

CONTE

Par M. Dellem.

Sœur Luce, jeune Hospitaliere,
Pour un jeune convalescent
Sentoit tout ce qu'un cœur ressent
Dans l'accès d'une ardeur premiere.
Je laisse à penser la maniere
Dont fut servi l'Adolescent.
Mille soins font sur son visage
Renaître les plus belles fleurs,
Et le brûlent de mille ardeurs
Pour la Belle qui le soulage.
Un matin donc qu'il se livroit
Au doux espoir d'être aimé d'elle;
Au moment accourut la Belle.
Qu'il en sentit croître son feu!
La Nature, à l'Amour fidelle,
Dans le moment joua son jeu;
Et pendant que l'Amant rappelle
La formule d'un tendre aveu,
Mon cher enfant, s'écria-t-elle,
Pour guérir ma crainte mortelle,
Parlez; de quoi soupirez-vous?

Là, ſa voix craintive s'arrête,
Et toute tremblante elle apprête
Sa main à lui tâter le pouls.
Mais que l'Amour a de malice!
Qu'il ſçait bien conduire un deſſein!
Le Convaleſcent prend la main
De la ſecourable Novice,
Et la conduiſant doucement
Où la ſanté ſe manifeſte,
Par un ſubit attouchement
Fait voir qu'il en avoit de reſte.
La Belle ſe déconcerta;
Rouge de honte & de ſurpriſe,
Elle tenta de lâcher priſe;
Mais en vain elle le tenta,
Son heureux Amant l'emporta:
Et pour marquer que ſon audace
A ſes yeux devoit trouver grace,
Voici ce qu'Amour lui dicta:
» Chaſſez la frayeur ridicule
» Que vous inſpire un vain ſcrupule,
» Belle Luce, & ne penſez pas
» Faire de vos mains un uſage
» Qui deshonore vos appas.
» Ces marques de convaleſcence,
» Je les dois à votre préſence:
» Mais vous devez à mon Amour.
» J'acquitte ma reconnoiſſance,
» Acquitez-vous à votre tour.
» Nature prépare une criſe
» Qui couronne votre entrepriſe.
» Vous ſeule pouvez me guérir,
» Voulez-vous me laiſſer mourir?
Sœur Luce d'un ſi doux langage
Sentoit la preſſante douceur,
Et l'Amour dans ſon jeune cœur
En diſoit encor davantage.
Son Amant tout prêt d'être heureux,

A l'aide de mille étincelles,
Filles d'un desir amoureux,
Lut dans ses humides prunelles
Qu'elle brûloit des mêmes feux.
D'un bras qu'Amour guide il l'enleve,
L'Amour lui-même la souleve,
Et tire le rideau sur eux.

LE MIRLITON,

CONTE.

UN Capucin rêvoit dans sa cellule
Comme il pourroit fronder, dans ses Sermons
De ces Cerceaux, la mode ridicule,
Dont on se sert pour enfler les Jupons;
Mais ce n'étoit pour lui chose facile,
Car des Paniers il ignoroit le nom;
Quand par hasard en passant par la Ville,
Il entendit chanter le MIRLITON.
Ho! ho! dit-il, Frere, à son compagnon,
Ceci pourroit bien être notre affaire.
Je gagerois que ce terme nouveau
De ces Jupons nous cache le mystere
Qui m'a si fort travaillé le cerveau.
Qu'en pensez-vous? Me trompé-je, mon Frere?
Par S. François, dit le Capucinot,
On ne sçauroit mieux rencontrer, mon Pere,
Car que pourroit signifier ce mot,
S'il ne marquoit cette mode nouvelle?
Voilà, je crois son véritable lot:
Le hasarder, c'est pure bagatelle.
C'est bien penser, dit le Pere au Frerot,
Et pour le sûr, il ne sçauroit déplaire;
Onc il ne fut du langage vulgaire;
De l'oublier je ne serai si sot,
Et dès ce soir je le veux dire en Chaire.

Il n'y faillit. On vint le convier
Chez des Nonains, Théâtre de ſa gloire,
A leur donner un plat de ſon métier;
Et ce jour-là (ce qu'on a peine à croire)
S'étoit formé très-nombreux Auditoire.
Pompeuſement du beau Sexe aſſemblé,
Par les Paniers, le brocard étalé,
Fournir à point matiere à l'éloquence
De l'Orateur, pour tomber à ſouhait
Sur ſon vain luxe & ſon extravagance.
Il n'eſt beſoin de citer trait pour trait
Tout ce qu'il dit : mais le récit fidele,
De celui-ci, je crois, vous ſuffira;
Par quoi chacun du reſte jugera.
» Oui, s'écria, tranſporté d'un ſaint zele,
» Et ſous ſon froc, le Moine s'échauffant,
» En ce tems-ci le déſordre eſt ſi grand,
» Et tant on voit votre luxe s'accroître !
» Vos MIRLITONS, Meſdames, à préſent
» Sont grands trois fois plus qu'ils ne devroient l'être.

LES COQUILLES D'ŒUFS.

CONTE.

Par M. Dar....

CErtain Lucas, le Coq de ſon Village,
J'ai même ſçu qu'il étoit Marguillier,
Par le grand nœud, le nœud du mariage,
Depuis trois mois venoit de ſe lier.
A qui? Je veux ſans la moindre impoſture,
Dans un portrait, tiré d'après nature,
Vous expoſer les divers agrémens
De la moitié de ce Roi des Manans.
On la nommoit Alix, Alix la belle :
Titre qui vaut les noms les plus brillans.

Seize ans au plus, la fraîcheur du printems,
Cet air fripon & qui nous ensorcelle,
L'air de l'Amour, une noire prunelle
Qui vous alloit débaucher tous les sens;
Bouche de fraise, où respiroit la vie,
Où du baiser s'exhaloit l'ambroisie,
Et des tettons, Dieu d'Amour! quels tettons!
Il n'en est point de si blancs, de si ronds,
Deux petits bouts, de vrais boutons de roses!
Faut-il me taire ici sur autres choses,
Qu'en vérité baiserois, croquerois,
Bien mieux encor que ne les dépeindrois:
Taille de Grace & faite exprès pour plaire,
Pied à baiser, à rebaiser cent fois,
Quoiqu'il n'eût point la mule du Saint Pere.
Pour un tel pied, ma foi, je donnerois
Mille écus d'or; une jambe de biche
A faire hennir le plus triste Derviche,
Que caressoit un petit jupon blanc,
A qui par fois Zéphyre faisoit niche;
Simple corset, mais bien le plus galant:
Simple Bouquet, mais bien le plus parant:
Gentil chapeau sur le coin de l'oreille:
Allant toujours, fretillant, babillant,
Riant sans cause, & toujours agaçant:
Bref un bijou. Voilà notre merveille
Représentée au plus naïvement.
Çà, que l'on juge après cette peinture
Si l'on pouvoit se défendre d'aimer;
Je dis d'aimer! disons de s'enflammer,
Lorsqu'on voyoit pareille créature.
Un Cardinal, & je le dis tout bas,
Le Pape même eût succombé, je gage.
Dès qu'il la vit, aussi n'en dormit pas,
Brûla d'amour, le Curé du Village,
Que l'on me passe encor ce portrait-ci;
J'en ai besoin, & c'est son cadre ici.
Notre Pasteur avoit trente ans à peine,

Teint frais, poil brun, marque la plus certaine
De convoitiſe & de virilité,
L'air d'un frapart regorgeant de ſanté,
Curé, ſelon la coutume très-pie,
L'oncle beni d'une niéce jolie,
Eſcamotant d'ailleurs en ſon chemin
Jeune tendron, lorſque ſon bon génie
Diſcretement l'amenoit ſous ſa main :
Alix étoit ſa brebis la plus chere.
L'homme de Dieu, comme l'ai déjà dit,
Abandonnant le Prône à ſon Vicaire;
Je dirai plus, lui laiſſant le profit,
Ne faiſoit rien. J'ai tort : n'eſt-ce rien faire,
Que bien aimer ? c'eſt la premiere affaire.
C'étoit la ſienne, il en perdoit l'eſprit :
C'eſt dire aſſez qu'Alix n'étoit ſévere ;
Car n'eſt beſoin que cela ſoit rimé ;
Qui peut aimer lorſqu'il n'eſt point aimé !
Puis pour tourner jeune cœur a ſa guiſe,
Las ! n'eſt rien tel que d'être homme d'Egliſe.
Demandoit-on le Paſteur ? on couroit
Chez ſon Alix plutôt qu'à la Paroiſſe.
De tout ceci, Lucas point ne rioit,
Il en ſentoit une mortelle angoiſſe,
Entre ſes dents ſouvent il marmotoit,
Et ſon chapeau de travers en mettoit :
Il s'aviſoit enfin d'aimer ſa femme,
Conſéquemment mon Ruſtre étoit jaloux :
Semblable vice eſt fait pour tel Epoux,
Peu de Maris auront ici ce blâme.
Ne pouvant plus réſiſter dans ſa peau,
Tant un jaloux ſe trouble le cerveau,
Lucas s'en va trouver Meſſer Guillaume,
Bailli du lieu, qui pis eſt bel-eſprit,
Comme un Bailli peut l'être, il nous ſuffit
De ce trait-là pour dépeindre notre homme,
Au demeurant bon diable & ſans chagrin,
Aimant à rire aux dépens du prochain.

Lucas l'aborde en se gratant la tête.
Bon jour, Lucas... Votre humble serviteur,
Notre Bailli. Tu me parois rêveur,
Et la vendange est-elle bientôt prête ?
J'ai, par ma foi, bien un autre souci.
Comment ? tenez, Monsieur notre Bailli,
Voudriez-vous que sans çarimonie
Je buvions... la... queuque coup d'amiquié ?
Nous jaserions un brin ... j'ai grande envie
De vous parler. Lucas n'est renvoyé,
Maître Guillaume accepte la partie :
A son portrait je devois ajouter
Que par Bacchus il se laissoit tenter ;
Au cabaret, le meilleur du Village,
Les voici donc tous deux le verre en main :
Le gros Guillaume, en vrai Consul Romain,
Avec Lucas jouant son personnage ;
A ta santé, Lucas... c'est trop d'honneur,
Permettez-vous que je boive à la vôtre ?
Ainsi tous deux s'humectant de grand cœur,
Ils s'enivroient poliment l'un & l'autre.
Notre Bailli parle enfin le premier :
Eh bien ! Lucas, quelle est donc ta détresse ?
Et d'où te vient cette morne tristesse ?
N'aurois-tu plus de vin dans ton cellier ?
Pis que cela. Je donnerois ma cave
Et tous les vins du monde pour m'ôter
L'étrange mal qui vient m'inquiéter ;
Je ne dors plus, je sis pis qu'un Esclave.
Pour t'en guérir tu donnerois ton vin !
Que diable donc est ce maudit chagrin ?
Oh ! j'en mourrons. Voilà parbleu du grave.
Buvons. Or çà, qu'as-tu ? J'ai... Couvre-toi.
Sous le respect, Monsieur, que je vous doi,
J'ai.... que je suis cocu... tu viens de dire ?
Je suis vraiment cocu !.... rien que cela !
O le niais ! & tu devrois en rire
Tout le premier ; ce mal se passera :

Crois moi, l'ami, va, tope au cocuage.
Vous nous gaussez : palsanguié, moi j'enrage.
Rien que cela ! tu radotes, Lucas.
Je voudrois bien vous voir en pareil cas,
Qu'on cajolît Madame la Baillive ;
Que feriez-vous ? hem !... je n'en mourrois pas.
Ne faut-il pas que cela nous arrive
Un peu plutôt, un peu plus tard ? toujours
Est-il bien sûr, Lucas, que qui prend femme
De cocuage arbore l'oriflame.
Je n'entends rien à tous ces beaux discouts ;
Ce que je sçais, c'est que je ne veux être
Cocu, Monsieur, c'est-là mon dernier mot.
Ecoute un peu, tu reviendras peut-être
De ton erreur : vois-tu.... tu n'es qu'un sot.
Grand merci soit. Oh ! si tu sçavois lire !
Un certain Jean qui vaut mieux entre nous
Que tous les Jeans pour qui brûle ta cire ;
Le Jean, ma foi, le plus sçavant de tous,
T'auroit appris là-dessus son systême.
Tu verrois comme être cocu n'est rien.
Depuis enfin que tu crois l'être, eh bien !
Ne mets-tu pas ton bonnet tout de même ?
N'entre-t-il pas aussi-bien ? .... Foin de vous.
Mon bonnet entre ; on entre aussi cheux nous ;
Puis de ma femme.... à mon bonnet.... Je pense
Qu'il est, parbleu, très-grande différence.
Je n'ai besoin de tant lire pour ça,
Et ne connois ni vos Jeans ni vos Jeannes ;
Mais dans ce fait ce sont tous de francs ânes,
Et j'apprendrois à tous ces docteurs-là.
Notre Bailli, tenez, vous voulez rire ;
Y gnia point-là tant de choses à dire :
Je suis cocu ; je viens en ce moment
Vous en porter ma plainte en conséquence ;
Vous supplier que pour sa pénitence,
En quatre murs on serre mon galant.
Y ne faut plus que rendre la sentence.

Or çà, quel est le cocuficateur ?
Quoi ?.... qui te fait cocu ?.... notre Pasteur.
Bon ! poursuivons : la preuve ? j'en ai mille ;
Vous allez voir si je n'ai pas raison.
Quand le Curé s'en vient à la maison,
Alix rit, jase, & plus alors ne file ;
Dévotement il lui touche la main,
Veut-il sortir, la coquine l'arrête ;
Est-il sorti, je lui vois l'air chagrin :
Lorsque je parle, on me traite de bête,
Et quand je veux l'embrasser, de vilain.
Oui, je le suis, la preuve est trop réelle ;
J'ai remarqué même au *per omnia*
Qu'il a toujours les yeux tournés sur elle.
Dit-il, par Dieu, la Messe pour cela ?
Eh ! quoi, toujours rire, Monsieur Guillaume !
En vérité.... tais-toi, pauvre cher homme,
Et bois, voilà par trop déraisonner :
Si tu n'as pas d'autre preuve à donner,
Va-t-en conter de tes fagots à Rome.
Il dit & boit, & laisse au cabaret
Notre Manant fâché du tour, Dieu sçait.
Trois jours coulés à peine, il revient vîte :
Ah ! ah ! Messer Guillaume ! à ce coup-ci
Pour vos biaux dits je ne vous tenons quitte ;
J'ai bonne preuve, acoutez bien ceci :
Lorsque je sors, entre l'homme d'Eglise,
Et quand je rentre il sort comme un éclair.
Qu'en pensez-vous ? hem ! faut-il que je lise
Présentement ? cela n'est-il pas clair ?
Eh ! notre ami, laisse-moi, je te prie,
Je te l'ai dit, tu n'es qu'un innocent.
D'être cocu s'il te paroît plaisant ;
Et que ce nom te fasse tant d'envie,
Je suis tout prêt à t'aider à l'instant ;
Mais il me faut parler plus clairement,
Ou ne reviens en ce lieu de ta vie.
Et mon Bailli d'éconduire aussi-tôt

Notre

Notre Lucas, ſans qu'il pût dire un mot.
De ſon côté le Manant à la porte,
De conjurer le Diable qu'il l'emporte.
Le lendemain, vous qui liſez ceci,
Que croyez-vous qui vint chez le Bailli ?
Lucas. Comment ? Oui mon lourdaut lui-même;
Plus triomphant que ne le fut Céſar,
Quand ſur ſon front il mit le diadême,
Et qu'il lia les Romains à ſon char.
Encor Lucas, dit le Bailli ? Sans doute,
Et cette fois je gage qu'on m'écoute.
Eh ! non parguié, je ne ſuis pas cocu !
Ce n'eſt qu'un rêve, & je n'y voyois goute.
Pauvre Lucas ! à la fin j'ai tout vu.
Hum ! les coquins ! que nous allons bien rire!
Y gnia plus là moyen de s'en dédire,
Et le Curé, ma foi, ſera pendu.
De tous vos Jeans prônez-nous la ſcience,
J'ai plus d'eſprit qu'eux & tous vos Baillis :
Vous l'allez voir. D'accord : en conſéquence
Venons au fait. De retour au logis,
Pourſuit Lucas, d'un vrai ton d'éloquence,
Je ruminois à part moi quel moyen
Je trouverions pour vous prouver la choſe,
De ce mic-mac le Diable étoit la cauſe :
J'allois, venois, ſans imaginer rien,
Quand tout à coup, il me vient dans la tête
L'excellent tour.... Eh ! oui, je ſuis un ſot;
Tudieu, quel ſot ! qu'on faſſe ainſi la bête,
Et Dieu merci, tout ira comme il faut.
Aviſez bien tout notre ſtratagême.
Voilà mon lit, me diſois-je, en moi-même.
Oui... c'eſt mon lit.... or, à n'en point douter,
C'eſt ſur mon lit que s'ébat la friponne.
Fort bien, Lucas, l'invention eſt bonne.
Allons, il faut, vîte, ſans héſiter,
Bien doucement lever & couverture
Et matelat, & puis mettre deſſous

Coquilles d'œufs *semées* à l'aventure,
Coquilles d'œufs sans rien faire de plus
D'être dessous, & matelat dessus....
Eh! pourquoi là tes Coquilles? que Diable!
Au fait, au fait, quel homme insupportable!
Oh! palsanguié, laissez-nous donc finir:
Coquille d'œuf n'est-là mis à plaisir.
Entre tout doux cheux nous à l'ordinaire
Mon Papelard. Moi, zeste, de sortir:...
C'est bon.... je laisse, une grosse heure entiere,
Mes deux Paillards à l'aise s'ébaudir....
Bon... puis je rentre, & l'autre de partir...
Très-bon... je cours vîte à notre couchette,
Et d'enlever couverte & matelat.
Ah! voilà donc ma preuve enfin complette!
Sçavez-vous bien ce que sur le grabat
J'avois trouvé? devinez: la Coquine!
Coquilles d'œufs j'y trouve, assurément:
Vous n'en doutez; mais, sçavez-vous comment,
Monsieur Guillaume?... En poudre, en poudre fine,
Mais de la poudre à poudrer; franchement!
Oui, de la poudre à poudrer!... notre Maître,
Oh! çà, du fait êtes-vous convaincu?
Ne suis-je pas un fieffé Cocu?
Présentement j'aurai raison peut-être?
En poudre!.... En poudre, encor vous le redis;
Partant jugez, la parle des Baillis.
Lucas attend l'arrêt, bouche riante.
En poudre! dit avec un long soupir,
Notre Bailli, que cette image tente.
Lucas...... Eh bien! qu'allez-vous définir?
Ils ont donc eu, Lucas, bien du plaisir.



LE BOUQUET DE L'AMANT,

CONTE.

Par M. Darn...

D'Agnès on célébroit la fête,
Chacun du voisinage honnête
Venoit lui porter des bouquets,
Bouquets pour Agnès faits exprès.
Lindor, qui l'aimoit d'amour tendre;
Ce jour-là se faisoit attendre:
Agnès se disoit dans son cœur,
L'Ingrat a perdu son ardeur!
Lindor paroît sur l'entrefaite,
N'ayant pas la moindre fleurette
A présenter à tant d'attraits.
Nouvelle angoisse pour Agnès.
Ne fête-t-on pas ce qu'on aime?
On doit lui donner son cœur même.
Chacun de dire à notre Amant,
Lindor, vous êtes peu galant.
Voici, répond-il, mon offrande.
Soudain, sans qu'Agnès le demande,
Deux baisers des plus amoureux,
Des plus vifs, des plus savoureux,
Qu'en vain la pudeur désavoue,
Sont collés sur sa blanche joue.
Agnès rougit. Que faites-vous?
Ce qu'on peut faire de plus doux;
J'embellis tout ce que j'adore.
Agnès rougissoit plus encore.
Eh bien! Messieurs les médisans,
Dit Lindor, voyez mes présens;
Essuirai-je encor votre glose?
Je lui donne un bouquet de rose.

LES PETITS BATEAUX,

CONTE. (*a*)

SOus le manteau de Dame Hypocrifie,
N'a pas long-tems un Curé Barbichet,
Avec tel art aux regards fe cachoit,
Qu'euffiez penfé que c'étoit héréfie
De foupçonner d'un péché véniel
Notre Caffard. Si pourtant dans fon ame,
Comme en un four, le Diable Azariel
Entretenoit une paillarde flamme.
Que le Bigot confeffât volontiers
Femmes fans bien, laides ou décrépites,
Ne le croyez; mais dans tous les quartiers
Il choififfoit de gentes Sunamites,
Avoit fur-tout pour la fleur de quinze ans,
Propenfion vive & libidineufe:
De la cueillir bien connoiffoit le tems,
Ne le manquoit. Fillette curieufe
De petits riens, de bonbons, de volans,
Etoit fon fait: bientôt la chatemite,
Pour attirer la brebis au bercail,
Vous l'engageoit à lui rendre vifite;
Bref dans fa Cure il fe fit un Serrail.
Tel fe montra, qu'un Pere de famille,
Entre les bras du difeur de Miffel,
Eût confié fon époufe & fa fille,
Plus volontiers qu'à Robert d'Arbriffel.
Les rendez-vous fe paffoient fans fcandale;
Sûr des parens, des tendrons & du lieu,
Point n'y prêchoit une auftere morale,
Par-ci, par-là quelques mots du bon Dieu;

(*a*) C'eft le même fujet que l'*Enfantinade*, ou le Conte *des Petits Bateaux*, du Tome 2 de Grécourt, p. 66; mais autrement & mieux.

Et puis c'eſt tout. Mais le point néceſſaire,
Pour éviter les griffes du malin,
Etoit d'uſer d'eau bien fraîche & bien claire,
Et s'en laver le ſoir & le matin
Certain endroit, qu'au doigt faiſoit connoître
A nos tendrons ſi neuves juſques-là,
Que ne ſçavoient tout ce qui pouvoit être
De bien, de mal renfermé dans cela.
Mais par les ſoins du béat perſonnage,
En peu de tems notre jeune troupeau,
Non ſans plaiſir, fit un fréquent uſage
De la leçon & du petit Bateau:
(C'étoit ainſi qu'on appelloit la choſe)
Dix fois par jour ſe baignoit en pleine eau.
Le Papelard enſuite à porte cloſe
Prenoit un ton plus tendre & plus ſucré,
Doucettement baiſoit la Jouvencelle,
Vérifioit.... Et ſi-tôt qu'à ſon gré
Propre au-dehors il trouvoit la nacelle,
Zele, ferveur à l'inſtant l'entraînoit
A nettoyer le dedans au plus vîte,
Pour que Satan n'y vînt prendre ſon gîte.
Or devinez comment il s'y prenoit.

LE CHAPELET ET LA DISCIPLINE,

CONTE.

Par l'Abbé Aunillon.

UNe fauſſe Dévote, aux mœurs de Meſſaline,
Avoit pendue à ſon chevet
Une très-forte Diſcipline,
Avec un fort Chapelet.
Celui-ci dit à ſa voiſine:
Que faiſons-nous, ma ſœur, en cet horrible lieu?
Crois-moi, changeons de réſidence.
Je fus jadis l'amour d'un ſerviteur de Dieu,

Et je vois à regret qu'en ce lit on l'offense.
Ma foi, je te baiſe les mains,
Dit la prudente Diſcipline :
Je ſuis en ce logis moins triſte, moins chagrine,
Et je n'y rends pas moins de ſervice aux humains.
Autrefois du pécheur j'armois la pénitence;
Je ranime aujourd'hui ſes languiſſans deſirs;
Et celui que jadis je mettois en ſouffrance,
Par mes coups redoublés, goûte mille plaiſirs.
Ainſi, crois-moi, ſans t'échauffer la bile,
Reſtons céans, & ſi c'eſt un affront
De demeurer à ton crochet tranquille,
Bientôt ton nom gravé ſur plus d'un front,
Te vengera d'être inutile.
Le Chapelet la crut & ne repliqua rien :
Cet eſpoir rétablit entr'eux l'intelligence.
Tel réſiſte au plaiſir, parmi les gens de bien,
Qui ſe rend à l'attrait d'une douce vengeance.

LA MÉTAMORPHOSE DES FILETS de Vulcain.

INſtruit par l'indiſcret Phébus,
Le Dieu des Forgerons, en ſon humeur jalouſe,
Dans des rets déliés, adroitement tendus,
Surprit un jour Mars avec ſon Epouſe.
Tout l'Olympe aſſemblé, témoin de leurs ardeurs,
Rit à l'envi dans cette conjoncture;
Et le pauvre Mari, dans ſa triſte aventure,
Eut pour tout réconfort les ris des ſpectateurs.
Mais la prude Junon, Diane la ſévere,
Minerve encor, Dame de haut ſçavoir,
Se plaignent qu'on leur ait fait voir
A nud cet acte humain digne de leur colere.
Alors l'Amour, qui veut tout ménager,
Outré qu'on eût dévoilé ſes myſteres,

Du réseau peu discret resserrant les arteres,
En un voile sçut le changer.
Sous ce voile depuis, la sçavante, la prude,
La chaste même ose tout voir.
Et la chose & le mot n'ont rien pour nous de rude,
Quand on est dans l'incertitude
Si nous pouvons l'appercevoir.

LE CAPUCIN ET LA ROBE,

CONTE.

LE plus sçavant Esculape
Des accidens divers où s'expose Priape,
L'autre jour, par un Capucin,
Fut choisi pour le Médecin
D'un mal dont il faisoit mystere.
» Monsieur, lui disoit le bon Pere,
Avec un air tout déconfit,
» Vous voyez quel est notre habit:
» Dur & pesant, sujet à la poussiere,
» Plus mortifiant qu'une here.
» Mais nonobstant cet embarras,
» Et la frugalité de nos maigres repas,
» Que prescrit une regle austere,
» Un mouvement involontaire
» M'a provoqué l'érection,
» Et m'a fait, par la friction,
» D'une laine dure & grossiere,
» Certaine excoriation
» Dont je ressens douleur amere,
» Et que je vous avoue avec confusion.
Le Docteur rebattu de fadaises pareilles,
» Çà, dit-il, mon Pere, voyons:
» Vous nous contez ici merveilles;
» Mais en telles occasions
» J'en crois mes yeux & non pas mes oreilles.

Auſſi-tôt le Moine fripon
Trouſſant ſon immonde jupon,
Lui fait voir un oiſeau qui porte ſur ſa tête
Les rouges fleurons d'une crête
Qui ne croiſſent jamais ſur celle d'un chapon.
» Ah ! par ma foi, le tour eſt drôle
S'écria l'Eſculape, en voyant le poupon.
» Pere, qui vous a fait ce don,
» Vrai gibier de Pharmacopole ?
C'eſt ma robe, dit-il ; il n'eſt que trop certain.
» Quittez-la donc : ſur ma parole,
Repliqua le railleur avec un ton malin,
» Votre Robe eſt une P .....
» Qui vous donnera la V .....

L'HEURE DU BERGER,

Par M. Ferrand.

UN Berger des Côteaux, contre un Pêcheur de Loire,
Diſputoit un jour de la gloire
Des faveurs dont l'Amour daignoit le partager.
Un Pêcheur, diſoit-il, peut-il ſe ſoulager
Quand un tendre deſir le preſſe ?
Je veux qu'il ait une Maîtreſſe ;
Mais a-t-il l'heure du Berger ?
Ah ! lui dit le Pêcheur, quelle erreur eſt la tienne!
Un Berger a ſon heure, un Pêcheur a la ſienne :
Car lorſque ſur nos bords fleuris
Nous ſommes avec nos Doris
Qu'au recit de nos feux leur tendreſſe redouble,
Et qu'une confuſe langueur
Marque le trouble de leur cœur ;
Alors nous pêchons en eau trouble,
Et c'eſt-là l'heure du Pêcheur.

LA SOURDE OREILLE,

Conte.

Nicole un matin dit à Blaiſe :
J'avons deux lits, vas dans le tien ;
Et me laiſſe enfin dans le mien
Me repoſer tout à mon aiſe ;
Tu ne fais que me fatiguer.
Blaiſe l'entendant haranguer,
Sourit, & puis dit en lui-même :
Tout ainſi que Mars en Carême,
Me vient ce chaſte compliment.
Je n'euſſe oſé, de peur de noiſe,
Le propoſer à la Bourgeoiſe ;
Bien donc, nous allons voir comment
Chacun, ſous notre couverture,
Nous pourrons repoſer nos os.
Plaiſe à Dieu que l'humeur te dure,
Je te ſouhaite un bon repos.
Deux nuits ſe paſſent dans le calme ;
Blaiſe s'endort comme un ſabot.
Nicole dort, ou ne dit mot,
Ne voulant encourir le blâme
D'avoir ſon dit & ſon dédit.
Nicole n'étoit pas Normande ;
Mais enfin, la troiſieme nuit,
Elle éternue, & lui demande
S'il ne ſçait point quelle heure il eſt.
Loin de donner dans ce filet,
Blaiſe faiſant la ſourde oreille,
Laiſſe douter s'il dort ou veille.
Réponds-moi donc, ou dans l'inſtant
Je vais te prendre à l'improviſte.
Blaiſe alors lui dit en bâillant :
Je dors, il eſt minuit ; dors auſſi ; Dieu t'aſſiſte.

LA CLEPSYDRE,

Conte.

CHez un Manant *Amontons* & *Picard*
Buvoient bouteille enſemble à Vaugirard ;
Point ne parloient de procès ni d'affaire :
Phyſiciens tiennent pour l'ordinaire
Sçavans devis & propos fructueux.
Sur la Clepſydre ils diſputoient entr'eux.
Picard diſoit : je ne m'y fierois guére ,
Car m'avouerez que petit à petit
L'eau diminue & le trou s'aggrandit.
Le Ruſtre oyoit attentif ce langage :
Morgué , dit-il , Monſieur l'a bien trouvé ;
Depuis ſix ans que je ſuis en ménage ,
Ce qu'il dit-là m'eſt tout juſte arrivé.

L'IVROGNE INCORRIGIBLE,

Conte.

TOmba malade un Ivrogne pommé ,
Et ce martyr de la liqueur Bacchique ,
Par ſes excès ſe voyoit conſumé ;
Lorſqu'à ſon lit arrive un Empyrique.
Faut commencer par renoncer au vin ,
Dit le Docteur , & ſabler ma ptiſanne.
La voyez-vous ! On me l'ordonne en vain
J'aimerois mieux mourir , ou Dieu me damne.
Eh bien ! mourez ; mais du vin par moitié
Avec de l'eau me ſeroit-il contraire ?
Mortel , mon cher : ah ! de bonne amitié
Avalez-moi ce julep ſalutaire.
Le cruel homme & ſa ptiſanne auſſi !

Que je la ſente : ah ! fi, c'eſt de l'abſinthe.
Pour adoucir ma peine & mon ſouci,
Que je la voie au moins dans une pinte.

L'AVE MARIA,

CONTE.

Par M. R... de B...

DAns un Couvent, deux Nonettes gentilles ;
Mais dont l'eſprit ſimple, doux, innocent
Ne connoiſſoit que le Tour & les Grilles,
Tenoient un jour propos intéreſſant,
De confidence & d'amitié fort tendre.
Notez qu'aucun ne pouvoit les entendre,
L'huis étoit clos. Fillettes de jaſer,
De s'appeller & ma chere & ma bonne,
De ſe donner ſaintement un baiſer,
D'y revenir, ſans qu'aucune ſoupçonne
Que le malin les indult à ce jeu.
Jeſus, ma ſœur, dit la jeune Sophie,
Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu !
Quelle Beauté ! vous êtes accomplie.
Voyez ce ſein ! le globe en eſt parfait.
Que ce bouton de roſe là me plaît !
J'y vois la main de la Toute-puiſſance.
Et vous, mon cœur, reprit la ſœur Conſtance ;
Peut-on vous voir, & ne pas l'adorer !
Tout eſt parfait, tout en vous m'édifie.
Lors le pieux examen, ſur Sophie,
Va ſon chemin. On admire ceci,
Et puis cela ; tant que par aventure
En certain lieu que la folle nature
Fit à plaiſir, l'examen vint auſſi.
Pieux élans, obligeamment myſtiques,
Naiſſent alors à cet objet frappant.
Ma chere ſœur, l'agréable portique !

Le beau dessein ! qu'il est simple & piquant !
Chez vous, ma sœur, lui réplique Sophie,
Mêmes appas, mon ame en est ravie,
Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.
Vous allez rire, il me prend une envie ;
C'est de sçavoir un peu qui de nous deux
A plus petit ce chef-d'œuvre des cieux.
C'est vous ma sœur : non, ma sœur, je vous jure,
C'est vous ! Eh bien ! prenons-en la mesure,
Notre Rosaire est tout propre à cela.
On y procéde. Eh ! bon Dieu ! dit Sophie,
Qui l'auroit cru ? Vous l'avez, chere amie,
Plus grand que moi d'un *Ave Maria*.

BRAVOURE D'UN IVROGNE,

Conte.

EMpaqueté sur sa petite roue,
Un malheureux restoit toute la nuit ;
Proche delà sa garde boit & joue ;
Le Confesseur le croit mort & s'enfuit.
Vient un ivrogne qui, dans sa route oblique,
Heurte de front au funeste poteau.
Qui m'a frappé, dit-il, d'un ton bacchique,
Et dans la boue a jetté mon chapeau ?
Le moribond entend quelqu'un qui passe :
Mes bonnes gens, recommandez à Dieu
Un scélérat qui maintenant trépasse ;
Ah ! chien, c'est toi ! si je monte à l'essieu,
Je t'apprendrai . . . de la moindre priere
Accompagnez mon ame qui s'en va.
Finiras-tu ! de cent coups d'étriviere
Je vais sur l'heure . . . . Au bruit on arriva.
Qu'est-ce là ? qu'est-ce ? Accourez à mon aide,
Répond l'ivrogne : il n'a plus que le tronc ;
C'est un roué qui veut que je lui céde.
Miserere . . . . Gueux, te tairas-tu donc !

LA COMMERE CHARITABLE,

Conte.

Par M. G.

ALix mourut. Le jour qu'au cimetiere
On la portoit, une ſienne Commere
Court au logis du veuf déſeſpéré.
Après qu'on eut lamenté, ſoupiré
De part & d'autre, il dit la litanie
Des qualités qu'avoit pendant ſa vie
La pauvre Alix, notre veuf ſaute au cou
De ſa voiſine, & feignant d'être fou,
Alloit beau train; mais pour troubler l'affaire
Le ſort illec amene le Compere.
Quels importuns que Meſſieurs les Epoux!
Voiſin, dit-il, vous allez un peu vîte;
En autre temps, tudieu, que feriez-vous!
La femme alors, ſans paroître interdite,
Repart: mon fils, ne te mets en courroux;
Faut excuſer les ſottiſes des foux.
Pour moi qui ſuis la partie outragée,
Et qui connois combien par la douleur,
En ce moment, ſa tête eſt dérangée,
Je lui pardonne, hélas de tout mon cœur.

LA JEUNE FEMME EN COUCHE,

Conte.

Par M. de R...

JEune tendron, pour la premiere fois,
Goûtoit des fruits amers de l'hymenée.
La pauvre enfant ſe vit preſque aux abois,
Quand mit au jour ſa trop chere lignée.

Son compagnon qui la voyoit souffrir :
Par saint Joseph, lui dit-il, je te jure,
Que dans la suite aimerois mieux mourir
Qu'ainsi te faire endurer la torture.
La Dame alors regardant son époux,
Lui répartit : ah ! pourquoi jurez-vous !
Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche !
Je n'ai besoin de si grande pitié.
Las ! on m'a dit qu'à la seconde couche
Le mal n'étoit si grand de la moitié.

LE DÉMÉNAGEMENT,
CONTE.
Par M. P. J.

UNe Nymphe jeune & gentille
Par un matin déménageoit :
Pour son petit meuble de fille
Grande voiture il ne falloit :
Un seul Crocheteur suffisoit.
Au carrefour elle prit Blaise,
Garçon robuste & des mieux faits.
Il met le lit sur ses crochets,
Puis à chaque corne une chaise,
Prit la bergame sous son bras,
Sous l'autre la nappe & les draps ;
Et se sentant encore à l'aise,
De la main droite il prit le sceau,
De la gauche le pot à l'eau.
Lors alongeant, ne vous déplaise,
Ce qu'on ne dira point ici ;
Parbleu, dit-il, prenez ceci :
Il est d'assez bonne mesure :
Mademoiselle, grimpez-y
Et sans crotter votre chaussure,
Je vais vous emporter aussi.

LES CANTHARIDES,

CONTE.

Par M. Pn.

Comme ſouvent tout s'enfile ici bas !
Des Bernardins pâturoient en lieu gras ;
Près de leur Clos vivoient des Bernardines.
Peignez-vous bien chaque choſe en ſon rang :
Un bel étang nourriſſoit les Béguines ;
Une *haye* vive entouroit cet étang ;
Sur cette haye étoient des Cantharides ;
En l'air un vent qui les ſouffla dans l'eau ;
Dans l'eau nageoient des grenouilles avides,
Par qui l'eſſain fut croqué bien & beau ;
Grenouille après ſervie au Réfectoire,
De ſa ſubſtance infecta la Nonnain ;
D'où s'enſuivit l'eſclandre qu'on peut croire ;
Un feu ſubtil, & rien moins que divin.
Grand carillon ; ſi qu'au bruit du tocſin
Vinrent, non pas les pompes de la Ville,
Mais celles-là du benoît Bernardin.
Comme ſouvent ici bas tout s'enfile !

LA VEUVE INCONSOLABLE,

CONTE.

Par le même.

Un Carme étoit chez une Veuve en pleurs ;
Et de ſon mieux ſermonoit la Matrone.
La Rhétorique ayant ſemé ſes fleurs,
Le tout ſans fruit, mon ribaud vous la prône
A la façon du ſoldat de Pétrone,
Une, deux, trois, quatre, cinq & ſix fois ;

Rien n'opéra : donc le Moine aux abois
Sort en donnant telle pleureuſe au Diable.
Chacun s'enquiert : Eh bien ! Pere Courtois ;
Cette femme eſt, dit-il, inconſolable.

L'Y GREC,

Par M. Pn.

MArc une Bequille avoit
Faite en fourche, & de maniere,
Qu'à la fois elle trouvoit
L'œillet & la boutonniere.
D'une indulgence pléniere
Il crut devoir ſe munir,
Et courut, pour l'obtenir,
Conter le cas au Saint Pere,
Qui s'écria : Vierge mere !
Que ne ſuis-je ainſi bâti ?
Va, mon fils, baiſe, proſpere ;
Gaudeant benè nati.

LE LACONISME,

CONTE.

Par M. Pn.

CHez un Seigneur un Moine fut,
Le Diable apparut à ſa vue :
Choiſis des trois, dit-il, ou tue,
Ou bois, ou fornique : opte. Il but.
En buvant, la Dame lui plut.
Le Mari qui faiſoit un ſomme,
S'éveille & voit le couple en rut,
Veut le tuer ; mais le Saint Homme
Prend un chenet, frappe & l'aſſomme.
C'eſt où l'attendoit Belzébut.

LE

LE MESME AUTREMENT,

Par le même.

A Frere Luc, dans un Caſtel oiſif,
Le Diable dit d'un ton impératif :
Bois, ou fornique, ou bien occis ton hôte.
Si n'obéis, je t'étrangle ſans faute :
Or, par bonté, je ne veux qu'un des trois.
Le Moine alors de s'enivrer fit choix :
Si qu'il advint qu'au fort de ſon ivreſſe,
Le porte-froc vous baïſa la Maîtreſſe,
Puis envoya l'Epoux chez ſes ayeux.
Pour moi je donne au Diable à faire mieux.

LES DEUX MALADES,

CONTE.

Par le même.

UN pauvre Here, enfant de l'Hélicon,
Giſſoit mourant à peu près ſur la paille,
Et pour payer caſſe & Catholicon,
Dans ſon coffret n'avoit denier ni maille.
Un gros Banquier regorgant de mitraille,
En même tems étoit malade auſſi.
Guériſſez-moi, s'écrioit celui-ci :
Voilà de l'or Chers enfans d'Eſculape,
S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous deſtine au Pinde un beau loyer.
La Faculté vers ce lieu ne galope,
En l'autre part elle aime à giboyer ;
Si que bien-tôt de Vernage à Procope,
Ce dit l'Hiſtoire, & d'Aſtruc à Boyer,
Depuis le Cedre enfin juſqu'à l'Hyſſope,

Auprès de lui notre Veau d'or eut tout ;
Au pauvre Diable il resta la nature.
Conclusion : le pauvre est debout,
Et le Richard est dans la sépulture.

L'AVOCAT DISTRAIT, CONTE.

Par M. R. de B....

UN Orateur plus distrait que Menalque (*a*) ;
Sans haut-de-chausse étoit venu plaider,
Contre un mari qui ne pouvoit b...der,
Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque.
En s'escrimant l'Avocat se troussoit,
Si qu'on voyoit son docteur qui poussoit
Ad hominem un argument en regle,
Et fiérement levoit sa tête d'Aigle.
Son Concurrent le voyant en arrêt,
Tout de son haut cria : Maître Forêt,
Babillez moins & cachez votre chose ;
Vous l'avez-là dans un bel appareil !
L'autre répond : nous perdons notre cause,
Si ta Partie en produit un pareil.

(*a*) De la Bruyere.

L'IVROGNE JUSTIFIÉ, CONTE.

DAns un accès de vin & de dévotion,
Grégoire alla prier l'un des Carmes-Billetes
De l'entendre en confession.
Eh ! quoi ! dit le Frocard, en l'état où vous êtes ;
Vous confesser ! Eh ! vous n'y pensez pas.
Pardonnez-moi, Pater, j'y pense, & plus j'y pense,

Plus j'admire à part moi ce trait de ma prudence ;
Car tout homme eſt menteur, & je le ſuis, hélas !.
Mais j'en veux faire pénitence.
Or le vin nous corrige ; *in vino veritas* :
Et je me ſuis mis dans le cas
De ne pas déguiſer la moindre circonſtance.

LA ROSE,

CONTE.

Par M. Blainville.

UN Damoiſel, beau comme le Printems,
Alloit, diſant à Beauté printaniere :
Tendre Roſée, uſons des doux inſtans ;
Attendrons-nous du jour l'heure derniere ?
Elle n'oſoit en aucune maniere
Dire oui ni non. Quand ce petit mutin,
Le Dieu d'Amour, haut levant la baniere,
Les conduiſit ſur lit jonché de thym.
L'Amant cueillit la Roſe en ſon matin :
L'Amante obtint d'Amour grace pleniere.

REMEDE CONTRE LA TENTATION,

CONTE.

QUand de la chair le fougueux aiguillon,
Se révoltant, veut forcer ſa priſon,
Que faites-vous, demandoit certain Frere
A ſon Prieur ? Je me mets en priere,
Répondit-il. Moi, je me jette à l'eau,
Dit un Béat. Moi, dit un Jouvenceau ;
Parbleu, Meſſieurs, pour une bagatelle
Je ne ſçais pas chercher tant de façon ;

Je vais au but, &, pour toute raison,
Au malin corps fais sauter la cervelle.

LE SCRUPULE BIEN PLACÉ,

CONTE.

CErtain Curé rencontrant son Vicaire,
Grand débauché qui courtisoit Cataut,
Un jour de Vierge : ah ! dit-il, en colere,
En ce saint jour paroître aussi ribaud !
Tu m'as promis qu'au moins quand seroit fête
Tu t'abstiendrois... Je fais, dit le coquin,
Ce qu'ai promis : car n'est le tête à tête
Pour aujourd'hui, j'ai remis à demain.

LE MAUVAIS TURC.

CONTE.

Par M. Themiseul.

UN Voyageur revenu de Turquie
Parloit des mœurs de ce pays ;
Il racontoit que les maris
Peuvent quitter, choisir, prendre à leur fantaisie
Blonde & Brunette, en avoir tout autant
Qu'il leur plaisoit. Un de la compagnie
Se récria : Dieux ! le beau réglement !
Si j'étois-là, je ferois chere lie.
Que j'en aurois ! Alors le regardant
Avec pitié sa femme Perronelle :
Eh ! taisez-vous, vous seriez, lui dit-elle ;
Un Mauvais Turc assurément.

LA SCRUPULEULE,

CONTE.

Par M. Blainville.

DEux jeunes femmes babilloient,
Et babillant, s'égosilloient,
Ainsi qu'oiseaux, voisins de cage.
De caquetage en caquetage,
De la Messe on vint à parler.
Où l'entendre? Il nous faut aller
Aux Quinze-Vingts. Ah! fi! Madame,
Ces Aveugles, effrontément,
Vous y viennent à tout moment
Regarder jusqu'au fond de l'ame.

RÉPARATION BIEN FAITE,

CONTE.

A Certain Mousquetaire aimable,
Alix son honneur immola:
C'étoit aux champs, près d'une étable;
Lucas les vit, Lucas parla.
Alix furieuse, implacable,
Devant le Juge l'appella.
Le Manant dans sa peau trembla
Se dédit, s'avoua coupable.
Le Juge qui ne s'en tint-là,
Et ne prenoit le vrai pour fable,
Dit à Lucas: homme pendable,
Qui t'a fait inventer cela?
Il faut bien que ce soit le Diable.
Oui, Monsieur, il m'ensorcela:
Je crus la chose véritable,
La voyant comme nous voilà.

LA COURONNE ET LA HOULETTE,

CONTE.

Par M. Darn.

RArement le plaiſir ſuit de près la grandeur.
Las de la divine ſplendeur,
Les Dieux, un jour, ſe mirent dans la tête
De s'amuſer à cette fête :
Les demi-Dieux eurent l'honneur
D'être appellés. Momus, des jeux le digne Auteur,
De concert avec la Folie,
Vîte invente une Loterie,
Où furent mis lots de toute valeur :
Depuis la Couronne éclatante,
Juſqu'à la Houlette innocente.
Je le dis de grand cœur, à la place des Dieux,
Je ſçais quel lot m'eût fait envie.
Toute la Compagnie
Prit maint & maint billet, plutôt quatre que deux.
Plutus étoit chargé du ſoin de la recette ;
Bref, la diſtribution faite,
Par le ſort Jupiter fit tirer devant lui.
Qu'arriva-t-il ? La fête fut complette !
La Couronne échut à l'ennui,
Et le plaiſir eut la Houlette.

L'ORIGINE DES SOTS,

CONTE.

Par le même.

APrès avoir fait ſes Ouvrages,
Bien pétri, façonné, moulé
Des humains les froides images,

Promethée au Ciel envolé,
Admis à la Cour éternelle,
Ravit cette flamme immortelle,
Dépôt du séjour étoilé ;
Puis sur ce globe rapellé,
Sur quelque image préférée,
Retouchée encor de ses doigts,
(On ne sçait trop pourquoi ce choix)
Répandit la flamme sacrée.
Aux autres simplement il dit :
Soyez. Delà tous les Sots furent,
Et rien de plus, les gens d'esprit
Seuls dans ce bas monde vécurent.

LE MISOGAME,

CONTE.

DAns une compagnie avec emportement,
Albin se déchaînoit contre le mariage ;
Il soutenoit impudemment
Que l'hymen & le cocuage
N'alloient plus l'un sans l'autre, & que tout homme sage
Du beau sexe devoit toujours se défier.
Laissez-le contre nous crier,
Dit l'aimable Dorine : il est comme son pere,
Qui, s'étant entêté de la même chimere,
N'osa jamais se marier.

L'ÉVÊQUE *IN PARTIBUS*,

CONTE.

PRès de Therese, jeune fille,
Alerte, fringante, gentille,

Un Prélat, ſuppôt de Cypris,
Sentoit ſoulever ſa mandille.
Déjà de ſa grandeur les doigts ſaints & bénits
Viſitoient de l'Amour les plus ſecrets réduits.
Que faites-vous, lui dit Thereſe ?
Quel égarement ! Quel abus !
Moi, dit l'Evêque *in Partibus* ?
Je viſite mon Diocèſe.

LES DEUX CLYSTERES,

CONTE,

CLoris, tandis qu'à votre Pere,
Diaforus donne un Clyſtere,
Vous en recevez un d'un jeune Praticien.
Mais que ces anodins différent l'un de l'autre !
Votre Pere à l'inſtant eſt délivré du ſien ;
Et vous ne le ſerez que dans neuf mois du vôtre.

LA MUETTE,

CONTE.

AVec ſa Femme, avec ſa Belle-mere,
Faiſoit voyage, un certain Egrillard ;
Mais à l'auberge on arrive ſi tard,
Qu'un lit ſans plus leur offre l'hôteliere.
La Belle-mere, à ce diſcours pâlit,
Et de ſon Gendre obtint, peur de mépriſe ;
Que ſi tous trois ont gîte au même lit,
Entre elle & lui, ſa Femme ſera miſe ;
Clauſe ambiguë inſérée au traité.
Après ſouper, chacun ſe déshabille,
Se couche, & prend le poſte concerté.
Dormoient à peine, & la Mere, & la Fille,

Que

Que le Ribaud paſſe au meilleur côté ;
Puis vous fourbit l'agréable femelle
Qui l'occupoit : l'autre s'éveille, & dit
A ſon Epoux : c'eſt, Maman, chien maudit.
Le Gars répond : eh ! que ne parle-t-elle ?

LE GARS DISPOS,

CONTE.

Par M. D.......

DAme Aliſon accuſoit ſa commere,
D'avoir forfait avec Frere Mathieu.
Où, dit un Gars ? où, dans ce même lieu,
Moi le voyant. Quoi ? vous vîtes l'affaire ?
Entiérement. Après, que fit le Frere ?
Rien que cela, continue Aliſon.
Rien ? rien du tout ? Oh ! de par Saint Pancrace ;
Reprend le Gars, avec dévotion,
Voudrois trouver ſemblable occaſion,
Bien, ſur ma foi, me pairiez votre place.

LA RÉPONSE IMPRÉVUE,

CONTE.

CErtain Epoux, peu fait au mariage,
Tançoit un jour ſa dolente moitié,
Et ſe plaignoit que Meſſer cocuage
Dans ſa maiſon mettoit ſouvent le pié.
La belle Alix pleuroit, c'étoit pitié....
Sur quoi, lui dit Meſſer Bon : çà, mignonne,
Ne pleure plus ; cette fois te pardonne :
Faiſons la paix, bien veux tout oublier....
Pas ne ceſſoit Alix de larmoyer.
Je me repens, s'écria la pauvrete ;

Je me repens.... de quoi, poursuit l'Epoux ?
D'avoir laissé la main gauche imparfaite
A cet enfant, que Jean m'a fait pour vous.

LA CHOSE IMPOSSIBLE,

CONTE.

MAître Jupin avec la belle Alcmene,
D'Amphitrion jouoit le rôle au mieux;
Baisers donnés, puis rendus par centaine,
Du gentil couple entretenoient les feux.
Pas ne dormit Alcmene, je vous jure;
La bonne Dame étoit faite à ce jeu....
Besoin très-fort, est d'être Diable, ou Dieu,
Pour jusqu'au bout pousser telle aventure.
Enfin, après maints baisers de retour,
Maints doux ébats, le Galant lâcha prise...
Qu'avez-vous donc, dit Alcmene surprise ?
Quel mal vous point ? En chemin rester court!
Si bien alliez ! continuez de grace;
Encor.... Ne puis fournir à votre amour,
Reprend le Dieu : trop éprouve en ce jour,
Qu'à cettui jeu Femme n'est jamais lasse.

LE NEGRE, ET LA VILLAGEOISE,

CONTE.

UN grand coquin de Negre, allant
Par monts & par vaux, dans un champ
Fait rencontre d'une Fillette;
Fillette naïve, & simplette.
L'homme noir, friand du déduit,
De dire : l'aventure est bonne :
Dessus cette blanche personne,

Je vais m'ébaudir un petit.
Dieu nous l'envoie, & cela dit
De courre ſus. Notre innocente,
Que ſoudain frappe l'épouvante,
De le prendre pour le Démon,
Et dans les bleds cachant ſa tête,
De préſenter le croupion.
La créature eſt fort honnête,
Dit le Paillard; puis, en jurant,
De vous l'enfiler bravement.
» Prends, prends mon corps, dit-elle infâme;
» Et t'y gorge à contentement;
» Mais, pourſuit-elle, en ſe ſignant:
» Satan, tu n'auras pas mon ame.

L'ERREUR DU MATIN,

Conte.

AH! quelle image enchantereſſe
La Volupté met dans mes yeux!
A Paris portons tous mes feux,
Courons, volons me plonger dans l'ivreſſe
De ces plaiſirs délicieux
Qu'on goûte au ſein d'une Maîtreſſe.
C'eſt à Paris que ſont les Cieux;
C'eſt à Paris qu'eſt la tendreſſe.
Adieu Rois, gloire, éclat, richeſſe,
Vous ne valez pas deux beaux yeux.
» Henri, vîte, un cheval... Sellé? Cheval ſans ſelle;
» J'en irai plutôt au plaiſir.
» Que les vents me prêtent leur aîle,
» Dans tes beaux bras, Eglé, puis-je aſſez-tôt mourir?
» Je vais te voir... te couvrir de mon ame...
» Te lancer tous les feux dont mon cœur eſt épris.
» Ah! quels tranſports!... Dieux, je me pâme!
» Je meurs cent fois... je ſuis... je ſuis...

Allons, Monſieur, le Poſtillon s'ennuye.
» Que me veut ce lourdaut, Le cheval vous attend.
» Le cheval eſt tout prêt... Tu rêves, mon enfant,
Qu'on le ramene à l'écurie.

LE PREMIER COUP DE VESPRES,

CONTE.

UN Cordelier exploitoit gente Nonne,
Qui paroiſſoit du cas ſe ſoucier :
Preſtò, *preſtò*, diſoit le Cordelier,
Haut le gigot, le coup de Vêpres ſonne.
Ne vous troublez, lui repartit la bonne,
Ami, ce n'eſt encor que le premier.

L'IROQUOIS EN FOIRE,

CHANSON.

Sur l'Air : *Pour Bouquet, belle Rollin*, &c.

Par le P. B... J.

A La Foire me voici ;
Dieu ! quel monde eſt celui-ci !
Je ne vois que gens
Allans & venans ;
Chacun fait ſon emplette ;
Je vois qu'on offre tout céans :
Mais il faut qu'on l'achette,
Morbleu,
Mais il faut qu'on l'achette.

*

L'un vous dit : Monſieur, prenez ;
Et l'on ſous-entend, donnez.
Ici rien pour rien,
Le tien & le mien,

Sont les deux ſeuls mobiles :
A ce prix, eſt-ce un ſi grand bien
D'avoir bâti des Villes,
Morbleu,
D'avoir bâti des Villes ?

*

Lâches prévaricateurs,
L'intérêt gâte vos mœurs ;
Chez vous ſur ce pié,
Droiture, amitié,
Ne ſont plus en uſage ;
Et vous nous laiſſez par pitié
L'innocence en partage,
Mòrbleu,
L'innocence en partage.

*

Gardez-bien, Peuples polis ;
Les vices vos favoris :
Noirceurs, trahiſons,
Maux de cent façons,
Ils ſont tous à vos gages ;
Ne vous donnez plus de faux noms ;
Vous êtes les ſauvages,
Morbleu,
Vous êtes les ſauvages.

*

A conſulter votre orgueil,
On vous verroit d'un autre œil.
Ce peintre flatteur
Vous peint dans le cœur
Meilleurs que nous ne ſommes.
Moi je ne vous fais pas l'honneur
De vous croire des hommes,
Morbleu,
De vous croire des hommes.

*

Chez mes confreres les ours,
On voit moins de méchans tours ;

Moins cruels que vous,
Moins fiers, moins jaloux,
Chez les Ours on s'entr'aime;
Les François plus humains, plus doux,
Ont un autre ſyſtême,
Morbleu,
Ont un autre ſyſtême.

*

Mais laiſſons-là ce propos:
Marchands, ouvrez vos ballots.
Que de pompeux riens!
O Ciel! que de biens,
Dont je n'ai point d'affaire!
De grace, laiſſez-moi les miens;
Gardez votre miſere,
Morbleu,
Gardez votre miſere.

*

Votre luxe dangereux
Vous a rendus malheureux;
Quoi! foibles humains,
De vos propres mains,
Vous forgez vos entraves!
Nous ſommes de vrais ſouverains,
Vous êtes des eſclaves,
Morbleu,
Vous êtes des eſclaves.

*

D'où ſont nés tant de beſoins?
De vos arts & de vos ſoins.
Votre ſeul eſprit
Fomente & nourrit
Votre délicateſſe.
L'Iroquois libre, qui s'en rit,
Foule aux pieds la richeſſe,
Morbleu,
Foule aux pieds la richeſſe.

Toute votre vanité
Vaut-elle ma liberté ?
Au fond des déſerts,
Sans peur des revers,
Je vois brûler ma hutte ;
Mon cœur même de l'Univers
Ne craindroit pas la chûte,
Morbleu,
Ne craindroit pas la chûte.

*

Dans la Foire, beaux Eſprits,
Vos livres ſont à tout prix.
L'avide Imprimeur
Et le pâle Auteur,
N'ont chez nous gain ni gloire ;
Et l'inſtrument de ma valeur
Ecrit ſeul mon hiſtoire,
Morbleu,
Ecrit ſeul mon hiſtoire.

*

Philoſophes orgueilleux,
Vos écrits ſont merveilleux.
Mais, en vérité,
Je ſuis enchanté
De ne les pouvoir lire ;
Le bon ſens par vous maltraité,
Dans nos bois ſe retire,
Morbleu,
Dans nos bois ſe retire.

*

Que faites-vous, beaux parleurs ?
Vous ſemez par-tout des fleurs.
En tours bien tiſſus,
En mots ambigus
Votre eſprit ſe diſtille ;
Mon ſilence ſeul en dit plus
Que votre pompeux ſtyle,
Morbleu,
Que votre pompeux ſtyle.

Mon habit choque vos yeux ;
Mais le vôtre sied-il mieux ?
Tout cet attirail,
Fruit d'un long travail,
Vous rend la tête folle.
Quoi ! vous filez jusqu'au *métail*,
Pour parer une Idole,
Morbleu,
Pour parer une Idole !

⁂

Il faut, pour flatter vos goûts,
Mets exquis, sausses, ragoûts :
Mais votre santé,
Malgré caffé, thé,
S'use dès la jeunesse.
Au prix de la sobriété,
J'achette la vieillesse,
Morbleu,
J'achette la vieillesse.

⁂

Malgré tous vos Médecins,
Jamais on ne vous voit sains.
Mourez dans leurs bras :
De votre trépas,
Ils tirent leur parure.
Insensés, je ne vous plains pas ;
Ils vengent la Nature,
Morbleu,
Ils vengent la Nature.

⁂

Nous vous voyons aux combats,
François, aussi délicats :
Prisonniers charmans,
Tous vos sentimens
Dévoilent bien votre ame.
Pour moi je brave les tourmens ;
Je chante dans la flamme,
Morbleu,
Je chante dans la flamme.

Marchands, fermez vos paquets;
Je sçais vivre à peu de frais.
J'ai tout & n'ai rien;
Laissez-moi mon bien,
Mon heureuse indigence.
Vos desirs sont votre lien,
Et j'ai l'indépendance,
Morbleu,
Et j'ai l'indépendance.

L'EPICURISME,

CHANSON.

Par M. S....

VOus qui du Vulgaire stupide
Voulez écarter le bandeau,
Prenez Epicure pour guide,
Et la Nature pour flambeau:
Il n'invente point de systémes,
Il ne fait que bannir l'erreur;
Et si nous rentrons en nous-mêmes,
Epicure est dans notre cœur.

✻

La Nature prudente & sage
N'a jamais rien produit envain;
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enseigner, la Nature
Nous a fait présent du desir;
Par une route toujours sûre,
Il nous mene droit au plaisir.

✻

Mais le plaisir cesse de l'être,
Quand il cesse d'être goûté:
La débauche ne peut paroître,

Sans faire fuir la volupté.
Qu'accompagné de la tendresse,
L'Amour soit fils du sentiment,
Et que Bacchus, laissant l'ivresse,
N'ait avec lui que l'enjouement.

Ton cœur est épris de Thémire;
Thémire est sensible à son tour.
Tous deux, dans un commun délire,
Cueillez les roses de l'Amour:
A servir de si douces flammes,
Employez l'été de vos ans,
Et que l'ivresse de vos ames
Se joigne à celle de vos sens.
Que les ardeurs de la jeunesse
Se temperent avec Vénus;
Que les glaces de la vieillesse
Se réchauffent avec Bacchus.
Profitons de l'instant qui passe,
Il va malgré nous s'envoler:
Remplissons-en du moins l'espace,
Puisqu'on ne peut le reculer.

LE BON USAGE DE LA VIE,

Chanson Anacréontique.

Par Ag.....

AIR: *Nous autres bons Villageois.*

JE n'ai pour toute maison
Qu'une simple & pauvre chaumiere;
Que dans le pays Gascon
On nommeroit Gentilhommiere.
Là, loin du bruit & du fracas,
Sans chagrin & sans embarras,
Dans une heureuse obscurité,

Je jouis de la liberté.
J'ai dans ce même canton
Une vigne pour héritage ;
J'en prends ſur moi la façon :
Les Dieux béniſſent mon ouvrage.
De ce bien j'uſe de mon mieux ,
Je ne garde point de vin vieux ;
La fin de mon dernier tonneau ,
M'annonce toujours le nouveau.

⁂

Quand mes amis ſont chez moi ,
Ils penſent que je les régale ;
Car mon cœur leur dit pourquoi
Je leur fais chere ſi frugale.
A table ils paroiſſent contens ;
Nous y buvons fort & long-tems.
Je ne m'y mets que le dernier ,
Et je m'enivre le premier.

⁂

Trop penſer eſt un abus :
Qui prévoit tout , eſt miſérable.
Le paſſé ne revient plus ,
L'avenir eſt impénétrable.
Le préſent ſeul eſt le vrai bien :
Songeons à l'employer ſi bien ,
Que d'un plaiſir qui va paſſant ,
Un autre renaiſſe à l'inſtant.

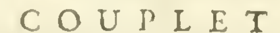
⁂

Que la fortune à ſon gré
En impoſe à ceux qu'elle joue ;
Aſſis au dernier dégré ,
Je vois de loin tourner ſa roue.
Cette Déeſſe avec éclat ,
Souvent revétit un pié-plat :
Je ris de toutes ſes erreurs ,
Et je renonce à ſes faveurs.

⁂

Du monde es-tu mécontent ?

Viens visiter mon hermitage.
Tu sçauras bientôt comment
De la vie on doit faire usage.
Ton cœur fût-il empoisonné
Du chagrin le plus obstiné ;
Ni la raison ni le chagrin
Ne tiendront pas contre mon vin.



COUPLET

Adressé à Mademoiselle P. P.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

QUe ta voix divine me touche,
Et que je serois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné !

L'AMANT PHILOSOPHE.

COrine, unique objet de mes plus tendres feux,
N'attends pas qu'en ces Vers, pour vanter ma constance,
Monté sur un ton langoureux,
J'emprunte des soupirs la timide éloquence.
Nouvel Anacréon, ami du vrai plaisir,
Contre un préjugé ridicule
Mon esprit cherche à t'aguerrir :
Heureux ! si de ton cœur bannissant le scrupule ;
De mes leçons profitant quelque jour,
Je te vois éprouver les douceurs de l'amour ;
Mais plus heureux encor si ma Philosophie
En faveur de mes feux t'en inspiroit l'envie !
L'ETRE puissant qui créa l'Univers,
Le remplit avec soin de mille biens divers ;

Ce divin Artiſan, Auteur de la Nature,
De ſon habile main ébauchant un tableau,
Auroit-il fait un ouvrage ſi beau,
Pour n'offrir aux humains que des biens en peinture ?
Non : ces biens ſont réels. Gloire, profit, plaiſirs,
De l'homme tour à tour font flotter les deſirs.
La gloire captive le ſage,
Avec les inſenſés les plaiſirs il partage ;
Et tout ce qu'il met à profit,
Eſt le tems précieux qui fuit.
Son cœur né pour l'amour ne peut être inſenſible ;
Pour ſoumettre celui d'une Belle inflexible,
Pour venir à bout d'être aimé,
Tout lui paroît permis, tout lui devient poſſible;
Aux charmes de l'amour s'il ſe trouve ſenſible,
D'une brutale ardeur il n'eſt pas enflammé.
Toujours ſoumis auprès d'une maîtreſſe,
Il aime avec délicateſſe.
Par des ſoins complaiſans, par la plus vive ardeur ;
Si lui-même s'empreſſe
De mériter la derniere faveur,
Il la compte pour rien, s'il ne l'obtient du cœur.
Toujours peu ſatisfait, ſi le goût n'aſſaiſonne
Les préſens que l'Amour lui donne.
Dès qu'il craint de laiſſer amortir ſes deſirs,
De mille petits riens il ſe fait des plaiſirs ;
Dans le plus vif tranſport d'une ardeur mutuelle ;
Dans le plus doux raviſſement,
Soumettre un cœur tendre & fidele,
Eſt l'unique plaiſir qui le flatte en aimant.
Dès que ſa maîtreſſe eſt ingrate,
Des attraits de la volupté
Son noble cœur n'eſt plus tenté ;
Ses charmes les plus doux n'ont plus rien qui le flatte ;
A ce revers le ſage eſt préparé,
Et du ſexe enchanteur la facile inconſtance
Ne le trouble ni ne l'offenſe.
Pour reparer ſon temps à l'Amour conſacré,

Quelquefois entouré de flacons à la glace ;
Sous un ombrage frais on le voit avec grace ;
Rire avec ses amis, & mêler à propos
Un peu de sel Attique avec quelques bons mots.
D'une Amante infidelle il se souvient à peine,
A ses premiers plaisirs sa raison le ramene :
Elle parle, il l'écoute, & gaillard & dispos,
D'une ingrate Beauté méprisant les caprices,
Il revient goûter les délices
Et de l'étude & du repos.
Tels on vit autrefois, sous le regne d'Auguste,
Rians & badinans, pensans & parlans juste,
Gais & contens, souper chez Lucullus
Les Tulles, les Catons avec les Lentulus ;
Et tels on vit encor les Sages de la Grece,
Dans le vin sans scrupule, égayer leur sagesse ;
Et volant comme nous de desirs en desirs,
Aller, aux doux accords d'une instrument rustique ;
Pour trouver de nouveaux plaisirs,
Figurer à leur tour dans la danse Pyrrhique,
Et chez eux revenir, après ces passe-tems,
Ecrire, étudier & méditer long-tems.
Qu'on ne me dise pas que dans leurs cœurs de glace,
Mal aisément l'Amour se trouvoit une place :
Erreur ; ils ont aimé, mais délicatement ;
Et quand on aime avec délicatesse,
L'amour n'est pas une foiblesse ;
Sans cesser d'être sage, on peut bien être Amant:
Mais Amans délicats, ils prouvoient leurs tendresses
En expirant d'amour aux pieds de leurs maîtresses,
Bien loin que d'un plaisir brutal
Ils fissent, en aimant, leur bonheur capital,
Livrés au doux penchant qu'inspire la Nature,
Ils brûloient d'une flamme aussi vive que pure.
Ces Héros recherchoient la derniere faveur
Comme un gage assuré de l'abandon du cœur :
Sans de la volupté la jouissance pleine,
La conquête du cœur leur sembloit incertaine.

Le Sage en veut au cœur ; là vont tous ſes tranſports,
Et s'il n'en eſt le maître, il dédaigne le corps.
Quand par ces douces ſympathies,
Par ces charmes ſecrets, ces inviſibles nœuds
Si chers aux ames aſſorties,
Un cœur cede au pouvoir qu'ont ſur lui deux beaux yeux,
Le corps a peu de part à ces tendres allarmes ;
Ces ſentimens diſcrets, ces ſoupirs & ces larmes,
Qui de ce cœur épris excitent les deſirs,
Cauſent ſa peine ou ſes plaiſirs.
C'eſt en faveur du cœur que le corps s'intéreſſe.
Miniſtre de l'Amour, fier, mais capricieux,
C'eſt en prouvant l'excès de l'ardeur qui le preſſe ;
Qu'il engage un cœur tendre à ſculager ſes feux,
Si le vice jamais ne ternit ſa victoire,
Sa jamais par la volupté
Le Sage loin de lui ne ſe trouve emporté,
Il acquiert, en aimant, une nouvelle gloire.
Le plaiſir n'eſt pas un poiſon
Que doive craindre la raiſon.
Eh quoi ! des animaux ſeroit-il le partage ?
Et l'homme ſeul, triſte & ſauvage,
Leur Souverain, dit-on, érabli par les Dieux ;
Flatté de ce vain avantage,
N'oſeroit-il de même qu'eux
Devenir, ſans crime, amoureux ?
Par une Loi biſarre & dure,
Pourquoi faut-il des Dieux qu'il craigne le courroux ;
En ſuivant un penchant ſi doux,
Qu'en le formant lui donna la Nature ?
Une jeune Beauté, dont les traits raviſſans
Séduiſent mon cœur & mes ſens,
Ne brille-t-elle ſur la terre
Que pour leur faire une cruelle guerre ;
Et ne pourrai-je pas dans mes tranſports preſſans ;
Grand Dieu ! ſans craindre ton tonnerre,
Jouir en paix de tes préſens ?

Brûlant d'une soif infernale,
Suis-je ici bas comme Tantale,
A la source des biens dont je puis m'enivrer,
Sans pouvoir me désalterer ?
Non, non, la raison qui m'éclaire,
Contre une peine trop sévere
Peut à bon titre murmurer.
Que me servent les biens, que tu prétends me faire;
Et ces plaisirs auxquels tu sembles m'inviter,
Si, sans mériter ta colere,
Je ne sçaurois en profiter ?
En vain un Souverain s'apprête
Aux Seigneurs de sa Cour à donner une fête
Si tous les conviés à son banquet royal
Ne peuvent, suivant leur attente,
Goûter des mets que leur présente
Ce Prince bon & libéral ?
Quelle seroit son injustice,
Si, par un sanguinaire arrêt,
Il les faisoit, au sortir du banquet,
Périr tous du dernier supplice !
C'est à ce terrible portrait,
Auteur de la Nature, & mon pere & mon maître,
Qu'on veut te faire reconnoître.
Dois-je donc craindre ton bienfait ?
Ah ! vainement par ta magnificence
Tu fais éclater ta puissance,
Si je ne puis en liberté
Jouir des fruits de ta bonté.

LE MARI IMPRUDENT,

CONTE.

IL est de certaines matieres,
Dont les plus ignorans sont les plus satisfaits.
Le petit Conte que je fais,

Vaut mieux que dix preuves entieres.
Un Mari pour sçavoir, après maint embarras,
Si sa femme, un peu trop d'humeur à vouloir plaire;
Ne l'avoit pas fait le confrere
De force honnêtes gens que je ne nomme pas,
Enfin, après dix ans d'étude
A se tirer d'inquiétude,
Sans pouvoir contenter sa folle passion,
S'avisa d'une invention
Qui l'éclaircit d'un point à son repos funeste.
Ce curieux, un soir, entrant dans sa maison,
Leve les mains au ciel, il soupire, & le reste.
Sa femme veut d'abord en sçavoir la raison :
Vous pouvez bien juger qu'elle vint au plus vîte
Tâter le pouls de l'hypocrite.
Non, ma femme, dit le mari,
Je n'ai ni fiévre ni migraine;
Plût au ciel ! j'en serois plus promptement guéri,
Que du chagrin qui fait ma peine.
Il pleure là-dessus; elle veut tout sçavoir;
Elle le flatte, elle le prie,
Pleure avec lui de compagnie,
Et feint le plus grand désespoir.
Eh bien ! vous le sçaurez, dit alors le bon homme;
Il est arrivé ce matin
Un Devin important, que partout on renomme
Comme le mieux instruit des décrets du Destin;
Chacun va pour le voir, & l'affluence abonde.
Enfin, mon cœur pour trancher court
Voyant que tout le monde y court,
Je me laisse entraîner à la foule du monde.
Mais hélas ! nous voyant en grand nombre assemblés,
Jettant les yeux sur près de mille,
Tremblez, nous a-t-il dit, tremblez :
Je viens de consulter l'astre de votre Ville.
On crut qu'il annonçoit la récolte stérile
Et de nos vins & de nos bleds.
Hélas ! non, c'est bien autre chose

Que le Devin nous a prédit ;
Il nous a menacé d'une métamorphose,
Et voici comme il nous l'a dit
Ceux dont, par l'influence aux maris trop fatale ;
Les femmes ont fait brêche à la foi conjugale,
Auront.... Ah ! Qu'auront-ils ? lui dit sa femme, Eh bien !...
Ici la force m'abandonne,
Poursuit-il : ces maris, avant que minuit sonne,
Auront hélas ! auront une tête de chien.
Est-il vrai ? l'étonnant prodige,
Dit-elle, tremblante d'effroi !
Mais après, revenant à soi :
Qu'avez-vous tant qui vous afflige ?
Ingrat, doutez-vous de ma foi ?
Non répond le mari, je ne crains pas pour moi ;
A mes yeux votre vertu brille ;
Je me vois dans tous mes enfans.
Mais si cela touchoit quelqu'un de nos parens,
Quel deshonneur pour la famille !
Que diront les honnêtes gens ?
Le reste du discours ne fait rien à l'affaire ;
Ils se couchent à l'ordinaire :
Si le mari dormit, l'histoire n'en dit rien.
Mais pour la femme, on sçait, qu'en lui touchant la tête,
Son ambulante main faisoit fréquente enquête ;
Le sujet, vous le sentez bien ;
En faut-il dire davantage ?
C'étoit pour voir si son visage
S'allongeoit en museau de chien.
Tandis qu'elle mesure, & voit si ses oreilles
Sont encor aux siennes pareilles,
L'homme remue, & la femme d'abord
Se retire & fait l'endormie,
Et fait si bien qu'elle s'endort,
Sans songer à la prophétie.
Elle dormoit profondément,
Quand le mari subitement

Lui porta l'effroi dans l'oreille,
Par une eſpece d'aboyement.
La pauvrette en ſurſaut s'éveille,
Saute du lit légerement,
Crie : à l'aide, miſéricorde !
Dans la crainte qu'il ne la morde ;
Et réfléchiſſant ſur le cas
Qui lui fait voir ſa honte toute prête,
Elle ſoupire, & dit à demi-bas :
Faut-il que par ma faute, hélas !
Mon mari ſoit devenu bête ?
Le bon homme en ſçut plus qu'il n'en vouloit ſçavoir.
Heureux s'il eût toujours reſté dans l'ignorance !
Cette Hiſtoire nous fait bien voir,
Qu'il eſt certain ſecret, dont mal nous prend d'avoir
Une trop ſûre connoiſſance.

L'ACCOMMODEMENT

De la Vérité & de la Charité,

CONTE.

Par M. Pn.

LA Vérité, la Charité,
Si rares au Siecle où nous ſommes,
Etoient le plus beau don qu'eût fait le Ciel aux hommes,
Avant qu'ils l'euſſent irrité.
Mais ces aimables Sœurs ont quelquefois querelle ;
Le plus habile a peine à les concilier.
L'une eſt toujours ardente, & ſignale ſon zele ;
L'autre eſt inexorable, & ne ſçauroit plier.
S'il faut prendre parti, le choix eſt difficile :
Voyons de quelle adreſſe, à franchir ce pas-là,
Sçut uſer un Docteur habile,
De l'Ecole de Loyola.

Dans Paris, une jeune Fille,
Héritiere d'un gros Banquier,
Etoit l'honneur de sa famille,
Et l'ornement de son quartier.
Plus d'un galant cherche à lui plaire;
Mais entre les devoirs rendus
Près de la Fille & de la Mere,
Les soins d'un jeune Mousquetaire
Semblent les plus ardens & les plus assidus.
La Mere prudente, attentive,
Juge à propos d'entrer en explication,
Et d'une recherche si vive
Approfondit l'intention.
Ma vue est toute légitime,
Répond fiérement l'Amoureux;
Si je puis devenir heureux,
Ce ne sera pas par un crime.
Faut-il quelqu'éclaircissement
Sur mes moyens, sur ma Noblesse,
Chez le Pere Recteur de la Maison Professe,
On peut en avoir aisément.
Quoi! le Pere Recteur? dit la bonne Maman:
Le témoignage est bon. Je connois sa droiture,
Et j'aurois pour son sentiment
Même foi que pour l'Ecriture
Ces mots, au cœur du jeune Amant,
Font luire un rayon d'espérance.
Il vole, sans perdre un moment,
Au Couvent de sa Révérence.
» Cher Pere, lui dit-il, mon sort est en vos mains;
» Un mot de votre part, contraire ou favorable,
» Va bientôt de tous les humains,
» Faire le plus heureux, ou le plus misérable.
Il s'explique, & le Pere est touché vivement
D'un discours que l'Amour rendit plus pathétique,
Que tous ceux qu'enfanta l'art de la Rhétorique.
» Je suis à vous, dit-il; mais j'ignore comment...
» Ecoutez, reprend-il, je roule une pensée

» Qui va vous paroître insensée,
» Mais qui peut à vos yeux servir utilement.
» Je connois un Richard jaloux à toute outrance,
» Et qui, pour échapper au Destin des Cocus,
» Offre cinquante mille écus.
» A quelque homme de confiance,
» Qui de sa chere Epouse assure l'innocence
» Par de sages avis, par son inspection;
» Mais à cette condition,
» Que, pour son entiere assurance,
» Cet Argus se soumette à l'opération,
» Qui n'est pas si commune en France
» Que chez certaine Nation.
» Si cet Emploi suffit à votre ambition,
» Vous en aurez la préférence....
» O l'admirable expédient,
» Pour avancer mon Mariage,
S'écria notre Adolescent!
» Morbleu, pour les Trésors qu'on puise en Orient;
» Pour tout l'or que roule le Tage,
» Je ne livrerois pas ce gage....
» Modérez ce transport, dit le Pere en riant,
» Et soyez moins impatient;
» Je ne perds pas encore courage.
Au domicile du Recteur
Paroît bientôt la bonne Mere;
C'étoit son Conseil ordinaire,
Et peut-être son Directeur.
Elle parle, elle questionne.
» Du jeune homme, dit-il, j'estime la personne;
» Et respecte l'extraction;
» Elle est depuis long-tems avec distinction
» Sur les rives de la Garonne.
» Quant à ses revenus, je n'en suis guere au fait;
» Mais je suis assuré qu'il possede un Effet
» Dont il a refusé quinze mille pistoles.
La Mere est satisfaite, & donne des paroles.
Les vœux de votre Amant sont bientôt exaucés;

Et les Noces se font, sans ces dépenses folles ;
Sans ces apprêts vains & frivoles,
Dont la plupart des Grands sont trop embarrassés.
Tout rit dans le nouveau ménage :
Sur la fin d'un repas, où régnoit la gaité,
Le Recteur s'applaudit de sa dextérité
A conduire un pareil Ouvrage.
Il fait voir que sa Charité
A bien joué son personnage,
Sans offenser la Vérité.
La Maman en rit peu : la bonne créature
Voit d'un air assez consterné,
Que l'effet de son Gendre est d'une autre nature
Qu'elle n'avoit imaginé ;
Et contre le Recteur à demi-bas murmure.
» Pourquoi, disoit-elle en secret,
» Ne convertir en or ce précieux effet ?
» Pourquoi cette offre refusée ?
» Oh ! que l'échange me plairoit !
Mais on prétend que l'Epousée
N'en eut pas le même regret.

LE PIRATE,

CONTE.

AMour souvent se niche dans le froc :
Nonnains toujours n'ont pas des cœurs de roc ;
Guimpe & beguin sont de foibles barrieres ;
Voile, Cordon, Cilice & Chapelet
Ne font point peur à Chevalier discret,
Qui sçait joûter de toutes les manieres.
Murs vainement prêtent leur épaisseur ;
Grille de fer défend mal la pudeur.
Quand Cupidon, signalant sa puissance,
Pour se jouer l'attaque quelquefois,
Traits enflammés la mettent aux abois :
Elle se rend sans faire résistance ;

Et dans Couvent, comme ès Cours des grands Rois,
Filles y ſont en terribles arrois.
Oyez ceci, vous qui voulez apprendre
Comment tel cas ſe peut appercevoir :
Mon deſir eſt de le faire ſçavoir,
Si vous avez le deſſein de m'entendre.

Au fond d'un val, non fort loin de la Mer ;
Dans les enclos d'un vaſte Monaſtere,
Nonnes vivoient en deſtin très-amer,
De voir couler leurs beaux jours ſans rien faire.
Or il avint qu'au rivage prochain,
Un Corſaire fit un larcin
Qui fut ſuivi de ſon naufrage ;
Sa nef vint ſe briſer contre un roc du rivage,
Puis dans l'abyme ſe plonger ;
Par bonheur il ſçavoit nager,
Et gagnant le bord avec peine,
Après avoir repris haleine,
Fatigué des flots & du vent,
Il ſuit le chemin du Couvent,
Sans ſçavoir quelles gens y faiſoient leur retraite.
Il y frappa : d'abord on vient l'interroger.
Une Nonnain, jeune & bien faite,
Eut pitié de ſon ſort, & voulut le loger ;
Mais c'étoit contre l'ordre, & pour fléchir l'Abbeſſe ;
Qui n'avoit pas l'ame tigreſſe,
La Nonne mit la charité
Dans les intérêts du Corſaire.
Faites, lui dit l'Abbeſſe, à votre volonté ;
Mais ſur-tout cachez ce Myſtere.
Un homme dans ces lieux ! ah ! je tremble, ma Sœur :
Notre Evêque a tant de rigueur !
Vous vous moquez, Madame : & qui lui pourra dire ;
Reprit la gentille Nonnain ?
Faudra-t-il qu'un pauvre homme expire,
Faute d'un ſecours ſi prochain ?
Alors la pitié triomphante

Décida pour l'aventurier ;
Loin de se voir injurier ,
On le mit , contre son attente ,
Dans un lieu reculé du commerce & du bruit.
Tout le favorisoit , il étoit déjà nuit :
Pour sécher ses habits , & chasser sa foiblesse ,
Le feu s'allume , on lui donne du vin.
Pendant cela l'esprit malin
Faisoit désespérer l'Abbesse.
Le Pirate étoit jeune & beau ;
Le travail du chemin , l'humidité de l'eau ,
Faisoient languir ses yeux & pâlir son visage.
Il avoit l'air doux & discret :
On est tenté pour le secret.
Un attifail dévot ne rend pas toujours sage :
Si l'Amour se servit des traits du Jouvenceau ,
Pour frapper vivement le cœur de la pucelle ,
(C'étoit un délicat morceau ,)
Elle ne parut pas moins belle.
On commença par les remercimens ;
L'Etranger en sçavoit bien faire.
Un cœur , qui s'attendrit , ne se contente guere
D'une foule de complimens.
La Nonnain dans ce lieu n'étoit pas nécessaire ;
Un ordre de l'Abbesse aussi la fit sortir.
Elle commençoit à s'y plaire ;
Mais pour quelque moment il en fallut partir.
Dès que la porte fut fermée :
Vous souffrez , dit l'Abbesse , il faut vous reposer,
Le Galant connut bien qu'il pouvoit tout oser :
Les Nonnes par le monde ont bonne renommée.
Il ne fallut pas grand effort :
La guimpe se levoit , on respiroit plus fort ,
Les yeux brilloient ; l'heure étoit arrivée ,
Que la place au vainqueur alloit être livrée.
Mais sur cet endroit du tableau
Il est fort à propos de tirer le rideau.
La Sœur revient quelques momens ensuite ,

Lasse

Lasse de garder le Mulet ;
A la tentation Satan l'avoit induite,
Quoiqu'elle eut un grand Chapelet.
L'Abbesse lui fit place, & gagna sa Cellule.
L'inconnu, pour payer son hospitalité,
Lui fit un compliment tout plein de piété :
Elle ne fut pas incrédule.
Après, elle le fit coucher,
Et fut trouver la jeune Abbesse
Qui ne songeoit pas à pécher,
Et rendoit grace au Ciel de sa grande tendresse.
Vous avez fait, Madame, une bonne action :
Quelque Saint vous a pris en sa protection,
Lui dit la Sœur douce & flatteuse.
Hélas ! que vous étes heureuse !
On ne peut faire trop de bien,
Reprit l'Abbesse satisfaite :
Charité du péché fait rompre le lien ;
Aux pauvres affligés il faut donner retraite.
A la nuit succéda le jour.
A peine étoit-il de retour,
Qu'on fut visiter le Corsaire.
Tels soins ne lui devoient déplaire ;
Mais le secret toujours ne pouvoit pas durer :
Des Nonnains de ce lieu la troupe étoit nombreuse.
Enfin, pour éviter quelqu'histoire fâcheuse,
Il fallut bien se séparer.
Ce ne fut pas sans répandre des larmes,
Où l'inconnu trouva de nouveaux charmes.
Il promit tendrement de revenir un jour,
Et de conserver son amour.
On ne le crut pas homme à dire une imposture :
Il retourna s'exposer sur les flots ;
Et pour finir le Conte, il faut dire en deux mots
La suite de cette aventure.
Quelques mois après son départ,
Avec étonnement on vit enfler l'Abbesse ;
Elle en rougit aussi, mais c'étoit un peu tard

S'appercevoir de ſa foibleſſe.
Neuf lunes achevoient leur cours,
Quand une cruelle colique,
Que d'abord on crut néphrétique,
Effraya les Nonnains & menaça ſes jours.
Pour ſoulager ſa peine, on mit tout en uſage :
Les vieilles lui crioient, courage ;
Les jeunes plaignoient ſa douleur.
Mais, comme avec le tems il n'eſt rien qui n'éclate ;
On vit naître, non ſans terreur,
Un gage bien formé de l'amoureux Pirate.
Après d'inutiles diſcours
Sur cette affaire d'importance,
Il fut conclu de garder le ſilence,
Et du petit Corſaire on conſerva les jours.
Mais une Nonne ſcrupuleuſe
Le dit dans ſa confeſſion,
Et de ſa pitié généreuſe
L'Abbeſſe enfin reçut rude punition.

IL L'Y METTRA,

Conte.

Par M. D........

Mieux qu'aucun Roi, fût-ce le Roi de France,
Monſieur ** ; vous êtes obéi ;
Il eſt bien vrai que le ſeul nom d'ami
A ſur mon cœur cent fois plus de puiſſance,
Que tous ces noms dont on eſt ébloui ;
Ces vers badins vous doivent la naiſſance,
De vos bienfaits recevez donc le fruit.
Pour l'amitié ſi j'ai toujours écrit,
Que l'amitié par vous m'en récompenſe.
Un jeune gars, on le nommoit Colin,
(Tous les Colins ont été de grands hommes,
Peu différens de tous tant que nous ſommes)

C'eſt l'annoncer tant ſoit peu libertin.
D'ailleurs garçon honnête & fort humain,
Aiguillonné, pouſſé par la nature.
Le vrai démon qui mene à cette fin,
Pourchaſſoit fort certaine créature,
Dite autrement ſa couſine Catin,
Brune piquante & de bonne monture,
Ayant ſeize ans de Dieu, de l'avant-main,
Petite bouche & levres de carmin,
Morceau de Roi, couſine, je vous jure,
Formée exprès pour damner ſon couſin.
En attendant à piller autres choſes,
Déjà les mains butinoient lys & roſes,
Qui ſe méloient ſur le plus joli ſein;
Déjà Catin, d'une humeur peu revêche,
Laiſſoit cueillir ſur cette bouche fraîche
Le doux baiſer, le baiſer de l'ami :
Peut-on aimer & ſe montrer farouche ?
A ce jeu-là, celui qui plus me touche,
Monſieur Colin n'étoit point endormi :
Vous le voyez. Une Madame Argante,
Du gentil couple auſtere ſurveillante,
Laide, dévote, & c'étoit bien raiſon,
De la laideur naît la dévotion,
Vient à paſſer en ce moment de joie,
Entend propos de l'amoureux jargon,
Bien différens de propos d'oraiſon;
Voit en un mot prendre la petite oie.
Vîte, en faiſant force ſignes de croix,
Elle s'en va chez une tante ſienne,
Vieille dévote encore à longue antienne;
Elle s'eſſaie à rappeller ſa voix,
Tant du ſcandale elle a l'ame ſaiſie;
Puis reprenant ſes ſens, elle s'écrie :
» Je n'en puis plus... ma tante... c'eſt affreux...
» Colin... Câtin... je les ai vus tous deux,
» Qui ſe diſoient... Que pouvoient-ils ſe dire ?
» Auroient-ils eu quelque débat entr'eux ?

» Quelque débat ? mon Sauveur ! c'eſt bien pire ;
» Il vaudroit mieux qu'ils ſe fuſſent battus :
» Ils ſe diſoient... qu'ils s'aimoient... Bon Jeſus !
» Les chers enfans, ils ont l'ame excellente.
» Mais peu contens de tenir ces diſcours,
» Sçavez-vous bien, pour tout dire, ma tante,
» Qu'ils s'embraſſoient... Fort bien, cela m'enchante ;
» Faſſe le Ciel qu'ils s'embraſſent toujours...
» Mais dans le ſein une main avancée...
» C'eſt par haſard qu'il l'aura là gliſſée ;
» La chair n'a point de part à tout cela...
» Mais... Taiſez-vous... Quoi, dans cette aventure ;
» Voyez-vous pas du péché la ſouillure ?
» De tout ceci qu'eſt-ce qui s'enſuivra ?
» Satan au mal, la choſe eſt évidente,
» Si Dieu n'y met la main, les pouſſera...
» C'eſt ce qu'il faut eſpérer, dit la Tante
» Il l'y mettra, ma Niéce, il l'y mettra.

LE MÉDECIN,

CONTE.

Un Médecin d'ignorance accomplie,
Chez moi débuta l'autre jour,
En me diſant : Monſieur, je vous ſupplie,
En ma faveur d'écrire à votre Cour.
Et pour quel ſujet, je vous prie ?
Le Roi me fait venir pour être... Quoi ? ſon... hem,
Cordonnier ?... Médecin... Médecin !... je m'écrie :
Domine, ſalvum fac Regem.

LA FORTUNE DU DIABLE,

CONTE.

UN Diable s'en va par la Flandre,
Criant qu'il enrichit les gens :
Chacun s'empreſſe de s'y rendre,
Il y court nombre d'indigens.
Entre autres, un Coquin de dire :
Fais-moi riche. Tu le ſeras ;
Mais pour l'être il faudroit, beau Sire,
Faire.... Tout ce que tu voudras.
Renie un Dieu : qu'un ? c'eſt vétille ;
Si tu veux, j'en renierai mille.
O l'honnête homme que voilà !
Après... Ne faut-il que cela ?
Rien plus : çà, dit le miſérable
Ouvrant ſa main, l'or je l'attends.
Tu vas l'avoir, répond le Diable ;
Mais d'abord donne-moi cent francs.

LA PLUME DE L'AMOUR,

*Par Madame de ***.*

UNe femme avec ſon Amant,
Se donnoit licence parfaite.
Elle tenoit d'une main ſatisfaite
Ce Sceptre, le premier vraiment ;
Beau Sceptre qu'à prix d'or, ni de ſang, on n'achete;
Pour un pareil joyau, je le dis franchement,
Si l'on pouvoit en faire emplette,
Je combattrois comme un athlete,
Ou donnerois tout mon vaillant :
Mais reprenons notre aventure.

Certain Damon ſurvenu-là,
Par le trou peu diſcret d'une large ſerrure,
Tranquille ſpectateur, regardoit tout cela.
Le Sceptre bas, notre Amant ſe retire;
Verroux d'être ôtés doucement;
Damon d'entrer, la Dame de lui dire:
Pardon ſi vous avez attendu quelque inſtant,
J'écrivois. Oh! repart avec un prompt ſourire,
Damon: que vous devez benir votre deſtin!
C'eſt l'Amour qui vous fait écrire,
Vous aviez ſa plume à la main.

TELLE VIE, TELLE FIN,

CONTE.

QU'on ne diſe point que l'homme
A la mort penſe autrement
Qu'il penſa de ſon vivant;
Faites ces Contes à Rome.
Moi, je ſoutiens hardiment
Qu'il meurt avec ſon penchant.
Le Poëte meurt Poëte;
Le Médecin, Médecin;
La Catin, toujours Catin.
En veut-on preuve complette?
Ecoutez ce fait certain.
Par un Prêtre vénérable,
Un vieux gouteux exhorté
De ſe mettre en ſûreté
Contre la griffe du Diable,
Sur le Prêtre ouvre les yeux;
Puis au lieu de Litanie,
Et d'un ton vraiment pieux,
Tout en trépaſſant, s'écrie:
Grand Dieu! qu'il étoit mouſſeux!
Grand Dieu! qu'elle étoit jolie!

LA FEMME CHARITABLE,

CONTE.

UN Aveugle en maint lieu s'en va :
Las ! j'ai perdu ma double joie.
Que le bon Dieu vous en envoie :
Le bon Dieu ne rend point cela.
Une femme passe par-là :
A ce mot de joie elle pense,
La femme a toujours là l'esprit,
Qu'il regrette la jouissance
Des oreilles que Dieu nous fit.
Soudain jusqu'aux pleurs d'être émue,
De donner l'argent qu'elle avoit :
Conte-moi donc un peu le fait.
Pauvre homme ! son état me tue.
L'Aveugle raconte à l'instant
Comment la chose est avenue.
Quoi ! tu n'as perdu que la vue ?
Coquin, rends-moi donc mon argent.

LE BON EXEMPLE,

CONTE.

JEune Fillette, avec un certain Drille,
Au jeu d'amour s'exerçoit de son mieux.
Survient le pere, il apperçoit sa fille
Entre les bras du Galant ; le bon vieux
Douroit du cas, il se frotte les yeux.
Bref, il voit trop que la chose est très-claire.
De par Saint Jean, dit le barbon fâché,
Fille maudite, infâme boucaniere,
Mal te prendra d'avoir ainsi péché.

De ce n'ayez nul ſouci, mon cher pere,
Reprend Agnès, chaſſez cette peur-là ;
Car tous les jours le vois faire à ma mere,
Sans qu'aucun mal advienne de cela.

LE COCU VENGÉ.

Conte.

De jeunes gens, libertins (je le dis,
En accuſant leur jeuneſſe : cet âge,
Pour compagnon, a le libertinage.)
Plus que jamais dignes d'être maudits,
Après avoir bû, Dieu ſçait, fait grand'chere,
Ne reſpirant que l'amoureux déduit,
En ſe diſant bon ſoir & bonne nuit,
Se confioient, ſous le ſceau du myſtere,
Ce qu'ils alloient, ou ce qu'ils vouloient faire ;
Car bien ſouvent, malgré leur appétit,
Chez ces Meſſieurs le fait ſuit peu le dit.
L'un diſoit : moi, je vais chez ma commere,
Faire un enfant à Monſieur ſon mari,
Au demeurant bon Diable & mon ami....
Fort bien, & toi ? ... M'ébattre avec ſa fille...
Encor mieux... Moi, me couler dans les draps
De la couſine, elle eſt parbleu gentille.
Allons, courage : ô l'heureuſe famille
Qu'on baiſe ainſi ! Tout cela ne vaut pas,
Replique l'autre, une haute Comteſſe
Dont j'ai l'honneur de ſervir les appas.
Elle a paſſé la premiere jeuneſſe ;
Mais elle a bien huit cens ans de nobleſſe,
Les Beaufremont lui céderoient le pas ;
Je dois ce ſoir m'égayer dans ſes bras...
Demeures-y le reſte de ta vie,
Mon camarade, ajoûte un compagnon,
Qui, peu frappé de la condition,

Ne faiſoit cas que d'une gente amie :
Tu ne ſçaurois exciter mon envie.
Pour moi, je cours chez ma chere Manon.
Cette Manon, n'eſt Princeſſe, ni Reine :
Mais ſes attraits, ſa beauté, ſont ſon nom.
C'eſt une roſe épanouie à peine,
Elle a quinze ans, l'air coquet, l'œil fripon,
Et des tettons, un cul ! . . . c'eſt ma folie,
Que ce cul-là : qu'il en ſoit un ſecond !
Il n'en eſt rien, Meſſieurs, je le parie.
J'en connois un, interrompt celui-ci,
Qui pourroit bien avoir la préférence ;
C'eſt un miracle. Un Pourceau de finance
Eſt le Sultan de ce morceau choiſi :
Je l'ai déjà fait cocu, Dieu merci,
Et vais le faire encor . . . . Et très bien faites,
Dit celui-là. Pour moi, j'ai mon ſérail
Dans un Couvent de fringantes Nonnette
J'y cours baiſer l'albâtre & le corail.
Oh ! voilà bien les voluptés parfaites :
Il faut avoir eu des fortunes complettes.
Pour mes péchés, que l'on m'enferme-là ;
Et je renonce à toutes nos coquettes.
Ainſi chacun, avec diſcrétion,
Se répandoit en frais de confidence,
Lorſqu'un de ceux qui gardoient le ſilence
Dit à la troupe, en élevant le ton :
J'aurai, corbleu, plus que vous tous à faire ;
Car de ce pas je vais cocufier
Un Bel-Eſprit, un Comte, un Cordelier,
Un Préſident, un Marchand, un Notaire,
Un Hiſtrion, bref tout Paris entier ;
Jugez, Meſſieurs, de l'excès de ma flamme.
Lors un ami, le tirant par le bras,
Avec un ris malin, lui dit tout bas :
Eh ! tu vas donc coucher avec ta femme ?

LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE.

CONTE.

UN bon Curé, d'une ſanté d'Élu :
C'eſt dire qu'il avoit très-grande paillardiſe.
Peut-on ſe bien porter & n'être pas ému
D'un éguillon de convoitiſe ?
Un bon Curé donc avoit lu,
Dans je ne ſçais quel bouquin vermoulu,
Que, dans les premiers tems, Meſſieurs les gens d'Egliſe,
Pour éteindre ce feu que Lucifer attiſe,
Avoient gentils tendrons à bouche que veux-tu.
Notre homme avoit bien moins de gourmandiſe,
Il n'en vouloit qu'un ſeul. Qu'un ſeul ! En vérité,
Un Saint n'auroit plus loin pouſſé la chaſteté.
En conſéquence donc de cet antique uſage,
Notre Paſteur, en homme ſage
Qui toujours dans le premier Rit
D'un culte va ſaiſir l'eſprit,
En ſon logis prend une Gouvernante.
Son âge ? ſa figure ? Etoit-elle piquante ?
De bonne robe, appétiſſante,
Sur-tout ſtérile ? car c'eſt-là le premier point.
Tout cela, je ne le dis point,
Meſſieurs les curieux : vous ſçavez comme eſt faite
La Gouvernante d'un Curé ;
Je ne demande au Ciel qu'un tel morceau ſacré ;
Qu'il me le donne, & je vivrai,
J'en jure ma foi de Poëte,
D'une continence parfaite.
Dire que Jeanneton figuroit tour-à-tour,
La Maîtreſſe de nuit, la Servante de jour,
Ce trait encor me paroît inutile.
Il faudroit qu'un Curé fût un grand imbécille,

De payer grassement Servante faite au tour,
Pour avoir seulement soin de sa basse-cour.
Du Pasteur Jeanneton avoit donc la tendresse.
Las! le pauvre homme en fit tant sa Maîtresse,
Qu'il en mourut. C'est mourir de plaisir,
Diroit un libertin; je donnerois ma vie,
Si je pouvois ainsi mourir.
Taisez-vous, libertin, vous parlez en impie.
Moi, du Curé je dirai seulement,
Qu'il ne dut pas d'ici s'en aller mécontent.
Le bon Dieu veuille avoir son ame,
Ainsi soit-il. En attendant
Laissons le pauvret sous la lame,
Et revenons vîte aux vivans.
Nouvel oint du Seigneur d'entrer au Presbytere,
Jeanneton de rester, & d'être à l'ordinaire
Alerte à se parer de tous ses agrémens.
Sans avoir de Philosophie,
Elle sçavoit assez que penser de la vie,
Où l'on doit prudemment cueillir le peu de fleurs,
Que le Ciel seme sur sa route.
Las! pour quelque peu de douceurs,
Que du bout des levres on goûte,
Combien est-on abreuvé de douleurs!
Et Jeanneton venoit d'en boire le calice
Jusqu'à la lie, en perdant son Pasteur.
Elle veut donc, avec son successeur,
Courir des doux plaisirs une nouvelle lice.
Après avoir pour le défunt Curé,
De tout son cœur, dit un *Miserere*,
Prié Dieu qu'il le mît en sa gloire éternelle,
Dévotement & d'un air tout sucré,
Elle s'apprête de plus belle
A tâter de ce miel qu'on n'a qu'à leche-doigt,
De ce plaisir qui seul les vaut tous à la fois.
Partant de coucher l'heure enfin arrivée,
Heure charmante à l'amour réservée,
Voilà ma Jeanneton qui mene promptement

Notre nouveau Pasteur à son appartement;
Puis sans façon, suivant son habitude honnête;
Dans le cabinet attenant,
De se deshabiller, le tout modestement,
Pour voler vîte au tête à tête;
C'étoit pour elle assurément
Un jour de noce, un jour de fête.
Nouvel Amant, nouveau plaisir.
Toujours l'esprit humain sourit à l'avenir,
Sur-tout l'esprit de femme, ajoute le Poëte;
Mais laissons Jeanneton dépêcher sa toilette.
Sa toilette! oui, sa toilette. L'Amour,
Ainsi qu'à la Duchesse, enseigne à la grisette
Cet art heureux de plaire sans atour,
L'adroit deshabillé qui vaut l'habit de Cour,
Et là-dessus toute femme est coquette.
Or pendant que le tentateur,
Car le Diable en ceci n'étoit un mince acteur,
Rendoit encor Jeanneton plus tentante,
Plus coquine, plus agaçante,
A ses tettons donnoit plus de rondeur,
A son souris plus d'artifice,
A son œil noir plus de malice,
A ses roses plus de pudeur,
Comme à ses lys plus de candeur;
Tandis que déployant l'adresse
Du Diable le plus corrupteur,
Il en formoit bref une enchanteresse,
Que faisoit le Pasteur? Le Pasteur? en entrant,
Il marmota de son Breviaire,
Qu'il n'entendoit aucunement;
Ensuite en se deshabillant,
Vous dit mainte longue priere;
Au lit se mit finalement,
Trois ou quatre fois se signant
Et d'eau bénite s'aspergeant,
Au Seigneur Dieu recommandant
Son ame la plus moutoniere

Que le Ciel fit aſſurément,
N'attendant plus que le moment
De fermer ſa ſainte paupiere,
Puis s'endormir pieuſement,
Et puis rêver du firmament.
Un dormeur de cette maniere
Pouvoit-il ſonger autrement?
Ouais! quel eſt ce Curé d'une nouvelle eſpece?
Attendoit-il dans ſon lit Jeanneton?
Non ſans doute. Il n'avoit nulle tentation
De ſuccomber à la tendreſſe.
Nulle? Et voilà le plaiſant, écoutez...
Oh! par ma foi, ce Curé-là me bleſſe:
Eh! quoi! ne point goûter des douces voluptés,
Ne point manger un morceau de la pomme,
Quand il la voit ſous ſa main? le pauvre homme!
Il avoit donc cent ans? Vous vous moquez de nous.
Je ne badine point: j'ignore, au reſte, l'âge
De ce ſingulier perſonnage;
Mais je penſe aſſez comme vous.
Je ne ſçaurois croire à tant de ſageſſe;
Il faut être un grand Saint, ou caſſé de vieilleſſe;
Pour refuſer ſes ſens à des plaiſirs ſi doux.
Revenons à notre homme étrange,
Ou, ſi mieux l'aimez, à notre ange;
Car ce bon Curé-là n'avoit rien de l'humain.
Or il imaginoit qu'en ce bouge prochain,
Retenue un inſtant pour quelque bagatelle,
Jeanneton s'en alloit ſe retirer ſoudain.
Déjà de ſa benoîte main
Il avoit éteint la chandelle.
Et Jeanneton s'en ira-t-elle?
Jeanneton étoit bien dans un autre deſſein.
Il s'impatiente à la fin.
Jeanneton.... Monſieur... Je vous prie,
Dépêchez-vous... Dans un inſtant, Monſieur.
Et Jeanneton de dire au fond du cœur:
Il m'a tout l'air d'en avoir grande envie,

Dieu ſoit loué ! puis mains de ſe hâter,
Lacet de rompre, épingles de ſauter,
On auroit mis ſon plus beau juſte en pieces.
Peut-on trop tôt d'amour ſavourer les careſſes ?
Mais Jeanneton.... je veux dormir... Comment !
Me prend-il donc pour dormir ſeulement ?
Jeanneton, mais qui vous arrête ?
Au nom de Dieu, finiſſez... Je ſuis prête,
Allons... Monſieur... me voici. Jeanneton
Paroît enfin ; mais ſçavez-vous bien comme ?
A faire, (me le permet-on ?)
Tomber le Pape, oui, le Pape de Rome,
Le dirai-je ? en... cherchez cette rime en ion,
Qui vient ſans qu'on l'appelle en cette occaſion,
Et qu'il ne faut point que je nomme,
Si je veux conſerver ma réputation
D'écrivain chaſte & de ſaint homme.
Puis peignez vous le plus friand tendron,
Ayant blanche peau, bon chignon,
D'une main tenant ſa lumiere,
(C'étoit l'Amour même avec ſon flambeau)
Coëffée en petite laitiere,
Un mouchoir blanc ſur le front le plus beau,
(C'étoit l'Amour même avec ſon bandeau)
Laiſſant voir un tettin de beauté raviſſante,
Qui ſembloit s'échapper vers la main triomphante
Qui devoit arracher la ſeule épingle, hélas !
Où tinſſent encore tant d'appas ;
Nue à demi comme une Grace ;
Montrant d'ailleurs juſqu'au genou,
Une jambe à vous rendre fou.
Ah ! bienheureux Curé, que n'étois-je à ta place ?
Méritois-tu tant de bonheur ?
Le ſot !... Eh bien ! êtes-vous bon coucheur !
Me mettrai-je dans la ruelle !...
Le Curé ſe frottoit, ſe refrottoit les yeux.
Rêvé-je Eſt-ce un Eſprit... en chemiſe.. ! c'eſt-elle....
Non... Parlez-donc : lequel aimez-vous mieux ?

D'invoquer tous les Saints bien vîte,
Aſperſion nouvelle d'eau benite,
Force ſignes de Croix... Avez-vous badiné,
Sçavez-vous bien, Monſieur, qu'il fait un froid extrême?
Que je me couche, allons : comme il fait l'étonné!
Quand ce ſeroit le Diable même!..
Oui, c'eſt le Diable aſſurément;
Je te conjure, Eſprit méchant...
Notre Maître, à la fin nous perdons patience.....
Quoi? Jeanneton... c'eſt-elle... Oui, c'eſt bien moi, vraiment.
Où vas-tu?... me coucher... Avec moi... Je le penſe.
Eh quoi! tiſon d'enfer, une telle impudence!
Avec moi ſe coucher! ô Sainte Providence?
Au meurtre... on m'aſſaſſine... Arrêtez un inſtant,
C'eſt un peu trop pouſſer le badinage...
Tu ne ſortiras point de cet appartement?...
Je n'entends rien, Monſieur, à ce rapage;
N'ai-je à vos yeux nul agrément!
Le défunt penſoit autrement.
Au ſecours!.. mes voiſins!.. Qu'il eſt doux ce langage,
Expliquez-vous la, clairement.
Craindriez-vous de me faire un enfant?
Oh! vous ne riſquez rien... Me voilà toute en nage...
T'en iras-tu, vilain Démon, dans le moment?..
L'hiſtoire me paroît plaiſante;
Depuis quand une Gouvernante
N'auroit-elle donc plus l'honneur
De coucher avec ſon Paſteur?..
Infâme, que dis-tu?.. Dame, j'en ai la preuve,
Avec votre prédéceſſeur
Je couchois tous les jours; je penſois qu'étant veuve,
Je pouvois ainſi faire avec ſon ſucceſſeur...
O la louve! ô l'abominable?
Encore une fois, miſérable,
De ma préſence éloigne toi:
Demain je te renvoie... Et moi,

Je rends mes comptes tout à l'heure :
Si je reste céans un instant, que je meure.
Levez-vous, s'il vous plaît, Monsieur l'homme de Dieu,
Je ne veux point demeurer davantage
Chez quelqu'un qui paroît m'estimer aussi peu.
Las ! le pauvre défunt il eut mon pucelage !
S'il vivoit, il l'auroit encor.
(Notez que quelque larme humectoit son visage.)
C'est bien là ce qu'on peut nommer un Curé d'or.
De ces Curés-là, quel dommage,
S'il n'en étoit plus aujourd'hui ?
Nous en pourrons trouver de semblables, j'espere.
En attendant, je vais servir notre Vicaire :
J'aurai très-peu d'argent, je ferai maigre chere ;
Mais du moins on couche avec lui.
Quelque pédant, à mon Curé semblable,
Blâmera Jeanneton ; moi, je l'approuve fort.
En effet, avoit-elle tort ?
Faire cas du plaisir, c'est être raisonnable.
Que d'un Destin de fer je sois persécuté ;
Qu'il m'ôte mes emplois, mes biens, ma liberté ;
Si l'Amour me rit, me seconde,
Qu'un lit enfin me reste, & dans ce lit Manon,
Ai-je à me plaindre du sort ? Non,
Je suis le premier Roi du Monde.

LE RÉVEIL DE L'AMOUR,

Piece Anacréontique.

Un jour l'Enfant aîlé, dans les bois d'Idalie,
Fut surpris d'un profond sommeil.
Aussi-tôt, sans vouloir attendre son réveil,
Craignant déjà la léthargie,
Vénus, aux pieds du Souverain des Cieux,

S'en

S'en va porter ses craintes maternelles :
Jupiter est saisi de ses frayeurs mortelles ;
Vîte au Conseil sont mandés tous les Dieux.
On s'assemble, on consulte, & comme ici, l'on crie.
Enfin, après bien des avis,
Pour obvier à cette maladie,
Est décidé qu'auprès de l'Enfant de Cypris
On enverra la Jalousie.
Du consentement général
Elle part. L'Amour se réveille ;
Mais qu'est-il arrivé du remede ? Autre mal.
Jamais depuis ce jour notre Enfant ne sommeille.

LE GÉOMETRE ET LE POETE.

Fable.

Certain fou, suivant d'Apollon,
Ignorant jusqu'à la nausée,
N'ayant d'autre occupation
Que de pincer la corde usée
De son maudit psaltérion :
(On sçait que la présomption,
Par fois même l'impertinence,
Sont le partage & la finance
De ces Messieurs de l'Hélicon ;
C'est chez eux que la Suffisance
De vent court enfler son ballon.)
Certain Poëte alérion,
De son art vantant l'excellence,
Sur un Eleve de Newton
Prétendoit la prééminence,
Et s'escrimoit en fanfaron.
» Comment ? un bœuf de Géometre,
» Qui voit tout X dans l'Univers,

» Disoit notre machine à vers,
» Avec moi de niveau se mettre ?
» Pauvre homme ! vouloir m'égaler !
» Sçais-tu bien que je fais parler
» Les Dieux des airs & de la terre,
» Les vents, l'orage, le tonnerre,
» Le plus taciturne poisson,
» La matiere enfin la plus brute ?
» Moi, dit avec compassion
» Le Sage, las de la dispute :
» Je fais parler... Quoi ? La raison...

LE PORT DU SALUT,

Epigramme.

UN gros Pater, par le somme surpris,
Vint tout-à-coup à ronfler dans la Chaire ;
Puis en dormant à s'écrier : j'y suis,
J'y suis... Où donc êtes-vous, dit un Frere,
En l'éveillant ? Fourche de Belzébut !
Maudit sois-tu, répond le Moine en rut ;
Onc de mes jours n'avoit fait plus beau rêve
Que cettui-ci. Faut-il qu'il ne s'acheve !
Sans toi j'entrois dans le Port du Salut.

LE CARME ET LE DIABLE,

CONTE.

UN jour Satan voyageant par le monde,
En son chemin un Carme rencontra.
Çà, Compagnon, lui dit l'esprit immonde,
De cette bourse ou de ce Tendron-là,
Fais vîte un choix, opte. Le Moine opta
Pour le Tendron donné, croqué sur l'heure ;

Puis dans ſa peau le Frapart ne demeure,
Qu'il n'ait tiré la bourſe adroitement.
En fait d'aſtuce, un Moine eſt admirable :
Le Carme eut donc & la Fille & l'argent.
Qui fut le ſot ? ce fut le pauvre Diable.

LE DIGNE VICAIRE,

CONTE.

UN Curé s'en alloit mourant.
Accourt comme à ſon ordinaire
Alix, ſa brebis la plus chere :
Pour quel ſujet ? cela s'entend ;
Ce n'étoit pas pour ne rien faire.
Le Vicaire, homme très-vivant,
Soudain convoite la commere.
Que veut Madame ici, Monſieur,
Peut-on voir Monſieur le Paſteur ?
Il n'eſt plus bon à voir, Madame :
Vous me dites.... ? las ! ſa pauvre ame
Eſt prête d'aller au Seigneur ;
Mais ſi vous avez quelque affaire,
Vous pouvez parler, j'ai l'honneur,
Madame, d'être ſon Vicaire.

LE PURGATOIRE ASSURÉ,

CONTE.

LUcas, de vilain Hérétique,
Devenu parfait Catholique,
Prend femme, il n'eſt beſoin d'ajouter un Lutin :
Qui dit Eſprit femelle, annonce Eſprit malin.
Le nouveau Converti, qui n'avoit le grimoire,

Pour conjurer son Diable & le dompter ;
S'écrie : ah ! je sens trop qu'il est un Purgatoire ;
Avec ma femme, on n'en sçauroit douter.

LE JUGE RÉCUSÉ,

CONTE.

CErtain Gascon, frappe un Baudet, l'assomme ;
Bref par le maître en justice est cité ;
Il vient, on juge, on condamne notre homme.
En cet arrêt est une nullité,
Dit le Gascon. Comment ? oui, Dieu me damne
Si je vous ments. La raison ? la voici,
Replique-t-il, en montrant le Bailli :
C'est que Monsieur est le parent de l'Ane.

LES CAPUCINS DE B....

CONTE.

UN pauvre Séraphique indigne,
Est surpris, à son grand malheur,
Travaillant à force à la vigne,
Non pas à celle du Seigneur,
Mais bien à la vigne charmante
D'une veuve jeune & fringante
Dont il étoit consolateur ;
Le Délinquant traîné sur l'heure
Dans une profonde demeure.
En Cour de Rome sont écrits
Tous les détails de cette affaire :
Prononcé contre le bon Pere
Un *Suspendatur à sacris.*

Tout le Couvent, qu'on se souvienne
Que je parle de Capucin,
Noyant ces trois mots de Latin,
N'entend point quel genre de peine
On inflige à notre Bouquin.
A deviner on se tourmente,
On lit, on relit, on commente :
C'est du Grec, non, c'est de l'Hébreu.
Eh ! mes très-chers Freres en Dieu,
Dit le Ciceron de la bande,
Expliquer ceci n'est qu'un jeu ;
Je vois trop ce qu'on nous commande.
Vîte, qu'on aille à la prison
Chercher le Pere Ange Marie,
Et d'abord, sans plus de façon,
Pendons-le dans la Sacristie.

LE COURTISAN,

CONTE.

Un Courtisan de faveurs surchargé,
Malgré l'éclat de sa haute fortune,
Sentoit son cœur de noirs soucis rongé ;
Il vouloit fuir la grandeur importune,
Qui sur ses pas amene le chagrin,
Dans un beau char vernissé par Martin.
Le voilà donc qui vole à la campagne
Loin de la Cour, & se sauvant en vain
De cet ennui qui toujours l'accompagne,
Cruel vautour qu'il emporte en son sein.
Près d'un ruisseau dont les flots peu superbes,
Par leur murmure appelloient le Plaisir,
Et se jouoient sur un vert tapis d'herbes
Que quelques fleurs se plaisoient d'embellir,
Aux pieds d'un saule il vit deux pauvres Haires

Gais & contens, du pain bis à la main,
D'un front joyeux combattant leur destin,
Et paroissant ne s'embarrasser gueres
Quel jour pour eux luiroit le lendemain,
Riant sur-tout. L'Homme de Cour soupire;
Il les approche & leur dit : mes amis,
Qu'avez-vous donc qui vous fait ainsi rire?
Tout aussi-tôt avec de nouveaux ris,
Nos Villageois bienheureux de lui dire :
Ce que j'avons, Monseigneur, du plaisir.
Ce mot naïf fut un trait de lumiere
Pour Monseigneur; il sçut le retenir,
Rendit au Roi cordon & jarretiere,
Et Monseigneur ne fut plus que Monsieur.
Mais à Monsieur le vrai se fit connoître,
Avec le vrai, le plaisir enchanteur,
Le sentiment, trésor heureux du cœur,
Le pur amour qui ne veut pas de maître,
Son ame enfin reçut un nouvel être;
On oublia l'ennui de Monseigneur.
Eh! quel éclat peut valoir le bonheur?

L'OCCASION PERDUE ET RECOUVRÉE,

PAR P. CORNEILLE.

UN jour le malheureux Lisandre,
Poussé d'un amour indiscret,
Attaquoit Cloris en secret,
Qui ne pouvoit plus se défendre;
Tout favorisoit son amour :
L'astre qui nous donne le jour
Alloit porter ses feux dans l'onde;
Et cet ennemi de Cypris
Ne laissoit de lumiere au monde
Que dans les beaux yeux de Cloris.

Avec un amoureux silence,
Dans un secret appartement,
Elle supporte doucement
Son amour & sa violence;
Ses bras qu'elle veut avancer
Ne servent à le repousser
Que pour l'attirer davantage:
Elle le souffre à ses genoux,
Et n'a presque pas le courage
De lui dire, que faites-vous?

Avec un œil doux & sévére
Elle envisage son amant,
Et lui montre confusément
De l'amour & de la colere:
Lisandre, dit-elle tout bas,
Je crierai; car ne pensez pas
Que je contente votre envie:
Cessez d'attaquer mon honneur,
Ou commencez d'avoir ma vie,
Comme vous avez eu mon cœur.

Mais Lisandre, aussi peu timide
Que son cœur étoit amoureux,
Imprime l'ardeur de ses feux
Sur les bords de sa bouche humide,
Et glisse sa brulante main
Sur la neige de son blanc sein,
Dont il prétend fondre la glace;
Et la tenant entre ses bras,
Il veut élever son audace
Sur un lieu plus saint & plus bas.

Là, sans respect & sans relâche,
Il cherche l'objet de ses vœux,
Et trouve ce lieu bien-heureux
Sous le cotillon qui le cache:
De ses doigts trembiants & hardis,

Il prend le ſombre paradis
Qui donne l'enfer à nos ames ;
Ce trône vivant de l'Amour ,
Où parmi les feux & les flammes
L'on n'a jamais trouvé le jour.

Attachés bouche contre bouche ,
L'un & l'autre étroitement pris ,
Il ébranla ſi bien Cloris ,
Qu'il la jetta ſur une couche ;
Lors avecque des yeux roulants ,
Demi vifs & demi mourants ,
Elle feignit d'être pâmée ,
Et dans un ſi prompt changement
Ne parut plus être animée
Que par des ſoupirs ſeulement.

A voir ſa gorge toute nue ,
Son corps tout du long étendu ,
L'on jugeoit qu'elle avoit perdu
Sa pudeur & ſa retenue ,
Que ſa conſtance étoit à bout ,
Que ſon Liſandre pouvoit tout ,
Qu'elle ſe fût tout laiſſé faire ;
Mais par un accident fâcheux ,
Que je dis & qui ſe doit taire ,
Il ne ſe paſſa rien entr'eux.

Prêt de goûter mille délices ,
Ce triſte & malheureux Amant
Vit changer ſon contentement
En de très-rigoureux ſupplices ;
Il étoit couché ſur Cloris ,
Lorſqu'il demeura tout ſurpris
D'une infortune ſans ſeconde ;
Et pour comble de ſon ennui ,
Ce qui donne la vie au monde ,
Demeura froid & mort pour lui.

Cet arc-boutant de la nature,
Ce principe du mouvement,
Immobille & ſans ſentiment,
Perd ſa vigueur & ſa figure;
Liſandre a beau le tourmenter,
Il a beau le ſolliciter,
Et lui préparer des amorces;
Ce lâche qu'il excite en vain,
Au lieu de reprendre ſes forces,
Pleure mollement en ſa main.

Cependant Cloris revenue
De ce feint aſſoupiſſement,
Porte ſes deux mains promptement
Deſſus ſa cuiſſe toute nue;
Là, par deſſein ou par haſard,
Elle empoigna ce Dieu camard,
Ce chaud Priape de la fable;
Mais le ſentant froid & rampant,
Elle crut que c'étoit un diable
Sous la figure d'un ſerpent.

Jamais une jeune Bergere
Ne retira ſi promptement
Sa main, qui trouve innocemment
Un aſpic deſſous la fougere,
Que Cloris fit ſa belle main
Deſſus ce membre lâche & vain,
Qu'elle toucha deſſous ſa robe:
Lors avec un juſte dépit
Elle ſe leve & ſe dérobe
Des bras de Liſandre & du lit.

Dans la colere qui l'emporte,
Elle pouſſe ce pauvre amant
Et ſans l'écouter ſeulement,
Se diſpoſe à gagner la porte,
Lorſque Liſandre à ſes genoux

Lui dit Cloris que faites-vous ?
Ah ! du moins écoutez mes plaintes ;
Et voyez dedans mon malheur,
Toutes les plus vives atteintes
De l'amour & de la douleur.

Ma chere Cloris, je vous aime
Plus que les délices des Cieux,
Plus que les hommes & les Dieux ;
Et mille fois plus que moi-même ;
Je brûle d'une vive ardeur,
Et cette nouvelle froideur
Ne vous doit pas sembler étrange :
Je sçais comme il faut aimer ;
Mais pour m'ôter des bras d'un Ange,
Un diable est venu me charmer

Quelqu'ennemi de la nature
Trouble mes sens & ma raison ;
Et de son funeste poison
Souille une flamme toute pure :
Peut-être aussi sont-ce les Dieux ;
Qui se voyant moins glorieux,
M'ont voulu rendre misérable.
Mais que dis-je ? ils sont innocens,
Cloris elle seule est coupable,
Elle seule a charmé mes sens.

C'est sa beauté qui dans mon ame
A joint le respect à l'amour,
C'est son œil, plus beau que le jour,
Qui fait croître & mourir ma flamme
Heureux dans ma captivité,
Si j'osois, avec liberté,
Jouir d'une grace imprévue,
Et de tous mes sens tránsportés,
Je n'ai réservé que la vue
Pour admirer tant de beautés.

Quoi qu'il en ſoit, mon adorable,
Avant que vous quittiez ces lieux,
Souffrez que je perce à vos yeux
Un cœur fidele & miſérable,
Afin que j'expie en mourant
Un crime ſi noir & ſi grand,
Qui choque la nature même ;
Et que pour venger vos appas,
Ma mort vous témoigne que j'aime ;
Puiſque ma vie ne le fait pas.

Il alloit parler davantage,
Pour exprimer ſon déſepoir,
Et peut-être qu'il eût fait voir
De ſanglants effets de ſa rage,
Lorſque l'arrêtant par le bras,
Cloris lui dit : ne parlez pas,
J'entends quelqu'un qui ſe promene,
Et je vois avec un grand bruit
Porter dans la chambre prochaine
Les ſombres flambeaux de la nuit.

Soudain une voix entendue
Redoubla ſon étonnement,
Et lui fit dire promptement :
Cher Liſandre, je ſuis perdue.
Ah ! ceſſez de me retenir,
C'eſt mon mari qui va venir.
Je l'entends, il eſt à la porte,
Il faut toujours craindre un jaloux ;
Et vous, dont la vigueur eſt morte,
Comment lui réſiſteriez-vous ?

Lors cette belle tranſportée
D'amour, de crainte & de ſouci,
Mena notre amoureux tranſi
Près d'une fenêtre écartée,
Et ſans beaucoup de compliment,

Il ſe gliſſa légérement,
Et deſcendit dedans la rue,
Où preſſé d'un mortel ennui,
Il fit long-tems le pied de grue,
Et puis ſe retira chez lui.

Frappé de la funeſte envie
Qui fait la honte & le remords,
Il ſouffrit plus de mille morts
Du malheur de ſa propre vie!
Quoiqu'alors les jours fuſſent grands,
Cette nuit lui dura mille ans,
Il ne put fermer la paupiere;
Sur le point du jour ſeulement,
Honteux de revoir la lumiere,
Il la ferma pour un moment.

Le Soleil qui chaſſe les ombres
Et l'épouventement des nuits,
Loin de diſſiper ſes ennuis,
Les rendit plus noirs & plus ſombres:
Quand il vit ce pere du jour,
Il crut, par un excès d'amour,
Voir de Cloris la belle image;
Mais il connut dans un moment
Comme Ixion dans un nuage,
Que ſon amour n'étoit que vent.

Après mille ſecretes gênes,
Cet Amant, par un digne effort,
Réſolut de chercher la mort,
Ou bien le remede à ſes peines.
Ah! je ne crains plus mon malheur;
Je mourrai, dit-il de douleur,
Où je réparerai ma gloire;
Et quoi qu'il en ſoit dans ce jour,
Je remporterai la victoire,
Ou de la mort ou de l'amour.

Le bouillant deſir qui le preſſe ;
Fait que d'abord après dîner,
Il ſort & va ſe promener
Près le logis de ſa maîtreſſe.
A peine y fut-il un moment,
Qu'il en vit ſortir Doriman,
Le vieux mari de cette belle,
Et ſe gliſſant dans la maiſon,
Il alla chercher auprès d'elle
Ou ſa mort ou ſa guériſon.

Par une ſecrette avenue,
Il fut dans ſon appartement ;
Il la trouva nonchalamment
Dormant ſur ſon lit étendue.
Mais, Dieux! que devint-il alors,
En approchant de ce ſi beau corps?
Il eut des mouvemens étranges,
Lorſqu'une cuiſſe à découvert
Lui fit voir le bonheur des Anges
Et le ciel de l'Amour ouvert.

Dans cette agréable ſurpriſe,
Où Cloris n'avoit pas ſongé,
Elle avoit aſſez mal rangé
Et ſes jupes & ſa chemiſe ;
Liſandre auſſi-tôt curieux,
Vit lors les délices des Dieux,
La peine & le plaiſir des hommes,
Notre tombe & notre berceau,
Ce qui nous fit ce que nous ſommes,
Et ce qui nous brûle dans l'eau.

Nid brûlant qui nous ſert de mue,
Aſyle où l'on eſt en danger,
Raccourcit & fait allonger
La choſe la moins étendue ;
Fort qui ſe donne & qui ſe prend,

Œil couvert qui rit en pleurant ;
Bel or, beau corail, belle ivoire,
Doux canal de vie & de mort,
Où pour acquérir de la gloire,
L'on fait naufrage dans le port.

Petit trésor de la nature,
Etroite & charmante prison ;
Doux tyran de notre raison,
Fixe & mouvante sépulture ;
Autel que l'on sert à genoux,
Dont l'offrande est le sang de tous :
Sangsue avide & libérale,
Roi de la honte & de l'honneur,
Permettez que ma plume étale
Ce que Lisandre eût de bonheur.

Beau composé, belle partie,
Je sçais bien que lorsqu'il vous vit,
Il n'observa dessus ce lit
Ni l'honneur, ni la modestie ;
Mais d'amour & de charité,
Il couvrit votre nudité,
Pour faire évaporer sa flamme,
Et savoura tout les plaisirs
Que le corps fait sentir à l'ame
Dans le transport de nos désirs.

Ce beau dédale qu'il contemple
Avec des yeux étincelants,
Fait naître & couler dans ses sens
Une ardeur qui n'a point d'exemple ;
Le feu qui consume son cœur,
Porte par-tout sa vive ardeur,
Et brille enfin sur son visage,
Et ce lâche de l'autre jour,
Se roidissant d'un fier courage,
Ecume du feu de l'amour.

Plein d'ardeur, d'audace & de joie,
De remporter un ſi beau prix,
Le galant ſauta ſur Cloris
Comme un faucon deſſus ſa proie,
Quand cette belle ouvrant les yeux,
Vit Liſandre victorieux,
Forcer ſes défenſes ſecretes,
Et la tenant par les deux bras,
Entrer, tout fier de ſes conquêtes,
En un lieu qu'on ne nomme pas.

Tandis que Cloris ſe tourmente
Par de doux & puiſſants efforts,
Et qu'elle agite tout ſon corps,
Pour ſauver ſa vertu mourante,
Son heureux Liſandre aux abois,
Roule les yeux & perd la voix,
L'amour fait écouler ſon ame:
Elle eſt toute prête à partir;
Il s'étend, il dort, il ſe pâme,
Et ne ſent rien pour trop ſentir.

D'abord que ſon ame ravie
De l'excès d'un plaiſir ſi grand,
Eut par un ſoupir tout brûlant,
Donné des ſignes de ſa vie,
Cloris, avec ſa belle main,
Ota ſa bouche de ſon ſein,
Où ſon Amant l'avoit collée;
Et ſe déchargeant peu à peu,
Honteuſe de ſe voir mouillée,
Eſſuya l'eau qui vient du feu.

Après une colere feinte
De tout ce qui s'étoit paſſé,
Un reſte d'honneur offenſé
Porta Cloris à cette plainte:
Ah! dit-elle, c'eſt fait de moi,

J'ai fauſſé l'honneur & la foi :
Vous me perdez, cruel Liſandre,
Faut-il que malgré mon devoir,
J'aie en un moment laiſſé prendre
Ce qu'on ne peut jamais ravoir ?

Mais ſi pour une faute extrême,
On peut trouver quelque couleur,
Je puis dire dans mon malheur
Que j'ai failli parce que j'aime.
Amour, ce maître impérieux,
Force les hommes & les Dieux,
Et brûle les poiſſons dans l'onde,
Nul ne peut éviter ſes coups ;
Et puiſque tout aime en ce monde,
Je puis brûler d'amour pour vous.

C'eſt avec raiſon que mon ame
Reçoit l'amour d'un favori ;
Ces noms de vieux & de mari
Font l'horreur d'une jeune femme.
Les maris, ces lâches tyrans,
Ne ſe ſont faits nos conquérants
Que contre le droit de nature ;
Et c'eſt en pratiquer la loi,
D'aller chercher la nourriture
Que l'on ne trouve pas chez ſoi.

Mais ces hommes ſont infideles,
Leur plus beau feu s'éteint en peu,
Et de tout l'amour qu'ils ont eu,
Ils n'en réſervent que les aîles:
Eſclaves de la liberté,
Ils font voir leur légéreté
Dans leur geſte ou dans leur langage ;
Et pour un plaiſir indiſcret,
Ces oiſeaux ſortant de la cage,
Vont conter tout ce qu'ils ont fait.

Trop juſte & trop aimé Liſandre,
S'il en étoit ainſi de vous,
Je percerois de mille coups
Ce cœur qui s'eſt laiſſé ſurprendre;
J'ai tout perdu pour vous gagner:
Voudriez-vous, pour me ruiner,
Eventer ma ſecrete flamme?
Et tireriez-vous vanité
De la foibleſſe d'une femme
Et de votre légéreté?

Ah! que plutôt la mort m'advienne,
Cria Liſandre à ce diſcours,
Dont pour interrompre le cours,
Il mit ſa bouche ſur la ſienne;
L'élevant de terre, il la prit
Et la coucha deſſus le lit,
Où je ne ſçais pas ce qu'ils firent;
Je crois bien qu'ils firent cela,
Puiſque les Amours qui les virent,
M'ont dit que le lit en branla.

Ce fut alors qu'ils ſe pâmerent
De l'excès des contentemens,
Que cinq ou ſix fois ces amans
Moururent & reſſuſciterent;
Que bouche à bouche & corps à corps,
Tantôt vivans & tantôt morts,
Leurs belles ames ſe baiſerent,
Et que par d'agréables coups,
Entr'eux ils ſe communiquerent
Tout ce que l'amour a de doux.

Muſe, n'échauffez plus ma veine,
De grace arrêtez-vous un peu,
Ou m'inſpirez un autre feu
Que celui de votre fontaine;
Je ne ſçais quoi dedans mon cœur

Se glisse avec tant de douceur
Que je suis forcé de me rendre.
Ah ! Cloris, quand je m'en souviens,
Je m'imagine être Lisandre,
Et me semble que je vous tiens.

Fin du quatrieme & dernier Volume.



TABLE DES PIECES

Contenues dans le quatrieme Volume, qui ſert de Supplément aux Œuvres de GRÉCOURT.

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.

